



VOYAGES

DU CHEVALIER CHARDIN,

EN PERSE.

VOYAGES

DU CHEVALIER CHARDIN,

EN PERSE.

VOYAGES

DU CHEVALIER CHARDIN,

EN PERSE,

ET AUTRES LIEUX DE L'ORIENT,

ENRICHIS D'UN GRAND NOMBRE DE BELLES FIGURES EN TAILLE-DOUCE, REPRÉSENTANT LES ANTIQUITÉS ET LES CHOSES REMARQUABLES DU PAYS.

NOUVELLE ÉDITION,

Soigneusement conférée sur les trois éditions originales, augmentée d'une Notice de la Perse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à ce jour, de Notes, etc.

PAR L. LANGLÈS,

Membre de l'Institut, un des Administrateurs-Conservateurs de la Bibliothèque Impériale, Professeur de Persan à l'École Spéciale des Langues Orientales vivantes, Membre de la Société Royale de Gœttingue, de la Société d'Émulation de l'Ile-de-France, du Musée de Francfort, etc.

TOME HUITIÈME.

PARIS,

LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1811.



VOYAGE

DU CHEVALIER CHARDIN.



Suite de la Description particulière de la ville d'Ispahan, capitale de Perse.

Je décrirai présentement ce qu'il y a de remarquable, en venant de la porte de Deredechte au dedans de la ville. Le premier édifice est le bazar, qu'on appelle *des Arabes*, accompagné d'un grand collége qui porte le même nom. Il y a ensuite un autre bazar: avec un caravanserai, qui porte le nom de *Bouanotion*, où l'on vend les plus beaux fruits secs du pays, et les meilleures eaux de fruits, comme des jus de citron et de grenade. On ne trouve rien de considérable en deçà, jusqu'au quartier de Heussenie (*Hhoceïnyéh*), qui est l'un des plus fameux d'Ispahan. C'est là qu'est la vieille mosquée, qui étoit la grande et cathédrale avant qu'Abas-le-Grand eût fait construire la mosquée Royale; on l'appelle *la*

vieille mosquée de la congrégation, qui est le terme dont les mahométans appellent la principale mosquée d'une ville. C'est la plus grande de la Perse, et où il paroît plus de majesté. Le terrain qu'elle occupe, est de plus de quatre arpens; elle est de figure carrée, consistant en un grand dôme, en deux autres plus petits à ses côtés, qui regardent le midi et le septentrion, et en quatre dômes encore plus petits dans les quatre coins. Ces dômes sont bas et plats, en manière de four, tous soutenus sur quarante pilastres. L'ouvrage est revêtu dedans et dehors de carreaux d'émail, peints de moresques vifs et luisans, excepté le bas, à huit pieds de hauteur, qui est revêtu de belles tables de porphyre ondé et marbré, qui sont celles qu'Abas-le-Grand vouloit faire enlever pour servir à la mosquée Royale, comme je l'ai observé (*tom. VII, pag.* 351 *et* 352). Il y a partout aux frises, aux corniches et le long des murs, des versets de l'Alcoran et des sentences des Imans; voici le sens de quelques-unes:

Dans vos plus grandes afflictions, résignez-vous à la volonté du miséricordieux; et quand le danger vous menace le plus fort, rejetez vos affaires dans les mains du Tout-Puissant; étant ainsi abandonnées, elles sont bien proche de bien aller.

Inscription du frontispice du paradis : ni avares, ni hypocrites n'entrent ici.

La confession de ses péchés est une nouvelle profession de foi. Cherchez les quatre fleuves du paradis dans les sources de vos yeux ; car là haut on fait plus d'état de ces deux fontaines que des quatre élémens.

Le diamètre du grand dôme est de plus de cent pieds. Au-devant de ce dôme, qui fait comme le chœur du temple, il y a une fort spacieuse cour entourée de cloîtres, dont le devant est en arcades, soutenues par de gros pilastres de même ouvrage que les dômes. Des gens d'église, des professeurs et des étudians en théologie logent sous ces arcades-là, qui sont fermées de châssis sur le devant. Cette mosquée a deux tourelles ou aiguilles hautes et menues de brique d'émail, et sept portes. Chaque porte principale de ce grand édifice a son nom particulier, comme les dômes et les tours; quelques-uns étant pris du fondateur particulier, car cette mosquée est l'ouvrage de plusieurs princes. Le nom de chaque pièce est écrit en grosses lettres sur le frontispice, et les noms des architectes et des principaux ouvriers y sont aussi pour récompense, comme je crois, de leur application, mais les inscriptions en sont simples. Par exemple l'inscription d'une des

tours est en ces mots seulement : *Ouvrage de Cheik Youffouf-le-Maçon*(*Cheykh Yoûçouf bennâ*). Les Persans tiennent cet édifice fort ancien ; car, selon leur tradition, Iman Reza, un des douze Imans, qui vivoit dans le quatrième siècle du mahométisme, faisoit ses dévotions ordinairement sous le dôme qui porte le nom d'*oriental*. Les antiquités d'Ispahan portent que c'est le roi Melekcha (*), qui en est le fondateur, lequel vivoit l'an 400 de l'hégire; mais il faut qu'il n'en ait été que le restaurateur; car le dôme septentrional est inscrit du nom du roi Mansour, et le dôme méridional du nom du roi Youffouf, qui vivoit bien auparavant. Cha Tahmas y fit faire de grandes réparations, et Abas II en a fait faire aussi. L'édifice a sept portes principales que les Persans disent être pareillement l'ouvrage de sept rois, chacune ayant son nom particulier, et les fausses portes de même. Il y a un bassin d'eau carré au milieu de la cour, lequel est fort grand, et dans lequel on a bâti un jubé ou placitre de bois, à trois pieds de l'eau, où vingt personnes peuvent tenir, et c'est où l'on va faire ses prières après s'être purifié. Il y a encore un autre bassin fort grand sous un des dômes, et quelques petits sur les côtés de

---

(*) Mélik châh Djélâl êd-dyn, dont j'ai parlé ci-dessus, tom. II, pag. 252 ; tom. IV, p. 210, et t. VII, pag. 491. (L-s.)

l'édifice, et particulièrement proche le gossel khone (*ghasl khâunéh*, *t. VI*, *pag.* 327, 411 *et suivantes*), c'est-à-dire, le lieu où l'on administre aux morts la purification légale. Il y en avoit autrefois bien davantage; mais comme on a reconnu que tant de canaux souterrains minoient l'édifice, on les a bouchés, et l'on a comblé les bassins. Les deux principales portes de la mosquée sont élevées de quatre marches, et tiennent à des allées assez étroites qui introduisent dans la mosquée. Celle qu'on appelle *des libraires* est bordée de chambres, où l'on garde les pièces des convois funèbres. L'une s'appelle *la maison des cercueils*, parce qu'on y garde quantité de cercueils pour les paroissiens décédés; car il faut observer qu'en Perse, comme dans le reste de l'Orient, on n'enterre point les corps enfermés dans des bières, mais on les porte en terre dans une bière commune que la mosquée fournit. On y met le corps au moment qu'on le veut emporter, et quand le convoi est arrivé à la fosse, on tire le corps de la bière, et on l'enterre enveloppé dans le drap mortuaire. Les Persans disent que la bière empêche le corps de se réduire assez tôt en poudre, selon que Dieu a ordonné qu'il y retournât. Une autre chambre contient les enseignes et les étendards des Imans, qu'on porte

aux convois funèbres; une autre, le Siparé (1), ou Alcoran, en trente volumes, qu'on y fait porter par trente écoliers ou étudians; une autre, le tchar-chadour (*tchâr-tchâdir*); ou quatre voiles, qui sont de petites tentes dont on environne la fosse, lorsqu'on enterre des femmes. Les sacristies où l'on garde les livres, les lampes, les tapis, et les autres meubles de la mosquée, sont du côté du couchant, dans une salle à dôme, qu'on appelle *la voûte suspendue;* et proche de là, est une chapelle souterraine, où l'on s'assemble, et où l'on fait la prière publique durant l'hiver. La chaire du prédicateur et l'oratoire sont sous le grand dôme. On montre sous le dôme, qui porte le nom de *reposoir des Derviches*, le tombeau d'un Mahamed taki, qui étoit curé de cette mosquée, ou Pich namas (2), comme les mahométans les appellent, c'est-à-dire, directeurs de prières, durant le règne d'Abas II. Il passoit pour saint pendant sa vie, qu'il acheva dans le plus grand détachement du monde; le peuple le suivoit avec des acclamations comme un prophète. Il prédit sa mort, à ce qu'on dit, trois mois devant qu'elle

---

(1) *Sy pâréh*, trente parties; c'est un des noms du Qorân. (L-s.)

(2) *Pych namâz*, qui prie en avant : c'est le mollâ qui préside à la prière dans la Mosquée; les fidèles le suivent à voix basse, et imitent tous ses gestes. (L.-s.)

arrivât, et étant en parfaite santé, et même la manière, le jour, et l'heure, et que sa mule mourroit le même jour, mais une heure devant lui : ce qui arriva exactement ainsi. Il ne faut pas que j'oublie le petit cimetière qui est à l'un des coins de cette mosquée, qu'on appelle *place droite et gauche ;* on n'y enterre personne, mais on y dépose dans des niches de maçonnerie les corps qu'on doit transporter dans des pays éloignés, pour les enterrer auprès des saints de la religion mahométane.

Le quartier de Hossenie (*Hhocéïnyéh*), où cette grande mosquée est bâtie, est ainsi nommé d'une célèbre famille qui se dit originaire de Hossein, fils d'Aly, et petit-fils de Mahamed, laquelle y demeure de temps immémorial. Les palais qu'elle y a fait construire, sont le plus bel endroit du quartier. Il y en a quatre aux coins d'une grande place, dont celui qui est au coin septentrional est à la vérité désert, et presque tout ruiné, mais les trois autres sont beaux et bien entretenus. Le plus grand et le principal est possédé présentement par Senger Mirza padcharez (*), ou issu du sang royal : ce qui s'entend, parce que ce seigneur se dit descendu de Hossein qui, en qualité

(*) Lisez *Sandjer Myrzâ pâdchâh-rès.* (L-s.)

d'Iman, étoit roi légitime de tout le monde, selon la créance des Persans. Une petite place carrée se présente devant le palais, dont le portail élevé de sept marches, qui est un des plus grands et des plus apparens de la ville, mène à une fort large cour de figure carrée, où il y a un grand bassin d'eau, et un tombeau de pierre, haut de quatre pieds, sur une base de dix-huit pouces. C'est le sépulcre d'un des hommes éminens de cette ancienne famille, qu'on appeloit *le roi des rois, prince des Hosseïnites*, et qui en étoit le chef du temps d'Abas-le-Grand; c'étoit le grand-père de ce Senger Mirza d'à présent, et celui qui fit relever ce palais aussi beau qu'il paroît aujourd'hui. La généalogie de la maison porte que ce roi des rois étoit le quarantième en ligne droite masculine de l'Iman Hossein. Il étoit de son temps le mouchtehed mousselleme (*), c'est-à-dire, le docteur parfait, auquel il est d'obligation de s'attacher comme au calife et vicaire du prophète le mieux caractérisé. Tout le monde le croyoit tel, et le révéroit en cette qualité; mais Abas-le-Grand empêchoit bien qu'il ne tirât aucun fruit de sa prétendue sainteté : il

---

(*) *Moudjetéhéd moucellem.* Voyez ma note, tom. V, pag. 206 et 211, sur la qualité de *moudjetéhéd.* (L-s.)

fut même un jour sur le point de l'envoyer mettre à mort. C'étoit à l'occasion de ce que ce dévot faisoit surnommer tous ses enfans *cha* (*châh*), ou *roi*, *Hossein cha*, *Mahamed cha*, *Aly cha*. Le roi étant à table dans une assemblée des grands de son état, entendant nommer les fils de ce prince *Hossein*, se mit à dire, en branlant la tête: *Roi*, *roi*, *roi; tant de rois! que veulent dire tous ces rois? J'enverrai demain couper la tête à ce faiseur de rois.* Cela s'étant tout aussitôt répandu, les plus considérables mollas vinrent attendre le roi à la sortie du festin, et tous se prosternant à ses pieds, jetant leurs turbans en l'air et de la terre sur leurs têtes, qui est le grand signe de la repentance la plus douloureuse, ils supplièrent le prince, avec des cris et des larmes, de ne pas tremper sa main dans le sang d'un homme si illustre par sa naissance, par son savoir et par sa piété. Ils apaisèrent la colère du roi; mais le prince se mit à susciter des querelles à ce personnage sur ses biens propres et sur les biens d'église, qu'il possédoit: ce qui commença la ruine de sa maison, laquelle arriva quelques années après, sous Sefi Ier (*). Elle s'est pourtant un peu relevée durant le règne suivant, parce que l'aîné

(*) Que quelques écrivains nomment Ssèfy IIe, successeur immédiat d'A'bbâs Ier. (L-s.)

de la famille épousa une princesse du sérail. On conte que ce grand Mirza, prince des Hosseïnites, montoit un âne qui étoit une des jolies bêtes qu'on pût voir, qui alloit si bien l'amble qu'il faisoit par jour trois traites de caravane, qui sont quinze lieues allemandes, ou quarante-cinq milles. Abas-le-Grand, en ayant beaucoup ouï parler, le lui envoie demander, disant qu'il s'en vouloit servir: il croyoit obliger le Mirza; mais le Mirza fit réponse *que le roi n'étoit pas digne de monter son âne.*

Les autres lieux considérables de ce quartier sont la mosquée Sengerié (*Sandjéryéh*), où l'on voit une inscription en lettres d'or au nom du roi Ismaël-le-Grand (*); ce qui fait croire qu'il a fondé cet édifice, aussi bien que le logis des Augustins, qui sont une mission de Portugal. C'est un grand palais royal, où il y a beaucoup de jardins, avec des bassins de marbre, et des logemens dorés et azurés, assez pour une communauté de cent personnes. La plus grande partie de ce palais est inhabitée, à cause qu'il n'y a plus que trois ou quatre religieux, avec sept ou huit domestiques; ils étoient en beaucoup plus grand nombre, lorsqu'ils allèrent s'établir à Ispahan. C'étoit le temps que les Portugais regorgeoient de

---

(*) Châh Ismaël Sséfy, fondateur de la dynastie des Sséfy. (L-s.)

richesses, et l'on sait bien que, chez cette nation-là, les couvens en possèdent la plus grande partie.

Les augustins portugais sont les premiers moines de l'Europe, qui se soient allés habituer à Ispahan. Don Alexis de Menesez, archevêque de Goa, qui étoit de l'Ordre des augustins, envoya l'an 1598 un frère Antoine de Govea, aussi augustin, qui fut depuis archevêque de Cyrène (*), en qualité d'ambassadeur au roi Abas-le-Grand, avec des présens fort riches, pour le prier de permettre aux augustins de s'établir à Ispahan, et d'y avoir une maison, avec une chapelle, au nom du roi d'Espagne. L'Espagne possédoit alors la couronne de Portugal; mais, selon les actes de réunion de ces royaumes-là, il n'y devoit avoir que des Portugais aux Indes orientales : les Espagnols ne s'y pouvoient mêler. Abas qui étoit bien aise, comme je l'ai dit ailleurs, d'attirer les Européens dans son pays, accorda la demande de l'ambassadeur, et donna ce palais aux augustins, qu'il leur fit accommoder lui-même, allant souvent voir bâtir l'église, et donnant ses ordres, tant pour en hâter le travail, que pour en rendre les peintures et les dorures plus riches et plus curieuses. Un frère Simon de Moreis fut le premier

(*) Qui a publié en espagnol une *Relation* de son voyage fort curieuse. J'aurai bientôt occasion d'en tirer de fréquentes citations. (L-s.)

supérieur de cette mission-là, avec le titre d'*agent du roi d'Espagne*. On dit qu'Abas plaça les augustins dans ce quartier-là, tout exprès pour mortifier ce grand molla, prince des Hosseïnites, dont je viens de parler; car le roi étoit dès-lors irrité contre lui. Ce molla présenta requête, afin d'empêcher qu'on ne lui donnât des voisins qu'il tenoit pour infidèles; mais le roi la rejeta, en disant: *Je veux qu'ils y demeurent, et qu'ils le fassent enrager par le son de leurs cloches* (car Abas croyoit que le son des cloches étoit essentiel et inséparable du culte des chrétiens); et pour cela même, il empêcha toujours sous main que les Portugais ne pussent s'établir ailleurs, comme ils en avoient grande envie, parce que ce quartier, où le roi les avoit placés, étoit à une grande lieue de la cour et du quartier des chrétiens. Ils le supplioient sans cesse de leur laisser prendre une maison ailleurs; il le leur permettoit de bouche, mais il l'empêchoit sous main, dont les augustins étant informés et rebutés, ils se mirent à accommoder ce palais à leur manière, en quoi le roi leur fit donner toute sorte de secours. J'ai ouï raconter que, durant quarante ans, cette maison des augustins étoit meublée de brocards d'or, et qu'il s'y faisoit une très-belle dépense. On y étoit toujours bien venu, et toujours on y trou-

voit grande chère. Plusieurs des chrétiens du pays, qui, en général, sont les plus grands fourbes du monde sur le fait de la religion, lorsqu'ils sont avec des catholiques romains, ne manquoient jamais d'y aller à la messe fêtes et dimanches, parce qu'on les retenoit tous à dîner. Mais, depuis que les Portugais eurent perdu les Indes, et que les augustins n'eurent plus de si grands moyens, leur cuisine diminua, et en même temps l'affluence des dévots. On appelle à Ispahan ces méchans chrétiens, *les chrétiens de la soupe de vache*, parce que c'est le grand plat des Portugais; on les appelle aux Indes, par la même raison, *les chrétiens de riz*, à cause que, dès que les moines ne pouvoient plus donner de riz à leurs convertis, ils venoient leur dire, en tirant le chapelet qu'ils avoient pendu au cou: *Père, vous ne me donnez plus de riz; voilà votre chapelet.* Lors de mon second voyage en Perse, les augustins étoient réduits à l'étroit; il n'alloit pas chez eux, à la messe, un seul chrétien du pays.

En sortant du quartier de Hosseïnié, on rencontre la maison de Mirza Jafer, juge, ou lieutenant civil. C'est un homme savant et habile, qui vit retiré, ayant été déposé par la haine et les intrigues d'un ecclésiastique, curé de la mosquée cathédrale de la ville, nommée *Mahamed*

Mirza Taki (1). Cet homme qui étoit un grand hypocrite, s'étant si bien contrefait qu'il passoit pour saint dans l'esprit du peuple, s'ingéroit souvent d'écrire son avis à ce juge sur les principales causes qui se plaidoient à son tribunal; ce qu'il ne faisoit que par pur intérêt, et selon qu'il étoit gagné. Le juge y eut égard assez de temps; mais voyant que le curé en faisoit métier, il se douta de la fourberie; et n'eut plus d'égard aux billets du curé qui, devenant enragé de ne pouvoir gouverner le juge comme auparavant, dressa une intrigue pour le faire déposer, laquelle lui réussit. De cette maison-là, on passe devant le collége, nommé *Bazil*, et devant le logis, qu'on nomme du *Kelonter*, parce qu'un kelonter (2), qui est ce qu'on nomme chez nous le *prévôt des marchands*, l'a fait bâtir. Après, on trouve la mosquée d'Aga nur joula (*Aghâ noùr djoùlâh*), où l'on montre au fond du chœur, ou au mahrab, comme parlent les mahometans, c'est-à-dire, l'endroit où il faut tourner ses regards en faisant ses prières, deux grandes pierres de marbre polies,

---

(1) Il ne faut pas confondre ce Mohhammed Myrzâ Téqy avec Myrzà Téqy, commandant des Qoùrtchy, mentionné à la page suivante et ailleurs, *Téqy* est un mot arabe, qui signifie *craignant Dieu* : on sous-entend *âllah*. (L-s.)

(2) Voyez sur le *kélâunter*, le tom. VI, pag. 77. (L-s.)

dont l'une est blanche, et l'autre est jaspée, sur lesquelles on prétend que les marques des pieds d'Aly sont empreintes, et que l'endroit a l'odeur de l'ambre; et si quelque chrétien leur dit qu'il ne le sent pas, ils répondent hardiment que c'est parce qu'il est infidèle, mais que s'il veut embrasser leur religion, il sentira cette odeur. Je me souviens qu'un jour, parlant de cette sottise avec le père Raphaël du Mans, supérieur des capucins d'Ispahan, il me disoit qu'on lui avoit répondu la même chose, et qu'il ne trouvoit rien de plus ridicule. Je ne pus m'empêcher de lui répliquer que c'étoit pourtant la même chose qu'on enseignoit dans son église sur le fait des miracles.

Cette mosquée d'Aga nur joula (*), qui étoit un pauvre tisserand persan, que la misère avoit réduit à fuir aux Indes, où il avoit fait une grande fortune; cette mosquée, dis-je, est belle et somptueuse, ayant deux portes qui mènent l'une au palais de Mirza Taki, intendant des courtches, qui sont l'ancien corps de milice de Perse, et l'autre à la rue d'Ismaël Beck, qui étoit secrétaire d'état. Il y a un palais au milieu, qui porte

---

(*) *Aghâ noùr djoùlâh :* ce dernier mot, qui se prononce aussi *tchoùlâh*, et s'écrit même *djullâh*, est persan, et signifie tisserand. (L-s.)

le même nom, et au bout le bain de Kel anajet (*), qui étoit le bouffon d'Abas-le-Grand, fameux pour son esprit et pour ses reparties. De là, on va à la rue des Chartiers, qui aboutit au bain de molla Chams, et au bain de Jugi (*Djoudjy*). On entre ensuite dans une rue qu'on appelle *la rue des Juifs de Deredechte*, où l'on montre le logis d'un fameux lutteur, que sa force et son adresse ayant rendu insolent, et s'étant mis à enfoncer les maisons la nuit, Abas II le fit éventrer. Les autres rues principales de ce quartier sont la rue des tailleurs d'anneaux d'albâtre, qui sont ces anneaux qu'on met au pouce pour bander l'arc avec plus de force; la rue du bain du visir; la rue Chamalou (*châm âloù*), où il y a un tombeau d'un saint dont on ignoroit le nom; la rue de Chemezé Zeminé Alem (*Chemsé Zemyné A'alem*), qui est le nom du plus riche habitant du quartier. On y trouve une mosquée et le logis du mouphty, qui est le pontife de la loi mahométane. C'est chez les Turcs le premier officier de la justice civile; mais chez les Persans, il n'a guère de rang, et encore moins d'autorité. On voit encore dans cette rue la maison du chevalier du guet, avec sa

(*) Kel é'nâyét, dont on déjà parlé ci-dessus, t. VII, p. 471. Voyez ci-après un trait hardi et plaisant de ce bouffon. (L-s.)

prison

prison à l'entrée : car ce magistrat, en Perse, a le gouvernement de la ville durant la nuit, et juge de tout ce qui arrive durant ce temps-là. Quand on est sorti de cette rue, on entre, en prenant à gauche, dans la rue d'Aga Chamahlou (*Aghâ Cham'aloù*), où l'on trouve un grand collége, dont le portail est orné de deux hautes aiguilles ou tourelles, et un palais fort beau et des plus grands de la ville, qui porte le nom de *Zamoon brahy* (*Zémâun bérâhy*). On dit que dans cette rue logent les plus belles courtisanes de la ville.

Il ne me reste plus qu'à parcourir deux cantons du quartier de Deredechte, pour en avoir achevé la description. Le premier est sur le chemin qui mène de la porte de Deredechte à celle d'Abas, qui est à l'autre partie de la ville, dite *Joubaré* (*Djoubâréh*), et le second est le canton nommé *Casré boulagui* (*Qassr boulâqy*).

Les rues principales du premier canton, sont la rue Choura, où il y a un bain qui en porte le nom ; la rue des Quarante-Filles ; la rue Eternelle ; la rue des Verriers ; celle de Cheic bahedy Mahamed (*), qui a composé ce fameux *Abrégé de la Théologie pratique et cérémonielle*, qu'on

(*) Lisez Cheykh Béhâ éd-dyn Mohhammed, et voyez sur son ouvrage le tome VI, pag. 326 et 327. (L-s.)

nomme *la Somme d'Abas*, lequel y avoit son palais. Il y a deux bains dans cette rue, dont le plus grand s'appelle *le bain de Cheik*. Après, on voit la rue d'Aga chir Aly (*Aghâ chyr Aly*), où il y a un bain, une mosquée et un collége, qui portent ce nom, et un autre collége qu'on appelle *le collége du visir des biens légués*, qui sont les biens d'église, et deux beaux caravanserais, l'un des faiseurs de tapis, et l'autre dit *Malation*. Au delà de ces rues, l'on en traverse une autre fort longue, nommée *la queue de la poêle*, qui aboutit à un grand jardin, qu'on appelle *le jardin du visir*. Au delà, est la rue Neuve, où il y a un beau palais, bâti par un très-riche joaillier, qu'on appelle *Agy phatah* (*), *vendeur de perles*. Il n'y a pas moins de magnificence, d'ordre et de domestiques dans cette maison-là, que chez un officier de l'état. De là à la porte d'Abas, on passe par diverses autres rues, où l'on trouve partout des bains et des caravanserais, comme dans tout le reste de la ville, et deux palais dont le plus remarquable est celui d'Aga Zamon, visir de Guilan.

Le canton de *Casré boulagui* est ainsi nommé

---

(1) Ces mots, qu'il faut certainement prononcer *hhâdjy fathh*, signifient le pélerin Fathh, et non revendeur de perles, comme on pourroit l'induire du texte de Chardin. (L-s.)

d'un palais de ce nom, qui est un grand édifice, où le roi met souvent loger des ambassadeurs. Il y a tout proche un autre palais fameux, qui porte le nom de *Mirsa Hassib Mouchtehed* (1), c'est-à-dire, *lieutenant de l'iman*, ou successeur de Mahammed. Ces *Mouchtehed* ont des prétentions à peu près semblables à celles du pape; et si les rois de Perse, avec leur conseil, ne les contenoient dans leur doctrine, ils la feroient valoir autant que les papes ont fait valoir la leur. Les théologiens enseignent en Perse, qu'un mouchtehed, doit avoir éminemment ces trois qualités, la *science*, *l'austérité de vie*, la *douceur de mœurs*. Ce que l'on voit encore de considérable dans ce quartier est la rue des tailleurs de pierre, qui est longue et bien bâtie; la mosquée d'iman Zadé Zein el Abedin (2), qui est un des douze premiers imans, laquelle a un grand jardin dans son enclos, où il y a du couvert, comme dans le milieu d'un bois, et de grands bassins d'eau, et enfin le cimetière Chamalou (*Cham'ahloù*). C'est le plus grand qu'il y ait dans la ville, et il est fort ancien. On y trouva l'an 1645, comme

(1) Lisez *Myrzâ Hhayq Moudjetehéd*; et voyez sur les Moudjetehéd le tome V, pag. 211. (L-s.)

(2) Imâm Zâdéh Zéïn êl-a'bédéïn, étoit fils de Hhocéïn, et périt entre ses bras à la bataille de Kerbélâ. (L-s.)

on creusoit la terre au coin d'un vieux sépulcre, un marbre avec l'inscription de *Cheik Abou phoutouk* (*cheykh Aboù foutoùhh*). Chacun s'imagina que c'étoit l'épitaphe du célèbre *cheic Abou phoutouk razi*, qui a fait la *glose interlinéaire* de l'*Alcoran* en persan, lequel passe pour saint; et aussitôt on bâtit là une mosquée et un tombeau au dedans, à l'endroit de ce marbre, lequel le peuple orna à l'envi par ses offrandes et par d'autres dévotions. Mais toute cette dévotion fut bientôt passée; car en même temps un fameux molla, que j'ai vu, qui se nomme *Mirlauchi*, un des plus suivis prédicateurs du pays, et qui prêche quelquefois en pleine place, se mit à prouver par des passages d'*histoire* et de *tradition*, que le véritable *cheik Aboul phoutouk razi* avoit été enterré à *Reichériar* (*Reychéryâr*), petite ville de la *Parthide*, et que cet *Aboul phoutouk*-ci étoit un *Sunny* ou *hérétique turc*, grand ennemi des imans. Il persuada si bien le peuple, qu'un jour, après l'avoir entendu prêcher, ils s'allèrent jeter au nombre de plus de deux mille sur la mosquée et sur le tombeau, les pillèrent et les rasèrent. J'ai vu ce lieu-là même réduit en latrines; d'où l'on peut juger combien le clergé mahométan est éloigné de la prudence et de l'autorité de l'église romaine, qui n'a garde

de laisser examiner par le peuple les sujets qu'elle expose à son culte et à sa vénération.

C'est là tout l'enclos d'Ispahan ; il faut passer à la description des faubourgs, qui occupent encore plus de terrain que la ville. Je commencerai par la grande allée, qu'on peut appeler le *cours d'Ispahan*, et qui est la plus belle que j'aie vue, et dont j'aie jamais ouï parler. La figure qui est ici à côté (*planche XLII*), donne l'idée de sa forme et de son aspect. J'ajouterai ce qu'elle ne sauroit faire entendre ; premièrement, la longueur de l'allée, qui est de trois mille deux cents pas, et la largeur, qui est de cent dix (*). Les rebords du canal qui coule au milieu, d'un bout à l'autre, et qui sont faits de pierre de taille, sont élevés

(*) Cette allée nommée *tchéhâr bâgh* ; les quatre jardins, comme notre Voyageur le dit lui-même ci-après (p. 29), a été mesurée par Kœmpfer, qui compta soixante-trois grands pas de large, seize cent vingt pas en deçà du pont, et deux mille deux cents au delà, lesquels joints aux quatre cent quatre-vingt-dix pas du pont même font une longueur de quatre mille trois cent dix pas. On nommoit encore cette immense allée *thâq sebz*, la voûte verte. *Amœn.*, p. 173. Elle fut plantée à Ispahân, et embellie d'un grand nombre d'édifices somptueux par les ordres et sous l'inspection immédiate de châh A'bbâs Ier, dans la onzième année de son règne l'an 1006 de l'hégire (1597-8 de l'ère vulgaire). Les grands s'empressèrent d'imiter son exemple, et de seconder ses vues : en peu de temps on vit s'élever une infinité de palais, de mosquées, etc. *Târykh A'âlem ârâï A'bbâcy*, f°. 52 du manuscrit de M. Silvestre de Sacy, et f°. 110 et suiv., de celui de l'Arsenal. (L-s.)

de neuf pouces, et sont si larges, que deux hommes à cheval peuvent se promener dessus de chaque côté. Les rebords des bassins sont de même largeur, et pour ceux des côtés de l'allée que vous voyez dans la figure, entre les arbres et les murailles, ils ne sont pas plus hauts, mais ils sont plus larges. Les ailes de cette charmante allée sont de beaux et spacieux jardins, dont chacun a deux pavillons, l'un fort grand, situé au milieu du jardin, consistant en une salle ouverte de tous côtés, et en des chambres et des cabinets aux angles; l'autre élevé sur le portail du jardin, ouvert au devant et aux côtés, afin de voir plus aisément tous ceux qui vont et viennent dans l'allée. Ces pavillons sont de différente construction et figure; mais ils sont presque tous d'égale grandeur, et tous peints et dorés fort matériellement, ce qui offre aux yeux l'aspect le plus éclatant et le plus agréable. Les murailles de ces jardins sont pour la plupart percées à jour, ressemblant à ces rangées de mottes qu'on fait sécher; en sorte que sans entrer dans les jardins, on voit de dehors tous ceux qui y sont, et ce qui s'y passe. Les bassins d'eau sont différens aussi, et en grandeur et en figure : le plan ne les fait pas voir tous entièrement, parce que l'allée n'est pas unie au cordeau. Au contraire, on diroit

qu'elle est en terrasses de quelque deux cents pas de longueur, plus basses l'une que l'autre d'environ trois pieds, en la partie de l'allée qui est en deçà de la rivière, et qui sont au contraire plus hautes l'une que l'autre par même proportion, en la partie qui est au delà ; ce qui fait que soit en allant, soit en venant, on a toujours devant les yeux une perspective, que ces jets d'eau, avec les bassins et les chutes d'eau qui sont aux bords des terrasses, embellissent merveilleusement. Ce n'est pas tout, à la moitié que la rivière traverse cette charmante allée, elle est plus longue au delà de l'eau qu'en deçà. Les rues qui la traversent aussi en plusieurs endroits, sont de larges canaux d'eau, plantés de hauts platanes à double rang, l'un près des maisons, l'autre sur le bord du canal. L'allée finit à une maison de plaisance du roi, qui en occupe la largeur, et qui est si grande, qu'on la nomme Mille-Arpens. J'en ferai la description ci-après (*pag.* 33). On voit d'abord en entrant dans cette admirable allée un pavillon (*) carré, haut et grand, qui fait face à cette maison de mille arpens, que j'ai dit qui est à l'autre bout. Il est à trois étages, sans ou-

(*) Kœmpfer nomme ce pavillon *khiloùèt*, chambre particulière, solitaire, et en donne la description, pag. 185-187 de ses *Amœnit. exoticæ.* (L-s.)

vertures sur le derrière, ni au côté gauche, parce que ce sont les côtés qui donnent sur le sérail du roi, et aux deux autres faces, il n'y a que des jalousies au lieu de vitres. Elles sont faites de plâtre, peintes et dorées d'une manière fort agréable. Ce pavillon a été construit de cette sorte par Abas-le-Grand, afin que les dames du sérail y pussent voir les spectacles, comme les entrées d'ambassadeurs, et les promenades de la cour; mais depuis ce temps-là, l'humeur jalouse s'est accrue de plus de moitié, car, non-seulement on ne s'est pas contenté comme auparavant que les femmes ne fussent plus vues des hommes; mais on a voulu qu'elles n'en pussent voir aucun. Ce fut Abas-le-Grand lui-même, qui retrancha jusqu'à cette liberté aux femmes de son palais, par l'aventure étrange qui lui arriva comme il étoit en Hyrcanie. Les femmes du sérail ne vont guère que la nuit. On les mène d'ordinaire dans des manières de cunes ou de berceaux qu'on appelle *cajavé* (*kadjâbah*, ou *Kadjâvah*), qui est une machine large de deux pieds, et profonde de trois, avec une haute impériale en arc, couverte de drap. Un chameau porte deux de ces grands berceaux, un de chaque côté. Les eunuques aident aux dames à monter dedans, et puis ils abattent les rideaux, tout autour, et donnent les chameaux aux con-

ducteurs, qui les attachent à la queue l'un de l'autre par files de sept, et tirent le premier par le licou. Il arriva durant une nuit obscure qu'Abas, qui alloit avec le sérail, voulut prendre les devants. Il trouva une file de chameaux arrêtée un peu hors du chemin, et un berceau qui penchoit tout d'un côté. Il s'en approcha pour le redresser, et il trouva le chamelier dedans avec la dame ; de quoi étant également surpris et outré, il les fit enterrer tous deux tout vifs sur-le-champ.

Au devant de ce pavillon de jalousies, il y a un bassin d'eau carré, de quinze pieds de face, et au coin est la porte Impériale, dont j'ai parlé au commencement de cette description d'Ispahan (*t. III*, *p.* 368), qui est, comme on voit, une des portes de la ville, et une des entrées principales de cette merveilleuse allée. A l'autre coin, il y a une autre entrée, mais qui ne sert qu'aux femmes et aux eunuques du palais et au roi, parce qu'elle donne dans le sérail. Les bassins d'eau qui embellissent la partie de l'allée entre la rivière et la ville, sont sept en nombre, dont quatre sont grands et à fonds de cuve, et les trois autres sont plus petits. Le premier de ces bassins est carré, de quinze pieds de face. Le second, qui est carré aussi, est de cent vingt pas de tour, ayant au milieu un échafaud octogone, élevé d'un pied

sur l'eau, avec un beau balustre autour où dix personnes peuvent être assises à l'aise pour prendre le frais. Les jardins qui sont à côté s'appellent le *jardin octogone*, et le *jardin de l'âne ;* et en ce dernier, il y a une grande place pour les tournois. Le troisième bassin est à huit faces, et de cent vingt-huit pas de tour, ayant à ses côtés le jardin du trône et le jardin du rossignol, dans lequel il y a un salon charmant, dont je ferai la description. Le quatrième bassin, qui est à la chute de l'eau, n'a que vingt pas de tour. A sa gauche, l'on voit un grand portail, fort peint et fort doré, qui mène au faubourg ; et l'on en voit un de même à droite, qui mène vers le palais Royal. Le cinquième bassin, qui est sur le bord d'une semblable chute d'eau, est aussi petit que l'autre. Les jardins, qui sont aux côtés, s'appellent le *jardin des Vignes*, et le *jardin des Mûriers.* Le sixième est carré, long de cent vingt-huit pas de tour, et les jardins qui sont vis-à-vis, sont nommés *l'hôtellerie des derviches de Heider* et *l'hôtellerie des derviches de Neametolahy* (*), parce que ces jardins, avec leurs édifices, sont effectivement destinés aux gens re-

(*) Voyez sur les deux factions, *Hhaydéry* et *Nê'amét Olahy*, ma note ci-dessus, tom. VII, pag. 291. (L-s.)

tirés du monde, dont toute la vie se passe à errer dans une grande nonchalance, sans songer à faire de fortune, mendiant de tous côtés, beaucoup plus réellement que les moines d'Europe; car ces derviches, comme de vrais hermites, font chacun pour soi, n'ayant rien en commun, non pas même le logement. Je m'attachois toujours aux légendes, quand j'y apercevois quelque chose de sensé. Je trouvai ici le quatrain suivant :

Observez ce Molla et son air mortifié,
Ecoutez les discours effrayans qu'il fait du feu éternel.
Il ne boit pas par mortification dans de l'argent ;
Mais il avale l'argent même quand il en peut attraper.

Quelqu'un a mis à côté avec de l'encre,

C'est comme les cazys (*juges civils*), qui sermonent, et qui versent des larmes en volant l'orphelin.

Le septième bassin est de cent vingt-quatre pas de tour, servant de passage à l'eau des canaux qui coulent dans les rues qui sont à côté. Entre ces deux derniers bassins, il y a une troisième chute d'eau, à l'endroit de deux rues, dont l'une mène au jardin de Mirza Ibrahim, médecin de Sefi I[er], dont le père et la mère étoient tous deux médecins d'Abas-le-Grand, la femme exerçant la médecine dans le sérail de son chef,

et par sa propre connoissance. On dit que le mari étant parvenu à l'âge de soixante-dix ans, on le faisoit entrer dans le sérail, à l'occasion de quelques maladies difficiles et dangereuses, comme n'y ayant plus rien à craindre d'un vieillard de cet âge; mais sa femme remarquant qu'on ne vouloit plus recevoir que les ordonnances qu'il faisoit, et qu'elle alloit perdre son crédit, dit un jour au roi que son mari venoit d'engrosser une jeune esclave de dix-huit ans, sur quoi il ne lui fut plus permis de voir les femmes du sérail. Le pont est au delà de ce septième bassin, et les jardins qui terminent là l'allée, sont la volière du roi, dont le fil est doré, et la maison des lions, à l'autre coin; et là il y a des chaussées pour descendre à la rivière quand l'eau est basse. On trouve à droite et à gauche un long quai, qui s'étend jusqu'au bout des faubourgs. Le quai à droite est le plus beau. Il est bordé de palais de grands seigneurs, avec de spacieux jardins, de grandes entrées et de grands pavillons le long du quai. Il y a entr'autres le palais du grand veneur, le palais du général des mousquetaires, et la vénerie (*), où sont les oiseaux de proie.

(*) Que Kœmpfer nomme *bâghi qoùch khâuneh toùqdjy*, jardin et volière des faucons (hors de la porte) de Toqdjy, mentionnée, t. VII, p. 9 et suiv. *Amœnitates exoticæ*, pag. 192. (L-s.)

L'été, que la rivière est basse, la jeune noblesse se rend là tous les soirs, pour faire les exercices, et tout le monde y vient monter des chevaux et des mules pour leur apprendre l'amble. L'autre partie de l'allée est presque semblable à celle-ci. Je ne m'arrêterai pas à nommer les maisons et les jardins des côtés, qui sont au nombre de quatorze, sept de chaque côté, et qui portent chacun le nom du seigneur qui l'a fait construire. Il fait admirablement beau s'y promener le soir, durant neuf mois de l'année, parce que, durant ce temps, on arrose les parterres et les chaussées, et l'on couvre de fleurs les bassins d'eau. Vous y voyez aussi alors sur des échafaudages bas et tapissés au devant de l'entrée des jardins, beaucoup de gens qui prennent du tabac, et beaucoup de beau monde qui va et qui vient à cheval. Cette allée s'appelle *tchar-bag* (ou *tchéhâr bâgh*), c'est-à-dire, *quatre jardins*, parce qu'autrefois c'étoit quatre vignobles. Elle a été faite par Abas-le-Grand; et comme le fonds est un bien d'église, le prince en prit un bail perpétuel à deux cents tomans de rente annuelle, qui sont neuf mille francs. Ce prince prenoit tant de plaisir à faire faire cette belle allée, qu'il ne vouloit pas qu'on y plantât un arbre qu'en sa présence. On assure qu'il mit sous chacun une pièce d'or de huit francs

de valeur, et une pièce d'argent de dix-huit sols, marquées à son coin. Les principaux seigneurs de sa cour firent bâtir à leurs dépens la plupart des jardins qui sont sur les côtés, avec les édifices dont j'ai fait mention.

Allaverdy Can (*), qui étoit le généralissime des armées de ce grand conquérant, son grand ami et favori, prit pour sa tâche le bâtiment du pont, qui est une très-belle pièce d'architecture ; vous le voyez dans la figure à côté (*pl. XLIII, XLIV et XLVII*), qui est une perspective double, représentant le pont et le dessous du pont. Ce beau pont se joint à l'allée par une chaussée de quatre-vingts pas à l'un et à l'autre bout, faite en pente insensible. Il a trois cent soixante pas de long, sur treize de large, étant bâti de pierre de taille, hormi les murs qui servent de parapets ou rebords, lesquels sont de brique, et étant flanqué de quatre tours rondes de pierre de taille, de la hauteur des murs. Ces murs sont épais de six pieds, et hauts de quatorze à quinze, percés d'un bout à l'autre

(*) Allah-veyrdy Khân, Kœmpfer le nomme *Aaly Verdy Khân*, et dit qu'il est célèbre par la conquête du pays de Lâr ; mais j'ai, en faveur de ma rectification, la grande histoire intitulée : *Târykh a'âlem ârâï A'bbâcy*, que j'ai déjà eu occasion de citer, et dans laquelle, f°. 99, *verso*, du manuscrit de M. de Sacy, Allah-Veyrdy Khân, est mentionné comme généralissime (*Émyr ât-Omrâ*) de la province de Fârs. Le pont qu'il fit bâtir, se nomme aussi *Pont de Djulfah*, parce qu'il conduit à ce faubourg. (L-s.)

dans toute leur longueur, et munis au-dessus d'un rebord ou garde-fou à jour, haut de trois pieds, fait de briques disposées comme les mottes des tanneurs ; ce qui fait comme des galeries ou plate-formes, où l'on monte par les tours qui sont aux coins. Ces murs, de plus, sont ouverts de neuf en neuf pas en fenêtres ou saillies, de toute la hauteur du mur, ressemblant à des arcades, par lesquelles on a vue sur la rivière, et où l'on prend le frais. Il y a quarante de ces ouvertures à chaque côté, vingt grandes et vingt petites. Tout au milieu du pont, il y a deux petits cabinets bâtis en dehors du côté de l'eau, où l'on descend par quatre marches, et d'où l'on peut puiser l'eau avec la main, quand elle est bien haute. On leur a donné un nom sale, qui marque l'effet que produisent communément sur ceux qui y entrent, les peintures impudiques dont ils sont remplis. Abas II fut si honteux d'y avoir mis le pied, qu'il en fit condamner l'entrée.

Ce que je viens de représenter n'est proprement que le dessus de cet admirable pont, lequel est porté par trente-quatre arches (*) de belle

(*) Bembo et Kœmpfer n'en comptent que trente-trois ; le premier a trouvé vingt pas de large sur deux cent cinquante de long, et l'autre douze de ses pas de large, sur quatre cent quatre-vingt-dix de long. (L-s.)

pierre grisâtre, plus dure que le marbre, mais pas si polie, bâties sur un fondement de même pierre, lequel est plus large que le pont, et l'excède de de dix pieds d'un et d'autre côté, avec des soupiraux aux bouts et au milieu, ensorte que quand l'eau est basse, on peut se promener à sec sur ce fondement-là, l'eau passant toute par ces soupiraux ou ouvertures. Les arches sont percées dans l'épaisseur d'un bout à l'autre, et il y a de deux en deux pas de grosses pierres carrées, hautes de demi-toise, sur lesquelles on peut traverser la rivière en sautant de l'une à l'autre. Il y a par-dessus tout cela une petite galerie, pratiquée dans le sommet des arches sur le bord, de manière que huit personnes peuvent à la fois passer ce merveilleux pont par différentes routes. On l'appelle communément *le pont de Julfa* (*), parce qu'il joint la ville au bourg de Julfa, qui est la demeure de tous les chrétiens, et aussi *le pont d'Allaverdy Can*, lequel en est le fondateur. J'oubliois à dire qu'on descend du dessus du pont au-dessous, à fleur d'eau, par des degrés pratiqués dans les arches.

Pour achever la description de la belle allée d'Ispahan, il faut dire comment est fait ce beau

(*) Notre Voyageur a donné déjà quelques détails sur Djulfah, tom. II, pag. 325. (L-s.)

jardin,

jardin, qui est au bout, appelé *Mille-Arpens*, non pas qu'il contienne en effet mille arpens, mais pour faire entendre que sa grandeur est extraordinaire. Il est long d'un mille, et large presqu'autant (*), fait en terrasses soutenues de murs de pierre : on y compte douze terrasses, élevées de six à sept pieds l'une sur l'autre, et qui vont de l'une à l'autre par des talus fort aisés à monter, et aussi par des degrés de pierre, qui joignent le canal. Il y a quinze allées dans ce jardin, autant que de terrasses, dont douze sont des allées de traverse; et de quatre en quatre de ces allées, vous trouvez un large canal d'eau à fond de cuve, qui traverse le jardin parallèlement, passant sous des voûtes de brique à l'endroit des trois allées longues, afin de ne les pas interrompre. Ces allées longues, qui sont tirées au niveau, mènent d'un bout à l'autre du jardin; celle du milieu est ornée d'un canal de pierre, profond de huit pouces, et large de trois pieds, avec des

(*) Kœmpfer donne à l'*Hezâr Djéryb* (mille arpens), plus de mille trois cents pas en carré. Le sol, dit-il, en est sablonneux et stérile, mais a acquis une certaine fertilité, grâce au ruisseau tchouhouchah qu'on a fait dériver du Zendéh-roûd à la distance de trois farsangs, et qu'on subdivise en un grand nombre de petits courans qui répandent la fraîcheur, et favorisent la végétation dans ce jardin. *Amœnitates exoticæ*, pag. 193-195. (L-s.)

tuyaux de dix en dix pieds, qui jettent l'eau fort haut. Au bas de chaque terrasse, à l'endroit de la chûte du canal, laquelle est en talus et fait une nappe d'eau, il y a un bassin de dix pieds de diamètre, et au haut, il y en a un autre sans comparaison plus grand, profond de plus d'une toise, avec des jets d'eau au milieu et autour. Ces bassins sont tous de différentes figures, ronds, carrés et à plusieurs angles : celui de la troisième terrasse est dodécagone, de trois cents pas de tour. On voit proche de chaque bassin, sur les ailes, deux grands pavillons fort hauts, peints, dorés et azurés, de la même architecture que ceux que j'ai décrits, et que j'ai fait graver ci-dessus. Au milieu de la sixième terrasse, il y a un pavillon qui coupe l'allée, lequel est à trois étages, et si grand et si spacieux qu'il peut contenir deux cents personnes assises en rond. Il y a un autre pavillon à l'entrée du jardin, et un autre au bout, qui sont semblables, à la figure et à l'ordonnance près. Quand les eaux jouent dans ce beau jardin, ce qui arrive fort souvent, on ne sauroit rien voir de plus grand et de plus merveilleux, surtout au printemps, dans la saison des premières fleurs, parce que ce jardin en est couvert, particulièrement le long du canal et à l'entour des bassins. On est surpris de tant de jets d'eau qu'on voit de toutes

parts à perte de vue; et l'on est charmé, tant de la beauté des objets, que de la senteur des fleurs et du ramage des oiseaux, qui sont dans les volières et parmi les arbres.

En passant devant deux grands portails de cette belle allée que je viens de décrire, j'ai observé qu'ils mènent, l'un au faubourg d'Abas Abad, l'autre au palais du roi. Celui par où l'on va à ce faubourg, introduit dans une grande rue qu'on appelle *le jardin de la Mecque*, parce qu'autrefois c'étoit un spacieux jardin, fondé pour les pélerins de la Mecque. Le feu roi le donna environ l'an cinquante du siècle passé à ses deux premiers médecins, qu'on appelle en persan *le grand médecin* et *le petit médecin*, qui y bâtirent chacun un palais fort beau, mais que j'ai vus depuis tous deux vides et en décadence, par le relèguement de leurs maîtres à la ville de Com (*). Le roi Soliman les y envoya en exil, après la mort du roi son père, selon la coutume, pour n'avoir su guérir le roi leur seigneur. L'autre portail donne entrée dans la rue qu'on appelle de *Mahamed bec*, du nom d'un grand visir qui fut aussi exilé à Com par Abas II, et que son suc-

(*) Chardin a déjà parlé plusieurs fois de cette disgrâce. Voyez ce mot *médecin* à la table des matières. (L-s.)

cesseur prit en grâce et fit gouverneur d'une des grandes provinces de son empire. Au bout de cette rue, on trouve à droite une petite mosquée, et à gauche le palais du *cèdre particulier*, comme les Persans l'appellent, c'est-à-dire, du pontife qui administre tous les biens ecclésiastiques, légués par les rois et par la famille royale. Ce pontife particulier est l'oncle du roi par sa femme, laquelle est sœur d'Abas II. J'ai vu bâtir ce palais, dont je dirai seulement que la grande salle a quatre-vingts pieds de long, et presqu'autant de profondeur; mais elle est séparée en deux dans la longueur, non-seulement par un balustre de trois pieds de haut, d'ouvrage mosaïque fort fin, mais aussi parce que la partie intérieure est élevée de deux pieds au-dessus de l'autre. La salle a trente pieds de hauteur, et est couverte d'un plafond de mosaïque tout d'une pièce : c'étoit une prodigieuse masse, et qu'il fallut beaucoup d'art et de force pour mettre en sa place; car, après l'avoir construite toute entière, on l'éleva sur le comble avec plusieurs machines, faites d'une même façon, desquelles j'ai donné le dessin pag. 127 du IVe volume de cet ouvrage (*pl. XXIV*). Cette salle des galeries à demi-hauteur aux côtés, et une qui traverse au milieu à l'endroit où la salle est coupée par le balustre. A l'entour de cette grande

salle, il y en a quatre plus petites, beaucoup de cabinets, des chambres, des niches, des degrés cachés, et mille commodités: tout cela peint et doré avec beaucoup de magnificence, et meublé superbement. Les listons de ces appartemens superbes contiennent avec tout cela la plus fine spiritualité; par exemple:

L'attention et la présence de Dieu est l'exercice particulier des fidèles en ce monde, et la félicité des bienheureux en l'autre.

Rien n'est plus intime à l'homme que Dieu, et rien cependant qui lui soit moins connu! chose étrange que Dieu soit si proche de l'homme, et que l'homme soit si éloigné de Dieu!

Le marchepied du trône de Dieu, qui doit être l'objet de l'adoration des hommes, est aussi leur asile assuré contre les disgrâces et les calamités de cette vie.

La volonté et le bon plaisir de Dieu est la pierre de touche qui nous éprouve, afin que celui qui n'est pas de bon aloi fasse paroître la noirceur qu'il cache au dedans, comme la pierre de touche qui découvre la pièce fausse.

Quiconque a attaché son cœur, et soumis son esprit à Dieu, s'est délivré heureusement de toutes les afflictions qui lui peuvent arriver en ce monde et en l'autre.

Qui ne vit que pour Dieu ne meurt jamais: heureux donc et mille fois heureux l'homme qui n'est animé que de son esprit.

Ce beau bâtiment est entouré de jardins à la manière persane; et il a au-devant un bassin d'eau fait en carré long, dont la face a soixante pieds. Il y a, outre ce grand corps de logis qui est le bel appartement, deux autres corps de logis presque semblables, pour recevoir les hommes, et un sérail qui est fort spacieux, et non moins riche et magnifique, comme on le peut imaginer, ces dépenses se faisant de l'argent de la femme, qui tient bien son rang avec un époux qu'elle crée par manière de dire; car en Perse, quand on marie les filles de roi, ce n'est pas avec un grand seigneur, ou avec quelque gentilhomme de courage: on craindroit qu'une si haute alliance ne lui donnât envie d'attenter à la couronne. On prend quelque molla, ou docteur de la loi, de bonne mine et d'esprit docile, et on le revêt de la charge de pontife ou de quelqu'autre semblable. C'est une grande fortune que cet homme fait tout d'un coup; mais les épines d'une si belle rose sont bien piquantes: les plus dures sont que tous leurs enfans mâles doivent être aveuglés, et souvent ils sont mis à mort en venant au monde.

Près de ce palais, il y en a un autre qu'on appelle *Khoné gau* (*Khâunéh gâòu*), c'est-à-dire, *la maison du bœuf*, à cause que le roi y fit mettre un bœuf et une vache de sept pieds de

haut, que Mahamed aly bec, homme célèbre, qui fut grand-maître sous trois rois, amena de la Mecque par curiosité, comme des bêtes d'une extraordinaire grandeur dans leur espèce; mais ces animaux ne vécurent pas long-temps. Le palais est à présent possédé par des gouloms cha, ou esclaves du roi, qui sont de jeunes gens qu'on met dès le plus bas âge au service du roi, et qui, avec le temps, sont poussés aux plus grands emplois. Au delà, on trouve un palais d'un grand maître de l'artillerie, qui est tout contre les murs de la ville. On laisse là à droite des écuries du roi et le palais de Mirza Refia (*Myrzâ Refy'i*); et poussant à gauche, on vient à une fausse porte de ville, qu'on appelle *la porte des Cuisines*, parce qu'elle joint les cuisines du roi.

J'ai promis, en faisant mention des jardins qui sont à côté de la belle allée d'Ispahan, de faire la description d'un salon qui est dans un de ces jardins, qu'on appelle *le jardin du rossignol*. Pour mieux satisfaire à ma promesse, je donne à côté le dessin de ce beau salon, qui est appelé *Amarat behecht* (1). J'ai déjà observé qu'amarat (2) signifie *maison de plaisance* ou *de parade*,

(1) *Planche XLV*. Voyez ci-dessus, tom. VII, pag. 401, et lisez ici *I'mârat behecht*. (L-s.)

(2) *I'mârat behecht*. On le nommoit aussi *hecht behecht*, hui-

et behecht veut dire *le dixième ciel ;* c'est comme qui diroit *la salle du paradis.* Ce salon qui a près de soixante pas de diamètre, a été construit de figure irrégulière à sept angles ou faces, dont celle du fond est beaucoup plus large que les autres. Le milieu est en dôme écrasé, élevé de seize à dix-huit toises, soutenu sur des pilastres faits en arcades, et en pareil nombre qu'il y a d'angles. Le tout est couvert d'un plafond de mosaïque d'un fort bel ouvrage. Les pilastres sont percés tout à l'entour à deux étages, en sorte que les galeries vont tout autour ; et là on a pratiqué et ménagé cent petits endroits les plus délicieux du monde, qui n'ont tous qu'un faux jour, mais clair autant qu'il est nécessaire pour les plaisirs, à quoi ces endroits sont destinés. Il n'y en a pas un qui ressemble à l'autre, soit pour la figure, soit pour l'architecture ou pour les ornemens et les dimensions. Partout c'est quelque chose de divers et de nouveau : aux uns il y a des cheminées, à d'autres des bassins avec des jets d'eau, qu'on fait monter là par des tuyaux enfermés dans les pilastres. C'est un vrai laby-

---

tième paradis, *bâghi bulbul*, jardin du rossignol, parce qu'il s'y trouvoit une volière remplie de ces oiseaux. Le jardin *Khergâh*, ou de la tente étoit contigu à celui dont nous venons de parler, et tiroit son nom d'un pavillon qui avoit la forme d'une tente. (L-s.)

rinthe que ce merveilleux salon; car on se perd en haut presque partout, et les degrés sont si cachés qu'on ne les reconnoît pas aisément. Le bas jusqu'à dix pieds de hauteur est revêtu de jaspe tout à l'entour; les balustres sont de bois doré; les châssis sont d'argent, et les carreaux de cristal ou de verre fin de toutes couleurs. Pour ce qui est des ornemens, on ne peut rien faire où il y ait plus de magnificence et de galanterie mêlées ensemble : ce n'est partout qu'or et azur. Les peintures de cet édifice, parmi lesquelles on voit beaucoup de jouissances et de nudités, sont toutes d'une beauté et d'une gaieté surprenante, avec des miroirs de cristal (*) deçà et delà. Il y a de ces petits cabinets qui sont tout miroirs aux murs et à la voûte. Les meubles de chaque endroit sont les plus magnifiques du monde et les plus voluptueux. Il y a des réduits qui ne sont qu'un lit entier. On sait que les lits des Orientaux se mettent à terre et sont sans rideaux; j'en vis un avec admiration, dont la couverture seule coûtoit deux mille écus; elle étoit de martre, et c'est pour être couverts chaudement et légèrement. On m'a dit que le roi a des matelas qui en sont

(*) Kœmpfer dit que c'étoit des glaces de Venise montées dans des cadres revêtus d'écaille, ornés de peintures et de fragmens de glaces. (L-s.)

aussi. Je ferois un livre des ornemens de ce grand salon, des petits portraits qui y sont, des miniatures, des vases, des inscriptions: les unes expriment des pensées tendres et amoureuses; d'autres, des pièces de morale. Voici celles dont je chargeai mes tablettes. Au-dessus d'un pot de fleurs:

La tulipe est mon emblème; j'ai le visage en feu, et le cœur en charbon. *Le sens est, que comme la* tulipe *a d'ordinaire les feuilles rouges, mais le fond tout noir, l'amant a de même le cœur brûlé et le visage enflammé.*

Quelque haut qu'une beauté porte la tête, elle touche toujours des pieds à terre. *Cela veut dire que le poids de leurs passions les ravale de l'élévation de leur esprit, de leur courage et de leurs appas.*

Mon cœur s'est tourné cent fois à droite et à gauche sans se trouver engagé. Enfin, il vous a aperçue et il s'est fixé.

Je ne puis endurer plus long-temps la douleur de votre absence;

Ni demeurer davantage en un lieu où vous n'êtes pas.

Vous êtes la prunelle de mes yeux.

Je vous ai perdue, je ne sais qui regarder, je n'ai plus rien à faire qu'à mourir.

Le roi est le pasteur des pauvres,
Lorsqu'il y a en lui d'autre grâce que son sceptre.

Les brebis ne sont pas pour le pasteur,
Mais le pasteur est plutôt pour les brebis.

Si tu demandes quel mal tu fais à la fourmi en marchant sur elle ?
Je réponds en te demandant, quel mal te fait l'éléphant en marchant sur toi ?

Sur un manteau de cheminée,

Ne vous souciez point de l'hiver, ce n'est que rafraîchissement et que santé.

Je ne puis m'empêcher de dire que quand on se promène dans cet endroit fait exprès pour les délices de l'amour, et qu'on passe par ces cabinets et par toutes ces niches, on a le cœur si attendri que, pour parler ingénument, on sort toujours de là malgré soi. Le climat, sans doute, contribue fort à mettre les gens dans cette disposition amoureuse; mais assurément ces lieux-là, quoiqu'à quelqu'égard ce ne soient que des châteaux de carte, sont pourtant plus rians et plus agréables que nos palais les plus somptueux. C'est le roi Soliman qui a fait construire ce salon, lequel a coûté cinquante mille écus à bâtir, seulement pour la structure, sans comprendre les meubles ni rien de ce qui y est attaché.

Je viens à la description des faubourgs d'Ispahan. Les deux plus grands sont aux côtés de

la grande allée, l'un à gauche, nommé *Cadjouc ;* l'autre à droite, appelé *la colonie d'Abas.* Le faubourg de Cadjouc (*) commence à la porte d'Hassein abad (*Hhocëin âbâd*). On y trouve d'abord les ruines du palais du roi Hassein, parmi lesquelles il n'y a rien d'entier : un collége qui porte son nom, et où l'on voit son tombeau qui n'est pas ruiné comme le palais, mais entier et bien entretenu ; une mosquée, un bain et un hôpital de Derviches, qu'on dit tous de la fondation du roi Hassein, quoiqu'ils paroissent renouvelés depuis cent ou deux cents ans ; et un bazar qui porte aussi le même nom. Il y a sur les côtés un gros platane, qu'on appelle semblablement *le platane du roi Hassein*, qu'on dit vieux de plus de mille ans, et qui est aussi tout noir de vieillesse : on l'a conservé dans le bâtiment, de sorte qu'on le voit tout entier contre le mur, sortant au-dessus de la voûte de ce bazar, lequel est bâti de brique, et est long et large, fort haut et bien éclairé, et un des plus beaux de la ville. La raison qu'on a eue de conserver dans cet édifice ce vieux arbre-là, vient d'une superstition que les Persans ont pour les vieux arbres, de laquelle j'ai déjà touché un mot. Ils les appellent *dracte fasels*

(*) *Khâdjoùg :* mot qui signifie faux à moissonner. (L-s.)

(*dirakht fâzel*), c'est-à-dire, *des arbres excellens ;* et ils les révèrent comme étant conservés de Dieu miraculeusement durant tant d'années, parce qu'ils ont donné l'ombre et le couvert à ses fidèles serviteurs, comme les Derviches et les autres gens dévoués à la religion, et sevrés des affaires du monde, lesquels y venoient méditer ou faire leurs dévotions, ou s'y reposer.

Au delà de ce bazar de Hassein abad, on trouve la rue la plus longue et la plus large qui soit à Ispahan. Sa largeur est de trente pas, et sa longueur d'un quart de lieue. Elle mène à un endroit fameux, nommé *Bavarouk* (*Bâbâ Rokn*) ; et on y voit plusieurs grands hôtels, avec de beaux jardins sur la gauche. On observe particulièrement dans cette grande rue, et à l'entour, le collége de Cheic Yousouf benna (*Cheykh Yoùçouf bennâ*), ce célèbre architecte, dont un des faubourgs d'Ispahan porte le nom ; le bazar, le bain et le caravanserai d'Aytemour bec ; un jardin spacieux, qui porte le nom de *Mourad ;* deux grands cimetières, à l'un desquels il y a quatre petites maisons destinées à déposer les cercueils des morts, qu'on porte enterrer vers Babylone (*Baghdâd*), ou dans la Bactriane aux sépulcres des imans. On tient pour une grande indécence en ce pays-là de garder un mort dans la maison où on loge ; et un mort

rend une maison comme pestiférée et séquestrée, parce que tout lieu où il y a un mort est impur : il faut se purifier, si l'on y est entré. C'est pourquoi on enterre promptement les morts, sinon on les dépose en ces lieux-là, où personne ne met le pied jusqu'à ce que tout soit prêt pour les transporter. On fait remarquer dans un coin du cimetière un vieux platane, qui est un de ces arbres appelés *excellens* par les Persans, comme je l'ai observé. Le tronc est une petite caverne, où l'on voit toujours quelque hermite qui y fait ses dévotions, en révérant l'arbre pour son ancienneté. On remarque encore dans ce quartier-là un palais appelé *Kaylouc*, bâti par Caliphé Sulton, premier ministre; un hermitage fondé par Mircassen bec, gouverneur d'Ispahan, avec un bain tout joignant; et de là, en poussant plus outre, on arrive au canton de Chaseid (*Châh Zéïd*), ainsi nommé d'un fils de l'iman Hassein, à l'honneur duquel il y a un hermitage fondé et entretenu dans ce canton.

Le faubourg de Cadjouc (*Khâdjoùg*), qu'on appelle aussi *la contrée de Hassein Abad*, s'étend à droite entre cette porte et la belle allée d'Ispahan, regardant entre le septentrion et l'orient, contient onze cent onze maisons, douze mosquées tant grandes que petites, quinze cara-

vanserais tant grands que petits, huit colléges, vingt et un bains, douze bazars. Ce faubourg se divise en grand et en petit; le petit est le premier que l'on rencontre en sortant de la porte. Les plus considérables édifices qu'on trouve en y entrant, sont le palais de Cazi moheze (*Qâzy mo'ezz*): le casi est le juge civil, et celui-ci vivoit du temps d'Abas-le-Grand, et étoit fameux pour son équité et pour son intégrité; le palais d'Aly bec, fils d'Aly Merdom Kan (*A'ly Merdum Khân*), qui livra au roi des Indes la forteresse de Candahar, dont il étoit gouverneur. C'est un grand palais, dont la partie qui est pour les hommes, consiste en deux grands corps de logis, un au midi, l'autre au nord, séparés par un jardin qui est entre deux. Le palais de Hava Begum (*Hhavâ Begum*), c'est-à-dire, *la princesse Eve*, qu'on appelle présentement *le palais de Mirza Rezi.* Cette princesse Eve étoit fille d'Abas-le-Grand, qui fut mariée au cedre ou pontife; Mirza Rezi (*Myrzâ Rezy*), qui tient ce palais, est le fils unique de cette princesse par ce pontife, lequel étant mort jeune, elle se remaria à un ecclésiastique qu'on fit aussi pontife en sa faveur. Elle eut d'autres enfans, dont il y a deux fils logés dans ce même faubourg. Tous ces trois fils sont aveugles, selon la coutume qu'ils ont en

Perse d'ôter la vie, ou du moins la vue, à tous les enfans du sang royal, de quelque côté qu'ils viennent, masculin ou féminin; car la descente par la branche des femmes est fort bonne chez eux, parce que c'est celle de Mahamed dont ils ne reconnoissent la succession que par la branche de sa fille. Mirza Rezi est fort riche et fait une grande dépense. C'est un seigneur bien fait, de petite taille, mais fort beau de visage, d'humeur gaie, quoiqu'aveugle, non-seulement privé de la vue, mais aussi des yeux à la manière de ce pays-là, où l'on ôte toute la prunelle, de peur que par quelque secret de l'art, ou par quelque effet de la nature, la vue ne se recouvre, et de peur aussi que celui qui passeroit la lame ardente devant l'œil, n'éteignît pas entièrement la faculté visuelle, comme cela arrivoit souvent au temps qu'on aveugloit avec des lames de cuivre rouge. Le palais de ce seigneur est magnifique et bien entretenu : le corps de logis où il reçoit le monde, et où il le loge dans l'occasion, est un grand bâtiment carré, consistant en quatre grandes salles exposées aux quatre parties du ciel, afin de jouir toujours d'un air tempéré, et en plusieurs chambres et cabinets à double étage entre ces salles, dont les plafonds et tous les ornemens de haut en bas reluisent d'or et sont magnifiques. Les cartouches

mêlés

mêlés dans la frise contiennent de fort beaux préceptes de morale; en voici quelques-uns :

La plus grande misère de l'homme consiste à ne se connoître pas lui-même; car tantôt il s'élève trop, tantôt il s'abaisse trop, et il s'avilit quelquefois de telle manière qu'il se donne au plus bas prix : semblable à un pauvre fou qui cout des haillons à des habits de brocard, ou qui donne ceux-ci pour avoir ceux-là.

La fortune est comme une échelle; autant d'échelons que vous y montez, autant il en faut descendre. Ne vous fiez donc pas à cette fausse trompeuse, qui ne vous fait monter en haut que pour vous faire descendre, et qui souvent vous laisse tomber du dernier échelon et briser à la chute.

Le malheur est comme le feu d'un fusil, dont l'étincelle est fort aisée à éteindre, si l'on y met la main de bonne heure, mais qui autrement embrase tout sans pouvoir être arrêté.

Un perron de pierre haut de trois pieds, et profond de six, règne tout autour de ce grand bâtiment. Ces rebords sont faits et pour l'ornement et pour la commodité; car le soir, dans la grande chaleur, on les couvre de tapis, après les avoir bien arrosés une heure auparavant, et on y prend l'air : c'est aussi afin de recevoir les gens du commun, à qui l'on a affaire, sans les faire entrer dans la salle, ni les laisser approcher de

trop près. Ce bâtiment est à l'entrée d'un fort grand jardin, orné de bassins, de canaux et de jets d'eau. Les offices sont du côté du portail, spacieux et commodes. Le haram (*hharem*), ou la partie sacrée, qui est le nom des appartemens des femmes, est une fois plus grand et plus beau que l'autre. Comme l'appartement des femmes est proprement la maison ou demeure du maître, c'est-à-dire, l'endroit où il passe sa vie avec sa femme et ses enfans, c'est celui qu'on prend plus de plaisir à orner; tout le reste d'un palais n'est qu'une manière d'hôtellerie, ou de bureau, où le maître se rend pour ses affaires, ou pour recevoir les visites, et pour entretenir commerce avec ses amis. C'est par cette raison que les Turcs et les Tartares appellent l'appartement des femmes *sérail*, nom auquel nous avons attaché une idée de luxure, mais qui ne signifie chez les Orientaux que *palais* ou *hôtel*, comme pour dire que cet endroit-là est proprement le logis et l'habitation d'un seigneur (*).

Ce haram consiste en trois corps de logis magnifiques, dont je ferai la description, parce que c'est un des beaux sérails que j'aie vus. Ces corps de logis sont chacun au milieu, ou à l'entrée

(*) Voyez sur le mot *sérây* ma note, t. II, p. 147. (L-s.)

d'un grand et spacieux jardin, dont l'enclos est fermé de murailles plus hautes que celles des monastères les mieux murés; et chaque corps de logis est élevé de trois ou quatre pieds sur le rez de chaussée, avec une terrasse tout à l'entour, qui est au niveau, profonde ou large de six à sept pieds. Le premier corps de logis est composé d'un grand salon rond, couvert d'un dôme, de quatre salles aux quatre coins, deux carrées longues, et deux ovales, et de huit chambres, deux à chaque coin, dans les angles. Les salles des côtés ne sont séparées de la grande que par des châssis; chacune a son bassin avec un jet d'eau. Celui du grand salon est de vingt-deux pieds en carré, et l'eau passe de ce bassin à ceux des côtés par des canaux de marbre. L'édifice est couvert de cinq dômes, celui du milieu plus haut que les autres, tous cinq admirablement bien peints, dorés et azurés. Les grands appartemens de l'Orient sont tous faits à peu près de cette manière; et ces salles sont ouvertes à différentes expositions, afin de pouvoir être toujours, ou au frais ou au soleil, selon la saison. Le second corps de logis contient cinq salles, trois de front qui vont en étrécissant en perspective; et deux aux côtés, carrées longues: les trois premières séparées l'une de l'autre seulement par des châssis de cristal, et

les deux autres par des murs. Celle du fond est couverte d'un dôme, dont le tour est garni de grands miroirs, de même que les murailles, jusqu'à huit pieds du plancher, où elles sont revêtues de tables de jaspe. Les quatre autres salles sont couvertes de plafonds de mosaïque, où l'ivoire et les bois les plus précieux et de meilleure senteur sont employés confusément avec le jaspe et l'albâtre. Dans l'enclos de ce second corps de logis, on voit un deria cha (*dérya-châh*), ou mer Royale, qui est le nom de ces grands bassins d'eau, qui ont des six vingts pas de diamètre et plus ; et vis-à-vis de là, assez loin, on voit de petits appartemens très-jolis, meublés galamment. Il n'y a rien de plus gai et de plus riant, surtout en été, qui est le temps que je les vis l'an 1673, à l'occasion d'une fête qu'on y préparoit pour le roi. Le troisième corps de logis est un grand salon rond en dôme, avec beaucoup de chambres et de cabinets autour. Le bas du salon, à sept pieds de terre, est revêtu de carreaux émaillés fort fins. Le reste est orné de figures jusqu'à la corniche du dôme, lequel est couvert de moresques d'or et d'azur fort épais. Dans le premier corps de logis, il n'y a point de figures, mais dans tous les autres il y en a ; et la plupart sont des nudités, des jouissances et les postures les plus lascives,

ce qui paroît absurde dans le sérail d'un homme aveugle : mais on diroit que les aveugles de Perse ont la vue répandue dans les autres sens, et surtout dans les doigts. Celui-ci dont je décris le palais, en a donné seul le dessin ; et ce palais est, comme je l'ai dit, un des plus beaux et des plus somptueux de la Perse, surtout dans les meubles. Le maître a eu moyen de se meubler magnifiquement, possédant plus de cinquante mille écus de revenu.

C'est une chose incroyable que l'adresse et les talens de plusieurs de ces princes aveugles de Perse, dans les choses de mécanique et des ouvrages à la main ; cette famille-ci en donne les plus merveilleux exemples. Mirza Rezi est savant dans les mathématiques, surtout dans l'algèbre, dont il fait les figures et les supputations avec de petits bâtons. Il aime passionnément les montres et les horloges, et il s'y connoît aussi bien qu'il les aime. Il m'en fit voir plus de deux cents. Il démonte et remonte la plus petite pièce, même quand les pièces de la montre sont mêlées. Il y met une corde (*), et fait tout cela si vite et si adroitement, qu'on ne pourroit jamais croire qu'il fût aveugle, si on ne lui voyoit le bandeau devant les yeux :

(*) La corde de boyaux à laquelle on a substitué depuis une très-fine chaîne d'acier, qui communique à la *fusée* le mouvement imprimé par le ressort. (L-s.)

ce bandeau est un petit mouchoir de soie, plié d'un doigt et demi de large, qu'il porte lié sur les paupières, pour empêcher le hideux aspect que fait une tête sans yeux. Voici comme je l'ai vu faire, quand il vouloit acheter une montre : il prend la pièce et la manie, pour juger de la boîte si elle est bien faite; ensuite il la met droite entre ses doigts et manie la charnière et la belière, puis en touchant l'aiguille, il sait quelle heure il est, et si la montre va bien ; ensuite, en touchant au cordage, et portant la pièce à son oreille, il juge de la bonté de l'ouvrage. Je lui ai vu acheter des pièces d'horlogerie de cinquante pistoles sur sa propre connoissance, quoique le prix consistât seulement dans la délicatesse de l'ouvrage : on ne comprend pas comment on peut avoir tant de connoissance au bout des doigts. Je fis mêler une fois une montre à boîte d'or émaillé, d'un ouvrage commun, avec d'autres dont la boîte étoit peinte des batailles de Tempeste (*), d'un ouvrage fort délicat; les gens non entendus auroient eu peine à y trouver de la différence, leurs deux yeux dessus, mais lui la connut fort bien, et mit dehors cette montre, en disant : *Pourquoi avez-vous mis cette montre-ci qui n'est qu'ordinaire*,

(*) Ou plutôt d'après Tempesta, peintre célèbre dans ce genre de composition, né à Florence en 1555, mort en 1630. (L-s.)

avec les autres qui sont beaucoup plus belles. Il connoît un mauvais mouvement entre une vingtaine d'autres, tous montés et allant ensemble, et il prend justement le mauvais, sans se tromper, et le met à quartier. Il est aussi ſort curieux de pierreries, et en a un grand amas. Je ne pouvois m'empêcher de rire de sa manière de s'exprimer, dans le commencement que je fis connoissance avec lui ; car, lorsque je lui parlois de quelque chose de rare ou de prix, que j'avois en mon pouvoir, il me répondoit d'abord, *faites-la moi voir ; que je la voie ; montrez-la moi ;* et toujours il s'énonçoit comme ceux qui ont le libre usage de la vue.

Mais je n'ai rien dit encore en comparaison de la connoissance et de l'adresse de ses deux frères, qui ont fait tant de progrès dans les mathématiques, qu'ils en composent des livres, et en donnent des leçons. Je ne parlerai que de l'aîné, parce que c'est assez louer le cadet, que de dire qu'il est presque aussi habile et aussi adroit que son frère. C'est particulièrement à l'astronomie qu'ils se sont attachés, comme étant la science la plus cultivée et la plus révérée en Orient. Ce merveilleux aveugle compte et calcule tous les mouvemens célestes fort précisément, et fait les règles des trois équations, aussi juste que le plus grand

astronome de l'Europe. Comme j'ai été souvent l'admirateur de ses opérations mathématiques, et que j'ai assisté à ses leçons, j'ai fort bien observé tout l'art avec lequel il lit et il écrit, par manière de dire, du bout de ses doigts. Il prend devant lui une tablette de vingt-cinq à trente pouces de diamètre, et met à côté de lui une boîte pleine de petits bâtons de cire molle, gros comme un ferret d'aiguillette. S'il veut calculer un triangle sphérique, ou former une figure plane sphérique, pour le problème qu'il a dans l'esprit, il pose le pied du compas ferme sur la planche, et de l'autre main il conduit l'autre pointe, marquant en même temps à la trace, avec sa cire molle, et ainsi il forme son cercle, comme un méridien entier, après quoi il tire de même le demi-cercle, ou demi-horizon; et ainsi de suite ses demi-cercles ou arcs, jusqu'à la perfection de sa figure sphérique, qui paroît aussi juste et uniforme qu'on la puisse tracer; mais si c'est pour calculer quelque longitude et latitude de planète, il se fait lire par son lecteur la table des moyens mouvemens, il les marque sur la planche avec sa cire en figures astronomiques très-bien formées, signes par signes, degrés, minutes; après quoi il repasse du bout du doigt sur ces figures, et fait son addition. Quand il a ce moyen mouvement,

il dit à son lecteur de chercher aux tables d'équation pour en tirer la prostaphérèse, ou équation additive ou soustractive, qu'il marque avec sa cire, de même que nous faisons à notre manière accoutumée.

Le cadet de ces admirables aveugles a encore un talent merveilleux, et même incompréhensible dans un homme qui ne voit goutte. Il taille en bois des figures d'hommes, de chevaux, d'oiseaux, de fleurs, et copie toute sorte de figures en bosse, imitant le modèle au toucher, comme on feroit à la vue. J'étois tout à fait surpris de le voir travailler si adroitement, et des pièces que je voyois qu'il avoit faites. Il aime les chats, et il en a toujours nombre autour de lui, des plus beaux de la Perse, et l'on peut dire de tout le monde; car il n'y en a nulle part qui aient le poil si long et si fin qu'à Ispahan. On voit en tout cela comment ces princes aveugles de la Perse passent leur temps à des amusemens louables, et que tous ne vivent pas comme des brutes avec leurs femmes et leurs enfans.

J'observerai encore deux choses de Mirza Rezi. La première, qu'il a le tour des paupières tout cicatrisé, ce qui lui fait porter son bandeau devant les yeux un peu plus large que les autres aveugles; car, d'ordinaire, ce bandeau qui est

fait d'un mouchoir de soie en plusieurs doubles, comme je l'ai remarqué, n'est large que d'un grand pouce; et cela vient de ce qu'étant déjà en âge, quand on lui fit cette barbare opération, il s'agitoit en y résistant, et que l'eunuque à qui on la fit faire étoit fort maladroit, et tenoit mal son poignard. La seconde, c'est que sans la mort du roi Abas II, ce pauvre prince alloit passer sa vie dans la plus grande misère du monde, par l'aventure que je vais raconter. Il y a une fondation d'environ vingt mille livres de rente dans sa famille, que le fondateur ordonne qui sera administrée par le plus capable et le plus sage de la famille. Celui qui en avoit l'administration étant venu à mourir, Mirza Rezi, comme le plus proche parent, voulut s'en charger; mais le cèdre, ou pontife, qui jugeoit qu'un aveugle n'étoit pas le sujet le plus propre pour cet économat, vouloit le donner à un autre. Mirza Rezi s'échauffant là-dessus, disoit : *Comment! n'ai-je pas assez d'esprit pour cela, quoique je sois aveugle? Je soutiens que je suis précisément celui que la fondation prescrit, car je suis molla, attaché à la religion, et de plus je suis du sang royal.* L'affaire étant allée devant le roi qui étoit en Hyrcanie, les parties de cet illustre aveugle représentèrent au prince qu'il levoit fort la tête pour

un aveugle, qu'il entretenoit plus de trois cents chevaux, et plus de quatre cents domestiques gagés, et qu'il s'ingéroit tous les jours dans les affaires d'autrui. Le roi, poussé par les ministres, qui avoient été gagnés par des présens, se mit à dire : *Comment ces aveugles veulent se mêler d'affaires, et s'appuient sur leur naissance? Il y faut mettre ordre :* Quelques jours après, le visir d'Ispahan vint de la part du roi se saisir de ses papiers et de tous ses biens, et le renferma dans un des corps de logis de son sérail, avec les femmes, sous la garde de ses principaux eunuques, ne lui laissant de bien que ce qu'il falloit pour vivre petitement, et lui saisissant pour plus de quarante mille écus de revenu ; mais heureusement pour lui, Abas mourut au bout de deux mois, et son successeur lui rendit tout peu après. Il fit en reconnoissance un festin au roi, à la princesse sa mère, et aux principales favorites, qui dura trois jours, et qui avec les présens lui coûta la valeur d'une année de son revenu.

Joignant le palais de Mirza Rezi, il y a une mosquée qu'il a fait bâtir, et qui porte son nom. Elle est grande et belle, contenant plusieurs logemens à doubles étages, qui servent à des gens d'église et à des gens de lettres. On y voit un grand bassin dans la cour, au devant du chœur de la

mosquée, qui est l'endroit où l'on fait d'ordinaire la prière publique. Le portail est grand et beau, fermé d'une chaîne, comme plusieurs autres mosquées. La chaîne pend à cinq pieds du bas, et est soulevée par le milieu avec une autre chaîne pendue au sommet du portail. On met ainsi des chaînes aux portes des mosquées, de peur que par méprise il n'y entre quelque bête de charge, comme cela peut arriver fort facilement dans un pays où tout se voiture sur le dos des animaux, et où l'on n'a presque pas l'usage des charrettes. On relève la chaîne par le milieu, afin que les hommes y passent plus aisément. A quelques pas de là, vous trouvez une grande rue des plus droites de la ville, qui est terminée aux deux bouts par deux grands carrefours couverts chacun d'un dôme, soutenu sur de gros pilastres de brique, l'un s'appelle le carrefour du bois, l'autre le carrefour d'Effendiar bec (*Isfendyâr-beyg*). A la gauche de cette rue est un canton, qu'on appelle Saleh abad, qui contient outre les rues de traverse, cinq ou six rues principales, lesquelles aboutissent à la rivière. Les jardiniers du roi, qu'on appelle en Perse les bêcheurs du roi, demeurent dans ce quartier-là, et ce qu'il y a de plus considérable, c'est le palais de Kasican (*Qâzy-Khân*), et trois grands caravanserais, où logeoient,

de mon temps, tous les Corasoniens (1), qui sont ceux qu'on appeloit autrefois *Bactriens*. La dévotion, plutôt que les affaires du monde, les amène à Ispahan, où ils viennent à centaines une fois l'année, sous la conduite d'un chef, pour aller en pélerinage à Kerbela (2), place d'Arabie, où Aly est enterré.

Le reste du quartier de Cadjouc s'étend au côté gauche de la grande allée ci-dessus décrite (*pag.* 21), que j'ai dit qu'on peut appeler *le cours d'Ispahan*. Les rues en sont traversées par de larges canaux d'eau, bordés de grands arbres d'un et d'autre côté, comme dans les villes de Hollande. Il n'y demeure guère que des gens de qualité ; et on n'y voit presque que de grands hôtels, avec des jardins très-spacieux. On y voit entre les autres le palais du vakaneuvis (*oùaq'ah nevys*, *t. V*, *p.* 258), ou l'écrivain des choses casuelles, qui est un secrétaire d'état, celui des musiciens indiens, où logent tous ces joueurs de cors et d'autres gros instrumens, qui sont natifs des Indes. Abas II, à la prise de Candahar sur le grand-mogol, en amena un grand nombre qu'il logea dans ce palais, lequel étoit vide. On voit tout proche celui de Mirza

---

(1) Natifs du Khorâçâun. (L-s.)

(2) Nous avons eu occasion de parler de Kerbélâ et de la dévotion des Persans pour cet endroit, ci-dessus, t. V, p. 441 et suiv. (L-s.)

Jaher (*Thâher*), contrôleur du nazir ou grand surintendant : c'est un officier qui sert de second au nazir, et qui est établi pour veiller sur sa conduite, de peur qu'il ne fasse tort au roi, ou qu'il n'opprime ses serviteurs et ses ouvriers. Ce seigneur est un homme grave, affable, fort dévot, et fort bien instruit de sa religion, grand philosophe et grand mathématicien. Je crois avoir observé en quelque lieu que le titre de *Mirza* est composé de *Mir*, qui est le nom du soliel, et *zad*, qui signifie *engendré :* engendré du soleil par métaphore pour dire *le fils du roi*, ou *prince souverain* (*). Il y a encore dans ce quartier le palais de Mirkechi bec, qui étoit surintendant de toutes les maisons royales ; la palais d'Aly Coulican, qui est mort généralissime des armées du roi. Ce palais n'a pas été achevé, autrement ce seroit le plus grand palais de Perse, excepté celui du roi. Le grand bassin d'eau, qu'on voit à demi fait, devoit avoir cent vingt-quatre pas de long. Ce palais est au bout de la rue des Char-

---

(*) Voyez le mot *Mirza* à la *table des matières*. Chardin a donné ci-dessus, t. II, p. 135, t. V, p. 290, une étymologie plus juste de ce mot composé de *myr*, abréviation du mot arabe *èmyr*, prince, et de *zâ*, abréviation de *zâdéh*. Ce titre n'a nulle relation avec le soleil, qui se nomme en persan, *mihr*, avec une aspiration, laquelle représente le *th* aspiré de l'ancien mot persan *methra*, copié par les Grecs. (L-s.)

retiers, qui sont tous ramassés en cet endroit; car on retire là les charrettes dans le faubourg, parce qu'elles sont trop larges pour tourner commodément dans les rues de la ville, dont la plupart sont étroites. On ne se sert pourtant pas d'autre machine à porter les grosses pierres de taille, mais c'est ordinairement la nuit qu'on les porte dans la ville. Il y a un bain dans cette rue des Charretiers, qu'on appelle *le bain du porte-pavillon*, c'est parce qu'il a été construit par un homme qui gagna un fort grand bien à louer de petites tentes aux revendeurs dans les places de la ville : il n'en prenoit que deux liards de louage par jour, et il y gagna, dit-on, plus d'un million.

C'est là ce qu'il y a de plus remarquable dans le quartier appelé *le petit Cadjouc* (*Khâdjoùg*) : celui qu'on appelle *le grand Cadjouc* est au delà, et s'étend jusqu'à la campagne. On y voit le palais d'un général des mousquetaires du temps d'Abas-le-Grand, qui ayant eu la tête tranchée, ses biens furent confisqués. On logea les capucins dans ce palais à leur arrivée à Ispahan, il y a quelque quatre-vingts ans, le roi les traitant en ambassadeurs de France, comme je l'ai dit. Il est joignant le bazar qu'on nomme de *Moustophy* (*Mustaùfy*), qui aboutit à une mosquée du même nom, derrière laquelle il y a des moulins à eau. Il n'y a

point de moulins à vent à Ispahan, ni en aucun endroit de Perse; les moulins sont à eau, ou à bras, ou tirés par des animaux. Proche ces moulins, est le kassal khoné (*ghasâl khaûnéh*), ou le lavoir mortuaire, auquel une moitié de la ville va laver les corps morts du commun peuple, avant que de les ensevelir. On voit encore dans ce quartier le palais de Cheïc Baabdin Mahamed Gebet Amely (*), c'est-à-dire, l'ancien, la gloire de la religion, Mahamed, l'entasseur des montagnes, qui est ce fameux docteur persan, lequel composa l'*Abrégé du Droit civil et du Droit canon*, en vingt livres, qu'on appelle *la Somme d'Abas*, parce que ce fut par ordre d'Abas-le-Grand qu'il le composa. On lui a donné ce surnom pompeux pour marquer l'excellence de ses Ouvrages sur la Théologie pratique, parmi lesquels on estime singulièrement cette Somme. On lui en donne l'honneur, quoiqu'il n'en ait composé que les cinq premiers livres, son disciple ayant achevé le reste, comme je l'ai observé dans un autre endroit; mais c'est qu'il avoit fait non-seulement le plan et la division de l'Ouvrage, mais aussi le canevas, ayant composé les argumens

(*) *Cheykh Béhâ éd-dyn Mohhammed djébâl a'âmély*, auteur du *Djâm'i A'bbâcy*. On a déjà parlé de ce docteur et de son ouvrage ci-dessus, tom. VI, pag. 326. (L-s.)

des

des vingt chapitres, si amplement que ces argumens en sont comme des abrégés. Ce palais est le dernier édifice du faubourg. Il n'y a que des campagnes au delà, jusqu'au village de Cheherestoon d'un côté, et jusqu'au bocage de Mahamed Aly bec de l'autre, que les Européens appellent l'*Ile*, parce que la rivière y fait en serpentant plusieurs petites îles, où l'on va se divertir à la pêche et à la chasse. Entre les arbrisseaux de ce bocage, il y en a qui portent un fruit comme des lambruches vertes, qui étant mûries crèvent, et donnent une manière d'ouate ou soie; et il y en a d'autres qui ont l'écorce très-fine et luisante, dont les feuilles découlent durant l'été une manne bâtarde, douce et fort agréable au goût. Le village de Cheherestoon est un des plus grands qu'on puisse rencontrer dans aucun pays du monde. Il a près d'une lieue de long, consistant en jardins fruitiers. Il est à l'orient de la ville, bâti sur le fleuve qu'on passe sur un pont haut et étroit, à l'endroit duquel on voit grand nombre de ruines, ce qui donne lieu de croire qu'il y a eu anciennement beaucoup de grands édifices en ce lieu, et que c'étoit une ville, comme l'histoire le porte (*). On y montre, entre les autres, la

(*) *Cheherestâun* signifie, en effet, lieu, site de la ville; c'étoit

maison où nâquit l'Emir Gemla (*), qui devint un des plus grands et plus fameux princes des Indes, durant le siècle passé.

---

l'ancien nom d'Ispahân. Voyez mes *additions* à la fin de cette description, pag. 144 et suiv. (L-s.)

(*) Mohhammed Djemlah étoit né dans le canton d'Ardestân, village voisin d'Ispahân (Voy. t. VII, p. 481); ses parens, quoique d'un rang distingué, étoient pauvres : ils trouvèrent moyen cependant de lui donner de l'éducation, et il entra au service d'un marchand de diamans qui faisoit de fréquens voyages à Golconde. Bientôt il parvint à faire le commerce pour son propre compte, et fut en état d'acheter une charge à la cour du souverain de Tellingâna. Son intelligence et sa bravoure le firent distinguer, et il parvint, par son mérite, au commandement en chef des troupes de son monarque ; mais un mécontentement le détermina à se ranger sous les drapeaux, et à suivre la fortune d'un jeune prince, qui méditoit déjà des projets ambitieux et sacriléges ; c'étoit Aureng-Zeyb. Il se connoissoit bien en hommes, et il accueillit le transfuge avec empressement. Châh-Djéhân son père, ce fantôme de souverain, sommeilloit encore alors (en 1656) sur le trône de l'Hindoustân, et favorisa, sans s'en douter, les projets de son indigne fils, en élevant Djemlah au poste de premier vizyr. Nous ne pourrions, sans nous écarter du plan de notre travail, suivre les opérations politiques et militaires de Djemlah, sous le règne de Châh-Djéhân, et sous celui d'Aureng-Zeyb. Elles fourniroient de nombreuses, et surtout bien intéressantes pages pour une histoire de l'Inde. Nous regrettons principalement de ne pouvoir pas donner une idée de sa brillante expédition dans le pays d'Achâm, et de la retraite victorieuse qu'il fit avec une armée sans subsistance, et chargée de butin, à travers des montagnes escarpées et des vallons inondés par des pluies extraordinaires, même dans la mousson pluvieuse. Il se disposoit à seconder l'insatiable ambition de son souverain qui lui avoit ordonné de porter les étendards impériaux vers les confins de la

Le faubourg d'Abas-Abad (*A'bbâs âbâd*), ou la colonie d'Abas, commence à la porte Impériale. On l'appelle aussi *le quartier des gens de Tauris*, parce qu'il a été premièrement peuplé d'une colonie que ce grand prince amena de Tauris, ville capitale de la Médie. C'est le plus grand faubourg d'Ispahan, s'étendant depuis le pont d'Ispahan, que j'ai décrit ci-dessus, jusqu'au pont de Marenon, qui en est à une grande demi-lieue à l'occident : c'est aussi le plus bel endroit de la ville; car comme il est bâti de nouveau, les édifices en sont plus magnifiques, et les rues en sont larges et droites, au lieu que celles de la ville sont la plupart tortues. Les principales rues de ce faubourg ont au milieu des canaux larges et profonds d'un bout à l'autre, et un double rang d'arbres, l'un contre les maisons, l'autre sur le bord du canal. Il n'y a point aussi d'endroit dans la ville, où il demeure tant de gens riches et de gens de qualité.

La première rue qu'on rencontre, en entrant

Chine, lorsqu'il mourut à Azo, en 1665, d'une maladie épidémique qui venoit de se manifester parmi son armée. Voyez *Alex. Dow's History of Hindostan from the death of Akbar to... Aurung-Zebe*, etc., pag. 201–359 de l'édition *in*-4°. de 1772, qu'il faut bien distinguer des réimpressions fautives nouvellement publiées par des libraires de Londres. Voyez aussi les *Voyages de Bernier*, tom. I, pag. 23 et suiv. (L–s.)

dans ce faubourg par la porte Impériale, est longue d'environ douze cents pas en droite ligne, aboutissant à la rivière. Les plus grandes maisons qu'on y trouve, sont le palais de Mahamed Taher (*Mohhammed Thâher*), un des astrologues du roi, homme d'érudition singulière pour ce pays, et particulièrement en géométrie. Son palais est composé de trois grands corps de logis, situés dans un jardin spacieux, qui est entrecoupé de canaux de marbre, qui portent l'eau en divers grands bassins de marbre et de porphyre. Quand je parle des palais des seigneurs de Perse, je n'entends d'ordinaire que ce qui est destiné à recevoir le monde, quoique c'en soit la moindre partie, celle où les femmes habitent, qui est proprement le logement du maître et de ses enfans, comme je l'ai déjà observé, ne se voyant point du tout, pas même le tour des édifices, les murailles qui les séparent, étant élevées beaucoup plus haut. Je recueillis ici ces sentences :

Les bienfaits ne sont jamais cachés en quelque lieu que l'on les place, ni les bienfaiteurs inconnus en quelque lieu qu'ils se cachent.

Ressemblez à ces arbres couverts de feuilles et chargés de fruits, qui donnent de l'ombre et des fruits à tous venans, et à ceux-là même qui en prennent à coups

de pierre et de bâton ; imitez la mère perle qui donne sa perle à celui qui lui ôte la vie.

Quand on se voit le plus affligé, c'est alors qu'il faut espérer le plus de consolation. Le plus étroit du défilé est le plus proche de la plaine.

Le temps viendra bientôt que nous serons délivrés de toutes nos peines.

Le remède est assuré, il n'y a qu'à avoir un peu de patience.

Après, on trouve le palais de Saroutaki, ce premier ministre eunuque, dont j'ai fait l'histoire au commencement de cette description (1), avec un bain et un bazar qui portent son nom, et par delà, on arrive à une rue de traverse, qu'on appelle *le canal Royal*, à cause de la largeur et de la profondeur du canal qui coule au milieu. On le passe sur deux petits ponts, et l'on trouve au delà une mosquée, qui porte le nom de *Melec-bec-le-Taurisien*, qui en est le fondateur; le palais de Mahamed Moumen Baagbon bachi, qui est l'office qu'on appelle en Turquie *bostangibachi*, c'est-à-dire, *capitaine des gardes des jardins du roi*, par où l'on entend tout le palais (2); le palais de Chelebi-stamboli, comme

(1) Ci-dessus, tom. VII, pag. 303 et suiv. (L-s.)

(2) Le *bâgh-bâun bâchy* en Perse, et *Bostândjy Bâchy* en Turquie, sont deux officiers de la plus haute importance à leurs cours respectives. (L-s.)

qui diroit *le gentilhomme constantinopolitain*, qui est un gros marchand qui négocie en ce pays-là, lequel a fait bâtir joignant son hôtel un bain, un bazar et une mosquée, qui portent son nom. Des gens tirent l'étymologie de tchelebi, de *tcheleb*, un des noms de Dieu en turc: en effet, ce titre est proprement turquesque; d'autres la tirent d'un terme qui signifie *précoce*, *mûr avant le temps*, aussi ne donne-t-on guère ce titre avant l'âge viril. Et pour ce qui est du nom de *Stambol*, pour dénoter *Constantinople*, duquel on se sert généralement en Orient, il est composé de deux termes grecs, dont l'un signifie *aller*, l'autre signifie *ville*. Comme les Turcs entendoient toujours les Grecs dire entr'eux *estanpolin*, *allons à la ville* (*), la ville par excellence, ils crurent que stanpolin en étoit le nom, et ils ne le voulurent pas changer. On trouve ensuite le palais du chef des orfèvres, et celui de Mirkassem bec (*Myr-Qâcem beyg*), grand prévôt d'Ispahan, bâti par Rustan Can (*Rustam Khân*), prince souverain de Géorgie, qu'Abas-le-Grand, par une politique qui apparemment ne seroit pas d'usage dans nos pays, fit gouverneur de la ville

---

(*) Εἰς τὴν Πόλιν, à la ville, sous-entendu *nous allons*. Les Grecs modernes prononcent *iss tim Bolin*. (L-s.)

capitale de son empire, après l'avoir dépouillé de ses états.

Joignant ce palais, il y a un beau et magnifique édifice, qu'on appelle *la maison du fils de Azys-alla* (*A'zyz âllah*), qui étoit un grand joaillier, qui mourut aux Indes en faisant son négoce. L'entrée en est petite, et l'on ne jugeroit jamais qu'elle mèneroit dans un si beau et si vaste logis; mais ces petites portes sont devenues fort à la mode en Perse depuis quelques années, de sorte qu'à présent on ne fait presque plus de portail aux palais; ou bien si l'on en fait, on ne l'orne point, afin qu'il ne paroisse pas, ou même on le bouche au bout de quelque temps, et l'on ne se sert plus que d'une petite porte faite auprès, ou à un autre endroit. C'est une coutume fort ordinaire en Perse que, quand le palais d'un grand seigneur est achevé de bâtir, il y traite le roi et les grands durant plusieurs jours. Alors le grand portail est ouvert; mais quand ces fêtes sont passées, on le ferme pour toujours. J'ai ouï dire que la même chose se pratique au Japon. Je me souviens, à propos de ce palais, de n'avoir pas observé dans la première partie de ce livre, qu'on ne craint pas en Perse de demeurer dans des maisons nouvellement bâties; au contraire, on s'y loge dès qu'il y a du couvert, et

l'on y demeure au milieu des maçons, des menuisiers et des peintres : c'est que l'air est si sec et si bon en ce pays-là qu'on ne craint ni l'humidité, ni la senteur des matériaux.

Pour revenir au logis de ce riche joaillier, on y trouve deux grands corps de logis, outre les offices qui sont à l'entrée, sur les ailes, et outre le sérail que je n'ai pas vu, mais qu'on dit être fort beau. Le premier de ces deux corps consiste en deux salles hautes de quarante - cinq à cinquante pieds, larges de vingt-quatre pas, et profondes de seize. La première est de deux marches plus haute que la seconde, dont elle est séparée par un balustre de bois doré, et par des châssis de cristal aux côtés. Ces salles sont couvertes, l'une d'un dôme, l'autre d'un plafond à la mosaïque, du plus curieux ouvrage de rapport qu'on puisse voir, fait de bois de senteur et des pierres les plus rares et les plus fines, qu'on emploie aux édifices ou aux gros meubles. A chaque côté des salles, il y a deux autres salles l'une dans l'autre ; celle du fond est élevée de six pouces par dessus l'autre. Les couvertures en sont aussi différentes, celles des unes étant en arcades, celles des autres en dôme plat et écrasé ; et dans les coins, il y a dix tant chambres que cabinets, tous couverts différemment. Ces logemens ne sont pour la plu-

part séparés l'un de l'autre que par des carreaux de cristal, de toutes couleurs et de différentes façons; les murs sont peints de moresques d'or et d'azur: quelques-uns des petits réduits sont peints aussi de figures, parmi lesquelles on voit de tous côtés des vers et des sentences, sur des cartouches d'or et d'azur fort joliment faits. Les six grandes salles, et partie des chambres, ont chacune un bassin de marbre ou de porphyre, de différente figure et de différente grandeur, selon la proportion du lieu; et pour les meubles, il ne se peut rien voir de plus magnifique, car les tapis sont la plupart de soie et d'or; les carreaux sont du plus riche brocard et de la plus épaisse broderie du monde; et les petits lits, le long des murs, pour s'asseoir, sont tous piqués d'or et de soie d'un travail fort délicat, avec des pommes d'argent, pour les tenir, aux coins et aux bords, et avec des crachoirs d'argent partout. On voit en quelques-unes des chambres des bois de lit des Indes, admirables pour le travail et pour la dorure, couverts de matelas et de courte-pointes, brochées d'or et fort artistement travaillées. Le corps du logis est tendu de pavillons par dehors, aux trois côtés où le soleil a coutume de donner, doublés en dedans de tabis, et tenus par des cordes de soie. Les jardins tout à l'entour sont

ornés de canaux et de bassins, dont les bords sont de marbre et de jaspe, dans lesquels l'eau court et joue partout : rien n'est plus gai et plus magnifique tout ensemble. Entre les vers et les sentences qu'on lit sur les murs de ce beau logis, j'observai celles-ci, qui sont à la louange de ceux qui vont chercher fortune dans des voyages de long cours, comme le maître de ce logis a fait :

Un homme reclus et renfermé dans son logis est comme un mort renfermé dans son sépulcre.

Continue donc toujours de courir après la vertu et après les biens;

Car un sabre ne coupe point, tandis qu'il est dans son fourreau ;

Et le feu ne découvre son activité qu'en s'élançant hors du foyer.

N'étoit l'amour de voyager, la perle ne monteroit pas de la mer au cou des dames.

L'or sur le bord de ses mines se jette comme la terre,

Et le bois d'aloès au pays où il croît est du bois commun.

Le jeune homme bien élevé est comme l'or fin,
Qui a cours partout, en quelque lieu que ce soit.
L'enfant gâté est comme la monnoie de cuir,
Qui n'a point de cours en pays étranger (*).

(*) Ces vers sont tirés du Gulistân de Sa'dy, pag, 278 de l'édi-

Tant que tu seras accroupi au coin de ton feu,
O homme simple, tu ne deviendras jamais homme!
Va-t-en donc dans le monde, et le parcours,
Avant que le temps vienne qu'il t'en faille sortir.

Il vaut mieux courir le monde que de le manger.

J'oubliois à dire qu'il y a à cet édifice, de même qu'à plusieurs autres de ce faubourg, des tours à vent, faites pour rafraîchir le logis durant l'été : les Persans les appellent *Bad-guir*, c'est-à-dire, *preneur de vent.* Ce sont des tuyaux qui sortent hors du toit, comme les tuyaux des cheminées, mais beaucoup plus hauts et plus gros; ils sont carrés d'ordinaire, comme vous le voyez dans le dessin qui est à côté (*pl. XLVI*), conduisant

---

tion persane-latine de Gentius. Je dois remarquer ici, au sujet de la *monnoie de cuir*, que ces mots sont la traduction du *Coriatæ regis monetæ* de Gentius, qui a présenté la glose, et non l'équivalent du mot persan composé, *chehrevâ* (ayant cours de par le roi). C'est le nom que les Persans donnèrent à une monnoie fictive de cuir, qu'un de leurs souverains, dont ils ont oublié le nom, substitua à la monnoie de métal; mais sans remonter à des époques, qui semblent absorbées dans la nuit des temps, j'ai prouvé, par le témoignage de Khondémyr, digne fils du célèbre historien persan Myrkhond, qu'en l'an de l'hégire 693 (1293-4 de l'ère vulg.), kaïkhâtoû kan, souverain de la Perse occidentale, voulut substituer la monnoie de papier à celle de métal. Cet expédient, aussi-bien que le nom de cette monnoie fictive, lui avoient été fournis par des Chinois. Voyez ma *Dissertation sur les papiers-monnoies des Orientaux*, tome IV, pag. 115 et suiv., des *Mémoires de l'Institut national*, *classe de littérat. et beaux-arts.* (L-s.)

l'air dans la chambre, au-dessus du toit de laquelle ils s'élèvent, et si peu qu'il y ait d'air, un lieu en est tout rafraîchi. Ces tuyaux sont fermés l'hiver, en telle sorte qu'on ne s'aperçoit en aucun endroit du logis qu'il y en ait. On ne voit point de bonne maison dans la Caramanie déserte, sans un ou deux de ces tuyaux à vent.

Le père de cet Azyz alla (*A'zyz âllah*), à qui appartient cette belle maison, étoit un joaillier qui avoit fait une fortune considérable aux Indes, comme je l'ai remarqué (*p.* 71). Il avoit plusieurs fois entendu dire que, dans les montagnes qui séparent les Indes de la haute Tartarie, du côté du grand Thibet, vers le septentrion, fort au delà de Patna (1) et de Boutan (2), il y avoit un prince souverain, qui avoit les plus gros diamans du monde et de l'eau la plus vive, soit qu'il y en eût des mines en son pays, ou non; mais que

(1) Patnah est la capitale du Béhâr, province de l'Inde, qui paroît être le berceau de la religion de Brâhmah, comme son nom peut l'indiquer. Voyez les *Recherches Asiatiques*, etc., tom. I, pag. 128 de la traduction française. (L-s.)

(2) *Boutan* est le nom qu'on donne à la partie méridionale du Thibet : ce nom semble avoir quelque relation avec le nom de Bouddha, si révéré des Thibétaire de qui les Chinois ont reçu ce dieu ou ce législateur, en lui donnant le nom de *Fô*. Voyez une curieuse description du Boutan, pag. 18 et suiv. du *Voyage to Tibet*, du colonel Turner, et tom. I, pag. 27 et suiv. de la traduction française de ce *Voyage*. (L-s.)

personne ne se hasardoit d'y aller, parce qu'on disoit que l'air y étoit fort mauvais. Il se résolut de tenter fortune. Il prit quarante hommes de défense avec lui, outre ses gens, à qui il donnoit triple paye, et fit provision d'eau et de vivres, parce qu'il falloit passer de grandes montagnes et des plaines stériles, où il n'y a pas même d'eau, et porta cent mille écus en or pour faire son négoce. Il le fit fort heureusement, mais il ne jouit pas long-temps de ce bonheur; car la maladie l'ayant attaqué, et toute sa suite, peu après être arrivé à la cour de ce riche prince, il perdit premièrement ses quarante hommes d'escorte, et puis ses domestiques, à la réserve de deux : ce que ce prince ayant appris, il le fit reconduire jusqu'à la frontière du Mogol, où ces deux valets qui lui étoient restés, finirent leurs jours, de manière que ce riche marchand revint seul et fort malade à Agrala (*Agrah*), capitale des Indes, et y mourut lui-même peu après son retour. Le grand-mogol ayant appris cette histoire, fit rassembler tous ses effets dans un lieu, bijoux, argent, papiers, meubles, et y fit apposer le sceau, faisant dire aux négocians persans d'avertir les héritiers du défunt de venir retirer la succession. Le fils encore jeune, qui est celui dont nous parlons, se rendit à la cour du grand-mogol, et

retira tout sans peine et sans beaucoup de frais. Le grand-mogol demanda à voir les pierreries en particulier, et en acheta une partie, du provenu de laquelle ce jeune homme apporta en Perse plus de sept cent mille livres en étoffes des Indes. Il publia que c'étoit toute la succession de son père, et on le croyoit, parce que c'étoit un gros bien; mais ayant voulu vendre de gros diamans en secret, il fut découvert. Le roi le pressa de lui montrer ce qu'il avoit, et sur cela il fit paroître trois diamans qui valoient bien cinq cent mille livres; on croyoit à Ispahan qu'il en avoit pour plus deux millions : tout cela provenu de cent mille écus.

Ce palais est près de la grande place du faubourg, où se tient le marché : c'est une place ronde, couverte d'un seul dôme, qui tient aux quatre rues qui y aboutissent. Je ne crois pas qu'on puisse voir en lieu du monde un plus grand morceau d'architecture de cette sorte; mais c'est ce que les architectes persans savent faire particulièrement. On voit à l'un des côtés de cette place un haut pavillon carré, au sommet duquel on joue des instrumens au coucher du soleil et à minuit, comme dans la place Royale, ce qui est le privilége des grandes villes seulement. Abas Ier le donna à ce faubourg pour y attirer plus d'ha-

bitans, et il vouloit donner ce même privilége à Julfa, bourg des chrétiens, qui se bâtissoit en même temps que ce faubourg (1), et vis-à-vis; mais les Arméniens le refusèrent par la crainte de la dépense que cela leur pourroit causer. Près de la place, est un cimetière nommé *chamion*, où l'on voit une chapelle bâtie sur le tombeau d'un saint, dont le nom est inconnu. Plus loin, on trouve le collége qui porte le nom de *la Mère du roi*, à cause que la mère d'Abas II en est la fondatrice; c'est le plus grand collége de ce faubourg: il sert aussi de mosquée, la chapelle qui est à côté, étant fort grande. On trouve ensuite le palais d'un seigneur aveugle, qu'on nomme *le fils de Daoudcan* (2), à qui le roi Sephi Ier envoya arracher les yeux hors de la tête, parce que ce roi s'étant emporté de fureur contre lui, et l'ayant fait mourir, sans que pour cela son courroux fût apaisé, il commanda d'arracher les yeux à tous ses enfans mâles. Puis, l'on trouve la mosquée de Lombon, le palais de Mir Massoum (*Myr Ma'ssòum*), où l'on voit des portes de talc, tout d'une pièce, hautes de

(1) C'est-à-dire en 1604, comme on le verra plus évidemment dans ma note sur Djulfah, ci-après pag. 131. (L-s.)

(2) Voyez sur Dàoùd-Khân, les détails ci-dessus consignés, tom. VII, pag. 307. (L-s.)

dix pieds, et larges de six. Ce Mir Massoum étoit le douadar, ou le garde-écritoire du grand visir Califé Sulton (*Khalyféh Sulthâun*); cet office est comme celui de premier secrétaire dans notre pays: car il présente les papiers à sceller, à même temps que l'écritoire pour frotter le sceau d'encre, afin de l'appliquer, et ainsi toutes les affaires lui passent par les mains. Vers le bout de la rue, il y a deux bains proche l'un de l'autre, et le palais du melec el toujar (1), c'est-à-dire, le roi des marchands, dont l'office est pareil à celui des consuls dans les villes où il y en a d'établis. Comme on ne connoît point d'autre grandeur en Orient, que celle qui naît de la puissance des emplois, ou de celle des richesses, on donne le nom de *palais* à toutes les grandes maisons, de quelque qualité que soient les gens à qui elles appartiennent.

Les autres principales rues du faubourg Abas abad (*A'bbâs âbâd*) sont la rue du Pied de l'Ormeau, qui aboutit au cimetière dit Setti Fatmé (2), la rue des Briquiers, où se voit le palais

---

(1) Il a été assez amplement parlé du *Melik âl-tudjâr*, t. V, pag. 262. (L-s.)

(2) *Setty Fâthméh*, madame Fâthméh. Ce nom est d'autant plus célèbre parmi les Musulmans, que c'est celui de la fille chérie du Prophète, qui l'avoit procréée par la vertu des fruits qu'il avoit mangés dans le ciel au moment de son ascension. Aïchah, son épouse, lui reprochoit souvent avec aigreur les baisers plus que paternels,

d'Ogour

d'Ogour loubec (*Ogoùrloù-beyg*), premier président du divan, à qui Abas II ôta la vue par la faction de Mahamed bec, son grand visir; le palais de Negef coulibec (*Nedjef qouly-beyg*), ambassadeur aux Indes, l'an 1664. Le roi l'y avoit envoyé seulement pour donner avis au Grand-Mogol, de l'heureuse arrivée de son ambassadeur Terviet can (*Têrvyet khân*) en Perse, et pour lui porter par occasion un présent de melons, et d'autres fruits exquis (car il y a des melons en Perse qu'on garde six mois, et j'en ai mangé aux Indes, apportés de trois mois de chemin). Le Grand-Mogol le reçut fort bien et le renvoya avec de beaux présens; mais les nouvelles étant venues deux jours après son départ, du traitement fier et méprisant que le roi de Perse faisoit à cet ambassadeur Terviet can, le Mogol fit ramener Negef couli can, et fit jeter dans la cour du palais où il l'avoit logé, pour marque de mépris et d'indignation, les fruits et autres régals qu'il avoit apportés. On trouve encore dans cette rue le palais de Mirza can bec (*Myrzâ khân-beyg*), grand marchand, qu'Abas Ier employoit souvent en des affaires secrètes dans les pays étran-

---

qu'il appliquoit sur la bouche de Fâthméh ; mais le Prophète de Dieu s'excusoit, en disant qu'il lui sembloit toujours y respirer les parfums du paradis. Maracci, *Refut. in Alcoran.*, pars III. (L-s.)

gers où il alloit pour son commerce; le palais d'un autre négociant en pierreries, nommé *Kemalbec* (*Kémâl-beyg*); et enfin la rue de Baguer Divoné (*Dyvâunéh*) ou le fou, où il y a un grand hôtel et une mosquée de même nom. *Divoné* veut dire aussi *le téméraire*, *l'intrépide*. Il y a encore dans cette rue un fort grand palais divisé en plusieurs corps de logis, et en plusieurs jardins, où Abas I[er] relégua l'an vingtième du siècle passé grand nombre d'eunuques inutiles à son service, et qui accabloient le sérail. Abas II voyant trente ans après qu'ils ne mouroient pas assez vite, en fit tuer dans une nuit les moins âgés, qu'on enterra sans bruit dans les jardins. Il n'en restoit plus que quinze à seize, l'an 1667, quand je faisois cette description.

C'est là ce qui se voit de plus considérable dans ce grand et beau faubourg d'Abas abad (*A'bbâs âbâd*), qui contient avec ses dépendances au-dessus de deux mille maisons, non compris les édifices publics, qui consistent en douze mosquées, dix-neuf bains, vingt-quatre caravanserais, et cinq colléges. Ce nom d'Abas abad, qu'il porte, signifie mot pour mot *habitation d'Abas;* et ce mot d'Abad marque un lieu nouvellement habité.

Après ce faubourg, qui est le plus grand et le

plus beau d'Ispahan, les principaux sont le faubourg de Chems-abad, et le faubourg de Cheic-sabana, qui s'étendent comme l'autre le long de la rivière. Le nom de *Chems abad* signifie *le séjour du soleil;* et ce faubourg, ainsi nommé, contient six cent onze maisons, étant situé à la droite d'Abas abad. On le divise en Chems abab vieux et Chems abad nouveau. Il ne demeure presque pas un homme de qualité dans le premier canton, parce qu'il est trop éloigné du commerce du monde et du palais Royal : l'autre est un nouveau quartier, bâti depuis cinquante ans seulement. Les rues en sont ornées d'arbres et de canaux. On n'y voit cependant rien de remarquable que deux cimetières, et la maison de plaisance d'Ogourloubec, premier président de justice, sous le règne d'Abas II, qui le fit aveugler, de laquelle les jardins sont spacieux et larges.

Le faubourg de Cheic Sabana commence, pour ainsi dire, au cœur de la ville, étant situé à la gauche du faubourg de Cadjouc, tirant à l'orient. Il a pris son nom de *Cheic Yousouf Benna* (*), c'est-à-dire, *l'ancien Josef maçon*, qui y est enterré dans un beau sépulcre. C'étoit le fameux architecte qui conduisit le bâtiment de

(*) *Cheykh Yoùçouf Bennâ*, dont on a parlé ci-dessus, p. 180. Il paroît que des Persans corrompent et abrégent son nom. (L-s.)

la vieille mosquée d'Ispahan, lequel vint finir ses jours dans ce quartier, qui étoit alors inhabité, et un vrai lieu de retraite, et y mourut en odeur de sainteté, à ce que porte l'histoire d'Ispahan. Abas-le-Grand mit dans ce faubourg les chrétiens qu'il transporta de la haute Arménie et de la Médie. Ils y habitèrent durant quelque soixante ans, au bout desquels Abas II les envoya loger tous au bourg de Julfa, au-delà de la rivière d'Ispahan, avec les autres chrétiens, parce que les mahométans alloient nuit et jour s'enivrer chez eux, d'où naissoient de continuels désordres. Ce faubourg de cheic Sabana contient deux cent sept maisons, deux mosquées, trois caravanserais, deux bazars et deux colléges; l'un nommé *la Gloire du pays*, l'autre *Mahamed Saleh bec*, chacun ayant un bain tout joignant, qui en dépend. Au bout du faubourg, est un cimetière des juifs, sur le bord de l'eau, proche d'un moulin nommé *les quatre Meules*, parce qu'une roue y fait aller quatre meules. Les meules de moulin ne sont pas grandes en Perse, comme en nos pays; elles n'ont que deux pieds ou deux pieds et demi de diamètre. Parmi les grands édifices de ce faubourg, on remarque le mausolée du fameux Saroutaki, ce grand visir qui étoit eunuque; le palais d'un vieillard célèbre pour sa

science, pour sa sagesse, et pour son intégrité, nommé *Mirza achref*, visir de Mahamed Mehdy, qui étoit grand visir à la mort d'Abas II; et un autre palais, où le roi avoit logé l'ambassade de Holstein, l'an 1637, dont Oléarius, qui en étoit le secrétaire, a fait la relation, mais sans en dire le dessein, parce que c'étoit un secret qu'il devoit d'autant plus garder, que le succès en fut honteux, comme je le vais rapporter. Le chef de cette ambassade étoit un marchand hambourgeois, nommé *Brucman*, lequel avoit fait mal ses affaires. Il s'étoit mis en tête que les grands profits que faisoit la compagnie des Indes orientales de Hollande, venoient des soies qu'elle apportoit de Perse en Europe; et là-dessus il s'imaginoit que cette soie croissant le long de la mer Caspienne, vis-à-vis la Moscovie, si on l'apportoit en Europe par cette voie de Moscovie, au lieu de l'apporter par le sein Persique et par la mer des Indes, on épargneroit bien du temps, des frais et des fatigues, et on feroit ainsi un tout autre profit sur ces marchandises que les Hollandais ne pouvoient faire. Le pauvre homme étoit bien mal informé; car la compagnie hollandaise ne fait point de profit sur la soie de Perse; bien loin de là, c'est par nécessité qu'elle s'en charge; mais elle est obligée d'en prendre du roi une cer-

taine quantité, toutes les années, à un prix réglé, pour et en retour des douanes qu'il leur donne franches sur tout le négoce qu'ils font dans son empire. Brucman communiqua sa pensée aux négocians de Hambourg, qui, trouvant la chose plausible et attrayante, donnèrent dedans sans s'informer davantage; et ayant intéressé le gouvernement dans l'affaire, il fut résolu qu'on feroit une compagnie de Hambourg, pour négocier en Perse par la Moscovie, et qu'on en feroit demander par une ambassade la liberté au roi de Perse. Il se présenta d'abord un gros inconvénient, c'est que la ville de Hambourg ne se tenoit pas assez puissante pour envoyer une ambassade au roi de Perse. Elle sollicita le duc de Holstein d'entrer dans l'entreprise, et de prêter son nom aux conditions qui furent accordées entre eux; ce qui ayant été fait, Brucman, et un associé à l'ambassade, que le duc d'Holstein lui donna, passèrent en Moscovie, où ils traitèrent avec le grand duc, pour les droits du transport des soies, ce qu'ils firent à des conditions si onéreuses, que cela même ruinoit déjà leur projet. Ils entrèrent en Perse par les portes Caspiennes, qui est justement le pays de la soie, comme je l'ai dit; et ayant là supputé à loisir les frais du transport, ils trouvèrent, que quand on leur don-

neroit la soie à moitié prix, les droits et le transport seulement monteroient à plus qu'ils ne la pourroient vendre dans leur pays. Voyant leurs mesures si fausses, et ne sachant comment cacher leur bévue, ils prirent la résolution de changer leur ambassade de négoce en une ambassade de politique. Ils se rendirent à Ispahan, avec leur suite, qui étoit de cent trente personnes, et avec de magnifiques présens; et quand on vint à parler d'affaires, ils proposèrent une guerre contre le Turc, et de faire aller par la voie de Hambourg le négoce qui se faisoit de Perse en Italie, au lieu de le faire aller par la voie de Turquie; et encore proposoient-ils cela avec tant de confusion et d'embarras, que Séfi Ier, considérant l'absurdité de leurs propositions, demandoit souvent : *Mais n'y a-t-il pas moyen de savoir au vrai pourquoi ces ambassadeurs sont venus ; car je voudrois bien les obliger?* Ce monarque n'en put apprendre autre chose; et eux, pour mieux feindre et couvrir le mystère, demandèrent en partant, qu'on enfermât dans quelque prison secrète les interprètes dont ils s'étoient servis, afin que leur négociation ne s'éventât pas. Le roi leur fit à leur départ de beaux présens ; et ayant appris qu'ils avoient dépensé tout leur argent, il leur en donna assez pour s'en retourner en leur

pays. Il les entretint aussi toujours à ses dépens, et même avec magnificence, tant qu'ils eurent le pied dans son royaume.

Il leur arriva une fâcheuse aventure pendant qu'ils étoient à Ispahan. Ce fut un sanglant démêlé entr'eux et un grand ambassadeur des Indes, qui y étoit en même temps, avec une suite de quatre mille hommes, logé dans leur voisinage. Un de ces sots Indiens, qui n'avoit jamais vu d'Européen dans ses habits, s'étant arrêté un jour à considérer un des gens de l'ambassade allemande, qui étoit sur la porte du logis, la tête enfoncée dans le chapeau; l'Allemand lui fit signe de se retirer, ce que l'Indien n'entendant pas, et s'arrêtant toujours à le regarder, l'Allemand brutal et furieux fut prendre un pistolet, et le jeta mort à terre. Cela produisit un grand tumulte : l'ambassadeur des Indes vouloit qu'on lui remît le meurtrier, ceux de Holstein, n'en vouloient rien faire. On mit l'épée à la main de part et d'autre, et il y eut assez de carnage; mais enfin les Persans firent retirer les Indiens dans leur quartier. Le droit des ambassadeurs est fort grand en Perse. Le roi se contentoit de s'entremettre entre les parties, étant bien aise de voir mortifier ce grand ambassadeur des Indes, par la jalousie extrême qu'il y a entre les deux

nations. Cet ambassadeur fut près un jour de donner l'assaut à la maison des Allemands, qui, de leur côté, avoient braqué deux coulevrines à l'entrée de leur palais, chargées à balle, avec quoi ils auroient fait une grande tuerie de ces Indiens; mais le prévôt des Arméniens en ayant eu le vent, il détourna le coup, que l'Indien remit à une autrefois. Pour cela, il prit son temps que l'ambassadeur allemand étoit en festin dans le voisinage, avec toute sa suite. Huit mille Indiens entourèrent la maison et la pillèrent en un instant; car il n'y avoit pas dix hommes dedans, capables de défense (1). Cet ambassadeur Brucman, étant de retour en son pays, eut la tête tranchée, pour peine, à ce que portoit son procès, de sa vie débordée en Perse; mais au fond, c'étoit pour le punir d'avoir engagé la ville de Hambourg et le duc de Holstein, dans une si folle entreprise.

Près de ce faubourg, est le pont de Babarouc (*Bâbâ-Rokn*) qui n'est pas moins beau que celui que j'ai décrit, quoiqu'il ne soit pas si grand, à cause que le lit du fleuve est plus étroit en cet endroit. En voici à côté le plan, pris des deux côtés, et vu d'en bas (2). Ces côtés ne sont

(1) Voyez un plus ample récit de cette catastrophe dans le *Voyage d'Oléarius*, colonne 692 et suivantes. (L-s.)

(2) Planch. XLVII, XLVIII. Le texte de Chardin manque ici

pas également beaux, et cela vient de ce que la face n°. 1, donnant sur le sérail d'une maison de plaisance du roi, dont je parlerai ci-dessous, du dedans duquel seulement on peut voir cette face, on ne l'a pas embellie comme l'autre qui est exposée à la vue de tout le monde. Ce pont a cent soixante-six pas de long et vingt-quatre de large, avec des chaussées au bout, en talus, de vingt-cinq pas, flanquées de murs de pierre, et terminées par deux gros pilliers de marbre brut. Le pont est bâti sur un fondement de grandes pierres de taille, lequel est une fois plus large que le pont, et si haut, que durant l'été, l'eau ne sauroit monter au-dessus pour couler sous les arches, mais passe par de grands soupiraux faits à ce fondement, d'où elle tombe en cascade dans son lit accoutumé; ce qui surprend merveilleusement, et produit un murmure tout à fait agréable, surtout lorsque l'on se promène sur ce fondement, d'où l'on voit et l'on entend l'eau couler sous ses pieds. Les arches sont per-

---

d'exactitude, comme je m'en étois aperçu par l'inspection seule des deux planches, et l'examen de celle qui se trouve dans les *Amœnit. exot.*, pag. 166, et des dessins qui accompagnent la relation manuscrite de Bembo, m'a prouvé que le n°. XLVII offre la vue du pont d'Allah-Veyrdy-Khân, décrit pag. 30, et le n°. XLVIII, celle du pont de Chyrâz, nommé aussi *pont de Hhocéïn* ou *Hhaçan-âbâd*, dont il est parlé dans ma note, pag. 92. (L-s.)

cées en long, d'un bout à l'autre du pont, à six pieds au-dessus du fondement, et entre les arches, il y a des pierres de six pieds de haut, disposées comme on le voit dans le plan (*pl. XLVIII*) de manière qu'on peut traverser le pont par-dessous, même quand l'eau coule à six pieds de hauteur sur le fondement. Le dessus du pont n'est pas moins beau que le dessous. Les murs ou parapets, qui sont hauts de plus de douze pieds, sont bâtis en arcades, et sont percés d'un bout à l'autre dans leur longueur, par une ouverture assez large, pour qu'un homme s'y puisse promener fort à l'aise. Ces murs sont revêtus de carreaux d'émail dedans et dehors. Le dessus est en terrasse munie d'un double parapet, façonné en jalousies, et si large aussi, que trois hommes s'y peuvent promener fort aisément. Aux bouts du pont il y a quatre beaux pavillons, et au milieu il y en a deux plus grands qui forment une place hexagone, couverte d'un riche plafond, le dessus étant fait en terrasse, par laquelle on va d'un côté du pont à l'autre. Le dedans de ces pavillons est orné de riches peintures et dorures de haut en bas, avec des cartouches qui offrent aux yeux de sages proverbes en vers et en prose. Voici le sens d'un qui est en prose.

La monde est un vrai pont, achève de le passer.

Mesure, pèse tout ce qui se trouve sur le passage le mal partout environne le bien et le surpasse.

Le nom de *Babarouc* (*Bâbâ-Rokn*), qu'on donne à ce pont-là, est le nom d'un cimetière des plus grands et des plus fameux d'Ispahan; et ce nom vient d'un ancien Derviche, réputé saint, qui est enterré dans un beau mausolée de marbre élevé dans ce cimetière. Ce mausolée est couvert d'un dôme, qu'on a revêtu dedans et dehors de carreaux d'émail: on l'appelle *babarouceldin* (*), c'est-à-dire, *père angle de la loi.*

(*) *Bâbâ Rokn éd-dyn.* Lisez *Rokn éd-dyn.* L'explication que Chardin donne de ces mots autorise la restitution que j'ai faite plus haut des mots baba rouc. Quant au pont qui porte ce nom, voyez ma note, p. 89. Il fut construit par châh A'bbâs II sur la route qui conduit à Chyrâz. On avoit pratiqué dans le lit du fleuve même des espèces de vannes en bois, au moyen desquelles on faisoit hausser le niveau de l'eau, qui formoit alors un vaste bassin dans les jardins de Sé'adét-âbâd. Les dessins, publiés par Chardin et par Kœmpfer, et ceux qui sont insérés dans la Relation de Bembo, offrent quelques différences assez importantes.

Chardin ne parle pas du plus ancien pont d'Ispahân situé à l'ouest et hors du faubourg de la ville. Sa construction remonte au temps de Châh-Tahmâsp (de 1523 à 1575 de l'ère vulgaire): elle est très-simple, en briques et en pierres brutes. Il est composé de dix-sept grandes arches et d'autant de petites, distribuées entre les grandes, et destinées à donner de l'élégance, et non à favoriser l'écoulement de l'eau; car loin de se prolonger jusqu'au fond du lit de la rivière, elles s'arrêtent sur les piles des grandes arches. On attribue la fondation de ce pont à un chasseur de vipères, comme son nom *Mârbâun* l'indique. On a donné le même nom au village voisin, qui a fini par être annexé à la ville même. *Amœnit. exot.*, p. 166. (L-s.)

Abas Ier fit bâtir ce tombeau pour plaire au peuple d'Ispahan, qui a toujours été fort affectionné à ce saint. Il paroît de fort loin comme un grand cône, quand on vient de Chiras à Ispahan. Tirant de là à gauche, vers le bourg de Cheherestoon, on trouve le cimetière des gentils indiens, si l'on peut appeler ainsi la place où ils brûlent les morts, laquelle est toujours sur le bord de l'eau, afin de pouvoir plus aisément les laver, selon que leur religion le prescrit, et afin que le vent en jette à la fin les cendres en l'eau. En revenant sur ses pas, on rencontre deux maisons royales, qu'on nomme *le palais des esclaves du roi* et *le palais des vignes*, avec des caravanserais, des bains, un bazar et une mosquée qui en dépendent. On assure que tous ces édifices furent construits, dans huit jours, aux frais et par les soins d'Effendiar bec (*Esfendyâr-beyg*), favori d'Abas-le-Grand, et un de ses plus braves généraux. Son prince prenant garde qu'il ne faisoit point bâtir d'édifice public, comme les autres seigneurs de la cour, pour l'ornement de la ville capitale, il lui en dit un mot; sur quoi le favori ayant assemblé autant de maçons et de jardiniers qu'il put, en leur donnant double salaire, il leur fit faire ce quartier, où il traita le roi huit jours après lui avoir parlé : le roi avoit peine à croire

ce qu'il voyoit. On fait remarquer dans l'un de ces jardins un gros sapin, qu'on dit être vieux de plusieurs centaines d'années, qu'on appelle *kal Arack* (*khâl I'râq*), comme qui diroit *enseigne* ou *montre de la province des Parthes.* Au delà, sont des campagnes qui portent le nom de *Hassen abad* et *des esclaves du roi.*

C'est là ce qui est à la gauche du cimetière de Barbarouk. On voit à la droite une maison de plaisance, édifiée par un premier ministre, laquelle est appelée *le jardin de Goucheron* : c'est un des plus beaux et des mieux entretenus du pays. Et plus avant, on rencontre un hermitage, qui porte le nom de *molla Mahamed Larry*, surnommé *Zekre* (*), comme qui diroit *celui qui raconte les œuvres de Dieu.* Ce molla, ou docteur, ayant été accusé de sorcelerie sous le règne de Séfi I[er], et n'ayant pu s'en bien justifier, ce prince le fit mettre à mort, et confisqua son hermitage, qu'il donna à un autre célèbre molla, retiré du monde et vivant dans la solitude. Les devises que j'ai trouvées les plus justes, sont celles-ci :

Les bigots vivent en jeûnant : les dévots jeûnent en vivant.

(*) *Zekre* est la corruption persane du mot arabe *dzâker*, surnom du mòlâ Mohhammed Lâry, ou natif du pays de Lâr. (L-s.)

Le fidèle ne doit s'employer aux œuvres de surérogation, qu'après avoir fait les œuvres de son obligation.

Proche de cet hermitage, il y en a un autre beaucoup plus grand, nommé *Baba legat* (*Bâbâ loghât*), du nom du fondateur qui y est enterré. Les soufys y font leurs assemblées ; et il y va tous les jours grand nombre de derviches et de fakirs, qui sont des mendians, chercher la nourriture qu'on y distribue par aumône. Cette fondation a entr'autres dix mille mans de froment par an, qui font près de six vingt mille pesant. Il y a proche de cette manière d'hôpital un grand hôtel, une citerne, un lavoir ou piscine, et un jardin, qui portent le nom de *Mir Moneze soufy* (*Myr Mou'ezz ssoùfy*), un seigneur de la créance des soufys, lequel leur a légué tous ces biens.

Ces hermitages sont au delà de la rivière, et par conséquent au delà des faubourgs qui ne s'étendent que jusqu'à la rivière. Tirant de là aux montagnes qui n'en sont qu'à demi-lieue, on passe par-devant le *mil des chaters*, c'est-à-dire, la tour des valets de pied, parce que les chaters, ou valets de pied, qui aspirent à entrer au service du roi, doivent, comme pour chef-d'œuvre, aller de la porte du Palais-Royal prendre douze flèches à cette tour, l'une après l'autre, entre

deux soleils. On compte une lieue et demie du palais à la tour, de manière que c'est trente-six lieues persanes qu'il leur faut faire en quatorze heures; mais, par grâce, on les laisse commencer à l'aube du jour, afin de se pouvoir reposer à midi, et j'en ai vu qui commençoient leur course dès deux heures du matin (1). A la gauche de cette tour, est un grand sépulcre sous un haut dôme rond, nommé *gombeze lala* (*gumbed* ou *goumbèz lâlâ*), comme qui diroit *le dôme élevé.* Là, on aperçoit de loin le cimetière des Guèbres ou Ignicoles, que les Persans appellent *Dakme Guebron* (2), lequel paroît comme un gros bastion de pierres brutes. Ce cimetière n'a point de porte pour y entrer, mais au dedans il y a, le long du mur, en tournant, de grosses pierres enfoncées à quatre pieds de distance l'une de l'autre, par où les prêtres de cette religion descendent dans le sépulcre, après s'être guindés sur le haut du mur par une très-longue échelle. Dans le milieu du sépulcre, il y a une fosse ronde, fort large, autour de laquelle ils étendent les corps morts

(1) Voyez la relation de la course d'un *châthir*, t. III. p. 453 et suiv. *Myl* ou *meyli châthir* signifie littéralement la carrière du *coureur*. Cette carrière a juste un farsang, c'est-à-dire, une lieue et demie commune. Kœmpfer, *Amœnitates exoticæ*, p. 176. (L-s.)

(2) *Dakhméhi Guebrâun.* On nomme encore cet endroit *Sotoùdân* et *Dâdgâh.* Voyez Hyde, *De Veteri Relig. Persar.* (L-s.)

tout

tout habillés, sur un petit lit fait d'un matelas et d'un coussin, dans laquelle on ramasse les os et les haillons des morts, à mesure que les corps se dissolvent: je fais plus amplement dans un autre endroit la description de ce sépulcre. (*)

Il y a divers bâtimens considérables au dehors d'Ispahan de ce côté-là, comme entr'autres la belle maison royale qu'Abas II fit bâtir, qu'on appelle *le petit mille Arpens*, à cause de sa grandeur extraordinaire, et de ses jardins faits sur le modèle de cette autre maison de plaisance, qui est au bout de l'allée d'Ispahan, qu'on appelle *le grand mille Arpens*, comme je l'ai observé. Cette maison a quatre entrées principales, chacune par un grand portail. C'étoit auparavant le lieu où l'on égorgeoit toutes les bêtes qu'on vend à la boucherie. Il y a ensuite le tombeau d'Allaverdi Bec(*Allah-Veyrdy Khân*), favori d'Abas II, où est une fondation destinée à donner à dîner tous les jours à cent pauvres passans. La dépense se tire du revenu des bains, des moulins et des marchés qui sont proche du mausolée. On lit au frontispice un distique dont le sens est tel :

Une chemise sous une robe, de l'eau à boire, et du pain à manger,
C'est assez à donner à un passant ; c'est beaucoup pour qui
doit mourir.

(*) Voyez le mot *Guèbre* à la *table des matières*. (L-s.)

Après, on trouve le tombeau de Mahamed Aly Bec, nazir, ou surintendant général de la maison du roi, célèbre pour avoir exercé cet office durant le règne des trois rois précédens. Ce tombeau joint la mosquée et le bazar qu'il avoit fait bâtir; et il est situé, comme l'autre tombeau, au milieu d'un grand jardin, avec des logemens à l'entour pour les derviches, qui sont des gens retirés du monde, qui passent leur vie au culte de Dieu. Il y a tout autour de ces tombeaux divers hôtels et divers jardins, et deux grandes glacières, au delà desquelles on entre dans le canton de Takte poulad (*Takht-poùlâd*), comme qui diroit *le trône d'airain* ou *d'acier*, à cause d'un célèbre capitaine que ses exploits firent nommer *Bras d'acier*, qui y faisoit sa demeure. Ce canton finit à l'endroit qu'on appelle *Moselle* (*Moussella*), aussi *Corban gae* (*Qorbân gâh*), *la place au sacrifice*, parce que c'est où l'on immole un chameau tous les ans, en mémoire du sacrifice d'Abraham. On voit sur les côtés deux grandes maisons, qui sont bien remplies de peuple durant l'action de ce sacrifice, et une chaire de bois au devant de chacune, haute de huit pieds, où l'on prêche à certains jours de fête. Il passe là un petit fleuve, qu'on appelle *l'eau de deux cents à cinquante*, parce qu'on tient cette eau plus lé-

gère que celle de la rivière et celle des puits, à la proportion d'un sur cinq. Au-delà, est la plaine de Hazarderré (*Hézâr déréh*), comme qui diroit *mille fentes*. Cette plaine, selon la légende fabuleuse, est le théâtre des événemens héroïques des premiers temps, qui font la matière des romans persans. Elle est aride et sèche; et cela vient, dit la légende, de ce que c'étoit un repaire de dragons, de serpens et de toute sorte de bêtes venimeuses, qui s'étoient amassées là en si grand nombre qu'on n'osoit en approcher ni demeurer au voisinage. Elle ajoute qu'un Rustan pehelvan (*Roustam péhlvân*), comme qui diroit un *Amadis lutteur*, les assomma toutes, et que leur venin a desséché la terre en cet endroit pour toujours.

Outre les faubourgs d'Ispahan que je viens de décrire, il y en a deux autres, qui sont de l'autre côté de la rivière, et bâtis sur ses bords, tenant à la ville par les ponts que j'ai décrits. Ce sont deux beaux et grands bourgs nommés, l'un *Seadet Abas* (*), *le séjour de la félicité*, et *Julfa*, qui est l'habitation des chrétiens arméniens; celui-là situé à l'orient de la ville, l'autre au midi. On appeloit auparavant ce bourg de la félicité *le*

(*) Lisez *Sé'adét-âbâd*, nommé précédemment *Guebristâun*, séjour des Guèbres. (L-s.)

bourg des Guèbres, qui sont les Ignicoles, parce qu'ils y étoient tous ramassés. On les en a mis dehors pour faire de ce bourg un lieu de plaisance ; car outre les bazars, les bains nécessaires et une mosquée, on n'y voit que des palais de grands seigneurs. Celui que le roi y a fait bâtir, est d'une merveilleuse grandeur ; car il a avec les jardins plus d'une lieue de tour : la rivière les traverse. Le quartier des hommes est d'un côté de l'eau, et celui des femmes de l'autre, un pont de bois en faisant la communication. Le dessin qui est à côté (*pl. XLIX*), fait en plan géométrique, représente le quartier des femmes, qui est le sérail de cette grande et belle maison ; il a été tiré sur le dessin d'un peintre persan : ce qui est cause que la perspective n'y est pas gardée. Je ne pus jamais y faire entrer mon peintre ; on me refusoit toujours à la porte, en disant qu'il y avoit du monde. Quand les eaux jouent dans ce délicieux palais, on croit être dans un lieu enchanté ; car on ne voit que jets d'eau tout autour de soi, et tant que la vue peut s'étendre. On remarque, entr'autres édifices, un grand pavillon octogone à deux étages, où l'eau tombe de dessus la terrasse tout à l'entour, ensorte qu'en avançant la main hors des fenêtres, l'eau la couvre à l'instant. Le pont de bois, qui fait la communication

des deux quartiers, est bâti sur des pilastres de pierre. Mais, pour donner mieux l'idée de la grandeur de ce palais, je n'ai qu'à dire que le grand bassin d'eau a un quart de lieue de longueur, la moitié autant de largeur, et dix toises de profondeur; les bords en sont de marbre et de jaspe : la rivière passe au travers. Lorsque le roi vient passer quelque temps dans ce palais, ce bassin est plein jusqu'aux bords; mais dans les autres temps, on ne se soucie pas d'y retenir l'eau. Les principaux palais de Perse ont de ces grands bassins d'eau; ils les appellent *deriacha* (*déryâtchéh*), comme qui diroit *petite mer.* Les jardins de ce somptueux palais consistent en allées de grands arbres, et en parterres remplis de fleurs. Il faut se souvenir combien l'air de Perse est sec, et combien les couleurs y sont éclatantes, pour mieux concevoir quels peuvent être les délices de ces jardins si remplis d'eaux de tous côtés. Ce fut Abas II qui fit bâtir ce magnifique bourg, après en avoir transporté les Guèbres, ou anciens Ignicoles, qui y demeuroient auparavant, comme je l'ai dit, et lesquels il logea au bout du bourg de Julfa. Ce prince faisoit là ses grandes fêtes, et prenoit plaisir à y établir la pompe de sa cour. La raison qu'il en avoit, c'est qu'aimant fort à voir des feux d'artifice jouer de loin, il les faisoit

jouer dans ce lieu-ci, de l'autre côté de sa petite mer, y joignant des illuminations dans les salles, entourées de jets et de chutes d'eau, dont le spectacle le divertissoit merveilleusement. J'ai vu ce palais préparé pour une fête que le roi régnant y donnoit à ses favorites; et c'est ce que j'ai vu de plus charmant et de plus divertissant en Perse. Les maisons royales ne sont pas meublées à demeure en ce pays-là, de même que dans les nôtres. Comme les meubles n'en consistent qu'en choses fort aisées à remuer, comme des tapis de pied, de petits lits qu'on étend dessus, avec des carreaux autour pour s'appuyer, et des rideaux devant les châssis, cela est bientôt mis et bientôt ôté.

Le bourg de Julfa est peut-être le plus gros bourg du monde; il s'étend le long de la rivière Sur (*), près d'une lieue de terrain, et a plus d'une lieue de traverse.

On le divise en vieille et nouvelle colonie; la vieille, qui est l'ouvrage d'Abas-le-Grand, fondée il y a près de six vingts ans, et la nouvelle, qui est l'ouvrage d'Abas II, il n'y en a pas soixante. Dans la nouvelle colonie, les rues sont plus larges

(*) Kœmpfer désigne sous les noms de *Byst où Pendjeh*, et de *Abinyl*, deux saignées faites au Zendehroùd pour arroser Djulfah. *Amœnitates exoticæ*, pag. 193. (L-s.)

et plus droites, et sont toutes plantées d'arbres; mais les logis n'en sont pas si beaux que dans la vieille colonie, à cause que les habitans n'en étoient pas si riches, ni si considérés et si caressés par le gouvernement. L'eau court l'hiver dans toutes les rues de ce bourg nuit et jour; mais pendant l'été l'eau y passe seulement quelques jours de la semaine. Tout ce gros bourg de Julfa, tant le vieux que le nouveau, consiste en cinq grandes rues parallèles, qui tirent orient et occident de la rivière à la montagne, et en plusieurs autres rues de traverse, avec des bazars, des places de marché, des bains et deux petits caravanserais. Il y a onze églises, un monastère, et une autre maison assez petite et mal bâtie, qu'on appelle *Kousé vane*, c'est-à-dire, *le Couvent des filles*, où il y avoit de mon temps environ trente pauvres veuves ou filles, laides et mal faites, qui alloient çà et là cherchant leur vie, comme n'étant pas obligées à la clôture, pour lesquelles le peuple n'a ni égard ni charité, disant que c'est leur infortune, et non pas leur piété qui les porte à ce train de vie. Le monastère appartient à des vertabiettes, comme les Arméniens les appellent, qui sont des moines de saint Basile, le seul ordre de moines qui ait jamais été parmi ces chrétiens-là. L'évêque de Julfa y fait toujours sa résidence,

étant moine de l'ordre; car il faut observer que les évêques arméniens sont toujours pris d'entre les moines, et que l'épiscopat ne les dispense de rien de ce qu'ils pratiquoient auparavant. L'évêque David, qui tenoit ce siége il y a cinquante ans, a fait bâtir ce monastère, dont l'église est assez grande et assez belle. Un riche marchand du lieu, nommé *Avadick*, qui avoit voyagé en Italie, s'étoit laissé persuader que de peindre les églises étoit d'un grand mérite devant Dieu, parce que les églises pleines de peintures lui sont bien plus agréables que les autres. Ce marchand, dis-je, étant de retour à Julfa, se mit à importuner l'évêque et les moines pour lui laisser peindre l'église. Elle étoit auparavant nue, à la manière des Arméniens qui ne souffrent point de représentation dans leurs églises, qu'un tableau de la Vierge avec son enfant dans ses bras, posé sur la table sacrée. Après beaucoup de résistance, on y consentit enfin, mais on s'en est bien repenti depuis; car les mahométans viennent à cette église, comme à un théâtre, pour se divertir de la vue de ces peintures. Il leur en faut ouvrir les portes à toute heure; et comme ils abhorrent les images, c'est une occasion à la plupart de maudire le peuple chrétien et sa religion, croyant que ces peintures sont leurs idoles et les objets de leur

culte. Les Arméniens mirent plusieurs fois en délibération, de mon temps, d'ôter et d'effacer toutes ces peintures-là ; et ils l'auroient assurément fait, s'ils n'eussent appréhendé que les mahométans ne se missent en colère de ce qu'on leur auroit ôté un divertissement.

Il y avoit alors seize à dix-huit moines dans ce couvent, qui me paroissoient assez gens de bien, menant une vie austère et mortifiée, tant les moines que l'évêque. Ils vont vêtus de noir fort simplement, l'évêque comme les autres. Pour les prêtres, ils vont habillés presque comme les séculiers, à la réserve d'une longue robe qu'ils portent sur leurs habits. Ceux de ce bourg étoient au nombre de cent à six vingts, gens pauvres et ignorans, pris la plupart de la lie du peuple, et engagés dans la prêtrise, faute de moyens de se pousser au négoce. Il y a trois mille quatre à cinq cents maisons à Julfa ; les plus belles sont le long de l'eau, et il y en a de très-richement dorées et azurées, qu'on peut appeler des palais. Les rois Abas-le-Grand et Sofy Ier, qui étoient bien aises que les Arméniens s'accomodassent en ces pays-là, et y fissent de la dépense, les engageoient à bâtir de belles maisons, et les caressoient, allant même en festin chez eux, et les protégeoient fortement : conduite qui aidoit si fort à l'agrandis-

sement de ce peuple, qu'il y avoit alors parmi eux des marchands riches de deux ou trois millions; ce qui est fort changé à présent, quoiqu'il y ait encore des familles qui possèdent plus d'un million de bien.

Pour ce qui est de la nouvelle colonie de Julfa, elle contient quatre cantons. Le plus éloigné est celui des Ignicoles ou Guèbres, qu'on appelle *Guebre-abad* (*Guebr-âbâd*), comme qui diroit *l'habitation des infidèles*. Les trois autres sont habités de chrétiens, l'un nommé *les Cheic Sabana*, et l'autre *les Champs-Abad* (*), parce qu'ils ont été tirés des faubourgs d'Ispahan, ainsi nommés, où ils habitoient auparavant, et le troisième sont les *Erivanlou*, parce qu'il est habité principalement de chrétiens, originaires d'Irivan, la ville capitale de l'Arménie-Majeure et du pays d'alentour. Les Européens demeurent dans ce canton des Erivaniens, et les jésuites y ont leur hospice, n'ayant pu obtenir de maison à la ville, comme les autres missionnaires romains, quelque effort qu'ils aient fait pour cela. Les jésuites allèrent en Perse, l'an 1645, un père Rigourdy étant leur supérieur. Il avoit des lettres de recommandation du pape, du roi de France et de

(*) *Ssâhhéb-bennâ* et *Chems-âbâd*. Voyez ci-dessus, pag. 45, 82 et 83. (L-s.)

plusieurs autres potentats de la chrétienté ; mais il n'avoit point de présens pour les accompagner : chose sans laquelle on n'est jamais bien reçu en Orient. A ce défaut, le père Rigourdy proposa de grandes et impraticables alliances entre la France et la Perse, pour ruiner l'empire du Turc, dont les principales conditions étoient, que l'on donneroit mademoiselle de Montpensier en mariage au roi de Perse ; que M. le prince de Condé la meneroit à Ormus, avec une flotte sur laquelle il y auroit vingt mille hommes, tandis qu'une autre grande armée attaqueroit le Turc du côté de la Syrie, et autres semblables propositions extravagantes, pour toutes lesquelles le bon père ne demandoit qu'une maison et des lettres-patentes pour l'établissement des jésuites. Le roi trouvoit ces offres si impertinentes et toute la proposition si absurde, qu'il remit à une autre fois à donner la maison ; mais il donna les lettres-patentes pour l'établissement.

Le père Rigourdy retourna en Europe par la Pologne, où, s'étant arrêté quelque temps, il s'insinua si adroitement dans l'esprit de la reine, qui étoit la princesse Marie-Louise de Gonzague, qu'il la porta à se rendre la fondatrice de cette mission de Perse, pour l'entretien de laquelle cette reine fit acheter un fonds de huit cents livres

de rente proche de Dieppe, et donna quelque argent comptant pour avoir une maison à Ispahan.

L'établissement se fit, l'an 1652, par le même père Rigourdy, qui retourna en Perse avec un ambassadeur de Pologne; et le roi n'ayant point voulu permettre aux jésuites de prendre leur maison dans la ville, ni les Arméniens de la vieille colonie, les recevoir parmi eux, ils se placèrent dans la nouvelle, auprès des chrétiens européens. Mahamed-Bec étoit alors grand-visir, homme savant, et qui parloit toujours de religion. Un père Aimé Chesault que le père Rigourdy avoit amené avec lui, et qui fut le premier supérieur de la maison, s'imagina qu'il pouvoit disputer contre lui, quoiqu'il ne sût encore que peu de persan, et que même il eût naturellement la langue embarrassée; mais le grand-visir parut avoir l'avantage sur lui. Cependant un autre jésuite, nommé *le père Alexandre de Rhodes*, passant en Perse quelque temps après, prit des mémoires tout à fait faux, tant de ces disputes, que d'autres faits notoires concernant cette mission, qu'il fit imprimer l'an 1659. Sur quoi, il arriva que M. l'évêque de Béryte, passant peu après par Ispahan, pour aller à Siam, trouva si fort le contraire de ce que portoit cette relation, qu'il en fit de grands reproches au père Aimé

Chesault. Mais ce père lui protesta avec de grands sermens qu'il n'avoit point écrit ce que cette relation lui attribuoit; et néanmoins l'évêque l'ayant sollicité de lui donner cette déclaration par écrit, il refusa de le faire, comme me l'assura un an après le père Raphaël du Mans, supérieur des capucins d'Ispahan, homme fort renommé en Perse, où il a résidé plus de quarante ans, et qui est celui qui m'a fourni le mémoire de tout ce détail.

J'observerai, avant que de finir cet article, que les jésuites ne réussissent pas mieux à convertir les Arméniens, parmi lesquels ils vivent dans ce faubourg, que font les missionnaires de la ville à convertir les mahométans. Au contraire, comme les jésuites sont sans cesse à crier à ces pauvres gens, qui sont pourtant les anciens chrétiens, qu'ils sont damnés, les Arméniens leur rendent la pareille, en excommuniant solennellement tous les ans ceux qui appuient le dogme d'*un Evêque universel et infaillible*, et qui ont communion avec lui.

Les Arméniens n'ont pas de littérature, tant prêtres que séculiers; mais pourtant ils sont fort fermes dans leur religion, et en raisonnent avec bon sens. J'en donnerai seulement deux exemples. Un jésuite disputoit un jour sur le point de la

communion sous une espèce. Il disoit qu'il n'y avoit que les prêtres à qui il fût permis de prendre le calice, et que c'étoit la prérogative de leur sacerdoce; l'Arménien lui répondit : « Vous dites que vous êtes les saints, et que nous » autres laïques, sommes les souillés; c'est donc » à nous, plutôt qu'à vous, à boire le sang du » Seigneur, car c'est la médecine de nos ames; » et Jésus-Christ a dit que ceux qui sont en » santé, n'ont pas besoin de médecin, mais ceux » qui se portent mal. » Le jésuite vint à dire, en parlant des Anglais et des Hollandais, que c'étoient des hérétiques maudits et abominables : « Padri, padri, lui répondit l'Arménien, à Rome » ni à Marseille, on ne nous a jamais voulu permettre d'imprimer le Nouveau-Testament en » notre langue; et à Amsterdam, on nous l'a » permis sans aucune difficulté. »

Les missionnaires ont été respectés par ce peuple, tant qu'on a eu de la considération pour les Européens en Perse; mais présentement que cela n'est plus, ils n'endurent pas qu'ils attirent aucun de leurs enfans. Les Arméniens les ont menacés, s'ils le faisoient, de se plaindre aux magistrats qu'ils veulent les attirer sous la domination des Francs. Cela a effrayé les jésuites, qui ne voudroient pour rien du monde être chassés

de la capitale de cet empire : non que le fruit qu'ils y font, vaille la peine d'y demeurer ; mais c'est *qu'il est de la gloire de leur ordre*, pour me servir de leurs propres termes, *et de l'honneur de l'Eglise romaine*, qu'ils aient des maisons dans toutes les cours de l'univers.

Pour revenir à la fondation du bourg de Julfa, il la faut rapporter à Abas-le-Grand, comme je l'ai déjà observé (*); et en voici le motif : ce prince vaillant et sage, considérant que les grandes armées du Turc, qui se jetoient tous les ans dans ses états, subsistoient particulièrement sur les terres des Arméniens, il alla avec son armée enlever tous les Arméniens d'Irivan, de Nacchivan, de Julfa, villes sur le fleuve Araxe, et de toute la haute Arménie, afin de dépeupler entièrement ce pays-là, et il les amena dans sa ville capitale, comme des sujets les plus propres pour exercer le trafic, soit avec les Turcs, soit avec les chrétiens, n'étant pas si haïs de ceux-là que les Persans le sont, et étant de même religion que ceux-ci. Abas avoit alors fortement en tête l'établissement du commerce, comme l'unique voie d'enrichir et faire fleurir son état. Il leur donna

(*) Tome II, pag. 303 et suivantes. Voyez sur Esky Djulfah, sur Iryvân, ou Irvân, et Nakhdjevân, mes notes, t. II, p. 160, 169, 297 et 303. (L-s.)

premièrement le terrain pour s'établir, et leur fournit outre cela les secours dont ils avoient besoin; mais il fit bien davantage, c'est qu'il donna à tous ceux qui en vouloient des fonds en argent, ou en marchandise, pour aller négocier aux Indes et en Europe, en quoi ce grand prince eut un si merveilleux succès, qu'à sa mort on comptoit plusieurs marchands, dans ce bourg, riches de deux millions, comme je viens de l'observer. Ils nommèrent cette nouvelle ville *Julfa la nouvelle*, du nom de cette Julfa sur le fleuve Araxe, leur patrie et ancienne habitation. Abas-le-Grand avoit aussi amené à Ispahan les Arméniens et les Guèbres, qui sont à présent dans la nouvelle colonie; mais il les avoit logés sur les dehors de la ville, en deçà du fleuve, parce que c'étoient des artisans. Ces Arméniens avoient été ramassés de Médie, d'Ibérie et de la basse Arménie, et les Guèbres des provinces dont Kirman et Iezde sont les villes capitales; il en avoit amené plus de quinze cents familles de Guèbres, mais partie s'en retourna peu après sa mort. Leur canton présentement n'est que de trois cents maisons, partie de laboureurs, partie d'ouvriers en poil de chèvre et en laine, dont ils font des draps foulés et une manière de chapeaux à leur usage (*).

(*) Ce fut au mois de juin 1604, que châh A'bbâs, fatigué des

Il

Il ne faut pas oublier ici qu'un des principaux moyens dont Abas-le-Grand se servit pour la

---

hostilités opiniâtres des othomans, prit le parti de transformer en désert une portion de l'Arménie qui servoit de théâtre à la guerre. Il vouloit, par cette mesure, ôter à ses ennemis le moyen de subsister. Il ordonna donc, sous les peines les plus graves, aux habitans de l'Arménie majeure de quitter leur pays natal dans l'espace de deux jours à dater du moment de la publication de son ordre. Il leur indiqua pour asile un canton situé au-dessous de Tauryz dans l'ancienne Médie.

Les habitans de Djulfah, ville nommée aujourd'hui *Esky Djulfah*, ancienne Djulfah, furent également soumis à cet ordre despotique; mais ils trouvèrent une espèce de dédommagement dans le choix de l'asile qui leur fut assigné. On les envoya directement à Ispahân, et on leur enjoignit de bâtir une ville sur le bord opposé du Zendehroùd, qui baigne les murs de la ville à trois cents pas du pont d'Allah-Veyrdy-Khân. Ils donnèrent à cette nouvelle patrie le nom de celle qu'ils avoient été contraints de quitter. Les habitans de l'ancienne Djulfah, qui devinrent les fondateurs de la Djulfah moderne, durent le traitement favorable qu'ils éprouvèrent de la part de châh Abbâs à leurs grandes richesses et à leur talent reconnu pour le commerce. Ces déportés, privilégiés, dont le sort étoit incomparablement moins malheureux que celui de leurs compatriotes qu'on avoit envoyés à Tauryz et dans l'Azerbaïdjân, voulurent témoigner leur reconnoissance envers le souverain, et par leur activité à construire leurs nouvelles demeures, et par la beauté des édifices. En moins de six années, la population de la nouvelle Djulfah se monta à cinq mille ames, dirigées par deux évêques, un grand nombre de prêtres, et divisées en sept paroisses. La population s'est élevée jusqu'à douze mille ames. M. Olivier n'en a trouvé que huit cents. Il y a encore pourtant quatorze églises arméniennes, et un collége très-considérable avec un archevêque, qui dispute sur le pas avec celui d'Eksmiazin. Le même Voyageur donne à ce faubourg près d'un mille du nord au sud, et un demi-mille de l'est

fondation de Julfa; c'est qu'il ne mit que la plus légère taxe sur cette colonie. Les habitans ne payèrent, durant son règne, que neuf mille francs pour tout généralement. Sous le règne de son successeur, leur taxe fut mise à treize mille; et ainsi par degrés à deux mille pistoles, qui furent assignées pour la chaussure de la mère du roi, selon la manière d'Orient, où les impôts sont toujours destinés à quelque usage particulier (*). Quand j'arrivai en Perse, ce bourg levoit environ cinq mille pistoles en tout, pour fournir tant à la taxe qu'aux présens, qu'il faut faire aux ministres d'état et à leurs propres magistrats, qui sont un daroga (*dâròghah*), ou gouverneur particulier, un visir, ou receveur, qui sont toujours mahométans, et un calonter, qui est comme un prévôt, ou un maire, qui est pris du corps de leur nation, et sans lequel le gouverneur ni le visir ne peuvent agir;

à l'ouest. Les rues sont larges, les maisons élégantes et commodes, accompagnées de beaux jardins très-fertiles, et qu'on arrose avec les eaux du Zendehroùd. Voyez une ancienne et curieuse *Relation des grandes guerres et victoires obtenues par le roi de Perse cha Abbâs contre les empereurs de Turquie*, *et ensuite du voyage de quelques religieux en Perse*, etc., *par Fr. de Govea*, *traduit de l'original portugais*. Rouen, 1646, *in*-4°., liv. III[e], *de la captivité et transmigration des Arméniens*, pag. 351 et suiv. *Voyage dans l'empire othoman*, par M. Olivier, etc., t. V, p. 187. (L-s.)

(*) Voyez le tom. V, pag. 410 et suiv. (L-s.)

mais depuis la mort du roi Abas II, il y a environ quarante ans, les choses ont fort changé. Ces pauvres chrétiens ont été chargés d'avanies, et on leur a fait payer des taxes de cinquante mille écus tout à la fois. Ils lèvent leurs taxes eux-mêmes, en faisant la distribution entr'eux, comme ils le trouvent à propos, et ils le font avec beaucoup d'humanité et beaucoup d'égards pour les pauvres, y ayant des familles qui ne sont chargées que de quatre francs ou cent sous par an; au lieu qu'il y en a d'autres qui paient quatre-vingts à cent écus. On règle la taxe selon l'étendue du commerce que chacun fait. Il ne demeure point de mahométan dans ce bourg, tant parce qu'il ne leur est pas permis, que parce que la religion mahométane enseigne que le culte divin ne sauroit être pratiqué purement parmi les chrétiens, comme étant gens impurs et souillés; un bigot parmi eux n'y voudroit pas seulement mettre le pied. Au reste, ce lieu est fort déchu de son opulence et de la multitude de peuple qu'il avoit durant les règnes précédens. J'observerai encore que les enfans de ce lieu jusqu'à l'âge de neuf et dix ans sont les plus beaux du monde; mais ensuite leur visage devient couperosé et se couvre de bourgeons. Le teint des filles, comme des garçons, se charge d'élevures, et les femmes, après

vingt-cinq ans, se passent et deviennent ridées et fort laides.

Au delà de ces cantons de chrétiens et d'ignicoles, sont leurs cimetières, parmi lesquels les Européens, jusqu'aux Moscovites, ont aussi les leurs, chaque nation à part. L'on y voit nombre de tombeaux, bâtis à la manière orientale; c'est une assise de pierres ou de briques de sept ou huit pieds en carré, haute de quinze à seize pouces, couverte d'un dôme, où l'on va prier Dieu certains jours, manger et s'entretenir en mémoire des morts. Parmi ces tombeaux, il y en a un d'un horloger nommé *Rodolphe*, Allemand, protestant, qu'on peut dire qui souffrit le martyre, sous le règne de Séfi Ier; car, quoiqu'on le fît mourir, parce qu'il avoit tué un homme en se défendant, le roi ne laissa pas de lui faire offrir avec tant d'empressement durant un si long-temps la vie, et toute sorte de biens et d'honneurs, s'il vouloit se faire mahométan, qu'on ne lui peut refuser le titre glorieux de martyr. Les Arméniens vont tous les jours à son sépulcre brûler de l'encens et des bougies, casser des pots et jeter le sort. Ils sont assez superstitieux pour croire que si quelqu'un attaqué de fièvres, casse le pot dans lequel il a coutume de boire sur la fosse d'un homme mis à mort injustement, il

guérira peu après, et ils ne doutent pas que cet Allemand n'ait été traité ainsi, puisque celui qu'il avoit tué l'attaquoit le sabre à la main, pour lui ôter la vie. Ces gens jettent le sort, en laissant tomber cinq petits cailloux sur la fosse, et s'ils tombent rangés en croix, c'est un bon augure. Ils croient que le mérite du martyr, ou de tout autre saint personnage, sur la fosse duquel ils cherchent à s'éclaircir de leurs doutes, les y fait parvenir, et les tire de la peine où ils se trouvent.

Ces cimetières ne sont pas loin des montagnes d'Ispahan, qu'on appelle *Kou-Sopha* (1) *Takt-Rustan* (2), et *Takt-pers*, c'est-à-dire, *Mont en terrasse*, *Trône d'Hercule*, et *Trône des Panthères*, à cause, dit-on, qu'il y avoit là un si grand nombre de ces bêtes féroces, qu'on n'osoit

---

(1) Le *Koùh Ssofá* est à environ un mille d'Ispahân. M. Olivier le nomme *Sophia*, *Sophissar*, et dit qu'il est très-escarpé. On voit, au tiers de la hauteur de cette montagne, les ruines d'un pavillon construit par un dervyche nommé Hhaïder, embelli et converti en un lieu de plaisir par chih Soléïmân, père de châh Hhucéïn. Ce pavillon n'a jamais été très-grand ; mais sa position au nord, et dominant sur la ville, devoit en faire un endroit délicieux ; aujourd'hui il est ruiné. *Voyage dans l'empire othoman*, etc., tom. V, pag. 195 et 196. (L-s.)

(2) Le *Takht Roustem*, trône de *Roustem*, ou *Naqchi Roustem*, portrait de Roustem, est un peu peu loin. Voyez ces mots à la *table des matières*. Je ne connois pas le *Takht pars*. (L-s.)

en approcher. A demi-hauteur de *Kousopha*, après avoir monté environ mille pas, on trouve un hermitage sur la pente de la montagne, où l'on a bâti de petits pavillons, auxquels on a donné le nom *de trône de Salomon*, parce qu'ils furent construits par son ordre. Il y avoit auparavant une espèce de caverne, de l'eau courante, et quelques vieux arbres, où l'on alloit respirer le frais, qui y est tout à fait agréable. Le roi trouvant cet endroit charmant, s'avisa de dire au nazir, ou grand-maître, que ce seroit un chef-d'œuvre pour un architecte, de bâtir des logemens en cet endroit, et qu'il voudroit pouvoir montrer de là la ville à sa mère. Le nazir prenant l'affaire à cœur, fit venir trois à quatre mille ouvriers, piqueurs de roc, maçons et autres, et dans six jours, fit faire là un agréable bâtiment. On y travailloit avec la même précipitation qu'on eût fait pour éteindre le feu. Le peuple entendant parler de l'entreprise, et comme elle avançoit, y couroit en foule pour le voir; mais le nazir, la canne à la main, leur faisoit porter des matériaux, sans distinction de qualité, criant: *Par la tête du roi, vous travaillerez comme je fais : c'est pour son plaisir, et par son ordre ; qui de vous autres seroit si perfide de n'y pas prêter la main?* Il fit aussi accommoder le che-

min en chaussées tournantes, avec des repos, pour prendre haleine, en sorte qu'à présent on y peut monter à cheval, au lieu qu'auparavant, on n'y pouvoit aller qu'à pied, et même avec beaucoup de peine.

Sur la pente de ces montagnes, et sur le haut, on voit en divers endroits des ruines de châteaux et d'autres édifices, qui étoient faits de pierre de taille. C'étoit là où les peuples du pays retiroient leurs biens et leurs familles, durant les guerres, tant civiles qu'étrangères, dont le royaume fut ravagé dans l'onzième et le douzième siècles, et d'où ils faisoient signal par des feux à ceux qui travailloient à la campagne.

C'est là tout ce qu'il y a à remarquer au dehors d'Ispahan, entre l'orient et l'occident. Il n'y a pas tant de choses à voir de l'autre côté, quoiqu'il y ait bien plus de faubourgs. Le premier est celui *Kherron* (*Kéraûn*), qui comprend deux mosquées, un hermitage tout joignant, qu'on appelle *le bon homme Loup*, deux caravanserais, deux cimetières, et vingt-huit maisons, parmi lesquelles on voit des papeteries, bâties sur un gros ruisseau, qu'on appelle *Pierre chaude*. Je vis sur la face d'une des mosquées une inscription assez remarquable, qui fait allusion au lieu écarté où elles sont bâties.

L'église ne consiste pas en multitude de peuple. Quiconque a la vérité avec lui est la congrégation des fidèles, encore qu'il soit seul.

L'homme savant et religieux compose l'église, encore qu'il soit seul dans la mosquée, et que la mosquée soit bâtie sur la croupe d'une montagne.

Le nom de *Kherron*, qu'on donne à ce faubourg, signifie *Sourds* (*). La raison qu'on a eue d'appeler ainsi ce faubourg, se trouve dans les Légendes persanes, où il est écrit, que lorsque Nembroth, empereur de Babylone, eut résolu de faire brûler vif le prophète Abraham, parce qu'il ne vouloit pas servir les idoles, et qu'il enseignoit une autre religion, il manda à tous les peuples de son empire d'envoyer des députés pour assister à l'exécution. Le jour venu, les députés de Perse ayant reçu commandement comme les autres d'apporter du bois pour le bûcher, ils contrefirent les sourds. Nembroth dit qu'il falloit les renvoyer, et leur fit donner un chameau chargé de présens, et un autre chargé de vivres. Abraham, qui savoit la vérité, leur cria : *O vrais croyans de Dieu ! Vous êtes bénis de n'avoir pas voulu adhérer à Nembroth dans*

(*) *Kerâun* est en effet le pluriel de *ker*, mot persan qui signifie *sourd*. (L–s.)

son dessein sacrilége. Allez-vous-en avec la bénédiction du ciel. Les vivres ne manqueront point sur le chameau, jusqu'à ce que vous soyez de retour dans vos maisons, et alors sacrifiez le chameau en action de grâces. Cela arriva ainsi, et les provisions ne manquèrent qu'à l'endroit où est ce faubourg, qui fut depuis nommé le faubourg des Sourds, en mémoire de cet événement.

On voit ensuite le faubourg de Seid Ahmedion, ainsi dit d'Ahmed le Noble (*), un des descendans d'Aly, dont la légende conte que c'étoit un des plus braves et des plus ardens capitaines dans la guerre des partisans d'Aly, contre ceux d'Omer, les premiers successeurs de Mahamed, lequel, pour toutes armes, se servoit d'une sarbacane, avec quoi il tiroit si juste, qu'il donnoit dans la tête à chaque coup. Elle porte qu'il tiroit avec des balles d'or, qui pesoient sept gros, sur lesquelles étoit marqué le poids de la balle, et le nom de Seid Ahmed, et qu'il y a environ deux cents ans, qu'on trouva proche de Chyras un crâne, avec une de ces balles dedans, qui étoit marquée de cette manière. Le faubourg est de cent cinquante-huit maisons, entre les-

(*) *Séyd Ahhmédyâun* signifie plutôt le seigneur des Ahhmedy, ou des objets appartenans à Ahhmed : ce mot est le même que Mohhammed, comme on a vu plus haut, t. IV, p. 284 et 289. (L-s.)

quelles il y a quatre bazars, et deux mosquées, dont l'une est grande et belle, et entourée de jardins, avec deux grands logis pour les passans, et un beau puits souterrain, où l'on descend pour prendre le frais. Un des eunuques du sérail a fait cette fondation. Au delà, on trouve un cimetière fort spacieux.

Après le faubourg de Seid Ahmedion, suit celui de Tokchi, qui contient quatre-vingts maisons et quatre bazars. On aperçoit au delà, à quelque cinq cents pas, une maison du roi, qu'on appelle le *jardin des oiseaux de proie* (*), parce que l'on y en entretient un grand nombre. A côté, est un hermitage qui porte le nom de *Hagi Mirza can* (*hhâdjy Myrzâ khân*), qui l'avoit fondé pour les gens retirés du monde ; car de ces hermitages de Perse, les uns sont faits pour la retraite du fondateur même ; d'autres sont destinés au public. On voit à l'entour plusieurs caravanserais, et un entr'autres qui n'est pas achevé, et qui devoit servir pour les pélerins qui vont d'Ispahan à Metched (*Mechehéd*), en attendant la caravane. De ce faubourg, on entre dans un

(*) Que Kœmpfer nomme *Qoùch Khâunéh tòqdjy*. Le *bâgh*, ou jardin qui dépendoit de cet établissement en portoit le nom. *Amœnitates exoticæ*, pag. 192. *Tòqdjy* est aussi le nom d'une des portes de la ville. Voyez, tom. VII, p. 398 et 481. (L-s.)

gros canton qu'on appelle *la contrée de Fulfutchi*, et aussi *la source de Niliguer* (*), à cause d'un petit fleuve ainsi nommé, sur les bords duquel ce canton est bâti. Il est gros de cent cinquante maisons, parmi lesquelles on voit deux mosquées, quatre bazars et un grand logis, appartenant à ce Hagi Hadayet, colonel, fameux pour le bon ordre qu'il apporta, l'an 1669, sur toute la milice, dans le temps d'une si grande cherté, qu'on pouvoit l'appeler une famine.

De ce faubourg, on passe dans celui de Derechte (*Derdechtéh*), qui ne contient que quatre-vingt-cinq maisons, deux bazars et deux mosquées. Il est terminé par un grand cimetière, qui porte le nom de *Cheic Massaoud* (*Cheykh Maç'oùd*, un saint des mahométans, lequel y est enterré sous un grand mausolée qui a deux tours faites comme des clochers. Les Persans enseignent que ces saints sont investis de deux prérogatives incommunicables, savoir : d'être prophètes en ce monde, et intercesseurs en l'autre. Il y a des sentences inscrites à ce mausolée, dont l'une a rapport au saint que j'ai nommé.

(*) C'est, je crois, cette branche, ou plutôt cette saignée du Zendehroùd que Kœmpfer nomme *âbinyl*, dont j'ai parlé ci-dessus, pag. 102. (L s.)

Logez-vous dans le voisinage des gens de bien,
Et soyez leur voisin, s'il se peut dans le tombeau.
Qui se loge ainsi parmi les gens saints,
Ne court risque d'aucune infection.

Seignenr, fais-moi miséricorde au jour du jugement; ou, si tu veux m'y punir, fais-moi ressusciter aveugle; que je n'aie pas la confusion de me trouver parmi ces gens de bien-ci.

Il y a tout proche un autre tombeau dans un grand jardin, entouré de hautes murailles, avec de petits corps de logis en trois endroits, et une cave souterraine, qu'on appelle *la fosse des prières*, où les dames de qualité mahométanes vont pleurer et gémir en particulier, sans être vues des passans. Tout proche encore, il y a un autre tombeau de marbre, dans un lieu séparé aussi et clos de murs, qu'on appelle *le tombeau d'Aphèse* (1), un de leurs anciens auteurs, des plus doctes et célèbres, surtout pour la poésie.

On montre particulièrement dans ce faubourg la maison de Kel anayet (2), comme d'un per-

(1) Je serois tenté de croire qu'il y a ici inexactitude dans le fait comme dans l'orthographe. Le tombeau de Hhâfèz, fameux poëte persan, est à Chyrâz. J'en ai donné, d'après Kœmpfer, une vue pittoresque dans ma *Collection portative des Voyages traduits de différentes langues orientales et européennes*, t. II, p. 105. (L-s.)

(2) *Kel e'nâyét :* Voyez sur ce nom, et sur ce personnage le tome VII, pag. 471, *not.* (L-s.)

sonnage fort fameux. C'étoit le bouffon d'Abas-le-Grand. On raconte des choses merveilleuses de la posture et de l'air plaisant et burlesque de ce personnage, qui savoit faire rire, quand il vouloit, par le simple geste de son corps, et dont l'esprit étoit tout à fait vif et sensé. Voici quelques-unes de ses reparties. Abas-le-Grand, apprenant le funeste effet que produisoit la décoction de pavot, défendit sur de sévères peines les cabarets où on la débitoit. Cette décoction, qui n'est que le suc de pavot cuit, réjouit fort sur le champ, rend gai et de bonne humeur; mais quand elle a fait son opération, on est plus morne et plus défait qu'auparavant; de sorte qu'à la longue, l'on en devient lâche, pesant et étourdi, et qu'enfin on en meurt. Mais cette drogue a ceci de funeste, que quand on s'y est accoutumé, on ne sauroit plus la quitter; et si l'on tâche de le faire, il y va de la vie. Bien des gens en mouroient par la défense du roi : grand nombre languissoit, et tout le monde en étoit très-fâché; mais le roi s'étoit déclaré, on couroit risque de la vie à lui représenter les fâcheuses suites de son édit, et personne n'osoit lui en parler. Kel anayet, voyant la peine que cela faisoit, se chargea de la commission, et dit que la première fois que le roi sortiroit, il le lui diroit nettement. Deux jours après,

le roi allant à la chasse, Kel anayet s'en fut aussitôt dresser, tout contre la porte du sérail par où le roi devoit rentrer, une boutique qu'il remplit de pièces de cette grosse toile dont on fait les suaires des morts. Il prit avec lui deux ou trois de ses gens, et ordonna à quatre ou cinq autres de venir à l'heure du retour du roi demander de la toile, et de contrefaire les gens bien empressés. Dès qu'il vit le roi approcher, il se mit à mesurer et à couper de la toile avec ses gens, criant à l'un : *Portez tant d'aunes chez un tel seigneur*; à l'autre, *vous, portez-en tant chez tel autre.* Quand le roi fut vis-à-vis, il se mit à crier encore plus fort, et comme si on l'eût bien tourmenté: *Attendez, attendez, par le nom de Dieu, vous aurez tous de la toile tant qu'elle durera.* Le roi ému de ce bruit, et fort étonné de voir une boutique à la porte du sérail, demanda tout indigné, en s'arrêtant, qui étoit si insolent de se venir planter là. Kel anayet se montre, l'aune à la main, avec sa mine bouffonne, qui fit fort rire le roi, qui lui dit : *He quoi! Es-tu devenu vendeur de toile? Est-ce pour cela que je ne t'ai vu de la semaine?* Sire, repartit sérieusement le bouffon, *je ne suis plus homme de cour, je suis marchand de toile. Comment!* répondit le roi, *est-ce quelque chose de plus lucratif que mon service? Ah!*

sire, repartit l'autre, *par le nom de Dieu*, *vous ne savez guère les nouvelles. Depuis que vous avez défendu le cocquenar* (1) (c'est ainsi qu'on appelle cette décoction de pavot), *ces pauvres cocquenaires meurent à centaines*, *la toile à ensevelir est renchérie de moitié : j'en viens d'envoyer tant chez un tel seigneur ; tant chez cet autre*, *qui sont tous morts* (nommant de suite les gens éminens qui souffroient le plus de cette défense). *Tant qu'on ne boira plus de cocquenar, je ne ferai point d'autre métier.* La plaisanterie eut son effet, le roi connut qu'on ne pouvoit déshabituer le monde du breuvage du pavot ; et il en permit les cabarets comme auparavant.

Le roi appeloit cet esprit bouffon *Ketchel anayet*, c'est-à-dire, *Anayet le teigneux*, au lieu de *Kel anayet* (2), qui étoit son nom. Il lui tomba une fluxion sur la vue, qui après lui avoir fait garder la maison quelques jours, l'obligea de porter un mouchoir devant les yeux. Le roi le voyant ainsi accommodé, s'éclata de rire, en lui disant : *Quoi ! gardes-tu la maison pour un petit mal aux yeux ? Que ne viens-tu à moi pour les faire panser ? Ne sais-tu pas que je suis un*

---

(1) Voyez sur le *kòùknâr* quelques détails ci-dessus, tom. VII, pag. 478. (L-s.)

(2) Voyez ci-dessus, pag. 124. (L-s.)

bon hakim (ce mot (*hhakym*) signifie médecin.) *Prends un peu de chaux, de vert-de-gris, de sel ammoniac, mets-les en poudre, et les applique sur tes yeux, tu seras tout aussitôt guéri.* Anayet, qui n'avoit pas alors envie de rire, répondit : *Bonne recette! par Dieu! Sire, vous êtes un excellent beytaar* (1) (ce mot signifie médecin de bêtes). *Je m'étonne comment vous n'avez pas guéri les yeux de votre père, bigle et chassieux.* Il parloit de *Codabende* (*Khodâbendéh*), père d'Abas-le-Grand, à qui on avoit fait passer une lame ardente devant les yeux, pour lui ôter la vue. Il en avoit échappé ; mais ses yeux lui coulèrent durant toute sa vie. On peut juger par la liberté que prenoit ce bouffon, de quel bon naturel étoit ce grand et magnanime prince, son maître.

Ce monarque avoit un faucon blanc (2), qu'on lui avoit envoyé du Mont Caucase, qu'il aimoit beaucoup. Le roi voulant un jour le faire voler, il le trouva malade. Il appela le grand faucon-

(1) *Béythâr :* ce mot arabe signifie à la fois, forgeron, maréchal et vétérinaire. (L-s.)

(2) C'étoit sans doute un de ces oiseaux de proie nommés *sougâr* ou *chongar* par les Tatars, et *song eulh* par les Chinois. Je les ai décrits avec quelques détails dans les *Ambassades réciproques d'un roi des Indes, et d'un empereur de la Chine*, que j'ai traduites du persan, et publiées avec des notes en 1788, *in*-8°. (L-s.)

nier,

nier, nommé *Hossein bec* (*Hhocéïn beyg*), et lui dit : *Prenez garde à ce faucon ; car quiconque me viendra dire qu'il est mort, je lui ferai ouvrir le ventre.* Cependant le faucon mourut au bout de huit jours. Hossein bec étant au désespoir, vit passer Anayet devant la fauconnerie, qui alloit à la cour. Il lui conta la chose, le conjurant avec larmes de le sauver de la mort. Anayet, touché de son malheur : *Bien*, dit-il, *laissez-moi faire ; si le roi fait mourir quelqu'un, pour lui dire que le faucon est mort, ce sera lui-même qu'il fera mourir.* Il suivit son chemin, et trouva heureusement le roi qui achevoit de dìner, et étoit de belle humeur. *Teigneux*, lui dit-il, *d'où viens-tu ?* Anayet prenant l'air le plus gai, lui répondit : *Sire, je viens de votre fauconnerie, écoutez-moi bien, car je veux vous raconter la chose la plus curieuse et la plus extraordinaire qu'on ait jamais vue. J'ai trouvé Hossein bec, le balai à la main, qui balayoit une place en carré au devant de la volière dorée. Il l'a arrosée ensuite, et après il a étendu dessus un petit tapis de soie, qu'il a semé de fleurs. Après, il a été quérir votre faucon blanc, et pleurant à chaudes larmes, il l'a couché sur le dos. Le faucon étoit étendu là, les ailes déployées, le bec en haut, les jambes serrées, les yeux fermés.* Le roi sur-

pris du récit, l'interrompit en s'écriant : *Comment donc ! mon oiseau est mort ?* Sire, repartit Anayet, *que votre tête soit sauve : c'est vous-même qui l'avez dit.*

Au bout du faubourg de Deredechte, on trouve la porte d'Abas, qui est une porte nouvelle, que la superstition a fait faire l'an 1669, pour servir à la place d'une autre tout proche, qui est fermée, qu'on appeloit *dervaze kathy* (*dervâzéh qath'i*), qui veut dire *porte de la disette.* Le peuple, réduit au désespoir par la famine qui arriva l'an 1669, n'osant s'en prendre au gouvernement, se mit à crier qu'il falloit condamner cette porte de la disette. Leur sens étoit que la plupart des provisions et des vivres, et surtout le blé, avoient toujours accoutumé d'entrer par là dans la ville, et que n'en venant plus, il falloit s'en prendre à la porte, et on la ferma pour les apaiser. On voit, joignant cette porte d'Abas, le palais de *Hagi bec chirachi* (*Hhâdjy beyg chérâbdjy*), ou chef du gobelet, et le palais de Zeinel begum (*Zâinéh-Beygum*), fille du roi Tahmas, et tante d'Abas-le-Grand. C'étoit une très-belle femme, dont Abas étoit éperdument amoureux, et la vouloit épouser. Plusieurs mollas, et un très-fameux entr'autres, nommé Mir Baguer, en donnoient le fetfa (*fetvâ*), comme qui diroit ap-

prouver la chose, ou déclarer qu'elle est licite; mais les autres mollas, en bien plus grand nombre, indignés du dessein d'un tel inceste, furent un jour en grande foule, armés d'épées, de bâtons et d'autres armes, jeter de grands cris à la porte du sérail, en demandant justice. C'est la coutume d'en user ainsi dans les grands malheurs et dans les rudes oppressions. Abas étant venu à la porte, leur demanda ce qu'ils vouloient. Ils répondirent qu'*ils demandoient la tête d'un chien, d'un infidèle, d'un renégat Mir Baguer, qui renversoit la loi de Dieu, et les livres des prophètes, en permettant au roi d'épouser sa tante; ce qui étoit un péché si exécrable, qu'il n'étoit encore monté dans l'esprit d'aucun infidèle.* Abas-le-Grand se rendit à leur exhortation, et n'épousa point cette dame, quelque passion qu'il eût pour elle. Ces *mollas* savoient peu ce qui se passe parmi les chrétiens, en disant, comme ils faisoient, que le dessein d'épouser sa tante, étoit un exécrable péché qui n'étoit jamais monté dans la tête des infidèles. Les missionnaires auroient pu leur apprendre qu'on n'est pas si scrupuleux à Rome, et que quoique ces sortes d'alliances soient prohibées parmi les chrétiens, l'église romaine ne laisse pas néanmoins d'en accorder des dispenses, dont elle se fait bien payer. La porte d'Abas

mène à un gros canton tout joignant, qu'on appelle *Bide abad* (1), lequel contient huit cent quatre-vingt-trois maisons, huit mosquées, onze caravanserais, cinq bazars et quatre bains.

Proche de la porte d'Abas, l'on en trouve une autre, qui a été faite par un même esprit de superstition. On l'appelle *Dervaze deulet*, *la porte Impériale*, ou *la porte de la grandeur* ou *des richesses*, et ce terme de *deulet* est une des plus nobles épithètes de la langue persane; et celle qu'on donne ordinairement au palais Royal, en l'appelant *Deulet cané* (2), *la Maison des richesses* ou *de la grandeur.* Cette porte Impériale a été bâtie pour servir à la place d'une autre tout proche, qu'on appelle *la porte de la mort*, qui est condamnée depuis près de deux cents ans, à cause d'une grande peste dont la ville d'Ispahan avoit été affligée, que le peuple disoit être venue de la contrée de Guendamon, qui est à dix lieues de là au septentrion, et être entrée par cette porte. D'autres disent que c'est parce qu'on portoit en terre par cette porte ceux qui mouroient de ce fléau. Quoi qu'il en soit, le peuple la fit fermer

---

(1) *Beyd-âbâd*, le quartier des saules. (L–s.)

(2) *Deùlet*, ou *devlét khâunéh :* le premier de ces mots est arabe et non persan : il signifie la puissance, l'autorité souveraine, et quelquefois la maison régnante. (L–s.)

par superstition, et il se croiroit perdu si on la rouvroit, s'imaginant que la peste reviendroit tout aussitôt. Ainsi, lorsqu'Abas-le-Grand, quatre cents ans après, eut fait dessein de transporter son siége royal à Ispahan, et qu'il eut choisi ce quartier pour sa demeure, il ne voulut pas faire rouvrir cette porte de la Mort; mais tout proche, il fit faire cette porte de la Grandeur, ou Impériale. C'est la porte qui est à l'entrée de cette belle allée d'Ispahan, que j'ai décrite (*pag.* 21).

A la gauche, est le palais d'Ahmed bec yuzbachi, ou capitaine des eunuques blancs (*), et un grand portail, qui fait une des entrées du sérail du roi, par une longue allée d'arbres, qui aboutit à un des jardins du palais, qu'on appelle le *jardin des amandiers.* On y voit toujours une garde d'eunuques blancs, qui sont mousquetaires, et la garde du corps. Ils ont là leur quartier, et dans les logis à l'entour du jardin des Amandiers. Il n'y a que le roi seul qui puisse passer par cet endroit à cheval, tout le monde y va à pied; j'entends ceux qui ont affaire au sérail. J'y ai été plusieurs fois; et c'est une fort belle promenade. Ces eunuques blancs sont la principale

(*) *Yùz-bâchy*, sont deux mots turks qui signifient littéralement *capitaine de cent*, centurion. Il paroît que les cent soldats qui formoient la compagnie d'Ahhmed-beyg étoient eunuques. (L-s.)

garde du roi hors du sérail; mais ils n'entrent point dedans. On ne veut pas qu'il y entre d'autres eunuques que des noirs, et encore des plus laids, et des plus affreux, pour ne pas faire naître de mauvais désirs dans le cœur des belles femmes qui y sont renfermées.

C'est là le détail de la ville d'Ispahan, qui est la plus grande et la plus belle ville de tout l'Orient. Les Persans, pour en représenter mieux la grandeur, font ce petit conte, que l'esclave d'un marchand ayant gagné du bien à son service, il s'enfuit avec tout ce qu'il avoit, et se retira en un canton de la ville le plus éloigné, où il leva boutique de même négoce, et il y fut dix ans avant que son maître en découvrît rien. Il y a en cette grande ville des habitans de toutes religions, chrétiens, juifs, mahométans, gentils, ignicoles; et l'on y voit des négocians de toute la terre. C'est aussi la plus docte ville de tout l'Orient, et d'où la science se répand dans tout l'Orient, particulièrement dans les Indes. Mes mémoires portent qu'il y a dans l'enceinte de ses murailles

162 *Mosquées*,
48 *Colléges*,
1802 *Caravanserais*,
273 *Bains*,
12 *Cimetières*.

Sur quoi il faut remarquer qu'en Perse les cimetières sont pour la plupart hors de la ville.

Ils portent aussi qu'il se tue tous les jours deux mille moutons dans la ville, et quinze cents dans les faubourgs, non compris ce qu'on en tue pour la cuisine du roi, qui va à quatre-vingt-dix par jour: ce qui n'est pas beaucoup pour un pays, où l'on ne mange pas d'autre grosse viande que le mouton.

La latitude de cette puissante ville est de trente-deux degrés quarante minutes; la longitude de quatre-vingt-quatre degrés dix-huit minutes, ayant le plus long jour de quatorze heures neuf minutes trente-six secondes. Le climat en est le plus sain qu'en aucun endroit du monde où j'aie été; d'où l'on dit en commun proverbe, que *qui vient sain à Ispahan, n'y sauroit tomber malade; mais que qui y vient malade, ne sauroit y recouvrer la santé*: c'est à cause de l'air qui y est sec et subtil au dernier degré. Il est si sec, même la nuit, aussi bien que le jour, que si l'on met le soir une feuille de papier à l'air, on la retrouve le matin tout aussi sèche qu'on l'y a mise. Le froid et le chaud y sont rudes et perçans dans leurs saisons; mais le froid n'y dure pas plus de trois mois. Il y neige, et il y pleut peu; la pluie la plus abondante est en mars et en avril, produite,

je pense, des vapeurs des neiges fondues. Un vent d'occident y règne doucement tout l'été; il se lève au coucher du soleil, et est si frais la nuit qu'on prend souvent la robe fourrée, et qu'il se faut toujours bien couvrir. Le printemps y commence au mois de février, qui rend l'air fort serein et la terre admirablement belle; car dès la fin du mois, tous les jardins sont couverts de fleurs, les arbres sont en fleurs, particulièrement les amandiers. La sécheresse de l'air de ce pays se remarque particulièrement en ce qui arrive, tant aux hommes qu'aux bêtes, une heure après la mort : l'air entrant dans ces corps repousse l'humidité, qui se resserre entre cuir et chair, et fait enfler le corps excessivement. Il en naît encore un autre accident fort commun; c'est qu'à la fin des maladies, il vient une enflure aux jambes, qui ne se dissipe qu'au bout de quelques semaines: mais en général le climat est excellent, comme je l'ai dit, et les maladies qu'on y contracte, ne sont ni douloureuses ni longues. Celle qu'on appelle *vénérienne*, qui y est fort répandue, ne s'y aperçoit pas sur la peau, l'air dissipant tous les épanchemens de ce venin, qui en sont les signes dans les autres pays. La rouille non plus ne gâte jamais rien à Ispahan; elle n'y est pas même connue. Cette ville est encore à couvert d'un autre

grand fléau, qui est le feu. Comme ses édifices sont de terre, on n'entend jamais dire que le feu s'y mette, et quand il seroit dans une maison, le voisin n'en auroit pas de peur; car le feu s'arrêtant après avoir brûlé la boiserie, les murs qui sont tous de terre, mettent la maison voisine à couvert de l'incendie. Ce qu'il y a de fort admirable dans une si grande ville, et si peuplée, c'est qu'elle subsiste avec abondance et opulence, sans mer et sans rivières. Tout, sans exception, y est apporté sur le corps des bêtes, et il n'y a rien qui ne s'y apporte, les chameaux portant des fardeaux de huit cents pesant. Les Persans appellent ces animaux *les navires de terre* (mais ce qui paroît incroyable, c'est que cette ville tire la plupart de ses vivres, excepté le bétail, de dix lieues à l'entour). On compte dans cet espace quinze cents villages; et, à dire le vrai, la plupart de ses environs sont incomparables en beauté et en fertilité. Il faut se souvenir en cet endroit de la frugalité des Orientaux, parmi lesquels les Persans particulièrement sont à estimer, mangeant beaucoup moins que les Turcs; car d'ailleurs, si on couvroit les tables à Ispahan, comme à Londres, ou à Paris, il faudroit bien faire venir des provisions de plus loin. Les Persans ne mangent de la viande que le soir, et n'en mangent qu'avec

du riz et aussi des légumes. J'ai obervé ailleurs combien leurs chairs sont pleines de suc, de manière qu'on peut dire en général qu'il ne se fait que la dixième partie de la consommation de chair en Perse, qu'il se fait en nos pays par proportion.

Je viens à l'origine de la ville d'Ispahan, à présent le siége de l'empire de Perse. Les auteurs européens veulent que ce soit la célèbre Hécatompyle, la ville à cent portes, fondée par les Grecs: parce que Hécatompyle étoit la capitale du pays des Parthes; mais comment Hécatompyle qui, selon Ptolomée et les autres géographes anciens, étoit à trente-sept degrés cinquante minutes du pôle, pouvoit-elle être Ispahan, qui n'en est qu'à trente-deux degrés quarante minutes? J'observerai là-dessus qu'il faut que Ptolomée, ou ses copistes, se soient mépris au sujet d'Hécatompyle; car il n'y a point de villes au pays des Parthes, qui soit à trente-sept degrés du pôle. D'ailleurs les anciens ont placé Hécatompyle à trois journées de l'Hyrcanie, et Ispahan en est à douze journées. Quinte-Curce dit expressément qu'Alexandre alla en trois jours d'Hécatompyle en Hyrcanie (*). On pourroit pourtant concilier

(*) Q. Curt., lib. VI, cap., III et IV, pag. 398 et 404, 405, édit. *Snakemburg*. (L-s.)

cette contradiction apparente, en disant que la province d'Hyrcanie s'étendoit autrefois du côté d'Ispahan plus qu'elle ne fait, comme elle s'étendoit jusqu'à la Mésopotamie. J'ai remarqué une chose dans ces empires d'Orient, dont l'étendue est si vaste; c'est qu'on étend et qu'on resserre les gouvernemens selon le bon plaisir du souverain; et alors la province dont ils portent le nom, est considérée comme plus grande ou plus petite, selon que s'étend la juridiction du gouverneur; mais j'ai observé aussi une autre chose sur ce sujet, c'est que la nature a fait en Perse la division de la plupart des provinces, soit par de hautes montagnes, soit par de vastes plaines, soit par la qualité du terroir et du climat. Niger se méprend bien davantage en prétendant qu'Ispahan est Ecbatane. Il n'y a pas d'apparence non plus que ce soit l'Aspa (*) que Ptolomée, Pline et Strabon mettent en Parthide à trente-six degrés, parce qu'Ispahan ne s'étend pas tant au nord; mais il y a assez d'apparence que ce soit l'Aspadana de ces illustres géographes, qu'ils placent à trente-

---

(*) Le même géographe place l'Aspadana vers 33° 38' lat. et 86 long. : position qui, comme l'observe très-judicieusement mon estimable confrère M. Olivier, diffère peu de la latitude vraie que des observations modernes et plus précises ont donnée à Ispahân. *Voyage dans l'Empire othoman*, etc., tom. V, p. 277. (L-s.)

trois degrés (*) : ce qui ne diffère que de quarante minutes d'avec la vraie situation.

Les auteurs persans et arabes ont aussi de fort différens sentimens sur l'origine de cette ville. Quelques-uns la croient fondée par Houchend, petit-fils de Noé, qu'ils appellent *Adam II.* D'autres disent que ce Houchend est le second roi de Perse, et la neuvième génération de Noé. D'autres en attribuent la fondation à Juda, un des douze patriarches, ce qu'ils appuient sur ce qu'on trouve que cette ville s'appeloit anciennement *Darel Youda*, c'est-à-dire, *colonie de Juda.* Mais Aboulpharagh (*ci-après, p.* 145)), auteur de l'*Histoire des Arabes*, qui étoit natif d'Ispahan, donne une autre raison beaucoup plus apparente de cette dénomination-là. Il dit qu'autrefois Ispahan se divisoit en vieille et nouvelle ville, la vieille nommée *Hay*, dont Alexandre-le-Grand étoit le fondateur; la nouvelle appelée *el Yehoudié*, comme qui diroit *la Judée*, parce qu'elle avoit été fondée par les Juifs, que Nabucadnezar emmena captifs en Perse. Cette Histoire nomme Nabucadnezar *Baktnasr*, comme qui diroit *heureux aspect. Les Juifs*, dit cet auteur, *étoient la plupart des artisans qui, ayant trouvé l'air, l'eau et*

(*) L'opinion que Chardin combat ici est celle du docte Schekard, p. 179 du *Tarich*, *hoc est*, *Series regum Persiæ*, etc (L-s.)

le terroir de cette ville fort semblables à celui de la Judée, s'y arrêtèrent et y bâtirent une ville, qu'ils appelèrent du nom de leur pays. Mais enfin, selon la plus commune opinion, Ispahan, dans son origine, étoit deux villages, ainsi que je l'ai observé au commencement de ce livre, lesquels, à force de s'agrandir, se joignirent et devinrent enfin une grande ville. Comme tous les auteurs orientaux sont fort exacts à rapporter l'horoscope des villes, ils marquent la naissance d'Ispahan sous l'ascendant du Sagittaire. Ils l'ont représenté pour cela sur le frontispice du château, et au marché Impérial; mais ils ne le peignent pas, comme nous, par une figure moitié homme, moitié cheval; mais moitié homme, moitié tigre, dont la queue est un gros serpent, dans la bouche duquel le Sagittaire tire une flèche. Quoiqu'il en soit de tout ce que nous avons rapporté, il ne paroît pas dans les histoires du pays qu'Ispahan ait été célèbre avant le règne de Tamerlan : on voit seulement qu'elle fut subjuguée par les Arabes sous le califat d'Omar, dans le septième siècle, et que deux cents ans après, une grande peste ayant désolé la ville, les habitans furent s'établir tout proche, sur le bord de la rivière, au village qui porte le nom de *Chehereston* (*Chehrestâun*), c'est-à-dire, *lieu de ville*, qui est ce beau et

grand village dont j'ai parlé (*page* 65), où l'on voit des ruines d'anciens édifices. On y montre entr'autres la place où fut enterré le calife Alrachid qui, ayant été déposé du califat, choisit ce lieu pour sa retraite, et y finit ses jours l'an 531 de l'ère mahométane (*). On trouve encore dans ces histoires que, l'an 420 de cette époque, Aladed-Daulet, vice-roi de Perse, sous les califes de Babylone, tenoit sa cour à Ispahan. Tamerlan la prit en allant à la conquête d'Asie, et la trouvant révoltée, à son retour, il la reprit une seconde fois, et y exerça alors d'horribles cruautés. Il commanda entr'autres à son armée, en approchant de la ville, que chaque soldat eût à lui apporter la tête d'un habitant d'Ispahan; mais comme la plupart avoient pris la fuite, on dit que les soldats ne trouvant plus d'habitans, s'entre-tuoient pour avoir une tête à porter. On conte la même chose de Cotza, roi de Perse, environ l'an 1450 de notre compte. Ces grandes défaites avoient fort diminué la ville; et ce qui lui fut encore plus funeste, c'est que les descendans de Cheik Sephy, prince d'Hyrcanie, étant montés sur le trône, ils établirent leur séjour à Casbin, jusqu'au temps

(*) Le célèbre khalyfe Hâroùn âl-rachid, mourut à Thoùs, ville du Khorâçân, le 3 du mois de djomâdy, 2e. 193 de l'hégire (le samedi 24 mars 809 de l'ère vulgaire). *Abul-Fedæ Annales Moslemici*, tom. II, pag. 92, ex edit. *arab.-latinâ.* (L-s.)

d'Abas-le-Grand qui, étant homme de cœur et de tête, entreprit de reconquérir l'empire de Perse, dont ses ancêtres avoient été presqu'entièrement dépouillés; et comme Ispahan lui parut dans une bien plus belle situation que Casbin, et dans un climat plus tempéré, et d'ailleurs plus proche des provinces que ce monarque avoit en tête de conquérir des premières, comme la province de Perse et les bords du golfe Persique du côté de l'occident, il transporta sa cour à Ispahan, qu'on peut dire qu'il édifia à mesure qu'il conquit son empire. Ce grand prince fit plus; car, afin que la ville eût plus grande abondance d'eau, il fit fendre avec une incroyable dépense une grande montagne à trois journées de chemin, pour donner passage à un fleuve et le faire couler dans celui de Zenderoud, qui est le fleuve d'Ispahan. (*Voyez*, *t. VII*, *p.* 278 *et suiv.*)

Le nom que cette ville porte, est tiré d'*aspacan* (*âspkhân*) par tous les étymologistes. *Aps* signifie *cheval* en persan, et *can*, ou *han*, en langue arabe, signifie *un grand hôtel*, et en tartare un *lieu à recevoir les caravanes*, comme qui diroit *lieu* ou *assemblée de cavalerie*; et l'on a donné ce nom à cette ville, soit à cause de son grand peuple, soit parce que c'étoit le rendez-vous général de l'armée persane.

ADDITIONS DE L'ÉDITEUR.



NOTICE SUR ISPAHAN,

D'APRÈS LES ÉCRIVAINS ORIENTAUX.

La plus profonde obscurité couvre l'origine et la fondation d'Ispahân. Je ne chercherai pas même à examiner quel degré de confiance méritent les conjectures des savans, qui prétendent reconnoître cette ville, soit dans l'*Aspa*; soit dans l'*Aspadana* de Ptolémée. En supposant que l'une de ces deux opinions eût tout le degré de certitude qui me paroît leur manquer, nous ne parviendrions pas encore à répandre la plus foible lumière au milieu des ténèbres dont nous nous plaignons, puisque les écrivains de l'antiquité gardent le silence sur les villes d'*Aspa* et d'*Aspadana*. Contentons-nous donc des renseignemens que nous fourniront les auteurs persans et arabes, et reconnoissons d'avance l'incertitude et l'insuffisance de ces renseignemens. Les uns, comme l'auteur du *Djihân-ârâ* (*), placent Ispahân au nombre des monumens, qui attestent la puissance de Themoùrâz, *vainqueur des démons*. Mais à quelle

(*) Ouvrage publié en persan et en anglais, par M. le major Ouseley en 1799, sous le titre de *Epitome of the antient History of Persia*, *in*-12, un vol.

quelle époque vivoit ce troisième roi de la dynastie des Pychdâdyens ? Nous l'avons placé vers le neuvième siècle avant J. C. (1), d'après une opinion plus répandue que certaine; d'autres, et Hhamd-oûllah (2) est de ce nombre, pensent que Thehmoùraz ne construisit qu'une portion des quatre bourgs ou villages, dont la réunion forma, dans la suite, la ville d'Ispahân. Ces bourgs se nommoient Kirân, Koùchek, Tchoubâréh et Derdecht. Les deux derniers ont donné leurs noms à deux quartiers de l'Ispahân moderne. Les historiens ne désignent pas ceux de ces bourgs, qui furent bâtis par Djemchyd, successeur de Thehmoùraz. On prétend qu'ils étoient originairement isolés et séparés par des terres labourées; mais qu'ayant acquis des accroissemens successifs, ils finirent par se toucher, et ne formèrent qu'une seule ville qui est Ispahân. Kaï Qobâd, premier roi de la dynastie Kayânyenne, fixa sa résidence dans cette ville vers le cinquième siècle avant l'ère chrétienne, et en fit la capitale de l'Iyrân (le royaume de Perse). Un grand nombre d'habitans vint s'y établir; les constructions nouvelles qu'on y éleva, remplirent les espaces vides qui existoient encore entre quelques-uns des quatre bourgs primitifs; la nouvelle ville acquit dès-lors une grande étendue.

---

(1) Voyez notre Précis historique sur la Perse, placé au commencement du premier volume de cette édition.

(2) *Nozahat âl-Qoloùb*, f°. 71, *vers.* et *suiv.* du n°. 127 des manuscrits persans de la Bibliothèque Impériale.

Suivant Yâqoût (1), Aboùl-Fédâ (2), âl-Qazoùyny (3) et Ebn âl-Maqryzy (4), la ville d'Ispahân se nommoit autrefois Djayy. Quelques manuscrits portent Hhay, et j'ai tout lieu de croire que cette leçon est mauvaise ; car on lit dans l'*âl-Mérâssed*, extrait du *Mo'adjem âl boldân* d'Yâqoût, que « Djayy est l'ancienne ville d'Issbahân, nommée aujourd'hui Médynéh (la ville), ou Chehrestân (le site de ville en persan), puis la Juiverie. De la Juiverie à Djayy, on compte deux milles : cet espace est maintenant inhabité ». On attribue à Alexandre la fondation de Chehrestân, qui me paroît avoir été formé des quatre bourgs mentionnés ci-dessus, comme le nom semble l'indiquer ; car ce mot persan signifie site, emplacement de ville. On dit aussi qu'Alexandre environna Chehrestân de murailles flanquées de 360 tours, une pour chaque quartier. Ces tours servoient à la fois et de défense pour les quartiers, et de refuge aux habitans, quand ils éprouvoient quelques calamités (5).

---

(1) *Al-Mérâsséd âl-éthlâ'a*, au mot *djayy*, n°. 1703 des manuscrits orient. de Leyde. Chardin, t. VII, p. 275, parle des montagnes de Djay âbâd. Voyez aussi ci-après, pag. 157.

(2) *Taqoùym âl-boldân*, table de l'I'râq. Chardin cite ci-dessus, pag. 142, Aboùl-Faradje. Pour moi, je n'ai trouvé dans les textes arabe et syriaque de cet historien chrétien, nuls détails sur la fondation d'Ispahân.

(3) *A'jâïb âl-boldân*, p. 191 du n°. 899, Arab.

(4) *Description de l'Egypte*, etc., citée tom. II, pag. 16 de la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy.

(5) *A'jâïb âl-boldân* : loco citat.

A deux mille de Hhaï, ou plutôt Djayy se forma par la suite une autre ville nommée Yéhoùdyéh, la Juiverie Ces deux villes se nommoient déjà Isspahân du temps d'Ebn-Hhaùqâl (1), dans le dixième siècle de l'ère chrétienne. Voici l'origine de cette seconde ville qui étoit plus grande que la première. « Quand Bakht-Nassar » (Nabuchodonosor) dit Ebn âl-Maqryzy eut em- » mené les juifs de Jérusalem, et ruiné cette ville, il » conduisit les habitans dans l'I'râq, et les établit dans la » ville de Hhaï (*lisez* Djayy), qu'on nomme aujourd'hui » Issfahân. » Al-Qazoùyny (2) donne sur ce fait des détails qui méritent d'être consignés ici. « Parmi les prisonniers que Bakht-Nassar emmena de Jérusalem, il y avoit des hommes très-versés dans les opérations commerciales et expérimentés dans les arts. Arrivés sur le territoire d'Issfahân, ils le trouvèrent pour l'eau, l'air, et le sol parfaitement semblable à celui de Jérusalem. Ils le choisirent donc pour y fixer leur demeure, y élevèrent de nombreuses constructions, de manière que Yéhoùdyéh (ou la Juiverie) devint une ville dont le sol est du Kohhol, l'herbe du safran, et où les mouches n'ont d'autre poison à redouter que le miel. »

« Issfahân, dit Ebn Hhaùqâl (3), est composé de deux villes, l'une se nomme *Yéhoùdyéh* (la Juiverie), et l'autre *Chéhrestân* (place de la ville). Elles sont séparées l'une

---

(1) *Méçâlek él-Mémâlek*, pag. 121 du manuscrit de Leyde.

(2) *A'djâïb âl-Boldân*, pag. 192. Voyez aussi le *Khérydét él-a'djâïb*, pag. 295 du manuscrit arabe 590.

(3) Page 120 du manuscrit de Leyde.

de l'autre d'environ deux milles, comme Cordoue et Zara. Toutes deux sont bâties en terre. Yéhoùdyéh est la plus grande; mais du reste parfaitement semblable à Chéhrestân. »

Si l'on en croit Aboùl-Fédâ (1), « la plus grande » partie de Chehrestân a été détruite, et la ville nom- » mée *Yéhoùdyéh* a continué d'être florissante ; c'est la » grande ville d'Issfahân. » Cette assertion se trouve justifiée par un passage de l'Histoire universelle du même écrivain (2). Il nous apprend que « O'mar s'empara d'Issfahân en l'an 21 de l'hégire » (641-2 de l'ère vulgaire), et c'est le plus ancien renseignement historique et authentique que nous ayons sur Ispahân. Benjamin de Tudèle, qui visita Ispahân vers le milieu du douzième siècle, c'est-à-dire, plus de deux siècles après Ebn Haùqâl, et plus d'un siècle avant la naissance du savant prince de Hhamâh : ce juif, dis-je, ne fait nulle mention de la Juiverie, et ne parle que d'Ispahân, capitale de tout le royaume de Perse. « Elle a, dit-il (3), douze milles d'étendue, et renferme près de quinze mille Israélites, qui ont pour rabbin Sar-Chalom. »

Cette ville demeura 298 années lunaires, sous la domination des Khalyfes, et passa en 320 de l'hégire (931-2 de l'ère vulgaire), sous celle d'E'mâd êd-Daù-

(1) *Taqoùym âl-Boldân*, table de l'*I'râq A'djemy*.

(2) Tome I, pag. 249 de l'édition arabe-latine, publiée par M. Adler, sous le titre d'*Annales Moslemici*, etc.

(3) *Itinerarium D. Benjaminis cum versione et notis* Constantini Lempereur, pag. 96.

lah, un des princes Bouyydes, qui profitèrent de la foiblesse des khalyfes de Baghdâd pour s'emparer de différentes provinces de la Perse, et s'y ériger en souverains. Rokn êd-Daùlah Hhaçan ben Boùyyéh, qui s'étoit rendu maître d'Ispahân vers l'an 344 de l'hégire (955-6 de l'ère vulgaire), ceignit cette ville d'une muraille qui avoit vingt et un mille pas arabes de circuit. Ces pas équivalent aux pas persans. Cette muraille fut élevée sous l'ascendant du Sagittaire. La ville fut divisée en quarante-quatre quartiers et en douze seulement, suivant le géographe turk (*). Chacun de ces quartiers étoit aussi vaste qu'une ville, et renfermoit un grand nombre de colléges, de couvents, de fondations pieuses. Parmi ces édifices, on distinguoit l'ancien palais du sulthân Mohhammed, le Seldjoùqy de dans le quartier de Gulbâr. A l'entrée de ce palais, on voyoit une idole de pierre du poids de dix mille *man*. C'étoit la plus grande idole de l'Inde. Les idolâtres l'auroient rachetée, et auroient donné en échange dix fois son poids d'or et de perles; mais le sulthân refusa constamment de la leur vendre; et, pour l'honneur de la religion, la renversa la face contre terre, et en fit le seuil de la mosquée.

Nous ne suivrons pas cette ville à travers les nombreuses vicissitudes qu'elle a éprouvées depuis que le célèbre sulthân Mahhmoùd Sebeqteguy, fondateur d'une puissante dynastie eut enlevé Ispahân en 1029

(*) Hhâdjy Khalfah dans le *Djihân numâ*, pag. 289 de l'édition imprimée à Constantinople.

de l'ère chrétienne aux princes Bouyydes, qui avoient su se concilier l'amour des habitans, et qui emportèrent leurs regrets. Nous remarquerons seulement qu'après avoir gémi sous différens maîtres, et essuyé plusieurs sacs et pillages de la part des Mogols de Djenguyz-Khân et des Tatârs, de Tymoùr et autres armées de conquérans, elle passa, avec la majeure partie de la Perse, sous la domination d'Ismaël Sséfy, premier monarque de sa dynastie. En 998 de l'hégire (1589-90 de J. C.), A'bbâs Ier du nom, y transporta le siége de l'empire, qui avoit été précédemment fixé à Sulthânyéh et à Qazoùyn. On a vu, dans le texte de Chardin, la description des nombreux monumens dont le monarque persan enrichit sa nouvelle capitale. Les grands, qui vouloient lui plaire, imitèrent son exemple. Allâh-Veyrdy Khân construisit un pont magnifique, d'autres élevèrent et dotèrent des mosquées, des kâravânsérâys : enfin, Ispahân acquit, sous le règne d'A'bbâs Ier, sous Sséfy Ier et sous A'bbâs IIe, une splendeur, dont un siècle entier d'abandon et de révolutions n'a pu effacer entièrement les traces. Une partie des beaux édifices, décrits par Chardin, est encore sur pied, à la vérité dans un état de délabrement, plus affligeant encore pour le voyageur instruit qui les contemple, que pour l'apathique Persan, qui s'assied avec indifférence sur leurs décombres, ou qui cherche parmi ces décombres les matériaux de sa frêle et passagère demeure. Les manufactures d'Ispahân sont encore renommées aujourd'hui pour les étoffes de coton, et même pour celles de

laine. On y fabrique aussi des armes très-estimées, surtout pour la trempe de l'acier.

C'est maintenant encore le chef-lieu du gouvernement d'un beyglerbeyg qui dépend du *Châh*, ou roi de Perse, résidant à Thehrân (1). J'ai indiqué plus haut, tom. VII, pag. 273, la population actuelle de cette ville, dont les immenses ruines attestent l'ancienne splendeur, comme on peut en juger par la relation de M. Olivier.

Mais continuons de rassembler les trop foibles détails que les auteurs orientaux nous offrent sur la position, le climat d'Ispahân et les productions de son territoire. « Ce territoire, dit Hhamd - oûllah (2), se » nomme *Toùménéïn Isspahân* (les deux toumâns d'Is- » pahân). Il contient trois villes; savoir: Isspahân, Féy- » roùzân et Fâriqân.

» Isspahân est placé, par quelques géographes, dans » le quatrième climat (on sait que les Arabes, d'après les Grecs, sans doute, divisent la terre en sept climats); mais, d'après les mesures de latitude et de » longitude prises par des hommes expérimentés, » on a reconnu que cette ville se trouve dans le troi- » sième climat; sa longitude mesurée des îles For- » tunées, est de 106° 40', et sa latitude ou distance » de la ligne équinoxiale est de 32° 25'. » Cette der-

(1) Voyez ci-après 162 une notice sur cette capitale moderne de la Perse.

(2) *Nozahat ál-Qoloùb*, pag. 68 et suiv. du manuscrit 127 persan de la Bibliothèque Impériale.

nière mesure est d'une précision surprenante, puisque les observations de nos astronomes modernes, ont fixé la latitude d'Ispahân à 32° 24' 34''; mais d'après les mêmes observations, sa longitude se trouvant fixée au 49° 30' du méridien de Paris (69° 30' des îles Canaries). On pourroit soupçonner une erreur dans les chiffres des quatre manuscrits du Nozhat âl-Qoloùb que j'ai consultés, si l'on ne connoissoit l'incertitude des Orientaux, touchant la position de leur premier méridien.

Al-Qazoùyny (1) n'hésite point à placer Ispahân au premier rang des plus grandes et des plus célèbres cités du monde sans exception. « On y trouve réunies la beauté du sol, la salubrité de l'air, la douceur de l'eau, la pureté de l'atmosphère, la santé du corps, la beauté physique, et les dispositions intellectuelles pour les sciences et pour les beaux-arts, de manière qu'on a raison d'affirmer que tous les genres d'industrie sont portés au plus haut degré de perfection dans Issfahân. Les habitans des autres pays n'en approchent pas. »

Ebn Haùqâl (2) avoit désigné, avant le précédent, Ispahân comme la ville du Belâd êl-Djébâl (ou pays des montagnes), où il règne le plus d'aisance, comme la plus vaste, toutefois après la ville de Rey, qui ne l'emportoit sur elle que par l'étendue des murailles; car le même Voyageur-géographe n'établit plus de

(1) *A'djâïb âl-Boldân*, f°. 191, et le *Necheq êl-âzhâr*, etc. d'Ebn Ayyâs, pag, 148 du n°. 899, Arab.

(2) *Meçâlik êl-Mémâlik*, f°. 120 du manuscrit de Leyde.

restriction, quand il s'agit d'indiquer Ispahân comme la ville la plus riche de l'I'râq A'djémy, la plus commerçante, celle où il venoit le plus d'étrangers, celle qui offroit le plus de commodités et de jouissances de toute espèce. C'étoit, de son temps, c'est-à-dire au commencement du dixième siècle de l'ère chrétienne, l'entrepôt de la province de Fârs et de l'I'râq A'djémy, du Khorâçân et du Khoùzistân. Il ne se trouvoit pas dans tout l'I'râq A'djémy de canton qui fournît une aussi grande quantité d'objets d'exportation. On en tiroit des moires, des étoffes de soie, semblables à celles qui se fabriquent dans la ville de Vech, dont elles portent le nom, et beaucoup d'autres étoffes de soie et de coton que l'on expédioit pour l'I'râq A'raby, pour le Fârsistân, et pour le reste de l'I'râq A'djémy, pour le Khorâçân, pour le Khoùzistân. « Leurs tisserands, selon Al-Qazoùyny (*), savent fabriquer des voiles de coton de quatre coudées en carré, et qui ne pèsent pas plus de quatre mesqâl (environ cinq gros). Il n'y a pas de moire qui puisse soutenir la comparaison avec celle qu'on fabrique à Ispahân, soit pour la bonté intrinsèque de l'étoffe, soit pour l'éclat et la variété des ondes. On loue aussi le talent des fourbisseurs pour la fabrication de l'acier, et l'art de damasquiner, art dans lequel ils n'ont pas d'égaux. On vante surtout

(*) *A'djâïb âl-Boldân*, f°. 191. *Necheq él-âzhâr*, p. 147.

l'adresse de leurs potiers qui fabriquent des vases susceptibles de contenir huit rothl ou livres, c'est-à-dire, quatre pintes d'eau, et ne pèsent pas plus de quatre mesqâl. » D'après cela, s'écrie notre auteur, formez-vous une idée de l'industrie des Issfahânyens. On ne s'avisera pas certainement de leur contester, dans les sciences, la même supériorité qu'on leur reconnoît dans les arts. Les jurisconsultes, les littérateurs, les astrologues et les médecins y sont beaucoup plus nombreux que partout ailleurs, et jouissent d'une réputation méritée. Leurs poëtes sont recommandables, surtout pour la douceur et l'harmonie de leur style, la beauté des idées, la nouveauté des comparaisons, et par la manière vraiment merveilleuse dont ils improvisent.»

Ispahân a donné naissance à une multitude innombrable d'écrivains, dont la seule nomenclature seroit trop longue pour trouver place ici. Nous nous bornerons à citer Aboùl-Faradje A'ly ben âl-hhocéïn mort en 356 de l'hégire (966-7), auteur de l'*Aghâny*, ouvrage écrit en arabe, formant quatre gros volumes *in-folio*, et renfermant beaucoup d'anciennes chansons historiques des Arabes avant Mohhammed. Chaque chanson est accompagnée d'une notice historique ou commentaire. Ce Recueil, qui coûta cinquante années à l'auteur, offre les renseignemens les plus curieux sur la religion, l'histoire et les mœurs de ces temps reculés (*).

(*) La Bibliothèque Impériale possède un excellent exemplaire de cet ouvrage en quatre grands volumes *in-fol.*

Pourquoi faut-il que les heureuses dispositions des Ispahânyens et leurs talens aussi rares que variés, soient obscurcis par un caractère peu estimable, et par des penchans qui le sont encore moins? On les accuse d'avoir l'humeur querelleuse, et beaucoup de propension à la sédition et à la révolte. Il y eut souvent dans leur ville des rixes sanglantes entre ceux qui suivoient la doctrine de l'îmâm Châfé'i, et les partisans d'Aboù-Hhanyféh. L'animosité, de part et d'autre, étant portée au comble, les derniers invoquèrent le secours des Tatârs, favorisèrent l'invasion de Tymoùr (vulgairement nommé Tamerlan), et 70,000 habitans chafé'ytes périrent dans le sac de cette malheureuse ville, qui eut lieu le lundi 6 de zoùl-qa'déh 789 (21 octobre 1387 (*). Loin de garantir le discernement des Tatârs dans cette lamentable circonstance, nous avons tout lieu de croire que les Hhanéfytes ne furent pas plus épargnés que leurs antagonistes; et les vainqueurs occupés de massacrer et de piller, remirent au Prophète le soin de distinguer les orthodoxes des hérétiques. Les soixante-dix mille têtes persanes furent rassemblées hors des murs d'Ispahân, et servirent à construire ensuite des tours dans différens endroits de la ville. Quelque terreur qu'une pareille exécution ait pu inspirer aux habitans, leur caractère n'a point changé,

---

(*) Pag. 87 de la *Vie de Tymour*, composée d'après les écrivains orientaux, et placée à la tête de ma traduction des *Instituts politiques et militaires* de ce conquérant.

et les relations des voyageurs offrent mille preuves de l'animosité qui existe entre les Ni'met Olahy et les Hhaïdéry, deux factions qui divisent encore aujourd'hui cette ville. L'excessive piété, ou, pour m'exprimer avec plus de justesse, le fanatisme ne contribue nulle part à purifier les mœurs, puisque les auteurs orientaux s'accordent à censurer celles des Ispahânyens. Ils leurs reprochent surtout d'adresser indistinctement leurs hommages aux deux sexes, et assurent que tous les agrémens de la ville ne peuvent balancer l'horreur qu'inspire la dépravation des habitans. Aussi un poëte a-t-il raison de s'écrier :

Qu'est-ce qu'Ispahân avec toute son abondance ?
Il n'y manque que des gens de bien.
Tout y seroit parfait,
S'il ne s'y trouvoit pas d'Ispahânyens.

Le poëte Kémâl êd-Dyn Isma'ël l'Ispahânyen, s'exprime ainsi sur sa propre patrie :

Tant qu'existeront Derdecht et Djoùbâréh, on ne parviendra pas à prévenir les rixes et les meurtres.
Souverain du ciel et de la terre, envoies-y un souverain insatiable de sang,
Pour qu'il change Derdecht (la porte du désert) en désert, et fasse couler un fleuve de sang à Djoùbâréh.

Le Zendéh-roùd (*fleuve vivace*), nommé aussi Zâyendéh-roùd (*fleuve vivifiant*), qui coule dans la partie méridionale de cette ville, fournit un grand nombre de

petits canaux qui la traversent en différentes directions. Les puits n'ont que cinq ou six coudées de profondeur, et l'eau qu'on en tire ne le cède pas à celle du fleuve pour la vertu digestive. Tous les grains qu'on sème et qu'on cultive dans les environs, y réussissent souvent mieux que dans leur sol natal, et toujours aussi bien, à l'exception pourtant des grenades qui ne valent rien, ce qu'il faut attribuer à la trop grande bonté de l'eau et de l'air. Ce fruit ne réussit que dans les climats infects. On aura une idée de celui d'Ispahân, quand on saura que la peste y exerce rarement ses ravages, que la terre conserve exempts de putréfaction, et même d'altération pendant des années entières, les corps, les grains, et autres objets qu'on peut lui confier. La chaleur et le froid y sont également modérés : il y pleut rarement ; le tonnerre n'y gronde presque jamais. Enfin, les tremblemens de terre y sont peu fréquens, et l'on construit les bâzâr indifféremment avec des toits ou à ciel découvert. Un climat aussi sain doit avoir une heureuse influence sur la santé des habitans, et sur la qualité des végétaux. La paralysie y est une maladie inconnue. Nous avons donné ci-dessus, p. 152 et suiv. de plus amples détails sur les qualités physiques et morales des Ispahânyens. Terminons ce que nous avons à dire des productions de leur sol. Le blé et les autres grains y sont à fort bon marché, et ne craignent, ni les charençons, ni tout autre insecte malfaisant. Les fruits, malgré leur beauté et leur goût exquis, s'y donnent à vil prix, principalement les pommes, les coins,

les prunes de différentes espèces, les abricots, les cerises; mais les melons surtout y sont excellens. Tous ces fruits ont la chair tellement sucrée, qu'on ne peut en manger sans boire de l'eau. Au reste, quelque quantité qu'on en mange, on ne craint jamais d'être incommodé. Les habitans en font de nombreuses et considérables expéditions pour les Indes et pour l'Anatolie. On assure comme un fait certain et digne d'être remarqué, que les pommes venues dans le territoire d'Ispahân, n'ont pas une odeur remarquable; mais que dès qu'elles en sortent, elles acquièrent un parfum tel, que s'il en reste une seule dans toute la kâravane, on ne cesse de la sentir. On peut les conserver une année entière aussi fraîches que si elles venoient d'être cueillies. On y mange aussi une espèce de poire inconnue ailleurs, et qui est le produit du poirier enté sur le saule égyptien. Ces poires ont un goût exquis. Ce canton fournit aussi de safran tout l'I'râq, ainsi que le Khorâçân.

Les contributions d'Ispahân furent fixées par un diplôme des empereurs mogols, et se montoient en l'an 35 de l'ère îlkhânyenne, à la somme de 35 toumâns, et à 2,360, en 1626 de notre ère. Son territoire se divise en huit cantons, renfermant quatre cents villages, sans compter les terres labourables qui dépendent de ces villages:

1°. Le canton de Djayy est situé dans les environs de la même ville, laquelle, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, pag. 145, paroît lui devoir son origine.

Il contient soixante-quinze villages, parmi lesquels se trouvent Théhrân, qu'il ne faut pas confondre avec la capitale moderne de la Perse. Mâryânân, Khâvânân et Chehrestân, que l'on nomme le nouvel Isspahân, et dont la fondation remonte à Alexandre le grec. Les édifices en furent réparés par Féyroùz le Sâçânyde;

2. Le canton de Mârbyn composé de cinquante-huit villages, tels que Djouzân, Qarthemân, Andân, etc. grands districts. C'est réellement un immense jardin formé de jardins particuliers contigus les uns aux autres.

> Mârbyn est une esquisse du paradis d'Irem;
> Le soleil qui l'éclaire, etc.

On voit encore dans ce canton un château construit par Thehmoùraz Dyoù-bend (vainqueur des démons) de la dynastie des Pychdâdyens. On dit qu'il fut changé en temple du feu, par Behmen, fils d'Isfendyâr;

3°. Le canton de Kerâdje est composé de trente-six villages : Dechty, Achkâvend, Feyzâdân, sont les plus considérables. C'est un grand jardin composé de plusieurs petits qui se tiennent aussi bien que les villages;

4°. Le canton de Qahâb, composé de quarante arrondissemens, parmi lesquels on distingue Heftoùyéh, Rârân et Qahdjâristân. On n'y boit que de l'eau de canaux souterrains; voilà pourquoi ce canton se nomme Qahâb (*);

(*) Ce mot ne se trouve pas dans les Dictionnaires; mais une main persane a ajouté sur la marge de la page 575 du

5°. Le canton de Berkhâr, où l'on compte trente-deux villages, dont le principal se nomme Djuz. On y boit aussi de l'eau de canaux souterrains. L'eau tirée du Zendéh-roùd abreuve aussi d'autres cantons. Behmen, fils d'Isfendyâr, y a fait élever un pyrée;

6°. Le canton d'Alnedjân consiste en vingt villages: dont Koùbân, Doùlydjân et Gulchâd sont les plus remarquables;

7°. Le canton de Béraân se compose de quatre-vingts villages, parmi lesquels nous nous contenterons de citer Achkychân, Bersyn, Beyn, etc.: Aznân est le plus grand;

8°. Le canton de Roùyd-Chetyn, où l'on compte jusqu'à soixante villages, dont les plus importans sont Fârfân, ou Farqân, petit bourg, ou faubourg du chef-lieu. Oùérzénéh, Achkérân et Kemendân, qui est le plus grand.

Quoique nous nous soyons bornés à désigner ces villages ou bourgs comme de simples cantons (Qaryéh), il y en a dans le nombre qui passeroient pour de grandes villes, dans tout autre pays que celui-ci, puisque chacun de ces chefs-lieux a dans sa dépendance plus de mille maisons, des marchés, des mosquées, des couvens, des bains publics. Parmi les tombeaux des personnages célèbres, on y distingue celui du Cheykh A'ly Sehel d'Ispahân, ou, suivant un de mes quatre manuscrits, celui Aboù Synâ (Avicenne).

Nozahat âl-Qoloùb, n°. 139 des manuscrits persans, *qanoùât* (canaux souterrains), pour expliquer le mot *qahâb*.

DISTANCE

DISTANCE D'ISPAHAN A QUELQUES ENDROITS DE L'I'RAQ A'DJEMY, OU PERSIQUE.

D'Ispahân à Ardestân, 34 farsangs,
———— à Djerbâdqân, 31,
———— à Délindjân, 35,
———— à Rey, 86,
———— à Qazoùyn, 92,
———— à Qom, 52,
———— à Qomichah, frontière de la province de Fârs, 14,
———— à Kâchân, 32,
———— à Kerdje, 45,
———— à Lordkân dans le grand Lour, 35,
———— à Nethyr, 20,
———— à Nabyn, 26,
———— à Hemadân, 62,
———— à Nehâvend, 74,
———— au grand Lour, 45,
———— au petit Lour, 66,
———— à Chehr Feyroùzân, 6,
———— à Sâvah, 64,
———— à Sulthânyéh, 66,
———— à Yezdedjerd dans le grand Lour, 66,
———— à Iydedje dans le grand Lour, 45.

NOTICE SUR THÉHRAN,

CAPITALE DE LA PERSE,

D'APRÈS LES AUTEURS ORIENTAUX.

La ville de Théhrân (ou Tehrân, suivant quelques écrivains arabes), aujourd'hui capitale du royaume de Perse, est située dans l'I'râq persique, et faisoit partie autrefois du canton de Rey (1), dont elle est distante d'à peu près un farsang (2), ou une lieue et demie, et à environ 38 lieues sud de la mer Caspienne. L'air y est meilleur, et l'on y trouve les mêmes fruits, les mêmes productions que dans la ville de Rey. L'époque de la fondation de Théhrân nous est inconnue : elle ne doit pas cependant remonter à un siècle bien reculé, si nous en jugeons d'après le silence des géographes anciens et modernes : nous dirons même des géographes orientaux ; car Ebn-Hhaùqâl et âl-Maç'oùdy, qui paroissent avoir visité dans le dixième siècle de Jésus-Christ, et qui ont décrit soigneusement la ville et les environs de Rey, ne font nulle mention de Théhrân ; les plus

---

(1) Voyez sur cette ville le tom. II, pag. 410 et suivantes.

(2) *Kitâb âl-mérâssed âl-êthlâ'a.* Abrégé du *Mo'adjem âl-Boldân*. Manuscrit de Leyde, n°. 1703, au mot *Théhrân*. *Nozhat âl-Qoloùb*, p. 80, du manuscrit persan 127, et 77 du n°. 128.

anciens renseignemens que nous connoissions sur Théhrân, sont consignés dans le *Mo'adjem âl-Boldân*, dont l'auteur florissoit dans le douzième siècle de l'ère vulgaire (1). Théhrân alors n'existoit que sous terre, on ne pouvoit y entrer qu'avec la permission des habitans. Ils étoient encore dans cet état à demi-sauvage, au quinzième siècle. Suivant l'*A'djâïb âl-boldân* (2), « Théhrân est un canton considérable des dépendances de la ville de Rey : il contient beaucoup de jardins remplis d'arbres fruitiers. Les habitans demeurent dans des maisons souterraines semblables à des caves. Quand l'ennemi fait une invasion dans leur pays, ils se cachent dans ces asiles, d'où il est impossible de les débusquer et de les faire sortir, quand même on les y bloqueroit plusieurs jours de suite. A peine les troupes sont-elles retirées, qu'ils sortent de leurs repaires, et se mettent à piller, à assassiner sur les chemins. Ils sont continuellement en état d'insurrection, et en révolte ouverte contre leur souverain, cependant il n'y a d'autres moyens à employer pour les contenir que les bons traitemens et la douceur. On compte dans ce canton douze hameaux, qui sont toujours en

(1) Chéhâb êd-dyn Aboù A'bdâllah Yâqoùt, fils de A'bdâllah, natif de Hhamah en Syrie, en 575 (1179-80).

(2) Par le qâdhy O'mâd êd-dyn Aboù Yahhya Zakaryâ, fils de Mohhammed, fils de Mahhmoùd l'Anssaryen, natif de Qazoùyn, mort le 7 de mohharrem 682 (mercredi 7 avril 1283 de l'ère vulg). Voy. f°. 231 et 232 du n°. 899 arab. de la Bibl. Imp., et 201 du n°. 397 des manuscrits orientaux de Saint-Germain-des-Prés, transportés à la Bibliothèque Impériale.

guerre les uns avec les autres. Quand ils paroissent disposés à obéir au sulthân, le gouverneur rassemble les chefs de ce canton pour leur demander le tribut ; s'ils consentent à l'acquitter, l'un apporte un coq, l'autre une poule, et ils disent : « Voici la valeur d'un » dynâr » ; et c'est la manière dont ils paient le tribut : il faut ou l'accepter, ou renoncer à rien recevoir ; car on ne peut jamais obtenir d'eux qu'une soumission apparente. Ils emploient pour labourer le hoyau au lieu de bœufs, de peur que les percepteurs des contributions ne s'emparent de ces animaux. C'est pour la même raison qu'ils ne se servent pas de bêtes de somme, qui pourroient devenir aussi la proie de leurs nombreux ennemis. Leur pays est très-fertile, surtout en fruits qui sont d'une beauté telle, qu'on n'en trouve pas de comparables dans les autres contrées. »

Yâqoût (1), Al-Bâkoùy (2), Hhamd-oûllah (3), Ahhmed Râzy (4) et Hhâdjy Khalfah (5), s'accordent à

---

(1) *Mo'adjem âl-Boldân*, cité dans ma note précédente.

(2) *Telkhys âl-âtsâroù a'djâïb êl-mélik él-qahâr*, par A'bdoûl-Rechyd ben Ssâlehh ben Noùry, âl-Bâkoùy, fº. 25 du manuscrit arabe, nº. 585 de la Bibliothèque Impériale, et t. II, p. 277 des notices des manuscrits de la même Bibliothèque.

(3) *Nozahat âl-Qoloùb*, pag. 77 du nº. 128 des manuscrits persans de la Bibliothèque Impériale.

(4) Ahhmed Râzy, auteur d'une excellente Cosmographie biographique, relative principalement à l'Inde, composée en persan, sous le titre d'*Heft Iqlym* (les sept climats) en 1002 de l'hégire (1593-4 de l'ère vulgaire), fº. 294, du manuscrit de la Bibliothèque Impériale.

(5) Musthafa, fils d'Abdâllah, savant othomân, surnommé

nous représenter les anciens habitans de Théhrân comme des Troglodites à demi-sauvages, toujours en guerre avec leurs voisins, et à vanter la fertilité de leur pays. « Le grand nombre de ruisseaux d'eau vive, d'arbres touffus, de jardins, émules du paradis, font de Théhrân, dit Ahhmed Râzy (*), un séjour incomparable. Au nord se trouve un petit canton montagneux nommé Chamyrân, digne de faire partie du séjour des génies :

L'air qu'on y respire est imprégné des plus doux parfums,
Le sol est diapré et nuancé comme le satin,
Le ciel parsemé de nuages étincelans des plus vives couleurs;
Nul pays n'est comparable en beauté à celui-ci.

On nommoit autrefois ce canton montagneux le flambeau de l'Iyrân ou de la Perse.

» A deux farsangs (environ trois lieues) plus loin, est situé un autre canton également montagneux, nommé Kandoufalqân, qui, par la quantité de ses ruisseaux, de ses arbres, de ses fruits, et autres avantages, pourroit être regardé aussi comme le verger des génies. On en vante surtout les poires et les pêches que leur goût exquis rendent un meuble de la bouche aussi indispensable que la langue.

---

aussi Kâteb Tchéléby, auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citons ici sa Cosmographie turke, intitulée *Djihân numâ*, Miroir du Monde, pag. 92 de l'édition publiée à Constantinople en 1730, un vol. *in-folio*.

(*) *Heft Iqlym*, f°. 395.

» Ce fut sous le règne de Châh Thahmâsp, de la dynastie des Sséfy, et conséquemment vers le milieu du seizième siècle que Théhrân fut érigée en ville. La beauté de sa situation, la richesse de ses marchés, le nombre des ruisseaux qui l'arrosent et des jardins qui l'environnent, lui valurent cet avantage. » — Cette ville a eu plus d'une fois l'honneur de recevoir les rois de Perse (1). Cependant ils n'y avoient pas fait élever de palais ; et A'bbâs-le-Grand avoit juré de n'y rentrer jamais : il fit même proclamer des imprécations contre le père de quiconque y entreroit, parce qu'il y étoit tombé gravement malade. Les fruits qu'il avoit mangés lui avoient donné un flux de sang que ses médecins eurent beaucoup de peine à guérir. Quelques écrivains attribuent l'indignation de A'bbâs contre Théhrân, à la réception mesquine que lui firent les habitans. Ce monarque y avoit pourtant établi un khân, ou petit gouverneur chargé d'administrer, non-seulement la ville, mais toute la province qui porte son nom, laquelle renfermoit plusieurs autres villes moins importantes, et s'étendoit jusqu'à la route de Feyroûz-Koûh.

Pietro della Valle (2) trouva que Théhrân avoit une plus grande étendue que Kachân, mais n'étoit pas à beaucoup près aussi peuplée ; car une grande

---

(1) *Djihân-numâ*, *ubi suprà*.

(2) Tome III, pag. 435, et 436 de ses *Voyages*, édit. *in*-12, lettre datée d'Ispahân, mai 1618.

partie de cette ville est remplie de jardins arrosés par de nombreux ruisseaux qui descendent des montagnes voisines, et contribuent étonnamment à la fertilité du sol. En outre, les rues sont ombragées de platanes, que les Persans nomment *tchénâr*. Ce sont des arbres superbes, bien garnis de feuilles, et qui parviennent à une telle grosseur, qu'il s'en trouve certains que deux ou trois hommes ne pourroient embrasser. Notre Voyageur fut tellement surpris de voir cette innombrable quantité de platanes dispersés dans Théhrân et aux environs, qu'il nomma cette ville la ville des Platanes, comme il avoit appelé Constantinople la ville des Cyprès. Au reste, il n'y trouva ni édifice, ni autre objet digne d'être remarqué.

La ville de Théhrân, suivant le témoignage positif du savant et exact Hhâdjy Khalfah, et malgré les imprécations de Châh A'bbâs Ier, fut sous la dynastie des Sséfy, à différentes époques, la résidence temporaire des rois de Perse. Le dernier souverain de cette dynastie, le foible et infortuné Châh Hhucéïn reçut dans cette ville l'ambassadeur de l'étrier impérial de leurs majestés, le très magnifique, le très-majestueux et très-puissant empereur de la maison othomane, sulthân Ahmed III. Dourry efendy, dont je viens de publier la *Relation* traduite du turk, avoit été envoyé sous différens prétextes, pour examiner réellement l'état de la Perse, connoître les progrès des Afghâns, qui avoient contraint le souverain à quitter sa capitale,

dont Myr-Vèys, leur chef s'étoit emparé. L'abdication volontaire de Châh Hhucéïn, qui eut lieu au mois de novembre 1721, laissa myr Mahhmoùd maître absolu de la Perse. Mahhmoùd profita de cette circonstance pour s'installer à Ispahân, sans rendre à cette capitale une partie de sa splendeur; car depuis cette époque lamentable, jusqu'à l'avènement (en 1798) de Fathh A'ly, aujourd'hui régnant, si l'on excepte quelques-unes des dix-neuf années de l'administration du sage et modeste vekyl Kérym-Khân qui avoit établi le siége de son gouvernement à Chyrâz, les événemens en Perse se sont succédés avec une telle rapidité, les révolutions ont été à la fois si fréquentes et si épouvantables, que ce pays autrefois très-florissant et très-bien cultivé, n'ayant ni gouvernement ni existence politique, ne pouvoit pas avoir de capitale reconnue. Par une suite de circonstances extraordinaires, et que je n'ai pu qu'indiquer bien rapidement dans mon Précis historique de la Perse, placé au commencement du premier volume de cette édition, Fathh A'ly s'étant trouvé souverain d'une très-grande portion de ce vaste empire, jugea convenable de fixer sa résidence dans une ville voisine de la mer Caspienne, d'où il pût surveiller les opérations des Russes, si redoutables et si inquiétans pour les Persans. Il devoit donc préférer le séjour de Théhrân à celui d'Ispahân, préférence qui a été aussi funeste à cette dernière ville, qu'avantageuse à la première. C'est aux agens diplomatiques et aux savans ingénieurs, qui, depuis peu d'années, ont visité ces

deux villes, qu'il appartient de nous donner des renseignemens positifs sur leur état actuel. J'ose les inviter, au nom de leur propre intérêt, de communiquer au public le résultat de leurs observations et de leurs recherches : ce travail sera aussi honorable pour les auteurs, qu'avantageux pour les lettres. Pour moi, j'ai dû me borner, et suis contraint à ne présenter que de bien fugitifs renseignemens recueillis dans les écrivains orientaux, tant sur l'origine que sur les accroissemens de Théhrân. Je terminerai donc ici ma Notice, en observant, d'après des Voyageurs dignes de foi, que la population actuelle de Théhrân n'est guère moindre que de quarante-cinq mille ames, pendant l'hiver. Aux approches de l'été, les personnes riches abandonnent la ville, dont l'air devient alors très-malsain à cause des exhalaisons de la mer Caspienne, et de l'intensité de la chaleur : le thermomètre s'élève quelquefois au delà de 28 degrés.

Il y a un autre endroit nommé Théhrân, qui est une des dépendances (Qaryéh) d'Ispahân, Hhamdoûllah, et Hhâdjy Khalfah ne font que l'indiquer peut-être, parce qu'il n'existoit plus de leur temps; je le trouve mentionné aussi dans le *Mouchtarék*, ou Synonymie d'Yâqoût (*). Ce géographe donne à cet endroit

---

(*) *Al-Mouchtarek Oùedha'â oùé él-Moukhtélaf Sséqa'â* par Aboù A'bdâllah Yâqoût, etc., n°. 1704 de la Bibliothèque publique de Leyde au mot Théhrân. Il n'est parlé dans cet ouvrage que des endroits, dont les noms offrent entr'eux quelques

la position que je viens d'indiquer, sans aucune description. Il remarque seulement que plusieurs compilateurs de *Hhâdyz*, ou traditions orales du Prophète, sont sortis de ce Théhrân. Nous épargnons à nos lecteurs la nomenclature de ces colonnes de l'islamisme, dont le premier cité se nommoit O'qaïl, fils d'Yahhya le Théhrânyen : il mourut en 258 de l'hégire (871-2 de l'ère vulgaire) : circonstance qui prouve que le Théhrân dont il s'agit, subsistoit dans le neuvième siècle de notre ère ; et peut-être même avant la capitale actuelle de la Perse ; car Yâqoût ne donne à cette dernière ville que la seconde place (*êl-tsâny*), en convenant pourtant que le Théhrân du canton de Rey est plus connu que le Théhrân ispahânyen (*îssfahânyéh*).

LANGLÈS.

---

ressemblances : voilà pourquoi il ne faut pas même y chercher Ispahân. Il n'existe pas deux villes de ce nom.

PREMIER VOYAGE

D'ISPAHAN A BANDER-ABASSI.

PREMIER VOYAGE

DE L'AUTEUR,

D'ISPAHAN A BANDER-ABASSI,

ET SON RETOUR A ISPAHAN.

Le journal de mon *Voyage de Paris à Ispahan*, qui compose les premiers volumes de mes *Relations*, finit avec l'année 1673.

Je commençai la suivante 1674, en la compagnie des protestans français, qui sont établis en cette ville-là. Nous fîmes nos dévotions ensemble, et je rendis grâces à Dieu, de toutes les affections de mon ame, de sa protection puissante qui, par mer et par terre, me garantissoit de tout mal depuis vingt ans, et qui m'avoit gardé l'année passée sur la mer Noire, et en Mingrélie, des plus grands dangers où l'on puisse tomber, desquels je suis très-persuadé que ni prudence ni hasard ne m'auroient su tirer. J'implorai son soin paternel sur moi durant la nouvelle année,

afin que je la pusse passer en sa crainte, et ressentir durant tout son cours cette même protection à qui je devois ma vie et mon bonheur.

Le soir, je fus dire adieu à un neveu du grand-visir, qui devoit partir le lendemain pour la cour. Il m'apprit qu'il en étoit venu un exprès, le jour précédent, avec la nouvelle que le roi, au lieu de continuer son voyage à Casbin, ville du pays des Parthes, par la route droite et ordinaire, avoit pris à Com un grand détour, et étoit allé passer le ramazan, qui est le mois de jeûne des mahométans, à Théran (*), petite ville du pays, que les anciens géographes appellent *la Comisène*, entre la Parthide, l'Hyrcanie et la Sogdiane. La raison de ce changement venoit du calcul des astrologues, qui firent accroire au roi que son voyage étoit regardé par de malignes influences; que c'étoit à cela qu'il falloit rapporter les maladies qui régnoient dans sa cour, dont plusieurs seigneurs venoient de mourir; et que, pour changer ces influences, il falloit changer de dessein et de route. Les médecins sont les plus heureuses gens du monde en Perse. Dès que la mort fait à la cour quelques ravages extraordinaires, que leur art ne peut arrêter, ils en rejettent promptement

(*) Voyez ci-dessus ma *Notice* sur Théhrân, pag. 162. (L-s.)

la faute sur les astres et sur les constellations, et ils accusent les astrologues de ne pas bien découvrir ces mauvais aspects, et de ne pas rechercher ce qu'il faut faire pour en détourner les effets funestes.

Le 4, un ambassadeur de Balke (*Balkh*), pays à l'orient de la mer Caspienne, que nous appelons la *petite Tartarie* (*), et que les Orientaux appellent *Yuz-bec*, c'est-à-dire, *cent seigneurs*, du grand nombre des principautés, en quoi ce pays-là est partagé; cet ambassadeur, dis-je, me fit l'honneur de me rendre visite. Il avoit apporté de son pays pour environ vingt mille écus de marchandises, presque tout rhubarbe et lapis lazuli, qu'il vouloit me troquer contre des bijoux; mais nous ne pûmes convenir de prix. Il me faisoit depuis quelques jours de grandes instances d'aller avec lui en Tartarie, me promettant que le prince de Balke, son maître, me feroit beaucoup d'honneur et de caresses, et m'acheteroit pour bien de l'argent. Je lui dis que la Tartarie étoit en réputation de maltraiter les étrangers, surtout ceux qui n'étoient pas de la religion du pays. L'ambassadeur me répondit que les Persans faisoient courir ces bruits pour

---

(*) Nommée aujourd'hui Boukharie. (L-s.)

diminuer le négoce des Tartares; mais qu'il étoit très-faux; qu'au reste, il me donneroit caution dans Ispahan de ma personne, de mes gens et de mon bien, pour autant que je le désirerois. Il me fit d'autres offres encore plus belles, que ma curiosité faisoit assez valoir. Je dis à l'ambassadeur que j'y penserois; et en effet, les jours suivans, je consultai plusieurs seigneurs et plusieurs grands marchands de la ville, mais il n'y en eut aucun qui ne me détournât de ce long voyage. On me conta, entre les autres choses, que depuis peu d'années, des marchands arméniens étant allés à Balke, sous la bonne foi d'un passe-port du prince, ils avoient été assassinés, et que l'on n'avoit pu encore recouvrer leurs effets. On me conta aussi des choses presque prodigieuses de la stérilité et de la disette de ce pays-là, de leurs vilaines mœurs, et de la saleté qu'il y a dans leurs logis, dans leurs vêtemens et dans leur nourriture. Je crus tout ce qu'on m'en dit, d'autant plus aisément que j'en découvrois des marques en la personne de cet ambassadeur, et dans son train. C'étoient, la plupart, des gens de mauvaise mine qui avoient tout l'air de brigands; ils étoient si mal vêtus, et ils se tenoient si salement dans le palais où on les avoit logés, que cela n'est pas croyable : à la réserve de la chambre de l'ambassadeur,

bassadeur, tout étoit plein d'ordures, et faisant mal au cœur. C'étoit la même chose dans leurs vivres : ils égorgeoient les bêtes en quelqu'endroit que ce fût, et presque à la porte de leurs appartemens, y laissant l'ordure des intestins, lesquels ils mangent, comme beaucoup d'autres choses que nous en jetons. On diroit, à voir leur cuisine, que c'est une caverne de bêtes féroces. Ils assaisonnent aussi leurs viandes fort mal, leur donnant une senteur d'ail, d'*assa fœtida*, et d'herbes fortes, qui fait soulever le cœur. En un mot, ils sont encore pires que les Moscovites. J'ai fort observé ces petits Tartares en Perse, et aux Indes, en divers lieux, et à diverses fois. Leur taille est communément plus petite de quatre pouces que la nôtre, et plus grosse à proportion; leur teint est rouge et basané; leurs visages sont plats, larges et carrés; ils ont le nez écrasé, et les yeux petits. Or, comme ce sont là tout à fait des traits des habitans de la Chine, j'ai trouvé, après avoir bien observé la chose durant mes voyages, qu'il y a la même configuration de visage et de taille, comme on parle, dans tous les peuples qui sont à l'orient et au septentrion de la mer Caspienne, et à l'orient de la presque-île de Mallaca; ce qui depuis m'a fait croire que ces divers peuples sortent tous d'une même souche, quoiqu'ils pa-

roissent de différentes dans leur teint et dans leurs mœurs. Car, pour ce qui est du teint, la différence vient de la qualité du climat et de celle des alimens; et à l'égard des mœurs, la différence en vient aussi de la nature du terroir, et de l'opulence plus ou moins grande. Les richesses produisent toujours dans un pays la douceur dans les manières, et la justice dans le commerce de la vie, de même qu'elles produisent les sciences et les beaux-arts.

Le 6, MM. Sarhat, les plus riches marchands arméniens de la Perse, m'invitèrent à un grand festin. Leur famille passe pour la plus ancienne de celles de leur nation. Ils étoient cinq frères, tous riches de quatre à cinq cent mille livres chacun, tous bien établis, habiles négocians, et fort fameux. Les familles des chrétiens orientaux sont très-nombreuses; il y en a d'Arméniens à Ispahan, qui comptent plus de cinq cents personnes dans leur parenté : ce qui vient de ce qu'ils se marient tous, et qu'ils ont de l'horreur pour le célibat et pour la stérilité. Les enfans y coûtent peu à élever, et sont bientôt utiles. Les filles sont mariées avec un trousseau pour toute dot; et, hors les veuves qui ne se remarient pas communément, tout le monde est marié : aussi leurs familles durent-elles des siècles entiers. La

durée en fait la noblesse, et le nombre y contribue aussi, chacun néanmoins ne laissant pas de s'occuper au labeur des terres ou au commerce. Le festin se faisoit au logis de l'aîné. L'agent anglais, et toute sa famille, y étoit invité: c'étoit pour lui que la fête se faisoit, et pour l'engager dans une affaire où les Arméniens espéroient de gagner beaucoup. Les autres invités, au nombre de vingt ou vingt-quatre, étoient des plus considérables parens de la maison. J'arrivai au festin sur les onze heures, et je trouvai qu'on avoit déjà servi. La compagnie étoit dans un grand salon hexagone, ouvert sur un jardin, au milieu duquel il est bâti; un dôme le couvre, supporté par quatre cintres élevés sur un comble rond, lequel est posé sur quatre semblables: le tout peint, doré et azuré, à la moresque, d'un travail fort gai, comme on le sait très-bien faire en ce pays-là. Les côtés du haut en bas étoient tous ornés de petites niches, faites dans l'épaisseur des murs, et garnies de vases d'argent et de porcelaine, remplis de fleurs; le plancher étoit couvert de tapis fins, avec des carreaux de brocard d'or tout autour. Derrière le salon, on entroit dans un grand vestibule orné et meublé de même, ouvert de trois côtés sur des jardins, ayant au milieu deux beaux bassins de marbre, et des jets d'eau qui vont jour

et nuit. On m'avoit gardé une place à la gauche du maître du logis, qui étoit assis au haut bout à la place d'honneur, ayant l'agent à sa droite. C'est la coutume de l'Orient, parmi les chrétiens, que le maître du festin, quand c'est un homme d'âge et grave, se mette au haut bout, et que ses fils et ses frères servent. Le couvert étoit mis sur deux grandes nappes de brocard d'or, à fonds rouge et bleu, doublées de tafetas vert. Le buffet étoit au bas de la salle sur un tapis de cuir doré, consistant en trois ou quatre douzaines de bouteilles d'un verre fin et clair comme le cristal. Ces bouteilles qui tiennent chacune environ trois chopines, ont le corps rond un peu affaissé, le col long de huit à neuf pouces; les unes sont unies, les autres sont à godrons, d'autres à pointes de diamans : il y en a de cent figures et façons. Celles-ci étoient pleines de diverses sortes de vin, et avoient chacune au lieu de bouchon un bouquet de fleurs; car en Perse, où l'air est si sec et si pur, et où les vins sont si faits, on n'a pas peur qu'ils s'éventent faute de bouchon. Parmi ce grand nombre de toutes sortes de bouteilles, on voyoit des vases de fleurs, entremêlés de coupes de cristal de roche, d'argent, de vermeil doré, de verre, de porcelaine; et au-devant, il y avoit deux grands bassins pleins de morceaux de glace,

claire et nette comme des gouttes d'eau. C'est comme l'on s'en sert en Perse : on en met un morceau dans le verre, et puis on le présente, et on verse le vin dessus. Ce buffet faisoit plaisir à voir, c'est un régal que les Orientaux ont par-dessus nous dans leurs festins, que la vue de leurs vins excellens, dont la couleur est vive et incomparable. J'ai dit qu'on avoit déjà mis le premier service, lorsque j'arrivai ; il étoit dans des bassins ronds et carrés, de bois peint, doré et vernissé, pleins chacun de seize à dix-huit petites porcelaines de confitures sèches et liquides, propres pour la plupart à donner de l'appétit ; car c'étoit du gingembre, des noix communes et de muscade, du cardamome, des mirobolans de diverses sortes, des écorces de citron et d'orange, et d'autres fruits de même qualité, avec du massepain, du biscuit, du pain d'épice. Chacun des conviés avoit devant soi un bassin. Deux jeunes garçons, proprement vêtus et bien faits, versoient de l'eau-de-vie de Moscou et de France, et du rossolis d'Italie, à la ronde. On fut une heure sur ce service, comme pour se mettre en goût. On parloit peu, chacun gardoit la bienséance. Un nombre d'instrumens et de voix, placés dans le vestibule, divertissoient la compagnie. Les concerts des Persans ne sont pas accordés et fins, comme

en Europe ; mais ils sont gais, enjoués et libres.

A midi, on desservit les confitures et les nappes de brocard ; on en étendit d'autres de très-fines indiennes doubles et fort larges, et on mit dessus devant chacun des conviés une serviette, deux assiettes d'argent l'une sur l'autre, avec la cuiller, le couteau, la fourchette, une salière et un poivrier. C'étoit proprement pour nous Européens qu'on mettoit ainsi le couvert ; car ni les Arméniens, ni les Persans, ni tous les Orientaux, ne se servent pas de ces choses-là à table. Les mets leur paroissent toujours bien assaisonnés ; ils mangent vite et sans parler, et ils le font si proprement que, sans s'essuyer du tout les mains durant le repas, comme nous faisons, ils se lèvent de table aussi propres qu'ils s'y sont mis : ce que j'entends des mahométans, et non des chrétiens qui sont plus grands buveurs et mangeurs que les mahométans. A la vérité, on donne des cuillers à la table des mahométans, mais c'est seulement quand on leur donne du bouillon, et la cuiller est mise dans l'écuelle, ayant un manche long d'un pied pour pouvoir atteindre de loin. On nous servit d'abord les salades dans des assiettes d'argent : c'étoit une petite porcelaine d'ail, de raisin, de pommes et d'autres fruits confits avec le sucre et le vinaigre, au milieu de l'assiette ; et autour, des raves, de

petits citrons, des ciboules, de l'estragon, du baume et d'autres herbes fortes pour exciter l'appétit. On mit une de ces assiettes devant chacun des conviés; ensuite on présenta le pain qui étoit de plusieurs façons : il y en avoit de mince, comme des feuilles de papier, d'épais comme le doigt, et d'autre qui l'étoit encore davantage. Après le pain, on apporta deux grands bassins d'argent, dont l'un étoit rempli d'œufs durs, l'autre de petit rôti, comme ils l'appellent : ce sont des morceaux de foie et de rognon d'agneau, imbibés de vinaigre et de suc d'ognon, tout à fait de haut goût et appétissant, qu'ils font rôtir avec de petites brochettes de bois, comme on fait une douzaine d'allouettes. On porte ces bassins aux conviés l'un après l'autre, à la ronde; chacun en prend ce qu'il veut, et c'est la coutume des chrétiens orientaux de commencer les festins par des œufs durs, dont la raison est qu'ayant de longs et fréquens jeûnes, auxquels les œufs leur sont interdits comme la viande, c'est le plus souvent une nouveauté pour eux. Quelques-uns m'ont dit que c'est aussi parce que les œufs durs empêchoient le vin d'aller sitôt à la tête. Un moment après que ces bassins eurent passé, l'on en apporta deux autres encore plus grands, dans l'un desquels il y avoit trois dou-

zaines de bons gros pigeons rôtis, dans l'autre dix-huit petites éclanches de mouton rôties, une pour chaque convié. Ces bassins s'apportoient dans la salle, couverts de ce pain en feuille, et d'une nappe en quatre doubles par-dessus, à peu près comme on sert les œufs frais et les marrons en ces pays-ci. On les présentoit d'abord au maître de la maison, qui les découvroit, et en prenoit une pièce; on les apportoit après à l'agent anglais, puis à moi, puis aux autres conviés, selon le rang où chacun étoit assis. Ce n'est point une incivilité parmi eux de choisir au plat la pièce qu'on veut prendre, ni même, si l'on a pris un pigeon, ou une éclanche, ou quelque autre pièce qui ne plaise pas, de faire revenir le plat, pour changer sa pièce. Un quart-d'heure après, l'on servit des chapons rôtis et des œufs frais dans de grands bassins, et tout de la même manière que ce qui avoit passé; et autant de temps après, on servit le bouilli. On l'apportoit dans des vases de porcelaine, faits en terrine, et qui tiennent autant que des marmites, posés sur de grands bassins plats, quelques-uns étant couverts de cloches d'argent ou de cuivre étamé. Ces terrines étoient pleines, l'une de bouillon d'un goût aigrelet; l'autre de bouillon et de morceaux de mouton; une autre de consommé; une autre de grosses

volailles ; d'autres de bœuf frais et salé, froid et chaud; d'autres de hachis mêlés de pois et d'herbes à la crème, de hachis cuits dans de feuilles de vigne, de concombres farcis, et d'autres ragoûts dont on ne fit que servir et desservir durant plus de deux heures. On apportoit un bassin après l'autre ; et derrière chaque mets, on portoit dans un de ces beaux bassins de bois vernissés, deux douzaines d'assiettes de porcelaine en pile, et on mettoit cela sur la nappe, au milieu de la salle, vis-à-vis du maître, devant deux écuyers tranchans, assis sur leurs genoux, chacun un grand couteau à la main, ayant à côté d'eux une cuiller d'argent creuse, et une plate à long manche. Ces écuyers tranchans, ayant les yeux sur le maître, recevoient le signal de servir d'une viande, ce qu'ils faisoient aussitôt dans ces assiettes de porcelaine, que de jeunes garçons portoient aux conviés. On auroit peine à croire avec quel ordre et avec quel silence merveilleux cela se fait ; on n'entend pas un mot, point de bruit d'assiettes; et comme on entre déchaussé dans ces salles, à cause qu'elles sont couvertes de tapis, on n'entend pas marcher non plus. Le maître de la maison avoit toujours l'œil sur ces écuyers tranchans, pour prendre garde qu'on portât des portions plus grandes aux personnes plus considérables

qu'aux autres. Après toutes ces viandes, on mit devant chacun des conviés deux porcelaines de sorbet aigre-doux, chacune d'un goût différent, avec une cuiller de bois dedans, dont le manche étoit long d'un pied et demi, et le cuilleron creux et si grand qu'il y tenoit dix cuillerées ordinaires. Ces sorbets sont la boisson des Orientaux dans leurs repas, où l'on ne demande jamais à boire. Je parle des mahométans; car pour les chrétiens, leur commerce avec l'Europe, et leur affection pour le vin, les accoutume à boire en mangeant, comme nous faisons. Enfin, on servit les pilaus en dix grands bassins, dont un homme en portoit un à peine. Le pilau est le manger ordinaire et délicieux de toute l'Asie jusqu'aux Indes, et de tous les mahométans du monde : c'est un mets dont le principal ingrédient est le riz. J'en ai fait la description au long, en traitant du manger des Persans (*), et j'ai dit, entre les autres choses, que c'est toujours le dernier service, et par où le repas finit. Il désenivre, il remplit et nourrit à merveille; l'on en mange tant, qu'on croit qu'on va étouffer, mais au bout d'une demi-heure, vous ne savez ce que cela est devenu : vous n'en sentez point l'estomac chargé. Les pilaus de ce

(*) Tome IV, pag. 35. J'ai donné dans une note l'énumération et la recette des principaux *piláaù*. (L–s.)

festin étoient de toutes les couleurs et de tous les goûts; du blanc simple, avec de petits poulets de grain; du blanc mêlé de fenouil à l'agneau; d'autre jaune au sucre et au safran; d'autre rouge au jus de grenade; de violet au jus de mûre; d'autre couvert de poisson salé, de hachis. Plusieurs bassins avoient de trois et quatre sortes de pilaus, et la plupart étoient faits de ce fin riz des Indes, qu'on appelle *riz parfumé*, parce qu'il a une senteur odoriférante qui embaume, et qui, étant bien apprêté, vaut tous les ragoûts du monde. On servit tant de viandes, que j'avois à la fin quelque trente assiettes et écuelles devant moi. On appelleroit cela, en terme de couvent, *des pitances* ou *des portions*; et effectivement les règles des moines, non-seulement dans le manger, mais aussi dans le reste, tiennent si fort de la manière des Orientaux, qu'il n'y a pas de peine à reconnoître qu'elles en ont tiré leur origine. Ils sont à table tous d'un même côté, et les uns auprès des autres, rangés en long, sans personne vis-à-vis. On les sert dans des assiettes l'une après l'autre. Chacun a son service seul et séparé. L'on ne parle point à table, mais l'on est entretenu en mangeant par une lecture, ou simple ou musicale, si l'on peut appeler ainsi ces récits qu'on chante dans les festins des

Orientaux, presque comme on fait aux opéras. Le service se fait sans bruit, et l'on ne vous laisse occasion de rien demander. La raison de cette conformité entre les moines d'Europe et les peuples orientaux, c'est que les moines de l'Europe se sont réglés sur les moines de l'Orient, qui ont été les premiers cénobites. Mais il est arrivé en cela que les moines ont affecté des manières fort différentes de ce qui se pratique parmi ceux avec qui ils vivent, en prétendant imiter des hommes qui suivoient constamment parmi eux la coutume de leur pays dans leur vivre, aussi bien que dans leur logement et dans leurs habits, sans affecter aucune singularité, ni prétendre se distinguer de leurs concitoyens. C'est au reste un témoignage honorable en faveur des manières orientales, que de les voir suivies parmi nous par les gens de la vie la plus régulière. Quand on a goûté la manière de vivre du réfectoire, ou de l'Orient, car c'est presque la même chose, on trouve que c'est la plus commode et la plus agréable. J'avoue que les tables de l'Europe sont plus réjouissantes pour ceux qui aiment la grande vivacité et le fracas. On y fait aussi meilleure chère, si vous voulez; mais aux tables des Orientaux, on se porte mieux, et l'on n'en sort pas si enivré de boire ou de manger.

Pour revenir à notre festin, le service en étoit

magnifique, car c'étoit toute vaisselle d'argent ou de porcelaine, qui est beaucoup plus précieuse que l'argent. Il y avoit de la porcelaine verte, dont les grands plats valent de quatre à cinq cents écus. Il n'y a rien de plus propre que de manger dans de la porcelaine, la vaisselle étant toujours comme neuve. Mais nous ne saurions avoir commodément ce régal en Europe, parce que notre air étant trop froid, les viandes se refroidiroient trop tôt dans de la porcelaine, outre qu'il nous faut des vases sur quoi nous puissions couper les viandes, au lieu que celles des Orientaux sont servies toutes prêtes à porter à la bouche, étant si cuites qu'on les met en morceaux avec les doigts, de sorte qu'ils ne se servent jamais de couteau. A trois heures, le maître de la maison étant assuré qu'on avoit bien mangé et bien bu, nous mena dans le vestibule. Le vin avoit excité la gaieté à tout le monde, et la conversation s'étoit si bien mise en train, qu'on n'entendoit plus la musique : on la fit cesser. Nous trouvâmes là dedans un dessert servi sur des nappes de brocard d'or et de soie. Il consistoit en plus de deux cent cinquante assiettes de fruits secs et frais, de confitures, de cahviar (*), de poisson salé de la

---

(*) Le caviar se fait avec des œufs d'esturgeon, comme je l'ai remarqué déjà, tom. I, pag. 130. (L-s.)

mer Caspienne et du sein Persique, de beurre, de laitages, de petits pâtés et d'autres pièces de four. Il y avoit de plusieurs sortes de pommes et poires, de cinq ou six sortes de raisin, des melons verts, rouges, jaunes et blancs, très-excellens. On garde les fruits en Perse dans des caves souterraines, où l'on entretient deux ou trois petites lampes ardentes, suivant la grandeur du lieu: cela les empêche de se geler.

On commença à boire avec du vin pour les santés des rois, des compagnies de négoce et de nos plus grands amis, aussi long-temps qu'on eut la force d'ouvrir la bouche; après quoi chacun se sauva comme il put. Je m'échappai à sept heures, et m'en allai coucher chez un de mes amis, qui demeuroit dans ce quartier-là; car le maître du logis, pour nous retenir davantage, avoit fait mettre nos chevaux dans son écurie, et nos valets dans une salle, où il les traita avec profusion. Je n'ai point rapporté comment le salon et le vestibule étoient échauffés, lorsque j'en ai fait la description; c'étoit avec de grands brasiers. Les Persans ne se servent pas ordinairement de cheminées; et là où ils en font, elles sont trop petites: ils ont des manières de poêles, et dans les grandes assemblées, ils se servent de brasiers.

Le 8, on aperçut la nouvelle lune, qui faisoit

le premier jour du mois de chalval (*chawwâl*). Les Persans en eurent une grande joie, parce qu'elle annonçoit la fin de leur carême, qu'ils appellent le *rahmazan* (*ramazân*).

Le 20, on eut nouvelle qu'une caravane, qui venoit de Smyrne à Tauris, avoit été volée, le mois d'octobre dernier, proche d'Arzerum, en la Basse-Arménie; et que le dommage que les Arméniens de Perse y souffroient, étoit de deux cent mille écus. On n'oublie aucun soin en Turquie, pour exterminer les voleurs; mais l'on n'en sauroit venir entièrement à bout : il y en a toujours dans toutes les provinces. Ce qui les entretient le plus, à mon avis, c'est la facilité qu'ils trouvent à voler les caravanes, et le riche et incroyable butin qu'ils y font. Les caravanes de Turquie sont quelquefois si grosses, qu'il y a douze ou quinze cents hommes capables de combattre : cependant, cinquante voleurs mettent souvent en déroute la caravane, dont la plupart des gens sont Arméniens, gens sans courage, qui crient merci à la vue d'une épée nue. Ils portent presque tous des armes à feu; mais de vingt il n'y en a pas deux d'ordinaire en état de s'en servir : ainsi, lorsqu'ils sont attaqués, chacun fuit, sans reconnoître le nombre des voleurs ni leur disposition. D'ailleurs, comme les caravanes sont

de longues files, qui occupent quelquefois trois à quatre milles de chemin, où chacun se tient auprès de ses chameaux et de son bagage, ne songeant qu'à soi, au lieu de courir à l'endroit attaqué; il n'est pas plus malaisé de voler les caravanes, qu'une troupe de cinquante personnes, Les Turcs qui se trouvent dans les caravanes. ne fuient pas comme les autres; ils font ferme d'ordinaire, et se battent: c'est ce qui fait que les caravanes sont beaucoup plus assurées, où le nombre des Turcs excède celui des Arméniens.

Le 2 février, je partis d'Ispahan pour me rendre à Bander-Abassi (1), le plus célèbre port de Perse. Tous les Européens et plusieurs Arméniens me firent l'honneur de me conduire hors la ville à une maison de plaisance, nommée *Bag Koullou pad cha* (2), c'est-à-dire, *le jardin des esclaves du roi*, où nous demeurâmes si longtemps à table, que je ne pus partir qu'à soleil couché. On sort d'Ispahan par le quartier de Kerron (*Kérâun*), c'est-à-dire, *des Sourds*, quand on en part pour Bander-Abassi. On va traverser tout le faubourg de Cheik-Sabanna, puis on passe la rivière au pont de Cher eston

(1) *Bender A'bbâcy*, nommé aujourd'hui *Gomroun*, comme on le verra plus bas. (L-s.)

(2) *Bâghi qoullar Pâdchâh.* (L-s.)

(*Chehrestâun*), qui est un autre faubourg long d'un mille, plein de beaux jardins. Là, on prend à droite par de belles et grandes plaines, laissant à gauche un village nommé *Spahanek*, ou *le petit Ispahan*, à cause de sa grandeur qui est de plus d'un mille d'étendue. Il abonde en fruits et en grains; et l'on y voit les ruines d'un fort de terre, qui est à présent tout en pièces.

Après cinq lieues de marche par la plaine d'Ispahan, j'arrivai à la montagne qu'on appelle *Koutel hurt chiny* (*), c'est-à-dire, *le mont du degré*, parce que le chemin qui passe au travers est étroit, va en tournant, et est taillé par degrés dans le roc, comme l'escalier d'un hôtel; *hurt-chin*, en langue persane, signifiant *degré de pierre*. Cette montagne n'est pas fort haute, mais elle est roide et âpre, surtout pour les bêtes de charge. Avant que d'y arriver, on passe devant un bureau de rahdars, ou gardes des chemins, qui sont des gens établis originairement pour la sûreté des voyageurs. Ils prennent, pour leur entretien, un droit sur les marchandises qu'on trans-

(*) *Koûtel oûrtchyny* : je dois avouer que je n'ai trouvé les mots *Koûtel* et *oûrtchyn* que dans le *Gazophylacium linguæ Persarum*, pag. 371. Thévenot le neveu (tom. IV, pag. 416), s'accorde avec Chardin et avec le P. Ange de Saint-Joseph sur le nom de cette montagne, et sur la signification de ce nom. Voyez aussi sur le mot *Koûtel* ma note, pag. 220. (L-s.)

porte, savoir, par charge de mule, de cheval ou de chameau, quoi qu'il y puisse avoir dedans; ce qu'il ne leur est pas permis de regarder, à moins d'un juste soupçon de contrebande, car les balles de marchandises ne s'ouvrent jamais en Perse qu'aux frontières, et c'est assurément un pays très-libre. Les Européens, et surtout les compagnies de commerce, et ceux qui ont les passeports du roi, comme je les avois, sont exempts de ces droits. Cependant il ne laisse pas d'en coûter toujours, ces gardes se faisant donner par honnêteté ce qu'ils ne peuvent exiger de droit. Ils vous apportent de petits présens de fruits et d'autres rafraîchissemens; ils vous accompagnent quelque espace de chemin par honneur; ils veillent la nuit à la porte de votre logement: avec quoi ils s'attirent des présens qui sont plus considérables que leur droit.

Il n'y avoit, avant le règne des deux derniers rois de Perse, nuls autres impôts pour le roi dans tout le royaume, qu'à l'entrée et à la sortie du royaume, tout le reste n'étoit que de petits droits pour les prévôts des grands chemins; mais cela a fort changé, et empire de jour à autre, car on prend des droits des marchandises à la sortie d'Ispahan, et c'est au passage de cette montagne, et à la première traite qu'on examine ce qui s'em-

porte. La visite en est sévère, à cause de l'or dont le transport est grand d'Ispahan aux Indes, et le droit aussi qui est d'un et demi pour cent. Les gardes des chemins sont aussi les visiteurs de ce qui se transporte, prenant garde si chacun a son acquit, ou s'il n'emporte rien qui en requière.

La plaine où est Ispahan, est entourée de montagnes du côté du midi, à distances inégales. Après qu'on a passé celle d'Hurt cheni(*Oùrtchyny*), on rentre dans une plaine de deux lieues de large, où, après avoir fait trois lieues, on trouve le bourg de Mayar, qui est à neuf lieues de la ville, et qui est la première traite du voyage. J'y arrivai à trois heures après minuit.

Mayar (*) est un village gros de trois cents maisons, situé entre deux montagnes, s'étendant de l'une à l'autre, de sorte qu'il seroit impossible de ne passer pas par-dedans, quand on le voudroit. Cette avantageuse situation me pourroit

(*) P. Della Valle, écrit *Mehiar*, et dit que ce nom signifie *ami d'une grande*. Ce mot peut en effet signifier ami d'un grand ou d'une grande, si l'on prononce *mehi yâr*, ou grand ami, si l'on prononce *Meh yâr*. Les habitans de ce village étoient autrefois renommés par la bonté des flèches qu'ils façonnoient. « Ce village, dit Thévenot, est le commencement du pays de Fârs, qui, proprement, est la Perse. » *Voyage de M. Thévenot au Levant, etc.*, tom. IV, pag. 417, édit. *in*-12. *Ambassade de Silva Figueroa*, pag. 336, 337. *Voyages de P. Della Valle*, tom. IV, pag. 302. (L-s.)

bien faire croire le rapport que font les gens du pays, que ce village étoit une bonne ville il y a six cents ans. On y trouve un grand caravanserai (*) à l'entrée, mais qui est si vieux que les passans n'y peuvent plus loger proprement. Les gens considérables logent dans des maisons particulières, dont il y a un grand nombre, qui leur sont volontiers ouvertes par les habitans pour le profit qu'ils en retirent. Près du caravanserai, on voit les ruines d'un petit fort de terre. Le terroir d'alentour est sec et stérile, sans arbres ni aucune verdure, ce qui provient de la disette d'eau qui y est grande tout l'été. Cela n'empêche pas que le village ne soit agréable et abondant en toutes choses, qu'il n'ait des marchés couverts, comme dans les bourgs, et nombre de jardins.

Le 3, je fis cinq lieues par un chemin uni, mais un peu pierreux, entre des montagnes, comme le jour précédent et les jours suivans. Il faut compter que depuis Ispahan jusqu'au sein Persique, on a toujours des montagnes à droite et à gauche, éloignées l'une de l'autre diversement. Elles s'élargissent dès qu'on est hors de

---

(*) Il a été rebâti par Soléïmân-châh, dont notre Voyageur a décrit le couronnement. Corneille Le Bruyn, a donné une vue de ce kârâvansérây. Voyez le tom. IV, p. 281 de ses *Voyages*, édit. *in*-4°. (L-s.)

Mayar; et quand on a fait trois lieues, on détourne à droite, au coin de la montagne, et on entre dans de vastes et de belles plaines, larges de cinq à six lieues, les plus fertiles qu'on puisse voir. Je les ai traversées neuf fois en ma vie, ayant fait cinq fois le voyage d'Ispahan au golfe Persique; et j'ai toujours pris grand plaisir à traverser ces plaines qui mènent seize lieues durant, jusqu'à la frontière de la province de Perse. Elles sont couvertes depuis la mi-mars jusqu'à la mi-novembre de fleurs, de troupeaux, de grains, de fruits, de légumes et des autres biens de la terre. Ma traite s'acheva à Comicha (*): c'est

---

(*) Hhamd-oûllah place dans la province de Fârs « Qòmichah et Qoùlendjân, qui faisoient autrefois partie de l'I'râq, et qui sont situés sur les confins de cette province, et sur ceux du Fârsistân.

» Qoùlendjân est un château de terre, et a plusieurs cantons dans sa dépendance; il fait partie du gouvernement de Qòmichah. Le climat en est à peu près le même que celui d'Isspahân; l'eau y vient par des aqueducs souterrains; le sol y produit du blé, des fruits, du raisin; les habitans ressemblent à ceux d'Isspahân pour le caractère et le physique : ils ont toujours été adonnés à la double passion pour l'un et l'autre sexe. » *Nozahat âl-Qoloùb*, pag. 169 et 170 du nº. 127 des manuscrits persans de la Bibliothèque Impériale.

P. Della Valle place Comsu (*Qòmichah*) à cinq ou six lieues de Mayar. Fryer (*Travels*, pag. 259), dit que le nom de ce bourg signifie *ami du roi;* mais je doute de la justesse de cette explication. La Relation de Silva Figueroa (pag. 173) s'accorde avec le texte du géographe persan, touchant les canaux ou aqueducs souterrains qui contribuent à la fertilité de Qòmichah. (L-s.)

une villace qui est fort grande à la vérité, car elle a plus de trois milles de tour; mais qui ressemble plus à un village qu'à une ville. Vous le pouvez voir au plan qui est à côté (*planche L*). On lui donne pourtant le nom de ville, parce que c'en étoit une fort grande et fort considérable autrefois, comme ses ruines le montrent encore. Ce qu'il y a de plus beau à Comicha, sont ces hauts colombiers que vous voyez dans le plan. L'on en entretient beaucoup en Perse, pour en tirer du fumier plus que pour autre chose. C'est avec quoi on fume les melons, et ce qui les fait venir si bons et si gros. Il y a aussi nombre de caravanserais bâtis en divers endroits, mais qui sont tous assez petits. On tient que Comicha est la ville que Ptolémée appelle *Orebatis* (*), à cause de sa situation qui est aux confins de la Place, et proche de la Parthide.

A une portée de canon, du côté d'Ispahan, il y a une chapelle qu'on appelle *Cha Reza* (*Châh Reza*), c'est-à-dire, le *roi Reza*, qui est un petit-fils d'Imam, de la race d'Hassein (*Hhucéïn*), décédé il y a sept cent quarante ans, à ce que le molla de la chapelle assuroit. La mosquée de

(2) Plus correctement Obroatis, suivant le texte de Ptolémée. Orebatis et Orobatis, sont des corruptions introduites par l'interprète. Ptolem. *Geograph.*, *lib. VI*, *cap. IV*. (L-s.)

son tombeau est faite en octogone, et est couverte d'un dôme. La tombe qui est haute de trois pieds, et qu'on a couverte de deux poêles, dont celui de dessus est fait de brocard d'or, est entourée d'un balustre de bois repercé, auquel sont attachées grand nombre d'offrandes, consistant en feuilles de papier et de parchemin, écrites des deux côtés, en des grains de chapelets, et en des palets de terre.

Dans la cour de la mosquée, il y a deux réservoirs ou bassins d'eau, à vingt pas l'un de l'autre, pleins de poissons, dont quelques-uns ont au nez des anneaux de cuivre, d'argent et d'or. Il y a un de ces bassins qui est à fond de cuve, et fort poissonneux (*); mais on n'ose y pêcher, les gens du lieu disant confidemment, que si l'on touchoit à ce poisson, le saint à qui il est consacré feroit mourir subitement le sacrilége; mais ils ne s'en fient pas tant à leurs contes, qu'il n'y ait toujours là des gens pour le garder. Je croyois que c'étoit par ornement que ces poissons avoient des boucles au nez; mais on m'a appris que c'étoit en signe de consécration. Toutes les femmes en Perse, et celles des anciens ignicoles, comme les

(*) Circonstance qui a valu au jardin même le nom de *Hhaoùz mâhy*, étang poissonneux. *Voyages de Thévenot*, tom. IV, p. 418, édit. *in*-12. (L.-s.)

autres, portent une boucle à la narine gauche, grande comme une bague, avec trois pierres précieuses, ou perles, qui y sont enfilées. C'est la marque de la sujétion et dépendance, comme l'étoit chez les juifs l'oreille percée. La boucle de nez a été prise de la manière industrieuse de mener les chameaux et les bœufs par les narines, en y passant une corde, avec laquelle on les retient et on les conduit. Un des ornemens des palais aux Indes, et de tous les pays par-delà, en y comprenant la Chine et le Japon, c'est d'avoir des ronds ou bassins d'eau pleins de poissons, avec des boucles de pierreries au nez; et le plus grand honneur qu'on puisse faire à un prince étranger, c'est d'en mettre dans les réservoirs du palais où on le loge. C'est comme pour dire qu'il est le maître des animaux du pays, et que les biens du pays sont à son commandement. On m'a conté aux Indes, que lorsque le grand-mogol d'à présent, n'étant encore que vice-roi de la province de Decan, alla à Colconda, visiter Kotop Cha (*)

(*) Qothoùb-châh étoit souverain de Tellingâna, et d'une grande partie de Golconde, se voyant abandonné par l'êmyr Djemlah, dont nous avons parlé ci-dessus (pag. 66), il jeta dans les fers le fils du fugitif, et s'attira ainsi le ressentiment d'Aureng Zeyb, ami passionné de Djemlah, et qui méditoit dès-lors les grands et coupables projets dont l'exécution lui procura la

qui en étoit roi, où il épousa sa fille, il y a quelque cinquante ans, ce fut là un des principaux honneurs qu'on lui fit. J'ai vu le palais où il fut logé. Il y avoit encore tout plein de ces poissons dans les bassins et dans les étangs.

Il arriva du temps du feu roi, qu'un Arménien étant en cette mosquée de Comicha, pensant n'être vu de personne, se hasarda de prendre de ces poissons sacrés; mais un Persan l'ayant aperçu, poussé d'un zèle furieux, courut à lui le poignard à la main, et le tua sur la place. Il croyoit que c'étoit bien fait de venger ainsi le sacrilége commis sur des choses que sa religion tient pour saintes. Le cèdre, qui est le grand pontife de Perse, à qui il alla demander l'absolution du meurtre, crut la même chose, et la lui donna pour une légère somme d'argent, prétendant que l'Arménien avoit été tué à bon droit; mais le roi,

---

couronne. Celui-ci envoya son fils Mohhammed contre Qothoûb-châh, qui, après plusieurs défaites, fut forcé dans la ville de Hhaïder Abâd. Cette ville fut emportée par l'armée mogholc. Le prince, vaincu, se jeta aux pieds de Mohhammed; ne pouvant l'apaiser, il lui présenta une de ses filles, célèbre par sa beauté. Le vainqueur ému remit son épée dans le fourreau, épousa la belle princesse, et les réjouissances de la fête nuptiale se firent au milieu des ruines et des cadavres dont la ville étoit encombrée, l'an de l'hégire 1066 (1656-7 de l'ère vulgaire). Voyez *Dow's History of Hindostan from the death of Akbar to Aurung zeb*, pag. 203-206. (L-s.)

prince juste, ayant été informé du fait, se moqua du raisonnement impertinent des ecclésiastiques, que prendre du poisson consacré fût un crime digne d'être tué sur la place par le premier venu: il fit de sévères réprimandes au pontife, le condamna à une amende applicable à la famille de l'Arménien qui avoit été tué, et fit punir le Persan meurtrier.

Le 5, je fis six petites lieues par le beau pays que j'ai représenté, qui est tout couvert de ruisseaux et de villages. On en traverse un à moitié chemin, appelé *Mirza-Kut-chec* (*Myrzâ Kutchuk*), c'est-à-dire, *petit prince*, lequel durant l'été est un des agréables lieux qu'on puisse voir, et durant l'automne, celui où l'on mange les meilleurs melons. Sa principale beauté vient des jardins et des bâtimens qui y ont été faits par ce seigneur, de qui il porte le nom, qui étoit *cèdre* (*ssedr*), ou grand pontife, du temps d'Abas-le-Grand, de qui il épousa une fille, à cause de quoi on lui donna ce nom de petit prince. Ma traite se termina à un joli village, nommé *Maxud Bequi* (*) du nom du feu

(*) Maqssoùd Beyguy est situé à 24 milles anglais de Qòmichah, suivant Freyer (pag. 298 et 299), et à près de 20 milles d'Yézd-Khâst, à cinq âghâtch de Qòmchah, suivant Thévenot, tom. IV, pag. 419. (L-s.)

grand maître d'hôtel de Perse, à qui il appartenoit, qui s'appeloit *Maxud Bec.* Il y faisoit la nuit un aussi rude froid que j'en aie senti de ma vie. Comme l'air est fort sec en Perse, le froid est pénétrant et vif, mais il n'est pas dangereux pour la santé; car il n'engendre ni catarrhes, ni fluxions; et par-dessus cela, dès qu'il est jour, le froid diminue, parce que le soleil ne manque point à paroître, et le soleil est toujours chaud en Perse.

Le 6, je fis encore six petites lieues par un chemin aussi beau, et aussi aisé, que celui du jour précédent. Après trois lieues de marche, je traversai un grand village, nommé *Amnaabad*(1), c'est-à-dire, *habitation sûre,* à cause d'une maison forte, en manière de château, qui y fut bâtie il y a six vingts ans par Daoud Kan (2), frère du fameux Imam Koulikan, le généralissime d'Abas-le-Grand; pour servir à chasser du pays des compagnies de voleurs, qui s'étoient rendues si formidables, qu'il n'y avoit ni caravanes de mar-

---

(1) *Amyn-âbâd.* Colonie de la foi, selon P. Della Valle (tom. IV, pag. 303). La traduction de Chardin est préférable. Thévenot place ce village à trois âghâtch de Maqssoûd Beyguy, et à autant d'Yezd-khâst. C. Le Bruyn dit que ce village sépare la Perse de la Parthide, ou plutôt l'I'râq A'djémy du Fârsistân; car c'est ainsi que les naturels ont dû s'exprimer. (L-s.)

(2) Voyez sur Dâoûd Khân, le tom. VII, pag. 307. (L-s.)

chands, ni train de prince, qui pussent passer par là sans être volés, et souvent avec grand meurtre; à quoi Daoud Kan donna promptement si bon remède, que ce lieu qui étoit auparavant un coupe-gorge, devint très-assuré. On voit ce château sur le grand chemin, mais le dedans en est presque ruiné. Il fait face à un caravanserai, qui est des plus grands et des mieux bâtis du royaume.

Je logeai à Yesdecast (*Yezd-khâst*), château et bourg, situés dans une vallée longue de vingt lieues, sept à l'orient du château, et treize à l'occident, et large de demi-lieue, presque partout. C'est un des plus fertiles endroits de la Perse. Elle abonde en bétail, en grain, en fruits; et, ce qui est là fort considérable, en bonnes eaux, qui courent au travers d'un bout à l'autre, et qui paroissent comme un gros fleuve, lorsque les neiges fondent. Le château est bâti sur la cime d'un haut rocher, qui est au milieu de la vallée, à l'endroit du grand chemin d'Ispahan à Chiras, et au sein Persique. La figure du rocher est longue, ovale, et la matière du château est toute de terre. On ne sauroit rencontrer de plus laide et plus difforme masse, comme on le peut voir au dessin qui est ici à côté (*). On y entre par deux

(*) *Planche LI.* C. Le Bruyn a donné, sous le n°. 18, une

méchantes portes, qui sont aux deux bouts, l'une à l'orient, et l'autre au septentrion ; celle-ci ayant un petit pont-levis. Ce château a six étages au dedans, l'un au-dessus de l'autre, qui comprennent bien deux cents maisons, mais qui sont toutes si petites, si sales et si sombres, qu'elles ressemblent plutôt à des tanières, qu'à des logis habités. Les bas étages n'ont de jour que par les fenêtres, de manière qu'il faut continuellement se servir de lumière artificielle dans la rue : ces logis sont pourtant tous habités ; et c'est assurément un spectacle nouveau et rare, que d'aller dans des rues à étages, c'est-à-dire, au-dessus desquelles il y en a quatre ou cinq autres, et où il faut de la lumière en plein midi. On y trouve du reste toutes sortes de commodités à acheter. Il y a un puits profond de trente brasses, dont l'eau sert principalement pour le bain qui est bâti à l'entrée.

Il y a des auteurs qui tiennent que ce château a été bâti dans le premier siècle du mahométisme, lorsque les Arabes commencèrent à conquérir la Perse, qui est le temps du dernier roi de Perse ; et que c'est de ce prince, qui s'appe-

---

vue très-curieuse du château d'Yezd - Khâst. Voyez aussi l'édition *in*-4°. de ses *Voyages*, tom. IV, pag. 283 et suiv. (L-s.)

loit *Yez dagird* (*Yezdedjerd*), qu'il a été dénommé. Mais la plus commune opinion est que son nom est composé de deux mots qui signifient *Dieu a voulu. Yezd*, en la langue des Guèbres, ou ignicoles, qui sont les anciens Perses, signifie *Dieu;* et *Cast* (*Khâst*), est le prétérit du verbe qui signifie *vouloir.* Observez que quoiqu'on écrive *Yezd-cast* (*), on prononce Yezd-cas.

A trois cents pas de ce château, au midi, il y a une petite mosquée dans laquelle est le sépulcre d'un des saints des Persans, nommé *Cha Resourg* (*Châh-buzourk*), neveu du fameux Reza, l'un des douze Imans, à ce que le gardien du lieu me dit. Le tombeau qui est sous le dôme, est haut de quatre pieds, couvert d'un taffetas rouge à fleurs d'or, entouré d'un balustre de bois repercé, de demi-pied plus haut que la tombe. Le tour de la mosquée est tendu de pièces de soie et d'or, à dix pieds de hauteur de la muraille. Il y a sur la tombe un turban et des armes qui représentent celles du prétendu saint. Les Persans font de tous les descendans des Imans autant de soldats déterminés, assurant qu'ils ont

(*) *Yezd-khâst.* La traduction de ce nom, donnée par Chardin, me paroît plus juste que celle de P. Della Valle, qui traduit *Dieu le veuille.* Khâst est le prétérit défini, et non le présent du verbe persan *khâsten*, vouloir, lequel sert d'auxiliaire pour la formation du futur, comme en allemand et en anglais. (L-s.)

combattu toute leur vie pour le trône que les pontifes de Babylone (*Baghdâd*) avoient usurpé sur eux, et qu'ils sont tous morts dans cette querelle.

Le bourg de *Yez de cas* (*Yezd-khâst*), est gros de cent maisons, situé sur le bas de la roche, au pied du château. Le caravanserai, qui est vis-à-vis, est grand et de belle apparence, consistant en quatre grands portiques aux quatre faces, et en quatre petits aux côtés des grands. Il y a aussi une belle chambre et deux plus petites, à droite et à gauche, au-dessus du portail, avec une large terrasse au-devant, qui avance sur la cour comme vous le pouvez voir dans le plan du lieu. On mange dans ce bourg-là le meilleur pain de toute la Perse, où il passe aussi en proverbe parmi les gens de bon goût. Ils disent que pour faire chère entière, il faut avoir pain de Yez de cas, vin de Chiras, et femme de Yezd (*). Le proverbe doit être ancien, et fait avant qu'on connût la Géorgie, la Circassie et les autres pays à l'entour, qui sont la pépinière des belles femmes de Perse, contre lesquelles celles de Yezd, si estimées autrefois en Perse, ne sauroient disputer de beauté.

(*) *Nâuni Yezd-khâs*, *chérâbi Chyrâz*, *Zéni Yezd*. Il est aisé de s'apercevoir que l'on a supprimé le *t* final d'Yezd-khâst pour faire rimer ce mot avec Chyrâz : Yezd-khast ne doit pas être confondue avec Yezd, ville la plus orientale du Fârsistân. (L-s.)

La vallée de Yez de cas sépare en cet endroit la province d'Arak agem (1), qui est la Parthide, ou l'ancien pays des Parthes, dont elle est dépendante d'avec la province de Perse, laquelle, dans nos livres de géographie et d'histoire, donne le nom à tout l'empire ; mais ce n'est pas la même chose dans l'Orient ; car les Persans et leurs voisins appellent leur empire *Iron*, ou *Iran* (2), et pour cette province-là, ils l'appellent *Fars*, ou *Farsistaan*, c'est-à-dire, *le pays de Fars*, mot d'où les Grecs, et ceux qui se sont instruits dans leurs écoles, ont formé celui de Perse, duquel ils ont prétendu que l'étymologie venoit d'un héros de leurs fables, nommé *Persée*. Cette province, qui est la seconde du royaume de Perse, en rang, est assurément la première en étendue et en fertilité. Elle est aussi grande que la France ; et avant l'an trente du siècle passé, elle l'étoit presque une fois autant. Ses limites sont, du côté de l'orient, la province de Kirmon, qui est la Caramanie ; du côté du midi, la province dite *Kret-Chéboncaré* (3), qui comprend partie de la

(1) Voyez sur l'*I'râq a'djem*, ma note, tom. II, p. 371. (L-s.)

(2) *Iyrâun* ou *Iyrân*. Voyez ma note, t. II, p. 111, et t. III, pag. 256 et suiv. (L-s.)

(3) Ce mot est tellement défiguré, qu'il m'est impossible de le restituer. On verra, par ma note suivante, que le Fàrsistân n'a, du côté du sud, d'autre limite que la mer, c'est-à-dire, le golfe

Caramanie

Caramanie déserte, appelée aussi *Gedrosie*, et tout l'ancien royaume de Laar; du côté d'occident, le golfe Persique, et au nord, le pays des Parthes, qui est la province d'*Arakajem* (*I'râq-a'djem*). Sa longueur qui est de l'orient à l'occident, prend de la frontière de Kirmonat à Bender Rick (1), dernière place sur le golfe, et fait un espace de cent cinquante lieues persanes. Sa largeur en fait un de cent vingt, depuis la frontière de Yezd à la Caramanie déserte, tirant nord et sud obliquement (2).

Persique. Peut-être faudroit-il Koûréh-Châboùr-Khoùrch. Ce canton fait maintenant partie du Fârsistân. (L-s.)

(1) Du Kermân à Bender-ryg. (L-s.)

(2) Aboùl-Fédâ nomme cette province *Fârs*, et lui donne pour limites, du côté de l'occident, les confins du Khoùrestân, et ceux du canton d'Isspahân, et du pays des montagnes qui se prolongent, et complètent ces limites du côté du nord : au midi, la mer de Fârs (c'est-à-dire le golfe Persique) ; à l'orient, le Kermân ; au nord, le désert qui la sépare du Khorâçân. Le territoire d'Isspahân et le pays des montagnes forment le reste de cette limite septentrionale; pour nous résumer, le pays des montagnes du côté d'Isspahân, etc., forme la limite de la province de Fârs, partie du côté de l'occident, partie du côté du nord, un désert qui s'étend entre cette province, et le Khorâçân borne le reste de la partie septentrionale, et le Khoùrestân sert de limite à la portion restante du côté de l'occident ; la mer baigne la partie méridionale, et le Kermân sert de borne vers l'orient. Almehbley, dans l'A'zyzy, dit que le Fârs est borné au couchant par le Khoùrestân, et à l'orient par le Kermân, le canton d'Yezd forme la limite orientale du Fârs, Syrâf, et

Les anciennes géographies de Perse donnent à cette province une bien plus grande étendue ; car elles la poussent du côté du nord jusqu'aux déserts de la Bactriane, et du côté du midi, jusqu'au fleuve Indus ; et elles portent qu'il y a des endroits dans cette province où le grand froid empêche qu'il n'y croisse rien, et d'autres où le chaud est si insupportable que les oiseaux n'y sauroient vivre ; ce qui étant vrai des pays qui sont à l'orient d'Ormuz, et de ceux qui sont au nord du Corasson, il faut croire que du temps que ces géographies furent composées, ce qui doit être arrivé dans les premiers siècles du mahométisme, la province de Perse embrassoit tout ce qui dépendoit de l'empire persan, tant à l'orient, qu'au midi, au-delà du quatre-vingt-cinquième degré de longitude, et du trente-troisième, ou trente-quatrième de latitude ; de même que la province de Parthide contenoit tous les pays à l'occident, jusqu'à la Médie. Les géographies modernes, qui réduisent cette province à de moindres espaces, la renfermant entre le Kirmonat et le golfe, comme je l'ai rapporté ci-

---

la mer, la limite méridionale, et Rey, la limite septentrionale. *Aboùl-Fédâ*, *descript. du Fârs*.

Il est assez digne de remarque que Hhamd-oûllah ne désigne pas les limites de cette province. (L-s.)

dessus, la divisent en cinq cantons ou détroits, qu'ils appellent *Coureh*, et aussi *Joureh* (1), savoir le canton d'Ardechir (2), qui est la partie méridionale dont Chiras est la ville capitale. Le canton d'Estakre (3), qui est occidental, dont la capitale étoit Phirous-abad, ou Persépolis (4), de laquelle les environs portent encore ce nom d'Estakre. Le canton de Darab guinde (5), qui

---

(1) *Koùréh*, ou *Djouréh* : on dit aussi *Khoùréh* ; ces mots désignent un bourg qui a un bâzâr ; c'est aussi la réunion de plusieurs villages contigus. (L-s.)

(2) Koùréh-Ardchyr-Khoùréh. « Ce canton, dit Hhamd-oûllah, porte le nom d'Ardchyr Bâbegâun : il contient la première ville qui fut bâtie ; c'est Feyroùz Abâd ; mais on prit pour capitale du Fârsistân Issthakhar : ce canton est le plus ancien de tous. Cependant comme la capitale actuelle de la province de Fârs est maintenant Chyrâz, et que cette ville est située dans le canton d'Ardchyr Khoùréh, il faut commencer par la description de cette ville, etc. » *Nozahat-âl-Qoloùb*, pag. 156 du manuscrit persan, 127. Voyez la suite de cette citation ci-après. (L-s.)

(3) Koùréh Issthakhar : il n'y a pas dans la province de Fârs d'édifice antérieur à ceux d'Issthakhar, qui a donné son nom au canton même, lequel s'étend en longueur du Qoùhestân jusqu'à Yezd, et en largeur...... *Nozahat âl-Qoloùb*, *pag.* 103. (L-s.)

(4) C'est à tort que Chardin présente ici Feyroùz Abâd, nommé autrefois Hhoùzah, comme l'ancienne Persépolis, qui est bien certainement l'Issthakhar moderne. Voyez ci-après, p. 244. (L-s.)

(5) Lisez le canton de Dârâb-djerd (*Koùrehi dârâb djerd*). « Il fait partie des établissemens de Dârâb, fils de Behmén, fils d'Isfendyâr, de la dynastie de Kayânyens; aujourd'hui on le nomme Chebângâréh. La capitale de ce canton sembleroit être Djehrem, d'après le texte de Hhamd-oûllah, qui attribue la fondation de cette

est oriental, dont la ville capitale porte le même nom. Le canton de Chapour (1), qui est la partie maritime, dont Cazeron est la ville capitale; et le canton de Ko bad (2), qui est le côté septentrional, dont la capitale est Mehroujou (*Ardjâun*). C'est sans comprendre les îles dépendantes de ces cantons. Vous observerez que les noms de ces lieux viennent tous des anciens rois de Perse, qui régnèrent dans les premiers temps de la monar-

---

ville au même Behmen. Il y a à Dârâb-djerd une mine de momie et une de vif-argent. (L-s.)

(1) « Le canton de Châpoùr khoùréh porte le nom de Châpoùr, fils d'Ardchyr Bâbégâun; il y avoit autrefois une ville capitale nommé Nechâder, et aujourd'hui c'est Kâzroùn; mais Kâzroùn n'étoit autrefois qu'une dépendance de Nechâder, qui contenoit originairement trois arrondissemens ou banlieues; savoir : Anoùer, Derdest et Râhestaûm. Nechâder avoit encore une certaine importance du temps de Hhamd-oûllah » (dans le 14e siècle de l'ère vulgaire) il donne une description de ces deux villes dont la fondation paroît remonter aux temps héroïques de la Perse. Je ne traduis pas ici cette description pour ne pas donner trop d'étendue à mes notes qui sont déjà trop nombreuses, je me bornerai à remarquer que notre Voyageur place Nechâder au nombre des villes qui ont été détruites de fond en comble par Alexandre le Grec, quand il conquit le Fârsistân; Ardchyr Bâbégâun la reconstruisit à neuf. (L-s.)

(2) Le canton de Qobâd Khoùréh fut établi par Qobâd, fils de Féyroùz le Sâçânide, et père de Nouchyrvân le juste, dans le 5e siècle de l'ère vulgaire. La capitale se nomme Ardjâun, et Hhamd-oûllah attribue aussi la fondation de cette ville au même Féyroùz; quoique Myrkhond ne la place pas au nombre de celles qu'il dit avoir été bâties par ce monarque, dans son *Histoire des Sâçânydes*, traduite par M. Silvestre de Sacy. (L-s.)

chie; ce qui me fait croire avec raison que cette province est la plus ancienne de la Perse, c'est-à-dire, la première habitée et peuplée, et que c'est celle qui a été le centre et le fondement de la monarchie persane. Abas-le-Grand l'avoit comme rétablie dans son ancienne étendue, après en avoir fait la conquête; car il y joignit non-seulement le royaume de Lar, et celui d'*Ormuz* (*Hormoüz*), mais encore tout ce qu'il conquit au midi au-delà d'Ormuz, qui alloit fort loin. Il étendoit continuellement cette province fort au-delà de la mesure d'un gouvernement, en faveur de son favori et compagnon de victoires, le célèbre Imam Koulican, qui en étoit gouverneur, lequel se pouvoit vanter d'avoir le plus grand gouvernement dont on ait ouï parler dans un royaume; mais, après la mort d'Abas-le-Grand, ce gouvernement immense a été mis en quatre ou cinq pièces, qu'on a depuis continuellement ou agrandies, ou appetissées, selon qu'on vouloit favoriser les gouverneurs. A présent, la province de Perse est réduite à l'étendue que j'ai marquée, laquelle comprenant un pays fort fertile, le roi l'a incorporée dans son domaine, et la fait gouverner par un visir, ou asef, qui est un intendant ou receveur général, dont la résidence est à Chiras.

La signification du nom de *fars* n'est pas bien certaine. Les auteurs le font venir de *fares*, qui signifie *intelligent*, *pénétrant*. D'autres le font venir de *peres*, mot hébreu, ou de *farsin*, mot chaldaïque, qui signifient l'un et l'autre *division*, parce, dit-on, que Cyrus, roi de Perse, divisa l'empire d'Assyrie entre les Perses et les Mèdes. Il faut ici se souvenir du dernier mot de la courte, mais rude sentence qui se trouve dans le prophète Daniel, contre Belsatssar. C'est *peres*, en hébreu, et *ufarsin*, en chaldaïque, qui sont interprétés l'un et l'autre par *divisé*, et aussi par *baillé* aux Perses. Et on dit aujourd'hui en persan, *feres* d'une division méthodique, comme en logique et en réthorique. D'autres font venir le mot de *fars*, de *feres*, ou *fares*, qui signifie *cheval*. Il est vrai qu'on appelle ainsi un *cheval* en divers endroits du royaume, d'où est venu le mot de *farrach* (*), pour dire un *palefrenier;* et l'on pourroit bien avoir donné ce nom à cette pro-

---

(*) *Ferrâch* est un mot arabe qui désigne l'homme chargé d'étendre les lits et de dresser les tentes; ce mot n'a rien de commun avec le nom du Fârsistân. Chardin répète ici littéralement les étymologies que nous avons déjà rejetées et réfutées, tome III, p. 263, note 2. Dans la note que je cite j'écris *farach*, et je traduis ce mot par courrier, parce que le texte de Chardin porte *farasch* avec un seul *r*. *Farach* appartient à la langue persane, et *farrâch* à l'arabe. (L-s.)

vince, ou parce que c'est la plus abondante de toute l'Asie en chevaux, et où l'on élève les plus beaux, ou parce que c'est le pays où l'on s'en est premièrement servi. Les Persans tiennent pour cette dernière étymologie, disant *fars* que veut dire un cavalier : mais si l'on examine bien les deux étymologies que j'ai rapportées, on trouvera peut-être qu'elles reviennent à une, et que le mot *pere*, *hébraïque*, et le mot *fars*, *persan*, ne sont qu'un même mot. Ce que je puis assurer sur le sujet, c'est qu'on prononce indifférement *fars*, et *pars*, et aussi *farsi*, et *parsi*, pour dire un *ancien habitant de Perse*, de ceux qu'on appelle *ignicoles*, ou rendant un culte au feu. Il y a pareillement bien des traits dans la fable de *Persée*, qui peuvent faire croire que la Perse a été ainsi nommée de ses cavaliers; parce que ce fut par leur cavalerie qu'ils se firent premièrement connoître, et justement au temps de Cyrus, avant les conquêtes duquel il est certain qu'on n'avoit guère ouï parler des Perses; aussi ne trouve-t-on pas même leur nom dans les *Livres sacrés*, ni ailleurs, avant la naissance de ce conquérant. Le fabuleux Persée des Grecs est vraisemblablement le *firous* des Perses, qui étoit un de leurs principaux rois de la seconde race. Les géographies modernes du pays portent que la

province dont nous traitons est fertile et abondante, qu'elle est bien peuplée, que l'air y est très-sain, que le peuple y a l'esprit bon, le jugement droit, et la complexion vigoureuse. Elles portent aussi que c'est le peuple de cette province qui a fait le premier des conquêtes fameuses, et étendu sa domination.

L'histoire, intitulée *Teduiné* (*), porte ces mots sur le sujet de cette province. « On raconte » que les anciens Perses ont régné et gouverné » dans le monde durant quatre mille ans. Le premier de leurs rois ayant été nommé *Kiomers*, » et le dernier *Yezdigerd*, fils de *Chehriar*. Ces » rois ont fondé des villes, enrichi et accru les » peuples, et leur merveilleuse conduite fait le » plus bel ornement des livres. Les grandes et » anciennes villes de Perse ont été construites par » eux, et elles portent leurs noms la plupart. » Entre les grands hommes de cette nation, il y » a dix héros qu'on célèbre comme les phénix de » leurs siècles, et comme des hommes incom- » parables. Le premier est *Fereidoun*, fils de » *Keicobad*, fils de *Gemchid*, qui a dominé sur

(*) *Tédoùyn*, collection ou recueil, corps. Chardin auroit dû indiquer cet ouvrage avec plus de précision. Je ne connois que le tédoùyn *àkhbâr qazoùyny*, collection des histoires de Qazoùyn. Voyez le tome II, pag. 394. (L-s.)

» toute la terre, qui y établit la justice, et qui » la remplit de bienfaits, au lieu qu'elle étoit au- » paravant pleine de violence, qu'avoit intro- » duite *El Dohac*, fils de *Zourast*. Quelques au- » teurs ont avancé que ce *Fereidoun* est Alexandre » le prophète, dont il est parlé dans l'Alcoran, » parce qu'il étoit roi d'Orient et d'Occident, » et qu'il a commandé d'adorer le Dieu très- » haut. Le second est *Alexandre* fils de *Darab*, » fils de *Bahmen*, qui étoit un grand roi, sage » et savant, possédant la science des vertus des » simples. Il avoit été disciple d'Aristote, qu'il » fit son conseiller d'état, dont il tint les prin- » cipes, et à qui il fit écrire l'*Histoire Naturelle* » dans toutes ses parties. Il se rendit maître de la » Grèce, de la Chine, de la Tartarie et des » Indes. » (C'est d'Alexandre-le-Grand que l'au- teur veut parler, et duquel je rapporterai dans mon *Histoire des anciens rois de Perse* (*) ce que les Persans en racontent, et qui est si dif- férent des *histoires grecques*.) « Le troisième » est *Nouchirevon*, fils de *Cobad*, fils de *Firous*, » dont les troupes étoient innombrables, et le » royaume très-grand, lequel se rendit redou-

(*) Cette histoire, comme je l'ai déjà remarqué plus d'une fois, n'a pas été terminée ni publiée. (L-s.)

» table aux rois de la Chine, de la Grèce, des » Indes et des Tartaries. Le quatrième est *Behram*, fils d'*Yezdegird*, surnommé *Behram djour*, qui étoit le plus adroit des hommes à » tirer de la flèche, en quoi nul archer ne se » pouvoit comparer à lui. Le cinquième est *Rustem*, fils de *Zal*, qui étoit le plus généreux » cavalier du monde. Le sixième est *Hamast*, » l'astrologue, ou devin, qui étoit grand-visir de » *Kesasub*, fils de *Kehrasub*. C'est lui qui prédit l'*Alcoran*, et les autres événemens qui sont » arrivés par la venue des prophètes, la destruction de la loi idolâtre, et le règne des Turcs » et des Persans. Le septième est *Berzed Gemohor* (*), fils de *Baktegan*, grand-visir de *Cosroes*, homme doué d'une incompréhensible » science, d'esprit, de jugement, de grande subtilité, et bien versé surtout dans la logique. Le » huitième est *Bulhid*, le musicien, qui donna » un nouvel esprit à tous les hommes, en leur en-

(*) Buzurdjemihr, ministre de Khosroù Noùchyr vâun, est le même qui alla dans l'Inde pour y chercher, par ordre de son maître, des monumens de la sagesse des Hindous ; il en rapporta les fables attribuées à Pidpày, que l'on a reconnues depuis peu de temps pour les mêmes que l'*Hitopadèsa* ou Instruction utile du brahmâne Vichnou Sarmà, traduit du samskrit en anglais par le célèbre M. Ch. Wilkins, et dont j'ai donné la première partie dans mes *Contes Indiens*, publiés en 1790. (L-s.)

» seignant la musique. Il étoit chantre de *Cos-* » *roez Abroues* (*Khosroù Pervy*), et avec sa mé- » lodie, il guérissoit les malades. Le neuvième » est *Chey-derber*, dont le génie étoit d'une in- » comparable subtilité. Le dixième est *Ferhed*, » qui creusa le canal du ruisseau qui passe dans » le roc au palais de la reine *Chirin*, qui se voit » encore aujourd'hui vers l'Assyrie, et qui avoit » entrepris de percer le mont *Bissetoun*, qui est » aussi vers ce pays-là (*). »

Cette province a beaucoup plus de traces d'antiquité qu'aucune autre de Perse, parce qu'elle n'a pas été si souvent pillée et saccagée que les autres; de quoi la raison est évidente, savoir: qu'elle est située à l'écart du chemin que les Arabes, et puis les Tartares tenoient naturellement dans leurs incursions et dans leurs conquêtes.

Le 7, je partis de *Yez de cas*, à cinq heures du matin, par un temps aussi rude qu'il s'en puisse voir, et je fus douze heures à cheval, à faire huit lieues, à cause de la neige, et de l'âpreté du chemin. On passe une montagne qui

(*) Il s'agit ici des monumens de Kermâun-châh, qui ne paroît dater que du temps des Sâçânydes, et sur lesquels on trouvera des détails curieux dans les *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, pag. 212 et suiv. (L-s.)

n'est pas fort haute, mais qui est rude, et qui fait beaucoup de peine à traverser. On l'appelle pour cela *Koutel nalt che Keny*, c'est-à-dire, *montagne qui arrache les fers des chevaux* (1). On passe à mi-chemin un château de terre, flanqué de quatre tours, qui n'est pas fort ruiné, quoiqu'il soit tout abandonné. On l'appelle *Gombes lalà* (2), parce qu'il est vis-à-vis d'une sépulture de saint, qui est sous un dôme; et l'on appelle un dôme *Gombes*, en persan. J'arrivai de nuit à *Déguerdou*, sans avoir débridé de tout le jour. Mon bagage étoit sur quatre mules vigoureuses, et j'étois bien monté. Je n'eusse pu autrement faire de si rudes traites par le temps qu'il faisoit. J'ai observé ci-dessus qu'en Orient, on ne fait qu'une traite par jour; de manière que

(1) *Koùtel na'l chekény*. Le nom de cette montagne se retrouve plus ou moins altéré dans le voyage de Tavernier, tom. I, pag. 726, édit. in-12; et dans celui de Thévenot (tom. IV, pag. 423, édit. in-12), je n'ai rencontré le mot *koutel* que dans la *Gazophylacium linguæ Persar.* du P. Ange de Saint-Joseph. Castell, Meninski, Richardson, Gladwin, ne font nulle mention de ce mot, qui est probablement formé par une corruption des mots persans *koùh* (montagne), et *tell* (colline) : ce dernier mot ressemble, pour le son et la signification, au mot arabe *tell*. (L-s.)

(2) *Gombez lâlâ* : le premier mot est arabe et signifie une voûte et une coupole; il désigne aussi par extension une chapelle sépulcrale. On peut voir sur ce mot *lâlâ* le tome Ier, pag. 60, *not.* Thévenot écrit *gombez cala* ; *gombez* est le synonyme persan du mot arabe *qoubbéh* ; mais *cala* est une faute. (L-s.)

leurs journées sont comme les marches des armées; ce qui vient principalement de ce que n'y ayant pas d'hôtelleries sur le chemin, il faut porter tout avec soi, et faire sa cuisine soi-même. *Déguerdou* signifie *village de noix* (1). C'est un petit village, mais où l'on trouve toutes sortes de commodités nécessaires, et où les eaux sont les plus belles et les meilleures du monde.

Le 8, je fis sept lieues, et comme c'étoit par de belles plaines, où le chemin est fort uni, ma traite fut bien plus courte et moins rude que le jour précédent. Après quatre lieues de marche, je passai sur un petit pont de pierre une rivière étroite, mais profonde en tous temps, nommée *Polichiokou* (2), et après avoir fait les trois autres lieues, j'arrivai à *Keuch Kezar*, qui est un village gros de deux cents maisons, environné d'eaux de tous côtés. *Keuch Kezar* (3) veut dire *pavil-*

(1) Lisez *Déhi-guerdoùy* comme le prononcent Tavernier et Thévenot; ce nom signifie village des noix. Pietro della Valle dit que ce village doit son nom à la grande quantité de noyers qui s'y trouvent. Thévenot prétend au contraire avoir appris dans le pays même que toutes les noix qu'on y mange viennent du pays de Lâr: il le place à 7 âghâtch d'Yezdk-hâst. Dans la relation de l'ambassade de Figuéroa (pag. 339 et 340), on lit *derguinguer*, mais c'est visiblement une faute. (L-s.)

(2) *Politcheknem*; c'est le nom d'un pont de pierre, célèbre auprès de Chyrâz. (L-s.)

(3) Lisez *kiochk-zer*, pavillon d'or. Environ à une lieue de cette

lon d'or; et ce nom a été donné à ce village, à cause de deux grands tombeaux bien ornés, qu'on y voit, dont, le premier, qui est tout joignant le village, et sur le grand chemin, contient les cendres d'un célèbre derviche, ou hermite, nommé *Cheik Gulendon.* Son tombeau est sous un dôme doré, au milieu d'une grande chapelle qui a des sacristies à côté, et des jardins tout autour, où l'on reçoit et loge les gens de considération. Le second tombeau est celui d'iman *Zadé Ismaël,* fils de *Mousa Kasem*, le sixième imam, ou successeur de Mahammed. Il est à une lieue de l'autre, au pied de la montagne qu'il faut traverser, en continuant la route. Ce dernier tombeau est un lieu de pélerinage et de grande dévotion. Les eaux me pensèrent emporter en chemin, tant elles étoient hautes et rapides. On les trouve si basses en été, qu'on ne s'attend pas d'y courir risque d'y être noyé l'hiver. Le caravanserai de ce village est grand et bien entretenu.

Le 9, je me mis en chemin au point du jour

Bourgade, P. della Valle (tom. IV, pag. 304) place un beau pont sur une rivière à laquelle il donne le nom de ce même bourg; Thévenot le place à 7 grands âghâtch du précédent, et s'accorde avec Chardin pour y avoir trouvé des Circassiens transportés de leur pays natal par châh A'bbâs Ier, vers 1604, qui vouloit par cette mesure réparer la population de quelques cantons de la Perse, et surtout affamer les armées turkes. (L-s.)

et je fis cinq lieues. Quand j'en eus fait deux, je laissai sur la gauche le chemin qu'on appelle *Mader dochter* (1), qui mène à Chiras, par une route autre que l'ordinaire, et plus courte de deux lieues, mais qui est beaucoup plus rude, plus difficile et plus dangereuse aussi, comme étant moins fréquentée. On l'appelle *mader dochter*, c'est-à-dire, *le chemin des mères et des filles*, parce que les grands font aller leurs femmes par là, pour être plus hors de la rencontre des hommes. Après quatre lieues de marche, on passe une haute montagne, au bas de laquelle on arrive à Haspas (2), qui est un village bâti sur une éminence, gros de trois cents maisons, comme *Keuch Kezar* (*Kiochk-zer*), entouré de marais et d'eaux

(1) *Mâder dokhter*, la mère et la fille. (L-s.)

(2) Je n'ai pas de donnée certaine sur l'orthographe de ce mot. P. della Valle (tom. IV, pag. 305) écrit *Asbas*; Tavernier (t. I, pag. 726) *Asepas*; Thévenot (tom. IV, pag. 425) *Asoupas*, et place ce village à cinq âghâtch de Kiochk-Zer; C. le Bruyn (t. IV, pag. 289), *Assapas*; Silva Figueroa (pag. 340) *Açopas*. Ce village est habité par des Géorgiens et des Circassiens que châh A'bbâs déporta dans cette contrée. Tavernier nous apprend que de son temps ces chrétiens avoient embrassé le mahométisme. Le village dont il s'agit ne seroit-il pas le même que 'I'râq-a'djem Ἄσπα de Ptolémée, qui place cet endroit dans la Parthie, le Fârsistân moderne. Cette conjecture me paroît mieux fondée que celle du Schikard qui, dans son *Tarich regum Persarum*, pag. 179, penche à croire que la ville d'Ispahân est l'Aspa des anciens. (L-s.)

courantes, couvert d'arbres et bien peuplé. On y voit les ruines d'un fort de terre. Je logeai chez un paysan, parce que le caravanserai n'étoit plus logeable, et tomboit en ruines, moins par la vieillesse du bâtiment, que faute de réparation; mais c'est la coutume de Perse, de ne pas réparer les bâtimens publics, ni les autres non plus. Ils en font scrupule par une sorte de superstition, disant que les édifices sont des choses transitoires, et de la nature de toutes celles de cette vie, qu'il faut laisser passer en les abandonnant à leur propre cours, sans les retenir. Ils pratiquent cette morale semblablement pour leurs maisons; et, pour ce qui est des édifices publics, il y a une raison particulière qui contribue beaucoup à leur destruction précipitée; c'est qu'étant des fondations pieuses, faites la plupart par des gens d'âge qui meurent peu de temps après, il ne succède personne qui en prenne soin, parce que personne ne veut faire de la dépense sur le fonds d'autrui, et à l'entretien d'un édifice qui porte un autre nom que le sien. Les enfans, ou les héritiers des fondateurs ne s'en mettent non plus en peine que les autres; et c'est ce qui fait que tous les édifices publics, et surtout les caravanserais des grands chemins, ne durent pas la moitié de ce qu'ils pourroient faire.

La plupart des habitans de Haspas étoient autrefois chrétiens. Ils sont originaires de Circassie, de Géorgie et d'Ibérie, ayant été amenés dans cette province il y a plus de cent cinquante ans par les rois Tahmas et Ismaël, et depuis par Abas, dans les conquêtes qu'ils firent en ces pays septentrionaux. Comme les Persans voyoient que ces peuples belliqueux et mutins secouoient le joug dès que les armées persanes s'étoient retirées de dessus leurs terres, ils ne trouvèrent point d'autre voie pour les contenir, que de les dépayser. Ils en transportèrent de grosses colonies en Hyrcanie, en Médie, en Parthide, et dans ces parties de la Perse. Il y en a depuis Yez de cas, jusqu'à Mayn (*), bourg à vingt lieues d'ici; mais ils se sont faits presque tous mahométans peu à peu, pour s'exempter des tailles, et pour vivre plus à l'aise. Le peu qu'il en reste de chrétiens n'ont retenu de leur religion que l'habitude du vin. Ils en font de fort excellent. Il y a aussi dans les villages sur cette route plusieurs Indiens, gentils ou idolâtres qui s'y sont allés habituer, et qui s'y tiennent durant la meilleure partie de l'année, à cause de la bonté du climat et de la

(*) Ce bourg est certainement le même dont Chardin parle un peu plus bas, p. 230 et 231; mais qui n'est pas à 20 lieues d'Aspas: il y a donc ici erreur de nombre. (L-s.)

fertilité de la terre, et à cause aussi de l'abondance d'eaux, qui est ce qu'ils recherchent surtout pour faire leurs purifications quotidiennes. Il ne faut pas oublier que l'on trouve dans tous ces environs grand nombre de ces Sarrasins, ou habitans des campagnes, qui conduisent des troupeaux de plusieurs milliers de brebis et d'autres bêtes.

Le 10, je partis de Haspas, et après quatre lieues de chemin, que je ne fis qu'en six heures, quoique j'allasse bon train, et que le chemin fût plein et uni, j'arrivai à Ujon (*), village de cinquante maisons, situé sur le bord d'une ri-

---

(*) Oùdjâun est situé, suivant la manière de compter de P. della Valle à quatre lieues d'Asapas; Thévenot compte quatre âghâtch entre ces deux villages. Ce voyageur et Tavernier ne purent loger dans le kâravânserây d'Oùdjâun, à cause de sa saleté et de l'odeur infecte qu'y répandoient les charognes dispersées dans le voisinage. P. della Valle prononce *Vadjân*, mais je crois que la prononciation indiquée par Chardin, et rectifiée quant à l'orthographe dans cette note, est la meilleure; elle se trouve confirmée par le texte de la relation de D. Garcias de Silva Figueroa (pag. 167 et 341), qui écrit *Ugion*. P. della Valle (t. IV, p. 305) nomme le prince inhumé dans cet endroit, sulthân Ahhmed Séïd, et dit que c'étoit le fils du fameux Ismaël Sséfy. Thévenot (t. IV, p. 426) dit simplement que c'est le fils d'un roi appelé châh Zâdéh Kaùser îmâm Djà'fer, qu'ils tiennent pour saint: en effet, l'hermite ou dervych de la mosquée vint trouver D. Garcias de Silva Figueroa, et lui apprit que quantité d'hommes et de femmes malades, aveugles, boiteux, y recouvroient la santé par l'intercession de ce grand saint, dont les miracles étoient consignés sur un grand registre bien paraphé. (L–s.)

vière, qui est fort grosse et fort rapide durant l'hiver, et dangereuse à passer à cause des inondations qu'elle fait de tous côtés. On voit au bout méridional une petite mosquée carrée, avec des jardins à l'entour, dans laquelle est le tombeau de Sultan Sahied Ahmed (*), frère du roi Ismaël Sephy, comme me le dirent tous les gens du lieu. La tombe est de trois pieds de haut, tendue d'un lé de velours vert, pendant sur le plancher, qui est couvert de beaux tapis. La frise étoit inscrite de passages et de sentences; j'y remarquai celle-ci :

Six choses rendent un homme illustre,

1. La justice, qui doit régner, surtout dans la personne des rois;

2. La charité, qui est éminente, surtout entre les riches;

3. La patience, qui doit faire la principale qualité des pauvres;

4. La chasteté, qui brille particulièrement dans les jeunes gens;

5. Le mépris du monde, si naturel aux sages;

6. La pudeur, indispensable dans les femmes.

Sur la porte de la mosquée, il y a une galerie où le soir et le matin, l'on sonne de la flûte et des

---

(*) *Sulthân Séïd Ahhmed.* Voyez ma note précédente. (L-s.)

tymbales à l'honneur du prince royal, qui y est enterré, comme pour marquer la noblesse de son extraction.

Le 11, je fus treize heures en chemin à faire dix lieues. Les lieues de Perse sont grandes en plusieurs endroits, et si grandes que l'on n'en doit pas mettre plus de treize à un degré (1). Ce qui rend cette traite si rude, outre sa longueur, c'est l'âpreté et l'inégalité du chemin; car il faut passer une fort haute montagne, la plus haute qu'il y ait d'Ispahan à Chiras. Elle est couverte d'arbres qui jettent de la gomme et du mastic commun, en si grande quantité qu'on ne daigne pas le recueillir; mais pour le mastic blanc, qui là est très-bon et en quantité aussi, on le réserve avec beaucoup de soin. Il y a des années qu'on en recueille jusqu'à cent cinquante batmans, ce qui revient à dix-huit quintaux de notre poids. L'arbre qui le porte, est grand comme le poirier, et presque semblable en feuilles et en bois. Cette montagne s'appelle *la montagne d'Ujon*, à cause du village qui en est proche, et aussi *la montagne d'iman Zadé* (2), à cause d'un tombeau d'un fils

(1) La longueur du *farsang* varie en effet; mais je crois qu'on peut généralement évaluer cette mesure itinéraire à une lieue et demie commune de France. (L-s.)

(2) Koutel imân Zâdéh Ismaïl, suivant Thévenot, qui fut plus d'une heure à la monter. (L-s.)

d'iman, qui est enterré dans un autre village au bas de la montagne. Ce tombeau est au milieu d'une grande mosquée, entourée de beaucoup de bâtimens fort ornés et de jardins.

Le saint qui y est enterré, s'appelle *Ismaïl*, et est fils de l'iman Jafer(*). Il est très-expressément défendu à aucun chrétien, juif et idolâtre, de mettre le pied dans la mosquée. Cependant, à la faveur de l'habit persan et de la langue persane, j'y suis toujours entré, tant que j'ai voulu, comme dans tous les autres lieux sacrés de Perse. Il y a sur le portail de ce tombeau une inscription en marbre, qui sert comme d'épitaphe au défunt, dont voici les termes en français :

« Très-certainement Dieu est connoissant et » savant de toutes choses.

» Ismaïl, fils de Japher-le-Juste, est mort, » Dieu lui pardonne ses péchés, et passe par- » dessus ses iniquités; car il a rendu témoignage » à la vérité, en attestant qu'il n'y a point de » Dieu que Dieu, et que Dieu est environné d'es- » prits qui sont remplis de science, et qui brillent » de lumière, qu'il est attaché aux choses justes, » et qu'il n'y a point de Dieu que Dieu qui soit » tout sage et tout adorable.

(*) L'îmâm Dja'fer est le cinquième des douze îmâms reconnus par les Ch'ytes. (L-s.)

» Il est mort la nuit de la quatrième férie
» du mois murdat, au dixième jour, l'an trente-
» deuxième de l'hégire sainte et bénite. »

Le mois murdat est le premier mois, au compte des anciens Persans, ou ignicoles, lequel commençoit à l'équinoxe du printemps (1).

Ce village d'iman Zadé (2) est à trois lieues de Mayn, qu'il faut faire entre de hautes montagnes escarpées et droites, où il y a trois défilés à la tête de trois plaines longues d'un mille, et larges de cinq à six cents pas. Ces défilés sont longs de quelque cent cinquante pas, et si étroits qu'il n'y peut passer que trois chevaux de front au plus, et encore n'est-ce pas partout. Ce chemin est une des avenues de Persépolis dont il nous faudra bientôt parler; et c'est une chose merveilleuse et tout à fait remarquable, comment les avenues de cette ville célèbre sont naturellement si fortes de tous côtés, au nord et à l'occident, qui sont les seuls endroits par où les Grecs pouvoient y arriver; mais c'est une chose encore plus admirable, comment ces avenues étant si aisées à garder,

(1) Cette date correspond au 23 mars 653 de notre ère. Ce jour étoit une septième férie, un samedi, et non une quatrième, c'est-à-dire, un mercredi, comme on lit dans le texte.

(2) *Imâm-Zâdéh.* D. Garcias (pag. 165 et 344) écrit Amansada, corruption d'îmâm Zâdeh ou Zàdah. Tavernier (tom. 1, pag. 721) écrit *iman Sadé.* (L-s.)

l'armée d'Alexandre et des autres conquérans ait pu s'en rendre maître. La chose paroît tout autrement inconcevable lorsqu'on est sur le lieu que quand on lit leurs histoires.

Mayn est un gros bourg de trois cents maisons. Ç'a été autrefois une grosse ville, et il en a encore le titre dans les géographies persanes. Le nom de *Mayn* signifie *poisson* (*), à cause qu'il y en a en abondance durant certain temps de l'année. C'est un fort délicieux endroit. Il y coule des ruisseaux de la plus belle et de la meilleure eau du monde, et en telle quantité que le lieu en est comme inondé durant sept ou huit mois, et son territoire à plus de deux lieues à l'entour. Il est rempli de jardins qui portent les plus excellens fruits, et surtout des raisins et des grenades, dont les gens du lieu m'ont quelquefois donné d'aussi grosses que la tête d'un enfant. Leur pointe douce et aigre, leur couleur rouge et vermeille, et leur bonne odeur est un régal que nous ne connoissons point en Europe. Je n'ai point vu en lieu du monde de plus belles et meil-

(*) Plutôt poissonneux, *mâhyn*, de *mâhy*, un poisson ; mais l'étymologie indiquée par Chardin, toute ingénieuse et toute juste qu'elle me paroît, se trouve contredite par l'orthographe sous laquelle le bourg dont il s'agit est mentionné dans l'ouvage de Hhamdôullah. Voyez la note suivante. (L-s.)

leures grenades. Elles sont tardives à Mayn, comme tous les autres fruits, de trois mois plus qu'à Ispahan, et de quatre mois plus qu'à Cachan, ville à quatre journées d'Ispahan. Le caravanserai de ce bourg-là est grand, bien bâti et commode, ayant une fontaine profonde de huit degrés en terre, où l'eau sort par un robinet, de même qu'en Europe; ce qui est rare en Perse. Il y a aussi deux sépultures de fils d'Imams en ce lieu-là, mais elles sont si mal bâties et si pauvrement entretenues, qu'elles ne valent pas la peine d'en parler (*).

C'est auprès de ce bourg que quelques auteurs persans tiennent qu'étoient le pays et la demeure

---

(*) «Mâïn, dit Hhamd-ôullah, est une petite ville du milieu du Qoùhestân, sur la route de Kiòchk Zer; le climat en est doux, mais pourtant un peu froid : on y trouve de l'eau; les productions du territoire consistent en blé, en fruits de différentes espèces. Les habitans sont pour la plupart des voleurs.

» On y révère la sépulture du Cheykh Gulendâm, et celles des fils d'Imâm Ismaïl, fils de l'îmâm Moùça Kâzem, situées au pied de la montagne de Mâïn. Cette petite ville fait partie du canton de Râm Djerd. » *Nozahat-âl-Qoloùb*, pag. 270 du manuscrit persan, 127 de la Bibliothèque Impériale.

Silva Figueroa (p. 165) trouva à Mâïn, outre les habitans naturels, un grand nombre de Géorgiens et de Circassiens déportés et réduits à la plus horrible pauvreté. Thévenot (pag. 429) place ce village à 6 âghâtch d'Oùdjâun, et dit que les environs sont couverts de poiriers, de pêchers, de noyers, de vignes et autres arbres fruitiers; les melons surtout y sont excellens. (L-s.)

de Job, et où il endura cette rude tentation, qui est devenue un des plus notables exemples de patience : cela ne me paroît pas absurde. Il y a en abondance des moutons, des chevaux, des bœufs et des ânes, en quoi consistoient principalement les grands biens de Job, au rapport de son histoire, ce qui ne se trouve pas de même également dans tous les autres endroits, qu'on prétend être le pays de Hus (*).

(*) Quoique ce fait ne se trouve consigné dans aucun des géographes et des historiens arabes et persans que j'ai consultés, je ne révoque pas en doute l'assertion de Chardin; mais je crois que les auteurs persans dont il parle, se trompent : le livre de Job même (c. I, v. 1.) nous apprend que ce patriarche habitoit « la terre de *Oùts* » : or, le savant David Michaelis me paroît avoir démontré d'une manière, sinon incontestable, du moins très-satisfaisante, que la terre de Oùts étoit cette belle et délicieuse vallée voisine de Damas, nommée *Al-ghàùthah*, c'est-à-dire, la vallée par excellence, dont le nom est un peu altéré en hébreu par des règles de permutation communes aux langues arabe, syriaque et hébraïque. Le *ghâïn* arabe se trouvant changé en *a'ïn* et le *thâ* en *tsadé*. « tous les détails de cette fable sacrée, dit Michaelis, conviennent à la vallée de Damas et concourent à nous convaincre que c'est là qu'elle est placée. Nous supprimons ici ces détails qu'on trouvera dans l'excellent et profond ouvrage, intitulé *Spicilegium geographiæ Hæbræorum exteræ*, pars posterior (pag. 126—135), et dans la préface (pag. 41) que Koehler a mise à l'édition arabe-latine de la description de la Syrie par Aboùl-fédâ, publiée d'abord en 1766, et dont il fit réimprimer la préface avec un nouveau titre, en 1786, in-4°. un vol.

Il y a donc tout lieu de croire que le héros réel ou fictif du livre de Job étoit un cultivateur syrien et non un Arabe Bédouin, ni un juif. On voit dans ce livre même (chap. I, vers. 3 et 14, pag. 1,

Le 12, je partis de Mayn, et après trois lieues de chemin, je quittai le chemin de Chiras, et je pris sur la gauche pour me rendre à Persépolis, où je n'arrivai que le lendemain au soir; mais comme il est à propos de décrire la route d'Ispahan à Chiras, je continuerai de le faire jusqu'au bout, l'ayant faite diverses fois; et puis je reviendrai à celle que je fis de Mayn à Chelminar.

Il y a quinze lieues de Mayn à Chiras, par la route ordinaire, dont les huit premières sont par les plaines de Persépolis. On y entre au sortir de Mayn; et au bout de trois lieues, on passe le fleuve Araxe, après avoir passé un autre gros fleuve, qu'on appelle *Chabaroum*, et un autre plus petit qui est sans nom.

Ce fleuve d'Araxe est le fameux fleuve que les anciens appeloient *le petit Araxe*, pour le distinguer du grand Araxe, qui sépare la haute Arménie de la Médie. Quinte-Curce, Dio-

4 et 22 de l'édition hébraïco-latine de Schultens) qu'il se livroit à l'agriculture : occupation diamétralement opposée à la vie des Bédouins; et les versets 25 et 26 du chapitre XIXe (p. 483-494 de la même édition) nous donnent lieu de supposer que ce patriarche avoit quelque idée de l'immortalité de l'ame : principe sublime et consolateur dont « il n'est fait nulle mention dans les livres de Moïse, et auquel on ne trouve pas la plus foible allusion dans aucun des livres de l'Ancien-Testament », suivant la judicieuse remarque du docteur Priestley, *Comparaison of the Instituts of Moses with those of the Hindoos*, etc., p. 274. Voyez aussi ma note, t. VI, pag. 191. (L-s.)

dore de Sicile, Strabon et d'autres auteurs de pareille antiquité, disent que le premier a sa source dans les montagnes des Uxiens, peuples renommés par la vigoureuse défense qu'ils firent contre Alexandre-le-Grand, dans sa marche de Suses à Persépolis (*). Ces montagnes qui sont dans le pays des Parthes, à l'occident d'Ispahan, font partie du mont Taurus, tirant au nord de Persépolis; mais pour le petit Araxe, que les géographies persanes font naître dans le Corasson, qui est la Bactriane des anciens, proche d'un lieu nommé *Concourah*, il tire d'ici au midi, et va se décharger dans la mer, à trois journées en deçà d'Ormuz, traversant le grand chemin qui y mène, à un lieu nommé *Koureston*, dont je parlerai dans la suite. Ce fleuve d'Araxe est nommé *Kervan* dans les anciens auteurs arabes, et communément on l'appelle *Bend-Emir*, de *Bend*, mot persan qui signifie *lien*, *barrière*, *digue*, et d'*Emir* (*êmyr*), mot arabe qui signifie *capitaine*, *gouverneur*, *régent*, *chef*, et qui répond à celui d'*Emin*, tant de fois employé dans les livres de Moïse, lequel les bibles françaises traduisent par

(*) Dans son *Analyse de la carte des marches et de l'Empire d'Alexandre*, M. Barbier du Bocage place les Uixiens au nord de la Susiane. Voyez l'*Examen critique des historiens d'Alexandre*, pag. 844 et 676. (L-s.)

le mot de *duc*. Ce nom d'*Emir* est encore aujourdhui en usage parmi les Arabes, parmi les peuples maritimes d'Afrique, qu'on appelle *Barbaresques*, et généralement parmi tous les mahométans dans la même signification (1). Bend-Emir est donc comme qui diroit *digue du prince*, ce nom lui ayant été donné à cause qu'Ezzed deulet, comme qui diroit l'*honneur du trône* (2), prince de la race des Deilémites, qui régnoit au sixième siècle de l'ère mahométane, dans cette partie de l'empire de Perse, où est situé Persépolis, fit faire proche de ce lieu une longue et forte digue, pour retenir ses eaux, parce qu'étant grossies des pluies et des neiges, elles inondoient souvent les pays voisins, et entre les autres, la belle plaine de Persépolis.

Ce grand fleuve de Bend-Emir court en cet endroit-ci avec une extrême rapidité dans des

---

(1) Voyez une explication plus exacte du mot *émyr* dans mes notes, tome II, pag. 135. (L–s.)

(2) Chardin, qui ne savoit pas l'arabe, a été dupe de la prononciation persane, d'après laquelle le *dhâd* arabe a le son du *z*. Il a cru reconnoître ici le mot arabe *i'zzeh* qui signifie en effet *honneur* et puissance; mais le nom de ce prince est, suivant la prononciation des Persans, A'zed êd-daùléh (*A'dhed êd-daùlét* en arabe) : son nom primitif étoit Fanâ Khosroù âboù chodj'ah., fils de Roku êd-daùlah, fils de Boùyyah : il naquit à Hispahân, l'an de l'hégire 324 (935-6 de l'ère vulgaire). *Abulfedæ Annales Moslemici*, tom. II, pag. 401, ex edit. arabico-lat. Adler. (L-s.)

roches profondes et affreuses, et avec un bruit effroyable. On n'a pas l'assurance de le regarder fixement de dessus le pont, qui est à quelque quinze toises au-dessus, l'oreille en étant étourdie, autant que la vue éblouie et frappée. Ce pont est de pierres de taille, haut et élevé, fait en dos d'âne, comme la plupart des ponts de Perse, qui sont sur les grands chemins, de manière que, pour les passer, il faut toujours monter et descendre. La grande arche du pont est creuse; il y a une chambre pour prendre le frais, et pour regarder le fleuve, ce qui se voit à presque tous les grands ponts de la Perse. Celui-ci s'appelle *Pulineu*, c'est-à-dire, *le Pont-Neuf* (*). Un marchand des Indes, qui avoit gagné beaucoup de bien dans ses voyages, le fit bâtir. Il est bon d'observer que le commun peuple appelle le Bend-Emir en cet endroit *Abpulneu*, c'est-à-dire, *le fleuve du Pont-Neuf*; qu'on ne l'appelle par son nom de *Bend-Emir*, que proche de la

(*) Lisez *Pouli neoù*. Dès 1618 et 1619, l'ambassadeur espagnol D. Garcias de Silva Figueroa avoit trouvé ce Pont-Neuf tellement ruiné qu'on avoit jeté sur l'arche du milieu, qui étoit entièrement rompue des arbres recouverts de planches et de terre. Ces arbres, quoique très-gros, trembloient sous les pieds des voyageurs, à cause de leur grande portée. P. della Valle et Thévenot ne paroissent pas l'avoir trouvé en meilleur état. Le premier dit qu'il est en briques et bordé d'un parapet. C. le Bruyn s'accorde avec Chardin, et dit qu'il est en pierres. (L-s.)

digue qui lui a fait donner ce nom, qui est à dix lieues de ce pont, entre l'orient et le midi, et qu'avant d'entrer dans la mer, on lui donne divers autres noms, pris des lieux où il passe: chose qui fait illusion à ceux qui ne demeurent pas assez dans le pays, pour apprendre le génie du peuple et la vérité des choses (*). A une lieue et

---

(*) Bend êmyr, qui signifie digue du prince, est un nom moderne et local. « La même rivière s'appelle rivière de Qarwân et *Koùr* (le Cyrus); mais on a bien le soin de distinguer du grand Kour qui arrose la Géorgie, et dont nous avons parlé ci-dessus, tom. II, pag. 30. « Le Koùr dont il s'agit prend sa source à Qarwân, suivant Aboùl-fédâ, il arrose la province de Fârs, et se décharge dans lac âl-Tahhkân. »

Hhamd-oûllah le nomme *Abi Koùr Fârs*, rivière de Kour du Fârs: « Il coule, dit-il, des montagnes du canton de Kelâr, dans la province de Fârs; les eaux de la délicieuse vallée de Tewân et celles de Mâïn et autres petites rivières se réunissent à celle-ci et coulent avec elle dans le Fârsistân; elle ne forme qu'un filet d'eau jusqu'à l'endroit où elle rencontre la première digue, et n'arrose nul champ cultivé. La première digue est celle de Râmdjerd : c'est une très-ancienne construction; elle se trouva considérablement endommagée du temps des Seldjouqydes; l'âtabek Fekhr êd-daoùlah djâouly entreprit de la réparer, et lui donna alors le nom de *Fekhrestân*. Une autre digue se nomme *Azedy*, et l'on n'en connoît nulle part qui lui soit comparable tant pour la solidité que pour la beauté; elle procure de l'eau au canton du Guermâl supérieur, la digue Qossâr arrose et fertilise le Guermâl inférieur. Cette digue ayant été considérablement dégradée; l'âtabek Djàoùly la fit réparer. En sortant de ce canton, cette rivière tombe dans le lac âl-Tahhkân; son cours est de 116 farsangs ». *Nozahat âl-qoloub*, pag. 290 et 291, du manuscrit persan 127, et pag. 750 et 751 du n°. 139. —

demie de ce pont, nous passâmes de belles sources d'eau, couvertes de grands arbres, vis-à-vis desquelles il y a des caravanserais. On appelle ces sources *abguerm*, c'est-à-dire, *eau chaude*, à cause qu'il y a, dit-on, de l'eau chaude parmi les autres. A deux lieues et demie de là, on se trouve dans une grande plaine à perte de vue, la plus belle, la plus gaie, la plus grasse et la plus fertile qu'on puisse voir, toute coupée de fleuves et de ruisseaux, et toujours verte en quelque saison que ce soit.

Dès l'entrée de cette charmante plaine, jusqu'à un caravanserai qui y est bâti à une lieue de distance, il y a une digue entrecoupée en des endroits par des ponts qui y tiennent, le tout fait de pierre haute et large, autant qu'il le faut pour un grand chemin; c'est à cause des eaux qui courent dans cette plaine, lesquelles, durant l'été et durant l'automne, se resserrent dans leurs lits,

---

Cette rivière est une de celles à qui les anciens donnoient le nom d'Araxe. Quinte-Curce (lib. V, cap. 7) place celle-ci à 5 stades de Persépolis, et c'est sous ce nom qu'on la retrouve dans l'excellente carte de l'empire et des marches d'Alexandre, de M. Barbier du Bocage. Snakenburg (pag. 358 de son édition de Quinte-Curce) remarque que cette rivière est la même que quelques écrivains anciens nommoient Ῥωγανις (Rôganis), et qui se trouve mentionnée dans Ptolémée sous le nom de Ῥωγαμανατις (Rôgamanatis). Voyez aussi Strabon (*lib. XV*) qui, suivant Snakenburg, est le seul qui ait indiqué la distinction que nous venons d'établir. (L-s.)

de manière qu'il les faut traverser sur les ponts, mais qui, dans l'hiver et dans le printemps, inondent si fort cette plaine, qu'on ne la pourroit passer sans cette digue. On la nomme *Puligourc*, c'est-à-dire, *le pont des loups*, parce qu'il y en a quantité dans le voisinage. Elle aboutit à un caravanserai, qui est des plus magnifiques et des plus grands de la Perse; cinq cents personnes y pourroient loger avec leur équipage. On l'appelle *le caravanserai de Puligourc*, comme la digue, et aussi *le caravanserai de l'Assef* (1), de la qualité de celui qui le fit bâtir, qui étoit l'assef, ou le visir, c'est-à-dire, l'intendant de Chiras, du temps de Séfi Ier, il y a quelque soixante ans.

De Puligourc, on va à Bagsga, qui en est à quatre lieues et demie, dont partie se fait par des plaines, et partie par des montagnes. *Bagsga* veut dire *lieu de tribut* (2), parce que c'est le lieu où les rois de Chiras tenoient la douane, avant que leur état eût été réuni à la monarchie persane par Abas-le-Grand, durant le siècle passé. Les rahdars de Chiras s'y tiennent et s'y font payer leur droit. Il n'y a qu'un caravanserai vieux et demi-usé, situé au pied d'une montagne,

(1) Voyez sur ce mot ma note, t. V, p. 275. (L-s.)

(2) Je crois qu'il faut lire *bakhchegâh*, lieu du présent; *bakhche* ou *bakhchyche* indique un présent volontaire ou forcé. (L-s.)

qui

qui a trois lieues de traverse, et qui aboutit à la porte de Chiras. Quand on a fait une de ces trois lieues, on rencontre un gros ruisseau qui vous mène à la ville, et qui se rend dans un autre gros ruisseau d'eau courante, nommé *Ruknedeulet*, c'est-à-dire, *riche veine*, ou *filet* (1), parce que les lieux qui en sont arrosés sont fertiles; et aussi par la même raison *Ruknenabat*, c'est-à-dire, *veine*, ou *filet de sucre* (2).

Je n'ai point voulu marquer par le compas la route que je tenois, jour par jour, d'Ispahan à Chiras, car c'est presque la même chose chaque jour; on tire au midi un peu vers l'est, et c'est là la route constante, autant que les montagnes et les rivières permettent de la tenir.

Je reviens maintenant à Mayn, pour dire la route de ce bourg à Persépolis; il en est à dix

(1) L'orthographe de Chardin ne s'accorde pas avec sa traduction. *Rukn deulét* ou *Rokn éd-deùlet* signifie colonne de la puissance, de l'empire; et, pour que sa traduction eût une apparence d'exactitude, il faudroit lire *Rék éd-deùlét*. (L-s.)

(2) L'orthographe et la traduction sont également inexactes; il n'est ici question ni de veine ni de sucre. *Rokn-âbâd* signifie le soutien de la colonie, de l'habitation; c'est le nom d'une rivière dont les bords sont extrêmement agréables, et à laquelle les éloges du célèbre poëte Hhâfiz ont valu une grande célébrité parmi les Persans. On bâtissoit un deuxième Kâravânserây lorsque Thévenot y passa. Cet endroit n'est qu'à 4 âghâtch de Mâïn. Cette source, quoique chaude, est très-abondante en poissons. (L-s.)

lieues, dont les quatre premières se font sur des montagnes, où le chemin est fort rude et fort pierreux, et les six autres dans la belle plaine de Persépolis. J'y arrivai le treize février, les eaux qui étoient débordées en plusieurs endroits, m'ayant contraint de prendre de longs détours en trois ou quatre endroits. C'étoit pour la troisième fois que j'y allois, et la seconde fois que j'y menois un peintre. J'en avois un avec moi dans mon premier voyage, l'année 1666; mais je n'étois pas satisfait de ses dessins. Je vais donner la relation de ce fameux monument, après avoir dit qu'il y a un autre chemin d'Ispahan à Persépolis, qui est à l'orient de celui que j'ai décrit, et qui s'en sépare au château de Yez de gas (*Yezd-khâst*), prenant à gauche. Je l'ai fait; c'est celui que l'on tient lorsque le chemin ordinaire est trop couvert de neige; il est plus uni et plain. On y passe moins de montagnes; mais il est de deux jours plus long, ce qui est la raison qu'on ne le prend que par nécessité. Il tire droit à Persépolis, et c'est, à mon avis, la route que tint Alexandre-le-Grand, en venant de la Susiane par Cachan; car il n'y en a point d'autre.

Il n'y a rien qu'il soit plus facile de connoître dans les descriptions d'Arrian, de Quinte-Curce et de Diodore de Sicile, que la situation de Per-

sépolis ; et c'est un fort grand plaisir que de parcourir ce pays, les anciens auteurs à la main. La plaine où cette superbe ville étoit bâtie, est effectivement une des plus belles qu'on puisse voir ; elle est longue de dix-huit à dix-neuf lieues, et large en divers endroits de deux à trois, et jusqu'à six. On y nourrit les plus beaux chevaux de la Perse ; on y fait le plus excellent vin ; on en tire les meilleurs fruits et le plus gras bétail. Le fleuve Araxe, la petite rivière de Pulouar et mille ruisseaux l'arrosent presque partout d'un bout à l'autre.

L'entrée de cette plaine, du côté de l'occident, est aussi telle que les anciens nous la représentent, c'est-à-dire, un boyau de montagnes de roche vive, escarpées et fort hautes. Il est long de quatre lieues, et large de deux milles ; et il y a aux deux bouts, et au milieu, des buttes d'une hauteur prodigieuse, dont le sommet est plat et uni, qui forment des défilés étroits. On croiroit qu'elles ont été faites exprès, et que ce sont de vraies terrasses, si l'on n'y voyoit partout le roc vif, et si leur tour et leur grande élévation ne faisoient penser qu'il n'y a que la nature seule qui ait pu les former ainsi : c'étoit infailliblement sur ces hautes buttes qu'étoient posés les corps-de-garde avancés de Persépolis, dont toutes les histoires

font mention, avec ces châteaux qui en défendoient l'accès. En un mot, c'étoient ces places fortes des Perses, dont Alexandre eut tant de peine à se rendre maître. On n'en sauroit voir les ruines, parce que les buttes sont trop hautes; mais on découvre deçà et delà, à droite et à gauche, celles de plusieurs édifices situés sur les montagnes qui forment cette entrée, ou cette gorge, que nous venons de décrire.

J'ai observé, en décrivant la route d'Ujon à Mayn (1), que tous les abords de Persépolis, du côté d'occident et du septentrion, sont munis de pareils défilés, et de pareilles buttes prodigieuses par leur hauteur, et admirables par leur figure droite. Je ne me souviens pas d'en avoir vu de semblables en aucun lieu du monde.

Quand on est entré dans la plaine, on prend à gauche vers l'orient, le long des montagnes, qui sont partout de roche vive et assez hautes; et après cinq lieues de marche, on arrive aux plus superbes et plus fameuses masures de l'antiquité, que l'on appelle *les ruines de Persépolis* (2). Ces magnifiques restes paroissent de loin

(1) La route d'Oùdjâun à Mâïn se trouve ci-dessus, pag. 226 et suiv. (L-s.)

(2) Les ruines dont Chardin entreprend de donner la description, ont été depuis décrites par tant de voyageurs : elles ont déjà exercé la sagacité et la patience d'un si grand nombre de savans, que l'analyse

comme une espèce d'amphithéâtre, parce que la montagne s'enfonce en demi-lune comme pour

---

seule des relations des uns et des conjectures des autres nous entraîneroit bien au-delà des bornes dans lesquelles il est convenable de circonscrire notre propre travail. Nous nous bornerons donc à une simple nomenclature des ouvrages qui renferment une description de ces ruines, des recherches sur leur origine, et des explications plus ou moins satisfaisantes des inscriptions qu'on y voit encore.

Le premier voyageur européen qui paroisse avoir donné quelque attention aux ruines de Persépolis et qui en ait parlé, est le P. Antonio de Govea, augustin, f°. 30, *verso*, et 32 de sa *Relacam en que se tratam as guerras e grandes victorias que alcancovo o grande Rey da Persià xá Abbas*, etc. Lisboa, 1611, in-4°., et p. 78-82 de la traduction française de cet exact et intéressant ouvrage imprimé à Rouen en 1646, in-4°., un vol., sous le titre de *Relations des grandes guerres et victoires obtenues par le roi de Perse cha Abbas*. Le texte et la traduction sont également rares et ont échappé aux recherches de la plupart des savans qui se sont occupés de ces monumens. *Voyage de P. della Valle*, tom. IV, pag. 312-336; *Ambassade de D. Garcias de Silva Figueroa*, p. 160; *Voyages de Thévenot*, tom. IV, pag. 501, édit. in-12; — *de Mandelslo*, pag. 10; — *de Struys*, pag. 326, édit. in-4°.; — *de le Bruyn*, tom. IV, p. 301 et suiv., et t. V, p. 305 et suiv., édit. in-4°.; Herbert, *Voyage en Perse*, pag. 136 et suiv. de l'édit. angl., et pag. 228 et suiv. de la traduction française; Kœmpfer, *Amœnitates exoticæ*, pag. 325 et suiv.; *Herbert de Jager*, tom. V, pag. 222-225 du magnifique ouvrage de Fr. Valentyn, intitulé : *Oud en Nieuw oost-Indien*, etc., en 8 vol. in-f°. Herbert de Jager, l'ami de Chardin (voyez t. VII, p. 287), a joint à sa description une vue très-étendue et supérieurement gravée des ruines de Persépolis, prise en 1693; enfin, *Ambrogio Bembo*, 54-75 de la savante et curieuse *Dissertatione intorno ad alcuni viaggiatori eruditi Veneziani poco noti*, du célèbre M. Morelli, publiée à Venise en 1803, un vol. *in*-4°.

Ces deux dernières descriptions sont encore moins connues et

l'embrasser. En voici deux plans tirés avec toute l'application et toute l'exactitude possible, et

---

ont été moins consultées que l'Ambassade de Govea. Cette nomenclature seroit incomplète si nous omettions les noms de MM Niebuhr et W. Franklin, qui ont donné deux excellentes descriptions des antiquités dont il s'agit: le premier, tom. II, pag. 98–131 de son *Voyage en Arabie et autres pays*, etc, traduction française; le second, pag. 198, de ses *Remarks made on a tour from Bengale to Sheeraz*, que j'ai traduit sous le titre de *Voyage du Bengale à Chyrâz*, formant les tom. II et III de ma *Collection de Voyages, traduits de différentes langues orientales et européennes*. J'ai ajouté à la suite de ma traduction un *Mémoire historique sur Persépolis, composé d'après les auteurs orientaux.*

Mon but, dans ce mémoire, ayant été de rassembler toutes les notions authentiques qui prouvent l'identité de l'ancienne Persépolis avec la Tchehel minâr ou l'Issthakhar des Orientaux, et de conduire l'histoire de cette ville jusqu'à l'époque de sa destruction, ou au moins de sa disparition dans les Annales de l'Orient, il n'y a presqu'aucun point de coïncidence entre mes recherches et les savantes et ingénieuses conjectures de Hyde, la Crose, Léibnitz, Cuper, Caylus, Heeren, Jones, Kleuker, Mannert, de Murr, Ousseley, Thomas Maurice, Witte, Gratefend, Hagemann et Olaus Tychsen; on me permettra de mettre hors de ligne le nom de mon savant et excellent confrère, maître et amie, M. Silvestre de Sacy, qui ne s'est pas borné à de simples conjectures. Ce célèbre académicien, non moins recommandable par la douceur de son commerce que par sa vaste érudition, a retrouvé l'ancien alphabet persan usité sous la dynastie des Sâçânydes, et a expliqué d'une manière aussi incontestable que satisfaisante (de l'aveu unanime de tous les orientalistes de l'Europe) la portion des inscriptions de Persépolis et les légendes des médailles écrites avec ce caractère. Le résultat et les preuves à l'appui de cette importante et mémorable découverte sont consignés dans un ouvrage plus connu et mieux apprécié des étrangers que de nos compatriotes, et intitulé: *Mémoires sur*

sur deux vues opposées (*pl. LII* et *LIII*). Le point de vue du premier plan, marqué A, est

---

diverses antiquités de la Perse, etc, 1793, un vol. in-4°.

Je terminerai cette note par deux observations importantes, principalement pour ceux de mes lecteurs qui, sans faire une étude approfondie de ces ruines et de leurs inscriptions, veulent avoir au moins des idées exactes sur les unes et sur les autres.

On doit distinguer dans ces ruines quatre parties : 1°. la principale masse d'édifices contigus les uns aux autres, et qui portent le nom de *Tchehel minâr*. A un mille et demi d'Allemagne de ces ruines se trouvent celles que les habitans nomment Issthakhar, et que M. Niebuhr regarde comme les restes du palais construit par la reine Homâï (Voyez mon *Mémoire historique sur Persépolis*, pag. 213) dans la ville même d'Issthakhar. Des restes d'édifices nommés *Naqchi radjab*, portrait de Radjâb, se voient entre Tchehel minâr et Issthakhar; et le *Naqchi Roustam*, portrait de Roustam, autre amas de ruines et de tombeaux, ne sont éloignés que d'un mille d'Allemagne, nord, des monumens de Tchehel minâr, auxquels ils ne paroissent pas le céder en ancienneté, autant qu'on peut en juger par le style des sculptures et de l'architecture de ces antiques édifices. Les inscriptions qu'on y découvre encore dans un état de conservation suffisant pour guider sûrement le crayon du dessinateur, sont de cinq espèces et de quatre dates bien distinctes et bien différentes : 1°. en caractères cludiformes, ces inscriptions qui paroissent aussi anciennes que le édifices sur lesquels on les a gravées, n'offrent qu'une seule figure assez semblable à un clou, et qui ne varie que pour la proportion et la position (Voy. l'Atlas, pl. LXIX). Ces inscriptions ont été jusqu'à présent inexplicables; 2°. en caractères arrondis et visiblement alphabétiques, mais qui étoient aussi inconnus jusqu'à l'époque de l'heureuse et importante découverte de M. Silvestre de Sacy, il les a reconnus, comme je l'ai déjà remarqué ci-dessus, pour être les caractères persans usités sous la dynastie des Sâçânydes (Voyez l'Atlas, pl. LXXIII); 3°. les inscriptions en caractères grecs, lesquelles ne sont que la traduction des précédentes; 4°. et 5°. celles en langue arabe et en langue persane; les

le côté septentrional, qui regarde le devant de l'édifice et la montagne. Le second, marqué B, est le côté opposé, qui découvre tout le derrière de l'édifice et la plaine. J'ai joint à ces perspectives un plan géométrique. C'est la figure, nombre V (*pl. LIV*), dont l'échelle est fort exacte. L'édifice est situé sur un pan de la montagne, qu'on a aplani en terrasses, ou plate-formes, à vingt-quatre pieds du rez de chaussée. Quoique ces plate-formes soient toutes différentes entr'elles en hauteur et en dimension, et sans aucune régularité, l'on peut dire néanmoins que cet auguste édifice est divisé en trois parties, élevées l'une sur l'autre, comme les étages des amphithéâtres. Un mur de vingt-quatre pieds de hauteur soutient le devant de la plate-forme avec une partie des côtés, et présente une admirable courtine de douze cents pieds de longueur au nord et au sud,

---

premières en caractère *koufyque* (ancien arabe), et en caractère *neskhy* (arabe moderne), les autres en neskhy seulement. Ces dernières ont été omises par Chardin; les premières fort inexactement copiées par son dessinateur; mais on les trouvera rectifiées d'après de meilleurs dessins, restituées avec autant de perspicacité que de justesse, et toutes expliquées (excepté les inscriptions cludiformes) de la manière la plus satisfaisante dans les *Mémoires sur les diverses antiquités de la Perse*, époque où elle servit d'asile à un rebelle, qu'Abbâs eut beaucoup de peine à réduire. La citadelle d'Issthakhar subsistoit encore en 999 de l'hégire (1590-1 de notre ère), comme on le voit, f°. 40 du *Târykh a'âlem ârâï A'bbâcy*, manuscrit de l'Arsenal, et 13, *verso* de celui de M. Silvestre de Sacy. (L-s.)

sur seize cent quatre-vingt-dix de profondeur à l'est et à l'ouest. Ce mur, ou cette courtine, est de figure irrégulière, formant des angles au nombre de vingt-deux, tous de grandeur différente. Il a en tout seize cent soixante pas de tour, de deux pieds et demi ou trente pouces chacun; mais il s'étend davantage, et enferme plus d'espace, du côté du sud que de celui du nord, parce que la montagne est plus avancée, et qu'elle a plus de saillie de ce côté-là que de l'autre. La montagne, à l'endroit où le mur finit, est un peu en talus, mais toutefois si roide et si escarpée qu'on n'y sauroit monter. Elle s'ouvre en forme de croissant, qui embrasse et qui contient environ le tiers de la plate-forme. A l'égard de la hauteur du mur, que j'ai dit être de vingt-quatre pieds, il faut remarquer qu'elle n'est pas égale partout, soit que le vent ait chassé et ramassé la terre contre quelques pans du mur, soit que quelques endroits se soient enfoncés par leur propre poids dans le cours de tant de siècles. Il faut faire, en contemplant ce précieux monument, ce qu'on fait en regardant de belles personnes, que l'âge ou les infirmités ont exténuées; il faut, par cela même qu'on voit qu'elles sont encore, s'imaginer ce qu'elles ont été autrefois. Les pierres du mur sont noires, plus dures que

le marbre, quelques-unes très-polies, et toutes d'une si merveilleuse grandeur qu'il y a de la peine à concevoir comment on a pu remuer, élever et placer de si lourdes masses; car il y en a de cinquante-deux pieds de longueur, et les plus communes sont entre trente et cinquante pieds de table, et entre quatre et six pieds de hauteur, la plupart carrées et si proprement jointes, que depuis quatre mille ans, ou environ, qu'elles sont là, on n'en sauroit presque encore reconnoître les jointures. Voilà à peu près quels sont les dehors de cet édifice, qui apparemment n'étoit autre chose qu'un grand et magnifique temple.

J'ai déjà remarqué qu'au dedans il paroît séparé en trois parties distinctes, l'une plus élevée que l'autre, et séparée par un mur avec une communication de l'une à l'autre, par des escaliers. Remarquez maintenant que la partie du milieu, qu'on peut appeler le *chœur du temple*, a bien du rapport avec le lieu saint du temple mosaïque. C'est ce vaste espace qui comprend toutes les colonnes, et qui a cent quarante-huit pas de largeur, sur cent douze de profondeur. Lorsqu'on aura exactement considéré les plans et la description entière de cet incomparable monument, on jugera mieux si ma comparaison est juste, ou si elle est chimérique.

Le premier et le principal escalier n'est pas placé au milieu de la façade, mais plus proche du bout que du milieu, vers le côté septentrional. Le second, qui regarde le midi, est un petit degré dérobé de trente hautes marches, fait d'une seule pierre, laquelle est présentement fendue et brisée en plusieurs endroits. Il ne paroît pas qu'il y ait eu plus d'escaliers ; mais il y a bien de l'apparence qu'il y en avoit encore un autre petit au septentrion, comme celui qui est au midi. Le grand escalier est double, ou à deux rampes, qui du bas s'éloignent l'une de l'autre jusqu'au milieu, et qui se rapprochent du milieu en haut. Je ne m'arrêterai pas à en décrire plus exactement la figure, parce que la planche D (*pl. LV*) la fera mieux concevoir, que la plus exacte description. Cette magnifique pièce est de cette même pierre noirâtre, dont j'ai parlé, qui est plus dure que le marbre, et très-polie. Cet escalier a en ligne droite vingt-deux pieds et quelques pouces de hauteur, et il est composé de cent trois marches ou degrés : la partie d'en bas en a quarante-six, celle d'en haut cinquante-sept. Le palier ou perron, qui est entre ces deux parties, est carré, spacieux et proportionné à la largeur de l'escalier, laquelle est de vingt-deux pieds depuis le mur au parapet. La profondeur des

degrés est de quinze pouces, et leur hauteur d'un peu plus de deux. Toutes les pierres sont si grandes qu'elles font chacune dix ou douze marches, et quelques-unes dix-sept ou dix-huit. Leur largeur est de sept pieds quelques pouces. Les jointures sont en quelques endroits si serrées, qu'il faut un microscope pour les apercevoir; et je ne doute point que l'escalier n'ait paru être tout d'une pièce durant plusieurs siècles, puisque présentement il paroît d'abord être taillé dans le roc. Dix chevaux de front y monteroient fort à l'aise. Il aboutit par le haut à un perron de vingt-six pas de diamètre, qui se termine à une entrée, ou passage entre des pilastres et des colonnes, qui a seulement seize pieds d'ouverture, et de longueur près de cent cinquante. Il est difficile de déterminer si ce passage étoit un portique, mais il y a pourtant assez d'apparence que c'en étoit un, et que c'étoit là l'entrée qui conduisoit dans le temple. Ce que l'on en voit aujourd'hui sur pied, sont quatre grands pilastres et deux colonnes. Les pilastres qui font face à l'escalier, ont huit pas de profondeur, et les colonnes en sont à neuf pas, les deux autres à vingt-deux; et dans l'espace qui est entre les premiers et les derniers pilastres, comme par-delà sur la même ligne, l'on voit des colonnes renversées et à demi enterrées,

ce qui fait croire que ce portique avoit bien plus de soixante pas de long, qui est toute la longueur qu'il a aujourd'hui. Le fond est couvert de tables de marbre de cette admirable grandeur, dont je les ai représentées.

Les quatre pilastres sont chacun épais de quatre pieds, hauts de vingt-quatre a vingt-cinq, et profonds de vingt ou à peu près. La base a cinq pieds de haut. Pour ce qui est des ornemens, ou de la façon de l'architrave, on n'en sauroit juger, parce qu'elle est toute brisée, aussi bien que la corniche, de façon qu'il n'en reste seulement que ce qu'il faut pour faire apercevoir qu'il y avoit une architrave et une corniche. Ce morceau est tout d'une pièce, comme le pilastre; et quoique cela paroisse incroyable, il n'est pourtant rien de plus vrai. J'y ai regardé, et beaucoup de gens avec moi, d'aussi près et aussi attentivement qu'il se peut faire, tenant la chose comme impossible; mais j'ai reconnu assurément que c'étoit une même masse, et toute de ce même marbre noirâtre, dur et poli, dont j'ai parlé.

Au-devant de chaque pilastre, il y a une figure en demi-relief de monstrueuse grandeur, dont la tête et les pieds sont en saillie, et font le devant du pilastre. Le relief en est épais de deux pouces. Les figures qui regardent la plaine, ont

la face si gâtée qu'on ne peut connoître si elles représentoient des chevaux, des lions, des rhinocéros, ou des éléphans, parce qu'elles ont des traits qui peuvent convenir à ces divers animaux, ainsi qu'on le peut voir dans la perspective du portique, qui est marqué E (*pl. LVI*) ; chacun leur donne le nom qu'il trouve le plus propre. Les autres figures, qui regardent la montagne, sont plus entières, et représentent des figures monstrueuses, dont le corps sera, par exemple, d'un cheval ailé, et la tête d'un homme couvert d'un haut bonnet couronné. Ces statues ont l'air fier et assuré, et chacune semble plier sous le faix du gros pilastre qu'elle porte, et qui paroît être posé sur son dos. Je ne décrirai point les divers ornemens de ces statues ; la planche F (*pl. LVII*) en donne d'un seul regard une pleine connoissance. Je remarquerai seulement que ce n'est pas le temps qui a gâté ainsi la face des premiers animaux, mais plutôt le marteau de quelques furieux mahométans, et peut-être de ces premiers arabes, qui conquirent la Perse dans le septième siècle.

Au haut des premiers pilastres, et sous le chapiteau, il y a des inscriptions de cet ancien caractère qui, depuis tant de siècles, est demeuré inconnu, et qui devoit être celui dont on se servoit

du temps que ce superbe édifice fut élevé. Nous en donnerons des ectypes, et en dirons quelque chose plus bas (*pag.* 320 *et suiv.*). Remarquez cependant que ces pilastres ne portent rien, et qu'apparemment ils n'ont jamais rien porté.

Les colonnes entre les pilastres sont de marbre blanc, et cannelées comme toutes les autres de ce monument, de quoi nous parlerons aussi plus amplement dans la suite. On croit qu'il y en avoit deux autres à ce portique, parce que les deux qui restent sont une fois plus éloignés des pilastres de derrière que de ceux de devant.

A la gauche du portique, du côté du septentrion, il n'y a rien d'entier : ce ne sont que ruines, que morceaux de marbre ou d'albâtre, diversement ciselés, que pièces de colonnes brisées et renversées çà et là en confusion. De l'autre côté, c'est-à-dire, à la droite du portique, il y a un espace de soixante-six pas, aboutissant à une terrasse, qui n'est aussi remplie que de ruines, excepté un bassin de pierre grise, qui est long, lequel a seize pieds de longueur, douze de largeur, trois de hauteur ou profondeur, un pied trois pouces d'épaisseur, et qui paroît être fait d'une seule pierre, quoiqu'il soit fendu en divers endroits. Il est inégalement enfoncé en terre, et il en est presque rempli.

La terrasse est soutenue d'un mur de marbre noir, de cent quinze pas de face, dont la hauteur est inégale. Le côté occidental a dix pieds de haut; l'opposé n'en a que six. Le temps ou la violence des hommes doivent avoir produit cette irrégularité. L'on y monte par trois escaliers, un à chaque bout, et un au milieu. Le premier, qui est celui du bout occidental, a vingt-cinq degrés; l'autre n'en a que douze; celui du milieu n'est ni si large, ni si aisé que le premier; mais il y a cela de particulier, qu'il avance vingt pas hors de la terrasse, avec un degré de chaque côté, ce qui fait un escalier double, ou deux rampes, comme le grand escalier de la première terrasse. Il est terminé par un grand perron de vingt-huit pas de face, dont le degré occidental a vingt-neuf marches, au lieu que l'autre n'en a que dix-huit. Tous ces quatre degrés sont de marbre noir; ils ont sept pas de largeur, et du reste ils ont toutes les beautés du grand et principal escalier. On voit, à ces étranges disproportions, que tout cela est fort ruiné, aussi bien que le mur de la terrasse, qui l'est sans doute beaucoup; car il paroît par les figures qui sont taillées dessus, que des assises entières de pierres en ont été abattues, et qu'il s'est affaissé, ou que la terrasse s'est enfoncée.

La

La partie occidentale de ce mur, qui comprend la façade entre le perron et le petit degré, est le plus grand morceau et le plus sain de ce précieux monument. Vous y voyez deux rangs de bas reliefs, et un rang de demi-figures, tout en leur entier. Voici dans la planche G (*pl. LVIII*) un dessin exact de ce beau morceau, et de la rampe jusqu'au perron. La planche H (*pl. LIX*) est le dessin de l'autre partie de la façade. Les figures que vous y voyez, ont un peu moins de quatre pieds de haut et près d'un pouce et demi de saillie ou de relief; l'ouvrage en est encore si entier et si net, qu'il semble qu'il ne fasse que de sortir des mains du sculpteur. On voit clairement au rang des demi-figures, qui sont représentées de la ceinture en bas, que toute une assise de pierre manque à ce mur : mais il est fort croyable qu'il y manque encore d'autres rangs de pierres, et que cette terrasse en avoit plus de trois : autrement le mur de la terrasse n'auroit été élevé pardessus le rez de chaussée que de deux pieds seulement. La grande destruction du mur est arrivée à la partie orientale de la terrasse ; il s'est entièrement affaissé ; un grand pan comprenant l'angle s'est écroulé ; la façade est presque renversée, et il n'y a plus rien d'entier que ce rang d'hommes, que vous voyez représentés en la

planche G (*pl. LVIII*) ; mais tout y est aussi net et aussi parfait qu'à l'autre partie.

Ces deux dessins, et particulièrement le premier, représentent une procession, et vraisemblablement celle qui se faisoit aux sacrifices solennels. Ce qui me le fait croire, c'est que les figures mènent ou portent toutes chacune quelque chose, qui entroit dans les sacrifices des Gentils. Ce ne peut donc être ici que la pompe d'un grand sacrifice; et ce n'est point un triomphe militaire, ni une entrée royale, comme quelques-uns se l'imaginent. Je ne prétends pas expliquer exactement ce que chaque chose représente; je n'en ai pas assez de certitude, d'autant plus que la religion des ignicoles, dont cette procession nous représente quelqu'un des cultes, est abolie par tout le monde à l'égard des sacrifices. Je m'étendrai particulièrement sur les habits, parce que je crois qu'ils ont peu changé dans l'Orient, surtout dans les lieux où la religion n'a point souffert de changement; car il est à remarquer que là où la religion est toujours demeurée la même depuis le commencement, comme dans tous les pays où ni le christianisme ni le mahométisme ne règnent pas, l'habillement est toujours le même, et cela particulièrement dans les pays chauds.

Les figures qui sont sur la rampe de l'escalier, et celles qui leur ressemblent, sont armées d'arcs, de flèches et de piques. L'arc est passé dans le bras gauche, et le carquois, qui est un étui de figure pyramidale, leur pend le long du dos: on porte ainsi les armes en plusieurs endroits de la Perse et de la Tartarie des Yusbecs. Elles n'embarrassent point, elles laissent les mains libres, et l'on prend la flèche par-dessus l'épaule aisément et vitement. Quelques gens pensent que c'est une torche, et non pas une pique, que ces figures tiennent à la main, fondés sur ce que c'est ici une procession; mais je ne suis pas de cette opinion, et je me fonde sur ce qu'on n'a pas l'usage des torches ni des flambeaux en Orient, au lieu de quoi on se sert de fallots, parce que l'huile est partout en abondance, et que la cire est presque partout une drogue étrangère, et chère par conséquent, outre que je n'ai vu nulle part, dans le culte religieux des Gentils, cet usage de lumière en plein jour, comme on le voit établi dans quelques communions de la religion chrétienne.

Le vêtement inférieur de ces figures est fort commun aux Indiens idolâtres: c'est un drap de coton ou de soie, qui fait trois ou quatre tours sur les reins, et qui pend au bas jusqu'à la che-

ville du pied. Ils en passent quelquefois le bout entre les jambes, et ils l'attachent à l'endroit de l'épine, surtout lorsqu'ils ne mettent que ce drap sur le corps, mais ordinairement ils en mettent deux, un petit comme les langes qu'on met aux petits enfans, et un autre beau et long par-dessus, dont ils passent le bout en cinq ou six plis dans la ceinture à l'endroit du nombril : cela est grave et sied bien. Ils mettent sur leurs épaules un autre drap dont ils s'enveloppent, comme nous faisons d'un manteau. Le drap ou le linceul dont S. Jean étoit couvert à la passion de Notre-Seigneur, étoit quelque mante de cette espèce. Mon sentiment est qu'on a été bien des siècles aux Indes sans avoir l'usage des habits taillés et cousus, et que ce sont les mahométans qui l'ont introduit. Le pays froid dont ceux-ci sont originaires, les avoit accoutumés à ces sortes d'habits composés; il y a de l'apparence qu'ils en ont apporté la mode aux Indiens, qui peu à peu s'y sont accoutumés, quoiqu'il y ait des contrées entières qui ne s'habillent encore que de ces draps ou linceuls, dont ils s'enveloppent comme je l'ai dit. Cette sorte d'habillement, consistant en linceuls ou langes, est aussi en usage chez les mahométans, quand ils sortent du bain, et dans les actes de religion, comme dans les cérémonies de leur

pélerinage à la Mecque, et lorsqu'ils font leurs ablutions ou purifications, qui ressemblent si fort à celles des juifs et des idolâtres, soit au bain, soit sur le bord des fleuves, soit en quelque lieu particulier.

Pour le bonnet de ces figures, je n'en ai point vu en Orient, qui y revienne mieux que le bonnet des Turcs, à la réserve du linge qu'ils mettent autour. Comme les idolâtres portent des cheveux, ils ont la tête moins couverte que les mahométans qui n'en portent point; et il y en a plusieurs qui ne mettent sur leur tête qu'un mouchoir clair qu'ils nouent, et dans lequel ils renferment leurs cheveux ramassés et roulés par derrière. Or, il y a en cette procession des figures coiffées à peu près de même manière. Le bonnet pointu de quelques-unes est fort approchant de la mitre pontificale, et il est presque le même que celui des Guèbres, qui sont les anciens ignicoles. On le fait de laine de Caramanie, qui n'est pas inconnue dans notre Europe, et qu'on emploie à la fabrique des chapeaux fins. La différence qu'il y a entre la mitre de ces figures et le bonnet des Guèbres, c'est que celui-ci est de figure ovale. On voit trois autres sortes de coiffures dans cette procession : l'une qui ressemble à celle des juifs dans les synagogues orientales, c'est-à-dire, un

voile pendant sur le derrière de la tête; l'autre que les Géorgiens et les Arméniens portent communément, c'est leur bonnet fourré, qui a les bords abattus et le devant replié en dedans, pour mieux couvrir la tête; et c'est ainsi que l'homme qui mène un cheval dans le rang d'en bas, celui qui le précède, et ceux qui le suivent, sont coiffés. La troisième sorte de coiffure se voit dans la figure de ce portefaix, qui est au troisième rang, nu jusqu'à la ceinture. Je m'imagine que cette sorte de coiffure est un mouchoir qui lui pend par-derrière jusqu'à l'épaule, et qui est noué par un cordon.

La variété qu'il y a dans la coiffure et dans l'habillement de ces figures n'est pas, à mon avis, une marque de qualité, ou d'emploi ou d'ordre; mais elle vient seulement de la diversité des pays et des climats. Comme l'empire de Perse s'étend encore aujourd'hui de la mer Noire au fleuve Indus, et qu'autrefois il étoit même d'une plus grande étendue, il y a des pays très-chauds, et d'autres très-froids, qui, de nécessité, demandent des habillemens différens: car j'ai remarqué partout que la variété de formes dans les habillemens ne vient point du caprice, mais qu'elle a son origine dans la nature du climat, à laquelle il faut rapporter semblablement la raison

de la plupart des mœurs et des manières des hommes. Il y a de ces figures qui, selon la coutume des pays les plus chauds, sont nues, excepté à l'endroit que tous les hommes, même les plus barbares, ne manquent point de couvrir; et il y en a de vêtues à la manière des pays les plus froids, telles que sont celles, par exemple, qui, dans le rang d'en bas, ont des boules à la main : car elles portent une fourrure de la ceinture en bas jusqu'au gras de la jambe, de même que celle de l'homme qui mène un dromadaire, et qui a un gros pantalon à la turque. Les pantalons des pays froids sont faits de feutre, et fort grossiers en tous les lieux où il n'y a point de drap, qui est une étoffe étrangère en Orient, et dont il n'y avoit point d'usage avant que le commerce y fût établi avec les Européens.

Il y a aussi des figures qui paroissent chaussées; et d'autres qui sont nu-pieds. En nulle part de l'Asie, on ne porte des souliers à oreilles et liés comme les nôtres. Les plus rudes peuples, et chez qui il y a le moins de commerce, se chaussent d'un cuir cru, qu'ils lacent le long du coude-pied avec une bande de même cuir. Les plus riches et les plus civilisés portent des souliers sans talon, de même que nos pantoufles. Comme leurs planchers sont couverts de tapis où ils s'asseyent et se

couchent, ils laissent leurs souliers à la porte, de peur de gâter ces tapis, et ils les reprennent en sortant ; ce qui seroit fort incommode avec des souliers qui seroient attachés comme les nôtres. Dans tous les pays chauds, on met le pied nu dans le soulier ; et comme cela fait que l'on a bientôt les pieds sales, on a la civilité en plusieurs lieux de faire laver les pieds aux gens, comme on leur donne à laver les mains. C'est de quoi il paroît des traces dans le reproche que fit Jésus-Christ au pharisien, qui lui avoit donné à manger, sans lui avoir fait laver les pieds. Aussi est-ce un régal en Orient, et une réjouissance pour tout le corps, que d'avoir les pieds lavés, surtout durant la chaleur.

Il est difficile d'expliquer ce que toutes ces figures que nous déchiffrons, ont à la main ; cependant l'opinion la plus commune est que ce sont des offrandes. Examinons-les chacune en particulier : la procession est représentée par bandes d'hommes de six jusqu'à neuf, séparées par un arbre qui ressemble au cyprès ; la bande est menée par un homme, qui en tient un autre par la main, comme s'il le menoit pour servir de victime : cela est partout ainsi, à un seul endroit près. Il paroît de cinq sortes de victimes dans cette procession : le dromadaire, le taureau, le bouc

par couple, le cheval et le mulet. On y voit aussi un char attelé ; et j'y observe qu'au lieu qu'on n'y voit qu'un dromadaire, qu'un mulet, qu'une couple de boucs, on y voit plusieurs chevaux, ce qui me fait croire que c'est un sacrifice au Soleil, la grande divinité des Perses. Encore que l'Histoire profane et la sacrée assurent que divers peuples voisins des Perses immoloient des créatures humaines aussi aveuglément que le reste de l'univers, néanmoins on n'y trouve pas de textes exprès, qui disent que les Perses en usoient de la sorte dans leur culte ; et, d'une autre part, la tradition des Guèbres qui sont les restes des anciens Perses, porte que leurs ancêtres faisoient passer leurs enfans par-dessus le feu sacré, d'aussi près qu'il étoit possible, sans en être endommagés, et que c'étoit leur manière de les consacrer à son service, mais qu'ils n'immoloient point de créatures humaines. Cependant, après avoir bien considéré cette procession, il me semble que l'homme, qui est mené par la main, est une offrande, comme le cheval et le dromadaire ; car àquoi pourroit-il être destiné dans cette procession, où il n'y a pas un seul homme qui ne soit chargé de quelque chose propre à un sacrifice? Quoi qu'il en soit, il est constant que les Perses immoloient des chevaux au Soleil, qui étoit leur

grande divinité, puisqu'Hérodote et divers autres auteurs le rapportent. Le même Hérodote, avec Strabon et d'autres, racontent qu'ils immoloient aussi d'autres bêtes, dont les prêtres faisoient cuire la chair sur le lieu, et la mangeoient, ou bien l'emportoient chez eux. Le Soleil avoit des chevaux et des chariots consacrés; c'étoient les dieux tutélaires de la Perse : ils marchoient en guerre à la tête de l'armée, et tous les jours on les promenoit par la ville. Le dromadaire, ou chameau, et le taureau sont représentés ici de la manière qu'ils sont faits aux Indes. Les chameaux des pays qui sont en deçà, n'ont qu'une bosse sur le dos; et les bœufs n'ont point cette grosse loupe sur le cou au-dessous du joug. Ceux qui ont lu les relations des Indes, savent combien les bœufs de ces pays-là sont beaux, hauts, forts et vites, et que leur loupe est une graisse ferme qui se fond au feu, et dont on se sert comme du beurre en divers lieux, et particulièrement aux îles et aux contrées maritimes des Indes. Le dromadaire de cette procession a une clochette qui lui pend au cou : on en met partout au cou de ces animaux, afin qu'on prenne garde à eux, à cause qu'ils marchent fort lentement, et sans faire de bruit.

J'ai dit que, dans cette cérémonie, il y a un char attelé, et c'est ce qu'on voit dans la figure;

mais on ne verra point de feu dessus, comme le célèbre Figueroa (*) assure qu'il y en a vu. Je suis marri d'être contraint de corriger sur ce point ses observations, qui sont d'ailleurs très-judicieuses; mais si je ne le faisois pas, les gens exacts penseroient que ce prétendu feu auroit échappé aux yeux de mon peintre et aux miens. Les rois de Perse faisoient porter devant eux le feu sacré, et peut-être étoit-ce sur des chariots; mais il y avoit en leur religion des chars consacrés au Soleil, qu'ils faisoient aussi mener devant eux à la guerre, et partout où ils alloient en pompe. Xenophon et Quinte-Curce observent expressément que Cyrus et Darius en faisoient conduire de la sorte.

La figure qui est marquée A dans la planche (*LVIII****), porte un collier comme une espèce de grand chapelet, qui lui pend sur l'estomac, et un poignard au côté gauche. Les Persans et les Tartares ont les manches de leurs poignards faits comme celui-ci; et les Gentils, dans toutes les Indes, portent de ces sortes de colliers pendans jusque sur l'estomac, et quelquefois plus bas. Les communs sont faits de bois de senteur ou de noix d'Inde; il y

---

(*) Ambassade de dom *Garcias de Silva Figueroa*, p. 144 et suiv. de la traduction française. (L-s.)

en a aussi qui sont d'ambre, les autres de corail, d'autres de grains d'or, et d'autres de perles. Les rois et les grands seigneurs, tant mahométans que gentils, en portent ordinairement de ces derniers; et Agathias nous assure que, de son temps, les Perses et les Mèdes en portoient de même. L'usage des colliers est donc très-ancien, et non-seulement ceux de métal que nous appelons des *carcans*, dont les femmes et les petits enfans se parent dans tout l'Orient, et qui, selon toutes les apparences, est un de leurs plus anciens ornemens, mais aussi de ceux qui sont faits de grains, soit de perles, ou de pierres fines, ou de bois précieux et de bonne odeur.

Les figures B, C, D, E, F, G (*planche LVIII*), portent chacune des vases de forme différente. Les vases des figures C et E ressemblent parfaitement aux crachoirs, dont on se sert dans tout l'Orient, de peur de gâter les tapis dont les planchers sont couverts. Les vases des figures B et D ressemblent aux tasses dont on se sert pour boire, et dans lesquelles on porte du beurre, du lait et d'autres liqueurs. Le beurre se garde fondu et en liqueur dans les pays chauds de l'Asie, et surtout aux Indes (*); on n'y en a point d'autre,

(*) Où on le nomme *ghy*. Il fait partie des offrandes que les Brâhmanes présentent à leurs idoles. (L-s.)

et on n'y en désire point d'autre aussi, parce qu'il est bon, et que l'odeur en est agréable.

Les vases de la figure G sont des fioles dont la forme nous est fort connue ; et ceux de la figure F sont fort en usage aux Indes, pour toutes sortes de choses liquides. Les portefaix de ce pays-là sont aussi parfaitement semblables à celui qui est ici représenté. Ils se servent du même instrument à porter les choses, qu'il ne faut ni presser ni remuer, comme sont les fruits et les liqueurs, les plats de porcelaine, le boire et le manger ; c'est une canne pliante et longue de trois à quatre pieds, aux deux bouts de laquelle sont attachés et suspendus deux gros paniers ronds, doublés de cuir dedans et dehors, fermés à clefs, entourés d'une toile rouge, afin qu'il n'y puisse entrer aucune poussière. Les porteurs savent adroitement tourner la canne d'une épaule à l'autre, pour se délasser ; c'est une chose admirable que leur vitesse et leur industrie à courir, sans que ces fardeaux remuent le moins du monde, quoiqu'ils leur pendent jusqu'aux genoux, et à un pied et demi loin du corps. Les gens de qualité ont toujours un ou plusieurs de ces portefaix à leur suite, lorsqu'ils sortent de la ville. Comme le salaire et la nourriture des hommes est presque pour rien aux Indes, un portefaix à qui l'on fait faire huit

à dix lieues par jour, se contentant de six à sept francs par mois pour ses gages et pour sa nourriture, les gens riches se servent plus volontiers d'hommes que de bêtes, pour se faire porter, eux et leur bagage.

Je crois que les vases des figures B, C, D et E, contiennent les uns des grains, et les autres des liqueurs. Les grains des pays les plus chauds de l'Asie, surtout aux Indes, se gardent dans des vases, comme les liqueurs, à cause des insectes qui, y étant en grand nombre, très-petits, et, si j'ose m'exprimer ainsi, très-adroits, se fourrent partout, de façon qu'on ne sait comment garder ce qu'ils aiment, particulièrement toutes les douceurs. Je m'imagine que l'on n'ignore pas l'artifice ordinaire des fourmis des Indes, pour aller à des confitures dont on garde les pots en ces pays-là, comme nous gardons en Europe les pots ou caisses d'orangers, c'est-à-dire, en les mettant dans des baquets d'eau pour empêcher les insectes d'y arriver. Les fourmis, ne pouvant donc aller directement à des confitures, qu'on a mises dans une porcelaine au milieu d'un bassin plein d'eau, montent le long de la muraille, et de là au plancher, jusqu'à l'endroit perpendiculaire de la porcelaine, dans laquelle elles se laissent tomber; c'est ce que j'ai plusieurs fois expérimenté. Les

liqueurs et les grains, que les Gentils emploient aujourd'hui dans les offrandes qu'ils font à leurs idoles, sont le lait, le beurre, l'huile, le miel, les pois, le blé, et surtout le riz.

Les figures H et I (*planche LVIII*) portent, à mon avis, de la pâte et des gâteaux. On cuit le pain tous les jours aux Indes, parce que l'excessive chaleur le durcit incontinent; les Gentils le cuisent la plupart à chaque repas. Leur pain commun est comme nos galettes, pas plus épais qu'un gros carton; ainsi ils ne font pas de ces grosses masses de pâte, comme nous faisons, mais seulement de grosses boules, à peu près comme celles qu'on voit dans les mains de la figure H.

La figure marquée K (*planche LVIII*) porte deux jambes, et celle qui est marquée L (*planche LVIII*) une espèce de manipule, soit nappe, soit vêtement. Ne seroit-ce point de ces vêtemens encore tout mouillés du naufrage, que les anciens consacroient au temple du dieu de la mer, ou quelqu'espèce d'*ex-voto*, tels que sont tous ces bras, toutes ces mamelles, toutes ces jambes, etc., de cire ou de métal, que, dans l'Eglise romaine, on attache en action de grâces devant les images des saints, par l'intercession desquels on croit avoir été guéri miraculeusement? Car, de tant de savans hommes qui ont considéré atten-

tivement les figures de cette procession, je n'en ai point vu qui pensât que ce pût être autre chose que cela.

Ces serpens à deux têtes, qui se baisent dans les mains de la figure M (*planche LVIII*), sont apparemment quelque emblême. Les Grecs et les Romains représentoient l'année par un serpent courbé en cercle; mais il n'avoit qu'une tête, au lieu que ceux-ci en ont deux, et sont tournés comme les anses d'un coffre. Quelques-uns croient que ce sont des instrumens de musique, et qu'on en jouoit en les frappant l'un contre l'autre, comme on fait avec ces petites cymbales, qui sont fort en usage dans les églises des chrétiens orientaux. Il est bien difficile de dire ce que représentoient ces *C* entrelacés, que porte la figure N. Ce qui pend au côté gauche de la figure O, est l'étui d'un arc; et ce qu'on voit au bras de la figure P, est un bouclier. Les étuis d'arcs et les boucliers, qui sont présentement en usage dans la Perse, sont tous faits de même.

Ce qui est à la main de la figure Q et de trois autres semblables au rang de dessus, est un flambeau allumé au feu sacré, ou un dard, ou quelque instrument à égorger les victimes, comme ceux des figures R et S. Celui de la figure

gure R (*planche LVIII*) est à peu près comme une flammette, l'ancien instrument dont on se servoit, et dont on se sert encore aujourd'hui en plusieurs endroits de l'Orient ; car la lancette n'y est que peu en usage, et elle n'y est connue que depuis le commerce qu'y font les Européens. La figure S (*planche LVIII*) représente apparemment ou un sacrificateur, ou un de ses ministres. Cela est vraisemblable, tant parce que le personnage tient à la main des maillets, qui ne peuvent servir qu'à assommer les victimes, qu'à cause qu'il va tout le dernier, et qu'il ferme la marche.

Je ne dis encore rien ici sur le caractère de l'inscription, que vous voyez au bout de ce long bas relief, et qui apparemment en contient l'explication ; j'en parlerai à la fin. La dernière figure qui se voit sur la rampe du degré, est un lion qui déchire un taureau. Encore aujourd'hui, dans les fêtes et dans les spectacles des Persans, on donne de ces combats au peuple. On met un jeune taureau au milieu d'un cirque, on l'effarouche pour le mettre en fureur, et puis on lui détache le lion; mais parceque le lion est l'emblème de la monarchie persane, en qualité de roi et du plus noble des animaux, le peuple fort superstitieux, et attaché aux présages, croiroit que ce seroit une chose de mauvais augure pour leur

pays, si le lion ne déchiroit pas le taureau : c'est pourquoi ils lâchent toujours le lion, lorsque le taureau a le dos tourné, et qu'il ne court pas. Le maître du lion, le tenant par le collier, lui tourne la tête vers le taureau jusqu'à ce qu'il ait les yeux dessus. Dès que le lion l'aperçoit, il fait un cri, et s'élance par sauts de huit à dix pas, avec tant de vitesse que l'œil a de la peine à le suivre. Il se jette sur le dos du taureau qu'il abat d'ordinaire; et si par hasard il le manque au septième ou huitième saut, il s'arrête et se rebute, et alors on retient le taureau. On ramène le lion à sa vue, et à cause de l'augure dont j'ai parlé, on fait toujours en sorte que le lion remporte la victoire, et qu'il renverse le taureau qu'on égorge sous lui, afin qu'il en boive le sang. J'ai dit que le lion est l'emblème de la monarchie persane; on le représente avec un soleil levant à côté, dont on voit les trois quarts du disque. Cet emblème est dans les enseignes, sur des monnoies de cuivre et en mille endroits. Les anciens auteurs rapportent que quand les Perses vouloient représenter le soleil, ils le dépeignoient avec un visage de lion, parce que, quand le soleil est au signe du lion, il a plus de force que dans les autres. Les Persans modernes ne le représentent plus ainsi, ni comme nous, par un visage; ils peignent seulement un

globe uni, et ils mettent autour un cercle de rayons.

L'autre partie de la façade est, comme j'ai dit, beaucoup ruinée; car il n'y paroît plus qu'une assise de pierres. Je ne laisse pourtant pas d'en donner la représentation dans la figure VII; mais je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire aucune observation là-dessus, parce qu'on ne voit presque rien dans ce bas relief dont on n'ait vu le semblable dans le précédent. Je remarquerai seulement à l'égard de ce qui est taillé sur la face du perron, ou de cette avance, au côté de laquelle sont les degrés, que le milieu est une grande inscription en caractères anciens, et que les rampes sont chacune un combat de cheval et de taureau, et des cyprès en finissant.

Après qu'on a monté l'escalier dont nous avons parlé, l'on entre dans une espèce de grande et vaste salle, ou cour, qui est tout à fait admirable. Elle a cent quarante-huit pas de long du septentrion au midi, et cent douze pas de large de l'orient à l'occident, comme je l'ai déjà rapporté. Elle est rude et inégale partout à cause des amas de terre et des pièces de colonnes, qui sont plus ou moins enfoncées en terre, mais qui y sont toutes tellement adhérentes, parce que la terre s'est comme incrustée à l'entour, qu'il est comme impossible d'en arracher

la moindre pièce ; et c'est pour cela même qu'on ne sait pas si le plancher étoit ou le roc poli, ou des tables de marbre. Le plus grand débris s'est fait à la partie orientale, qui est la plus proche de l'escalier; car il n'y reste plus qu'une seule colonne, toutes les autres étant à l'autre bout; et de tant de colonnes qui restent encore dans ce grand espace, il n'y en a pas une qui soit entière, et sans éclat ou brèche. J'en comptai treize entières, excepté ce qu'il y avoit d'éclaté, de gâté et d'effacé à la base, au fût, et surtout au chapiteau qui, sur quelques colonnes, étoit à demi hors de sa place ou de sa circonférence, et prêt à tomber, et sur d'autres à demi brisé. Outre ces treize colonnes, qu'on peut pourtant dire être entières, il y en avoit sept autres qui n'avoient que la base et le fût, ou partie du fût seulement, et vingt-trois piédestaux avec leurs bases, la plupart en assiette, et les autres renversés.

Nous n'avons point de relations de ce temple, qui marquent en cet endroit plus de colonnes, que fait notre plan ou perspective. Un architecte, nommé *Sebastien Serlio*, Boulonois, mit au jour, dans le seizième siècle, un livre de l'*Architecture ancienne et moderne*, dans lequel il nous donne un dessin de ce merveilleux édifice, où il y a quarante colonnes avec des chapiteaux corinthiens;

mais je crois que c'est un dessin fait dans son cabinet, et qu'il y a bien des siècles qu'il n'en reste plus tant.

A propos du dessin de Persépolis par Sebastien Serlio, je ne puis m'empêcher d'observer l'impudence avec laquelle on publie des planches de dessin le plus grossièrement inventées, comme de vraies représentations. Il y en a plusieurs comme cela dans une relation de Perse, qui porte le nom de *Voyage de Jean Struys*. Celle, entre les autres, qu'il appelle le *Tombeau royal de Persépolis*, n'a pas un trait de Persépolis; et ce qui est tout à fait extravagant, le dessin n'a pas un trait de la description pour laquelle il est fait; cependant le titre du livre porte que les planches ont été dessinées par l'auteur.

Les colonnes qui sont le plus proches l'une de l'autre, sont à vingt-cinq pieds de distance; et celles qui sont le plus éloignées entre elles, sont à cinquante pieds l'une de l'autre. Il m'a paru, après avoir bien considéré l'ordre, la disposition et les distances de tout ce qui reste encore là sur pied; qu'il y avoit douze rangs de dix colonnes chacun. Figueroa, habile homme et exact, juge qu'il n'y en a eu que six rangs de huit chacun; mais j'en ai assurément compté en trois rangs, dix pour chacun; ce qui me fait croire qu'il y a

eu de la méprise au chiffre de Figueroa (1), d'autant plus que Herbert (2), qui fut là peu de temps après Figueroa, assure qu'il avoit vu les troncs (il veut dire les piédestaux) de plus de cent colonnes. M. Thévenot le voyageur fait un plan géométrique de cette salle, où il pose douze rangs de colonnes, du levant au couchant, de neuf colonnes à chacun, à compter les rangs du septentrion au midi, ce qui en fait cent huit en tout.

Ces belles colonnes sont hautes d'environ quarante-quatre pieds de fût, c'est-à-dire, entre la base et le chapiteau, et d'environ cinquante-six pieds entières, c'est-à-dire, avec la base et le chapiteau, prises avec un quart de nonante. Elles ont quarante cannelures, larges chacune de trois grands pouces. Figueroa les fait de soixante ou soixante et dix pieds de longueur, sans la base ni le chapiteau; ce qui doit être encore une faute d'écriture, n'étant pas possible qu'un aussi habile homme se soit ainsi mépris. La hauteur du piédestal est de six pieds quelques pouces: on ne la peut pas prendre juste, parce que les piédestaux sont tous enfoncés en terre, les uns plus, les

(1) Ambassade de don *Garcias de Silva Figueroa*, p. 146 et 147. (L-s.)

(2) *Some yeurs Travels*, etc., pag. 142. Toute cette description a été tronquée et altérée dans la traduction française, pag. 238 et suiv. (L-s.)

autres moins. Le diamètre du fût est de quatre pieds; celui du piédestal de quatre et demi, et le trou carré du centre est de trois pouces. L'on ne sauroit dire s'ils se servoient de plomb ou de fer, pour joindre les pièces; car il n'en reste rien. Je ne sais non plus si le fût des colonnes est de trois pièces, ou de deux. Ce que je sais assurément, c'est que les deux pierres, ou pièces, ne sont pas d'égale mesure, mais l'une plus longue de moitié que l'autre, ou environ. J'ai observé cette différence de mesure dans les colonnes renversées, et aussi en celles qui restent debout, la jointure paroissant à quelques-unes au tiers du fût, et à quelques autres environ aux deux tiers. Le fût de toutes les colonnes est semblable, étant dorique ou cannelé; mais les bases sont différentes, les unes étant carrées, et les autres rondes. Les chapiteaux sont aussi différens, non-seulement dans leurs ornemens, mais aussi en ce que les uns sont simples, et les autres doubles.

Il n'est pas besoin que je m'arrête à faire une plus exacte description de ces colonnes; je dirai seulement que ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles ne sont d'aucun ordre d'architecture, bien qu'on y voie des parties de tous les ordres, et que l'ordre dont elles approchent le plus, est l'ordre dorique. Les figures mar-

quées I K (*pl. LX et LXI*), qui sont à côté, les font assez connoître aux gens entendus : on y voit à part, et en détail, jusqu'aux volutes. Le marbre de ces belles colonnes est noir pour la plupart; quelques-unes sont de marbre blanc, mais fort sali par l'air et par le temps : quelques-unes ont le fût de marbre blanc, et le piédestal de marbre noir. Au reste, toutes les colonnes de cette salle sont de cet ordre marqué ; il y en a d'un autre ordre en d'autres endroits du temple, car elles n'ont point le fût cannelé, ni ne sont pas hautes. Des cigognes, oiseaux que les Persans vénèrent, font leurs nids sur le haut de ces colonnes, où elles sont en fort grande assurance, et nullement en danger d'être dénichées.

Il est difficile de dire si ces merveilleuses colonnes, que trois hommes ensemble pourroient à peine embrasser, soutenoient quelque plancher, quelque voûte, quelque dôme, ou quelqu'autre sorte de toit, ou si elles étoient chargées de statues, ou d'idoles. L'opinion la plus commune est qu'elles ne portoient aucune couverture, mais seulement des statues ou des idoles, comme les colonnes de la Grèce et de l'Italie ; mais il y a d'autant plus de sujet d'en douter que les Perses, au rapport des anciens, n'avoient point d'idoles, parce que n'ayant point d'autre dieu que le Soleil,

qui se présentoit tous les jours à leurs yeux, ils n'avoient pas besoin par conséquent d'en faire des représentations. D'ailleurs, selon le témoignage des mêmes anciens, leurs temples n'étoient point couverts, parce qu'ils pensoient qu'en le couvrant, c'eût été en fermer l'entrée au Soleil qu'on y adoroit. Je crois qu'il en étoit de même par tout l'Orient, du temps de cette antiquité si reculée. Les anciens peuples du monde avoient premièrement exercé leur culte religieux, les uns en des lieux retirés et sombres, comme les bois, les bocages, les cavernes et les déserts; les autres sur des lieux élevés, comme les collines et les montagnes: de quoi l'Ecriture-Sainte nous donne mille témoignages. C'est, à mon avis, la raison pourquoi les premiers temples étoient découverts. Le temple de Jérusalem l'étoit aussi en sa plus grande partie, et ces proseucha des juifs, qui servoient de temple dans toutes les villes où ils n'avoient point de synagogues. Il en est de même des mosquées, surtout dans les pays chauds. Il y a plus de terrain découvert dans leur enclos, que de couvert; et les mahométans aiment mieux faire leurs prières à l'air, et à la vue du ciel, que dans un lieu enfermé, lorsqu'il ne fait point de pluie: ce qu'on doit observer n'arriver pas si fréquemment à beaucoup près, ni si régulièrement

en Perse qu'en Europe ; car l'air n'y est pas humide, ni le temps changeant d'heure à autre, comme en nos régions occidentales. Mais, soit que le lieu sacré dont nous parlons, fût couvert ou découvert, il y a beaucoup d'apparence que c'étoit là le chœur du temple, et l'endroit où les victimes étoient immolées, et où se pratiquoit le culte religieux.

Au bout de ce grand et merveilleux chœur de temple, et en ligne droite, vous trouvez un escalier qui est à peu près semblable à celui par lequel on y entroit. Les bas reliefs de la façade du perron sont aussi à peu près semblables. C'est une grande inscription au milieu, et des combats de taureau et de lion à côté. Cet escalier mène à la troisième partie du temple, qui est non-seulement plus élevée que les autres, comme je l'ai remarqué, mais qui est encore plus vaste et plus spacieuse que les deux autres ensemble; car elle contient plus de la moitié de l'enclos; aussi est-elle plus profonde et plus avancée dans la montagne. On y voit plusieurs grands amas de ruines, qui paroissent avoir été de plusieurs corps de logis, à quelque distance les uns des autres, ou de plusieurs logis divisés en quartiers. Il n'y en a pas un qui soit entier, ni rien qui soit couvert, ou qui paroisse l'avoir été, et il y a très-peu

d'endroits où l'on puisse reconnoître de la symétrie. Des monceaux de terre amassés entre ces masures, soit par le vent, ou autrement, empêchent qu'on ne puisse juger de la hauteur des murs, mais ces masures ne laissent pas de paroître extrêmement précieuses; car on reconnoît que tous ces logis étoient généralement construits de tables de marbre noir d'une prodigieuse grandeur, et d'un grand poids. Il y en a qui font tout un côté de chambre, d'autres, toute une moitié; et Govea, évêque espagnol, qui a fait une relation de ce lieu-là, au seizième siècle, dit qu'il y a vu des chambres faites d'une seule pierre; ce qui devoit faire des masses de dix pieds de table en chaque dimension ; mais présentement cela ne se voit plus : les moindres pierres qu'on voie debout dans ces ruines sont hautes de huit jusqu'à quinze pieds. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus petites; néanmoins, comme il y a partout de la terre élevée plus ou moins contre ces masures, on ne sauroit parfaitement juger de leur hauteur, outre qu'il faut encore ajouter à leur mesure la partie qui étoit cachée sous terre, ce qui pouvoit faire environ le tiers ou le quart de cette masse.

Quelques-unes de ces pierres ont deux portes; les autres trois; les autres une seulement; et les

autres une grande, et deux petites, avec des fenêtres; y ayant toujours cela de commun, qu'à chaque face de chambre, il y a trois ouvertures, soit portes, soit fenêtres. Le diamètre des chambres n'est que de huit pieds aux plus grandes, et de cinq aux moindres; mais cela suffisoit pour la manière du pays, où l'on fait encore aujourd'hui les chambres petites, parce qu'elles ne servent que de cabinets secrets, et qu'on n'y reçoit pas le monde. Du reste, il est à croire qu'une des beautés de l'architecture de ces anciens temps où ce merveilleux art ne faisoit encore que de naître, étoit de faire ainsi des moitiés de chambres, des chambres entières, des escaliers, et d'autres parties d'édifices, d'une seule pierre; car, outre ce qui en paroît dans ce temple-ci, Hérodote avoit observé de même dans celui de Latone en Egypte, qu'il y avoit une chapelle faite d'une pierre, dont les murs avoient quarante coudées de long et de large, et dont la couverture étoit d'une seule pierre épaisse de quatre coudées à l'endroit des entablemens: jugez de combien plus elle devoit l'être au milieu. Le même auteur nous apprend encore qu'à Eléphantine, au même pays d'Egypte, on montroit une maison faite d'une seule pierre. La chose est digne d'admiration, si la pierre dont il parle est dure.

J'en ai vu d'aussi grandes que celles-ci, et que celles dont parle Hérodote dans les temples des Indes, qu'on nomme *pagodes*. Il y en a de cette même grandeur à la *pagode de Salcette*, proche de Goa; mais comme la matière en est tendre, et par conséquent moins pesante et moins difficile à tailler, la merveille n'en est pas si grande.

Il y a une autre chose à remarquer aux pierres des édifices que nous décrivons, qui est à mon avis bien plus surprenante et plus admirable que leur grandeur, c'est qu'elles sont presque travaillées de tous côtés et sur toutes leurs faces, et cela d'un ouvrage fort fini, et qui est encore si net, qu'on diroit qu'il vient seulement d'être achevé. Il y a des murs entiers dont le haut est taillé en corniche; on y voit encore les moulures et les autres ornemens. Les architraves des portes sont aussi, par le haut, chargées de feuillages et d'autres ouvrages de sculpture. La pierre de ces masures et de ces restes d'édifices est noirâtre, très-dure et très-polie, ce qui n'est pas fort difficile à croire, si l'on considère que l'air ne l'a pas entamée le moins du monde, depuis tant de siècles; et qu'on se mire encore dans cette belle pierre, comme dans les miroirs du pays, qui sont faits d'acier. Je ne sais où ils prenoient cette pierre noire; car la roche prochaine est de marbre gris blan-

châtre. Il falloit donc qu'on l'amenât d'ailleurs, d'où l'on doit inférer que dans cet ancien âge du monde, on avoit l'art, non-seulement de tailler les pierres dures plus grandes que nous ne faisons, mais aussi de les transporter.

C'est dans les masures plus méridionales que se trouvent les endroits les plus entiers. Ce sont des enclos de quinze pieds en carré, avec six portes et douze fenêtres; toutes ces ouvertures ayant apparemment été faites, par la même raison qui fait qu'on pratique encore aujourd'hui la même chose aux bâtimens dans la Perse, et dans tous les pays chauds de l'Orient, savoir, pour donner entrée aux vents, et pour rafraîchir le lieu. L'épaisseur des murs et des fenêtres est en quelques endroits de quatre à cinq pieds. Les fenêtres en ont six de haut, et sont à trois de terre. Les murs, ainsi que je l'ai insinué, sont embellis de plusieurs demi-reliefs, particulièrement les jambages des portes, et les côtés des fenêtres. Le relief n'est pas partout d'égale épaisseur, il y en a en saillie, et il y en a qui a moins de bosse; mais le ciseau est partout également bon et achevé. Il m'auroit fallu demeurer un an et plus sur le lieu, si j'eusse entrepris de faire tirer toutes les figures taillées sur les marbres de ces ruines. Je me suis contenté de ces cinq

planches suivantes qui sont un échantillon de tous les bas reliefs que l'on voit sur les faces de ces pierres. Les figures sont toutes grandes comme le naturel, et quelques-unes d'un pied davantage. Il y a beaucoup d'apparence que ces figures étoient faites pour conserver la mémoire des belles actions des grands hommes qui étoient révérés par ceux qui firent bâtir cet incomparable édifice ; car, en chaque chambre ou réduit, on voit diverses représentations qui prises, ensemble, font assurément l'histoire de quelque personne notable, soit d'un roi, comme je le crois, soit d'un souverain sacrificateur, comme veulent d'autres ; ce qui, à mon avis, revient à une même chose, étant persuadé que la même personne étoit alors roi et grand-prêtre. Ce personnage dans un endroit paroît avoir des ajustemens, et avec une suite qui marque sa dignité. Dans un autre endroit, on le voit aux prises avec un animal qui ne peut être qu'hiéroglyphique, parce que pour l'ordinaire il est fabuleux et ne représente rien de réel ; et dans un autre, enfin, on le voit assis en pompe. Chaque figure est marquée d'une ou plusieurs inscriptions, dont il y en a de gravées sur le devant de la robe et sur des bandes semblables aux phylactères des juifs, mais ordinairement, l'inscrip-

tion est sur des tables au-dessus de la représentation.

La figure L. (*planche LXII*), qui est taillée sur un pan de mur, est assurément un de ces grands hommes. La barbe lui vient jusqu'à la ceinture, et paroît annelée par étages. Je ne sais pas bien si elle paroît ainsi annelée pour être frisée, ou par le moyen de quelque ornement, comme des papillotes. Il y a un passage dans Josephe, qui me fait venir ce doute. C'est au livre huitième, chapitre second, où en parlant des jeunes gens qui montoient des mulets qu'on envoyoit par présent au roi Salomon, il dit qu'*ils portoient de longs cheveux, couverts de papillotes d'or, qui faisoient paroître leurs têtes toutes brillantes de lumière, quand le soleil les frappoit de ses rayons* (*). Je n'ai vu aucune autre figure dans tout cet ancien monument qui ait de longs cheveux : elles les ont toutes courts et crépus, avec une barbe qui n'est longue que de trois doigts. Je n'en ai, dis-je, vu aucune que de cette sorte, si ce n'est celles qui paroissent être

(*) J'ai lu attentivement tout le chapitre cité par Chardin, t. II, p. 120 de l'édit. d'Havercamp, et, parmi les contes ridicules dont ce chapitre fourmille ainsi que le reste de l'ouvrage du conteur israélite, je n'ai rien trouvé qui ressemblât à la citation de Chardin. (L-s.)

de

de personnages éminens; ce qui me fait croire que la longue barbe étoit un caractère de la majesté royale, ou à tout le moins de quelque éminente dignité.

L'habit de ces figures paroît être une veste d'une pièce, attachée d'une ceinture étroite. Je n'ai point vu d'habit dans tous mes voyages, qui en approche plus que les manteaux des Arabes, qu'on appelle *habba* (*a'bâ*). L'histoire dit que Cyrus apporta la mode des longues robes parmi les Perses. Cela pourtant est dit fort légèrement; car on voit partout ici de longues robes, ce qui marque qu'elles étoient en usage en Perse, longtemps avant Cyrus. Le long bâton que cet homme tient à la main droite, et la fleur qu'il tient à la gauche, sont encore, ce me semble, des marques d'autorité, puisque je n'ai vu que ces figures considérables qui en eussent. Les rois de l'Asie ne portent point de sceptre, mais seulement un de leurs officiers, qu'on appelle *grand portier*, qui est le plus proche de leur personne, et qui, pour ainsi dire, fait leur fonction, donne les ordres autour d'eux, et porte un bâton de la longueur, de la grosseur, et, à peu près, de même forme que celui qui est dans la main de cette figure.

Le prince, dans cette figure, a deux hommes

derrière lui, dont le plus éloigné lui tient un parasol sur la tête, et le plus proche porte un éventail à la main droite, avec une sorte de manipule ou de serviette à la gauche. C'est ainsi que les gens de condition sont servis aux Indes. On leur porte un parasol fait comme celui-ci, et plusieurs gens sont autour d'eux avec des éventails de queue de paon, qui sont aussi semblables à celui-ci, ou avec des queues de cheval, dont le crin est éparpillé, ou avec de grandes serviettes de mousseline, comme dans cette représentation. Ce n'est pas pour éventer le visage, comme on s'évente d'ordinaire, mais pour chasser les mouches et les autres insectes, dont l'air est toujours rempli durant la chaleur. Quelques voyageurs ont pris pour une crosse à crosser, ce que j'ai appelé un éventail; mais il n'y a pas de raison de prendre cela pour un semblable bâton, parce qu'il n'est de nulle signification en cet endroit, au moins que je puisse donner. Je ne trouve pas plus de vraisemblance dans ce que dit *Pietro della Valle* (*), que c'est un sceptre qu'on tient ainsi sur la tête du roi, pour désigner sa puissance.

Au-dessus de ces hommes, tout au plus haut, il y a une figure mystérieuse, qui se voit par tout

(*) Tome IV, pag. 328, édit. *in*-12. (L-s.)

cet édifice au haut de chaque représentation, et qui doit marquer quelque chose d'important. Cette figure est un buste d'homme, entièrement vêtu comme les autres, qui tient de la main gauche une espèce de cercle, passé dans un autre cercle, et enté sur un corps ailé, dont il ne paroît que les ailes. Ne seroit-ce point, comme dans l'apothéose des Grecs et des Romains, l'ame du héros qui s'envole au ciel sur la fumée du sacrifice, ou plutôt la métempsycose des Indiens, ou l'ame, qui va de corps en corps, et qui fait un cercle éternel? Si nous savions bien exactement la religion de ceux qui ont consacré cet ancien temple, nous devinerions plus sûrement ce que cet emblème signifie. Quelques voyageurs l'ont prise pour la figure d'un serpent, et ils ont dit que ces anciens ignicoles adoroient le feu, le soleil et le serpent; mais cette erreur vient plutôt des yeux que de l'esprit. Cette figure est fort petite et fort élevée; la meilleure vue a peine d'en reconnoître les traits, en la regardant d'en bas. Je m'y trompai de même à mon premier voyage, et je pris cette figure pour un enfant ailé, attaché à une croix, et entouré d'un serpent; mais l'ayant mieux considérée sept ans après, et toutes les fois que j'y ai été depuis, je la reconnus faite comme elle est dans la figure, et je la trouvai

uniforme et toute semblable en tous les endroits de ce monument. M. Thévenot (1), homme fort exact dans les observations, la représente presque comme je fais, et n'y a point trouvé de serpent.

La figure M (*pl. LXIII*), représente ce même personnage le dernier dont on a parlé, ou quelqu'autre de même rang; car il est justement vêtu et orné comme le premier, n'ayant que ceci de particulier, qu'il est assis sur une haute chaise, les pieds appuyés sur un gradin, ou marchepied. On ne se sert point de chaises en Perse, si ce n'est au couronnement des rois. J'appelle ainsi la cérémonie dans laquelle le roi est installé, et durant laquelle Sa Majesté est assise sur un tabouret d'or, garni de pierreries, et haut de trois pieds; car bien que l'ornement qu'on lui met alors sur la tête, ne soit pas précisément fait comme nos couronnes, néanmoins les Persans, quoiqu'on en dise, appellent cette cérémonie *Tagneaden* (2), comme qui diroit *imposition de la couronne.* Je fais cette observation pour justifier le titre de la relation, que je fis imprimer il y a près de quarante ans, du couronnement du roi de Perse,

---

(1) Tome IV, pag. 514, édit. *in*-12 de ses *Voyages*. (L-s.)

(2) *Tâdje néhâden. Le couronnement de Soléïman*, publié par Chardin en 1672, se trouve dans les vol. 9 et 10e de notre édit. (L-s.)

à présent régnant, que j'intitulai le *couronnement de Soliman.* M. Tavernier, jaloux qu'un jeune voyageur fît imprimer au retour de son premier voyage, à la barbe d'un homme qui en avoit fait cinq sans en rien donner au public, ne trouvant rien à reprendre dans le corps du livre, en attaqua le titre, trois ans après. C'est au premier volume, livre cinquième (*chap. Ier*), où, en parlant de la cérémonie qui se pratique le jour qu'un roi de Perse monte sur le trône, il dit que le bonnet qu'on lui met alors sur la tête, n'est point une couronne, encore qu'il soit enrichi des plus belles pierreries du trésor : et il ajoute ces mots : « Comme les Persans ne lui ont » jamais donné ce nom, j'ai cru aussi que je ne » devois parler sur ce sujet, ni de couronne, ni » de couronnement, d'autant plus qu'il y a assez » d'autres termes pour l'expliquer, en parlant de » l'avènement des rois de Perse à l'empire. » Je laisse là ce raisonnement qui ne sauroit être plus frivole ; et pour le fait prétendu, qui est que les Persans n'avoient jamais donné le nom de *couronne* au bonnet qu'on met sur la tête du roi, le jour qu'on l'élève sur le trône, je renvoie mon lecteur à un *Dictionnaire persan, latin, français et italien*, publié en 1685 (*), par un carme, nommé le *Père Ange*,

(*) Chardin veut parler ici du *Gazophylacium linguæ Persarum*,

de Saint-Joseph, où sur le mot *couronnement*, on trouvera ce qui suit : *Le couronnement du roi de Perse, cérémonie véritable, fort mal à propos contestée par* M. Tavernier, contre M. Chardin. Les termes persans sont encore plus forts que les français. Je suis marri qu'on n'ait pas repoussé plus doucement la surprise qu'on a faite à ce fameux Voyageur; mais je soupçonne que ce qui aura irrité le docte auteur du Dictionnaire, est cela même qui m'a aussi paru insupportable; je veux dire que M. Tavernier ait eu l'assurance de parler si décisivement du langage des Persans; lui, dis-je, qui n'a jamais su un mot d'aucune des langues que les Persans parlent; et qui sait au contraire que moi et plusieurs autres gens, qui sommes en Europe, lui avons servi d'in-

---

que j'ai souvent occasion de citer dans mes notes. Quoique cet ouvrage ait paru sous le nom du P. Ange de Saint-Joseph, qui l'a en effet publié, j'ai tout lieu de douter que ce carme en soit l'auteur : je doute même qu'il fût capable de le composer, d'après certaines incohérences qui se trouvent entre le texte et les explications. Ces incohérences n'existeroient pas, si le P. Ange eût été capable seulement de revoir un pareil ouvrage. Il ne fit, selon moi, que publier un Dictionnaire persan-latin, italien et français, qui se trouvoit dans le couvent des carmes d'Ispahân, et qui avoit été composé, vu et consulté par plusieurs de ces religieux, peut-être dans le dessein de le faire imprimer dans l'imprimerie établie par eux dans ce même couvent, d'après l'invitation de A'bbâs I[er]. Cet établissement, où ils imprimèrent un *Alphabet* arabe, et les *Quatre Evangiles* traduits en persan, ne subsistoit plus dès 1674. (L-s.)

terprètes en Orient, la dernière fois qu'il y fut.

Pour revenir à mon sujet, on se sert fort de chaises et de marchepieds aux Indes, au lieu qu'on s'en sert rarement en Perse. La raison de cette différente manière, c'est que l'air de Perse étant sec, on ne gagne point de mal à s'asseoir à terre sur des tapis; mais il n'en est pas de même aux Indes, où l'air étant humide, et la terre, par conséquent, on gagne aussi avec le temps des rhumatismes et des maux de jambes, en s'asseyant à terre sur des tapis, quand même il y en auroit plusieurs l'un sur l'autre; parce que l'humidité passe au travers de tout. C'est pourquoi dans les pays qui sont chauds et humides, on a toujours des estrades, ou du moins de petits lits sur lesquels on est assis les jambes croisées à la manière orientale, qui est la posture qu'on trouve assurément la plus délassante, et à ce qu'on prétend la plus saine. Or, partout où les Orientaux se servent de chaises, ils les ont fort hautes, et si hautes qu'il faut qu'ils se servent de marchepied.

C'est encore par la même raison de l'humidité de l'air qu'ils ont les pieds nus dans les souliers. Je reviens toujours à l'air et au climat, quand il s'agit des coutumes et des manières des peuples; l'expérience me faisant tenir pour certain que c'est là qu'il en faut chercher la raison

et l'origine, surtout dans les choses les plus communes, au lieu de les accuser de caprice ou de fantaisie, puisque les hommes ont toujours, et partout, assez de bon sens pour se servir des choses de la manière qui leur est la plus convenable (*).

Ce que je viens de dire prouve la justesse qu'il y a dans le style de l'*Ecriture-Sainte*, qui joint toujours le marchepied avec le trône. « Le ciel, » *dit le prophète Isaïe*, est le trône de Dieu, la » terre est son marchepied. » Et au Psaume cent dixième : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur, » assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie » réduit tes ennemis à te servir de marchepied. »

Les deux vases qui se voient devant cette figure royale, me paroissent être des cassolettes pour les suffumigations, dont l'on se sert dans les temples. L'usage des parfums est grand dans l'Orient, et principalement dans les contrées les plus chaudes. D'ailleurs, j'ai vu des vases à parfum, qui étoient à peu près faits comme ceux-ci, non-seulement à la côte des Indes, vers le cap de Comorin, mais encore en d'autres lieux où il n'y a point de mahométans.

L'homme qui est vis-à-vis de ce même per-

(*) Comme il n'y a pas de climat en Europe plus variable que celui de la France, il ne faut pas s'étonner des variations du costume des Français. (L-s.)

sonnage, doit être quelqu'un de ses officiers. Le bâton qu'il a à la main en est une marque. Il est représenté comme s'il parloit, et ce qui me le fait croire, est qu'il a la main droite devant la bouche, ce qui se pratique dans l'Orient, lorsqu'on parle de près à une personne éminente, pour empêcher qu'elle ne sente l'haleine, et qu'elle n'en soit incommodée. Ce n'est pas que les mauvaises haleines y soient fort communes; au contraire, je crois que c'est l'endroit du monde où elles sont le plus douces, ce que j'attribue principalement à la bonté du climat, et à la simplicité des alimens; car le peuple n'y vit presque que de fruits, et n'y mange que peu ou point de viande: outre que tous les Asiatiques et les Indiens, particulièrement, se nettoient les dents avec fort grand soin, et mâchent incessamment de certains fruits qui font sentir bon; chose qui leur réussit si bien, qu'on est souvent comme embaumé à leur approche. Je ne puis m'empêcher de dire ici en passant qu'il seroit à souhaiter que cette louable coutume de se mettre la main ou un mouchoir devant la bouche, quand on parle de près aux personnes de considération, et même à d'autres, passât en usage parmi les Européans, qui mangent ordinairement trop de viande, et qui sont par conséquent sujets à avoir des indiges-

tions, des estomacs pourris et des dents gâtées.

L'homme qui est derrière celui que nous avons pris pour un officier, et cet autre qui est vis-à-vis, et qui chassent les mouches, me semblent être des eunuques, parce qu'ils n'ont point de barbe, et que leur coiffure est différente des autres. L'on sait que l'usage des eunuques est universel chez les Orientaux, surtout parmi les mahométans. Comme ils ont la plupart plusieurs femmes et plusieurs jeunes filles pour servir ces femmes, ils pensent, et non sans raison, que si elles étoient en liberté, on n'en pourroit pas répondre aussi sûrement qu'enfermées et gardées par des eunuques. Ces esclaves, n'étant proprement ni hommes, ni femmes, sont également propres à communiquer avec les deux sexes, sans donner de jalousie à aucun. Ils sont toujours laids, et communément rudes, intraitables, vindicatifs, de vrais ennemis du genre humain. Comme ils sont incapables d'aimer, et d'être aimés, et que d'ailleurs, ce sont tous des hommes de néant, transportés dans un autre monde, sans avoir de relation qu'avec le maître qui les achète, ils n'ont ni tendresse, ni pitié; mais, par cette même raison, ils ont un attachement incomparable à leur maître, et font pour lui ce qu'on pourroit faire pour son meilleur ami, pour

ses parens, pour ses enfans, pour sa femme et pour sa patrie, parce que ce maître leur tient lieu de tout cela; aussi ne crois-je pas qu'on doive regarder cette fidélité des eunuques, si célébrée dans l'histoire, comme fort digne de louange, mais plutôt comme un simple effet de leur misérable condition. L'on est assurément bien mieux servi et bien moins trompé d'eux que des autres hommes; mais, en revanche, on a aussi beaucoup de peine à les gouverner à cause qu'ils sont ordinairement, comme je viens de dire, malins, vindicatifs et cruels.

Toutes les autres figures de ce bas relief sont semblables à quelques-unes des figures précédentes, et je n'y vois qu'une seule différence, ce sont les boucliers du premier rang de ces petites figures : je n'en ai vu nulle part aucuns qui fussent comme ceux-ci échancrés en croissant dans la largeur. Beaucoup de gens sont surpris de voir ces croix qui en marquent le centre, comme si la croix avoit été une figure généralement inconnue, ou qu'elle eût été ignominieuse avant le christianisme; mais comme elle se rencontre en plusieurs choses naturelles, elle ne peut pas avoir été inconnue dans ces premiers temps; et à l'égard de l'ignominie qui y étoit attachée avant la mort de Jésus-Christ, ce n'étoit

tout au plus qu'aux lieux où la crucifixion étoit un supplice infâme, comme parmi les juifs, à cause de la malédiction dont la loi avoit flétri ce supplice, et parmi les Romains, parce que c'étoit celui des esclaves. Au reste, je ne sais si jamais ce supplice a été pratiqué en Perse; mais je sais bien que maintenant il n'y est plus du tout en usage, ni en aucun lieu de l'Asie où j'aie été. Quoi qu'il en soit, les témoignages de ce monument sont si authentiques, et d'une antiquité qui passe de si loin ce qui nous reste d'écrits, qu'on ne peut raisonnablement douter d'aucune des choses qu'on y voit (*).

La figure N (*planche LXIV*), n'a rien de remarquable, ni de particulier, que l'architecture. On ne sauroit bien dire à quel ordre elle appartient, cet ouvrage étant apparemment avant tous les ordres et avant toutes les règles de l'art, du moins avant celles que les Grecs nous ont laissées. D'habiles gens y trouvent quelque chose de semblable au gothique, mais incomparablement meilleur, à ce qu'ils disent, et où l'on voit la force du génie et le bon goût de ces premiers hommes, qui fait honte à nos derniers siècles. Les Grecs se sont fait honneur de l'invention de

---

(*) Voyez Juste Lipse, de *Cruce*. (L-s.)

la plupart des arts et des sciences; mais depuis que j'ai parcouru l'Orient, je ne leur accorde plus cette gloire que pour peu de choses, et je trouve que c'est particulièrement sur ce sujet qu'un poëte romain taxe justement les Grecs de remplir leurs histoires de vanités et de mensonges;

Et quidquid Græcia mendax
Audet in historiis.

La figure O (*planche LXV*), est une manière de représenter par des hiéroglyphes les guerres et leurs succès. La bête dressée contre le chevalier, représente le pays avec qui il étoit en guerre. Le crin de la tête, qu'il lui tient d'une main, et le poignard qu'il lui enfonce de l'autre, témoignent que le succès de cette guerre fut sa victoire. Il n'y a rien de plus commun dans les livres de la Bible, et dans tous les auteurs Orientaux, que de nommer les pays par le nom de leurs emblèmes, qui sont comme les armes du royaume. Je n'en cite point d'exemples, parce que ces livres en sont pleins, et particulièrement celui du prophète Daniel. On y voit aussi que ce n'est pas seulement d'animaux naturels qu'ils se servent pour en faire des emblèmes; mais encore d'animaux chimériques et fabuleux, comme des bêtes terrestres qui ont des ailes, d'oiseaux qui

ont des oreilles, et quatre pieds. C'est le génie des peuples orientaux; ils aiment la fiction, la métaphore et l'hyperbole.

La figure P (*planche LXVI*), est taillée sur un côté de fenêtre. Je la mets ici pour montrer particulièrement la grandeur des demi-reliefs et et des bas reliefs qui sont sur les jambes des portes, et sur les côtés des fenêtres de tout ce somptueux bâtiment. On diroit que ces figures représentent des huissiers; car on les voit debout, et comme en garde devant des portes. J'appelle des portes ces marbres plats, cannelés, devant lesquels ces hommes sont posés.

Autour du vestibule, où sont les figures que je viens de représenter, il y a un grand et vaste amas de masures de marbres blancs et noirs, de toutes les grandeurs, les uns unis, les autres avec des reliefs ébauchés; ou à demi-faits, et la plupart entaillés partout, ce qui marque qu'il y avoit là de grands appartemens. On aperçoit dans ces masures un double escalier qui paroît taillé dans le roc, et dont on ne voit que cinq marches d'un côté, le reste étant enseveli dans les ruines. Il tient à une terrasse carrée, peu élevée de terre, et soutenue d'un mur, qui est couvert de bas reliefs, comme tous les autres murs qui sont dans le corps du temple.

Environ trois cents pas loin de ces masures, en tirant droit à l'orient, on en trouve d'autres, qui sont autant ou plus confuses; car outre les pièces de marbre de toutes figures, on y voit des pierres communes, et du moellon mêlés, ce qui me fait croire que dans la suite des siècles, il pourroit s'être trouvé des gens qui, par dévotion ou autrement, auroient voulu relever quelques-uns de ces édifices. On y rencontre une terrasse qui est soutenue par le roc, du côté qu'elle y aboutit, et qui a deux sorties par deux petits escaliers escarpés, ce qui en rend l'usage malaisé, et assez dangereux, surtout à la descente.

Plus loin, vers l'orient, on trouve d'autres restes d'édifices; et si l'on tourne au septentrion, on en trouve encore d'autres. Il y en a même vers le nord et vers le midi, mais en moindre quantité; cependant il y en a toujours assez pour reconnoître qu'il y a eu divers édifices en ces lieux-là; mais il est bien difficile de juger quels étoient ces édifices, de quelle forme, et de quel usage. Ce que l'on en peut dire assurément, c'est qu'ils étoient séparés par quartiers, tous à distances inégales, et tous en terrasses.

Les temples des Gentils servoient de demeure aux prêtres et aux principaux ministres qui y faisoient le service. La même chose se faisoit au

temple de Salomon, et je tiens pour certain qu'à la place de ces tas de décombres, étoient les divers quartiers des sacrificateurs du temple; mais le nombre, l'ordre et la symétrie n'en est aucunement reconnoissable. Ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est comment ces bâtimens, que nous avons appelés des chambres, étoient couverts; car on ne voit aucun reste dans toutes les ruines, soit de voûte, soit de toit, et on pourroit raisonnablement douter s'il y en a eu jamais, et si ces petits édifices, en nombre presque infini, n'étoient point découverts, comme le chœur du temple.

Le dernier amas de ruines est à quatre cents pas loin de là, en tirant droit vers la montagne, et sur le penchant : ce qu'il y a ici de particulier, c'est que les logemens sont en partie cavés et taillés dans le roc, et que proche de là on voit des tables de marbre renversées, qui devoient faire des murs entiers, parce qu'elles sont à peu près de la même hauteur et de la même largeur que les lieux cavés. Ce qu'il y a encore de fort singulier, c'est un bassin creusé dans la montagne, de six pieds de diamètre, dont je ne pus trouver le fond à quatre-vingts brasses de corde. Du reste, on voit deçà et delà beaucoup d'ébauches et de commencemens d'ouvrages de

sculpture

sculpture et d'architecture, confondus avec ces ruines, dont il est fort difficile de deviner l'usage ou le dessein. Enfin, c'est non-seulement dans l'enceinte du temple qu'on voit des ruines et des tas de matériaux différens, mais aussi hors de l'édifice, et particulièrement sur la pente et au pied de la montagne.

Du bas de la montagne qui est à six cents pas des colonnes, comme je l'ai observé, après avoir monté trois cents pas, en grimpant avec beaucoup de peine contre des rochers où il n'y a point de chemin tracé, on arrive à deux monumens qui sont, à mon gré, un des plus curieux et des plus rares morceaux de cet ancien édifice, si l'on considère que c'est ce qu'il y a de plus entier: ils sont à quatre cents pas l'un de l'autre dans une égale distance du haut et du bas de la montagne, le tout mesuré avec autant d'exactitude qu'on le peut faire sur des rochers droits et escarpés comme ceux-ci. Ces monumens sont deux tombeaux taillés et cavés dans le roc. La figure Q (*planche LXVII*), donne fort exactement la perspective du tombeau qui est au septentrion, et de ce qui paroît à la vue, vis-à-vis de l'entrée du temple, et de ces pilastres où conduit le grand escalier. La façade a soixante-douze pieds de largeur, sur cent trente de hauteur: pour ce qui

est de la largeur, elle est prise très-exactement; mais il ne m'a pas été possible d'en faire autant à l'égard de la hauteur. La plate-forme au pied du tombeau est comme une table carrée, ou comme un perron d'escalier. Elle est profonde d'environ quatre pieds dans la montagne, de façon qu'il faut sauter autant de pieds pour y descendre. Les côtés, sur chacun desquels on voit six figures, ont six pieds d'enfoncement, les colonnes huit pouces d'épaisseur ou de saillie, et la corniche au-dessus des chapiteaux, environ deux pieds. Du reste, la montagne est tout à l'entour brute et dans son naturel.

La perspective est dessinée, avec autant d'exactitude qu'on a pu le faire par le moyen de la lunette d'approche, et autant que la contrainte du lieu l'a pu permettre; car la montagne étant en talus, et sans assiette, il faut, ou regarder cet ouvrage presque perpendiculairement, ou s'en éloigner hors de portée. Il n'y a qu'une seule figure, dont mon peintre, ni moi, ne pûmes pas bien discerner les traits. C'est une figure mystérieuse qu'on voit tout au haut de l'ouvrage. Nous la considérâmes à diverses reprises, sans pouvoir nous assurer de quel côté elle avoit la tête tournée, tantôt elle nous paroissoit regarder le feu et le soleil, et tantôt nous jugions qu'elle regardoit

de l'autre côté. A cela près, je suis sûr que toute la représentation n'a pas un faux trait. Le ciseau est tout à fait fin et délicat, et l'ouvrage est si net, qu'il semble, comme je l'ai déjà plusieurs fois remarqué, que le sculpteur ne fasse que de l'achever. Quelques-uns croient que ce rond en relief qui est au-dessus du petit autel allumé, est la représentation du monde; et d'autres, dont je suivrois plutôt le sentiment, qu'il représente le soleil, la grande divinité des Perses. Le personnage qui est vis-à-vis, et en posture d'adorateur, est appuyé sur un arc, ce qui fait juger que c'est plutôt un roi qu'un pontife : la posture de ceux qui adoroient étoit apparemment de se tenir debout et les yeux tendus vers l'objet.

La porte qui paroît dans la figure, contre les colonnes, au milieu de l'ouvrage, est une fausse porte, et une simple représentation; car jamais il n'y eut là de porte. Elle est en retraite de trois pouces plus profonde que le relief d'alentour, ce qui est à remarquer pour l'éclaircissement de ce que je vais dire à l'égard d'une ouverture qui se voit au bas de cette porte. L'on sait qu'anciennement, et principalement avant le mahométisme, la plupart des peuples de l'Asie n'enterroient leurs morts qu'avec quelque partie de leurs richesses avec eux, selon la condition de

chacun. Les tombeaux des grands seigneurs se remplissoient de vases d'or et d'argent, de pierreries et d'autres choses précieuses. C'est, ce qui se pratique encore aujourd'hui parmi les Gentils des Indes. Il n'y a point de pays où ils brûlent, ni enterrent les corps, sans leur donner quelque provision pour la vie à venir; et dans les pays où leur religion est dominante, il arrive souvent que des gens se brûlent ou s'enterrent vifs avec les morts pour les servir dans l'autre monde. Les Guèbres de Perse, qui sont les anciens ignicoles, mettent semblablement auprès de leurs morts toutes sortes d'ustensiles, surtout dans les lieux où ils sont maîtres de leurs sépulcres, ce qu'ils font à l'exemple des Gentils, dans la créance, ou que dans l'autre vie les ames ont besoin des mêmes biens dont l'on se sert dans celle-ci, ou que quand elles reviennent en ce monde elles y retrouvent ces biens qu'elles ont eux-mêmes cachés, ou qu'on leur aura donnés en les enterrant comme une dot mortuaire. Je dis encore un coup que tout le gentilisme de l'Orient tient l'une ou l'autre opinion, et il y a même des Gentils qui les tiennent toutes deux, en les conciliant par cette explication, que les ames sont quelque temps dans un autre monde, et qu'après elles reviennent en celui-ci. Cela supposé, je tiens pour

constant que c'est à cette ancienne et perpétuelle pratique qu'il faut rapporter l'ouverture dont il est question. On jugea, à l'aspect de cette magnifique façade, que c'étoit le tombeau de quelque monarque, et qu'assurément il étoit plein de trésors, d'autant plus qu'il n'y avoit point de porte, et qu'il n'y paroissoit aucune entrée. Or, on crut que l'endroit le plus propre à faire quelque ouverture étoit celui de la porte feinte, parce qu'il étoit le plus foible, j'entends moins épais que le reste de la perspective; et par conséquent plus aisé à percer. Cette ouverture est de la largeur de la porte qui est de six pieds; mais elle n'a pas deux pieds et demi de hauteur, et elle est fort inégale, comme pourroit être une muraille qu'on auroit rompue ou trouée, sans symétrie. L'épaisseur est d'environ vingt pouces, ce qui fait un diamètre qui n'est pas aisé à percer dans une roche si dure. Au reste, il faut croire que cette espèce de sacrilége est le fait de quelque conquérant de la Perse, et vraisemblablement de quelque conquérant mahométan. On entre par cette ouverture, en se courbant, et en se traînant presque sur le ventre, dans une cave haute de deux pieds sur les rez de chaussée. La forme en est carrée, ayant vingt-deux pieds de diamètre, et douze pieds de hauteur. La voûte ressemble à un dôme, par

le petit arc qu'elle fait. L'on voit dans cette cave, deux tombes de marbre blanc, clair et uni, également distantes entr'elles, et des côtés de la cave. Elles sont hautes de trente pouces, longues de soixante-et-deux, et larges de vingt-six. Les marbres qui faisoient les couvercles, et qu'on voit là couchés à côté, sont taillés en demi-rond. Ils ont quatre pieds d'épaisseur, et sont de la grandeur des tombes dans lesquelles il n'y a présentement rien que de l'eau croupie et fort puante, non plus que dans la cave : comme la plate-forme est profonde de quatre pieds, et que les eaux des pluies n'ont pas d'issue par dehors, elles entrent dans ce caveau. Il n'est pas aisé de juger ce qu'on trouva dans ces tombes, en les découvrant ; mais la place n'est pas fort grande, et un corps mort y devoit être pressé; car il faut observer qu'en Perse, la sécheresse de l'air fait enfler les corps morts au bout de vingt-quatre heures, quelquefois de cinq ou six pouces, ce qui fait que ceux qu'on veut mettre dans des cercueils, y sont mis le plutôt qu'il se peut, parce qu'autrement le cercueil ne les pourroit plus contenir. On ne met en un cercueil, dans l'Asie, que les corps qu'on transporte à quelque mosquée de saint, par motif de dévotion, et on en transporte souvent en des lieux qui sont éloignés de trois mois de chemin. Tous

les autres sont enterrés dans un drap mortuaire, excepté les pauvres qu'on enterre avec leurs guenilles. C'étoit la même chose anciennement, comme on le remarque dans *l'histoire des Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Les morts qu'il ressuscita étoient tous enterrés sans cercueil, et lui-même fut aussi enseveli sans cercueil. J'attribue l'invention du cercueil dont nous nous servons dans l'Europe, non à notre piété envers les morts, comme si elle étoit plus grande que celle des Asiatiques; car, au contraire, il est certain que nous n'avons pas les mœurs si douces, ni si humaines que ces peuples-là. Je l'attribue plutôt à la nature de notre climat, qui ne consume pas les cadavres si vite qu'en Orient, et n'en dessèche pas sitôt l'humeur, ce qui est la cause de l'infection. Or, si nous enterrions les morts sans cercueils, il arriveroit que nos cimetières seroient de véritables cloaques, et qu'on n'y ouvriroit guère la terre sans voir un objet d'horreur, et sans en être infecté.

On croiroit, en regardant d'en bas ces grandes perspectives, ou façades, sur cette haute montagne, qu'il y auroit quelque grand sépulcre derrière, et ainsi des gens sont surpris de ne trouver que ce petit caveau; mais sur ce pied-là, la surprise devroit être encore bien plus grande aux

pyramides d'Egypte; car ces grandes masses ne contiennent que d'aussi petits tombeaux. Josephe rapporte quelque chose de semblable des sépulcres des rois d'Israël, il dit: *qu'ils étoient taillés dans un roc souterrain, et séparés dans des chambres, dont chacune ne contenoit que deux tombeaux* (*). C'est comme la cave que nous décrivons.

J'ai considéré avec toute l'attention possible cette cave, et ces tombes, aux trois voyages que j'ai faits à Persépolis, et chaque voyage, dans des temps différens, et à diverses reprises; mais je n'ai jamais pu deviner par quel art la cave avoit été faite, et comment ces grosses tombes y avoient été posées. On sait bien que ce ne peut être que par deux voies, ou pour y avoir été portées d'ailleurs, ou pour avoir été taillées dans la cave même; mais on n'en est pas plus savant pour cela, d'autant plus que le roc ne paroît point être de marbre blanc, comme les tombes, et qu'après tout, il faut une entrée pour les ouvriers; et cependant il n'en paroît aucune, soit dans la voûte, soit aux côtés, soit au bas dans le plancher; et il est clair comme le jour que

(*) Cette citation de l'historien, ou plutôt du conteur Josephe, ne me paroît pas plus exacte que la précédente, p. 288. Quant aux pyramides, je crois avoir démontré que ces monumens héliaques n'étoient pas originairement destinés à servir de sépultures. Voyez mon *Mémoire sur les pyramides*, t. III, p. 246-396 de la nouvelle édit. du *Voyage de Norden*. (L-s.)

celle qui y est a été faite plusieurs siècles après l'édifice, et qu'elle est du moins une fois plus petite qu'il ne faut pour y faire passer ces tombes. Des gens intelligens, à qui j'ai montré en Europe mes dessins et ma relation, s'imaginoient que la fausse porte de ces tombeaux pourroit avoir été une pierre rapportée très-justement, d'autant plus, disoient-ils, que ceux qui ont fait des ouvertures à ces tombeaux l'ont toujours fait à ces portes feintes, qui se trouvent d'ailleurs n'avoir pas une si grande épaisseur : mais comment se pourroit-il faire qu'une si longue suite de siècles ne découvrît point les joints, que les coups de marteau et de ciseau qui ont fait ces brèches, ne les découvrissent pas non plus, et qu'ils demeurent toujours imperceptibles. J'y ai regardé de si près, comme je l'ai dit, et à tant de reprises, sans rien apercevoir qui appuyât cette imagination, que je n'y puis ajouter aucune créance.

La figure R (*planche LVIII*) représente l'autre tombeau, qui est taillé du côté de l'orient : il est de même ordre et du même dessin que le premier; et cependant on y observe plusieurs différences. Je n'en remarquerai qu'une que la figure ne découvre pas; le lecteur aura le loisir de remarquer les autres sans mon secours. Cette différence est que l'ouvrage d'architecture de ce

tombeau paroît usé et défiguré en plusieurs endroits, et qu'il n'est point aussi net et aussi entier que celui de l'autre. Il y a pareillement quelque différence à l'égard de la cave. Premièrement l'entrée qui est aussi un trou ou une brèche, faite par des gens qui n'étoient ni maçons ni tailleurs de pierre, est encore plus petite que l'autre, de sorte qu'il faut se coucher nécessairement sur le ventre pour y passer. Secondement le fond ou le plancher est couvert de terre grasse et dure, soit que ce soit le naturel du terroir, ou une terre apportée de dehors, à quoi il y a plus d'apparence. En troisième lieu, la cave qui est de même diamètre et de même figure que l'autre, est répartie en trois niches parfaitement égales: celle du milieu, qui se trouve vis-à-vis l'entrée, est vide; il n'y a ni tombe ni autre pierre; les autres ont chacune une tombe tirée en travers, et taillée de la même forme que celle du premier tombeau. Les marbres qui les couvroient, et qui sont taillés aussi comme les autres, sont à côté et fendus par le milieu, les Barbares qui ouvrirent ces tombeaux, ayant peut-être été assez sots pour croire que ces marbres étoient creux, et qu'il y avoit des trésors cachés.

Comme la brèche est encore plus petite à ce tombeau qu'à l'autre, l'étonnement redouble

quand on recherche où en étoit l'entrée. Mon opinion est qu'elle étoit au plancher ou pavé; qu'on alloit à ces caves par des conduits souterrains dont nous allons parler, et qu'on bouchoit le trou avec tant d'art et d'exactitude qu'il ne se pouvoit découvrir que par ceux qui étoient du secret. Quoique cette opinion ne satisfasse pas entièrement, et qu'elle ait beaucoup de difficultés, néanmoins je la trouve plus vraisemblable que celle de ces gens qui recourent au secret de fondre la pierre, avec quoi ils prétendent qu'on soudoit des pierres l'une à l'autre, comme des morceaux de métal. Mon opinion est aussi, que non-seulement on avoit pris un soin tout particulier de cacher l'entrée du tombeau, mais que les tombeaux entiers, c'est-à-dire, ces perspectives ou façades de soixante et douze pieds de large, et de cent trente de haut, étoient cachées et ne se voyoient point. Ce qui me le fait croire, est qu'il n'y a point de chemin pour y aller, et qu'elles sont taillées dans des replis de la montagne; c'est, dis-je, qu'il y a devant, en bas et vis-à-vis, de grandes masses de roche, aplaties au ciseau par un côté, qui paroissent être tombées là d'elles-mêmes dans la suite du temps. Au reste, l'on ne doit point trop s'étonner si les anciens Perses, qui étoient païens et attachés à mille supersti-

tions, ont eu tant de soin de cacher les tombeaux de leurs rois, puisque les Perses modernes, qui sont mahométans, et qui ont conséquemment les mêmes sentimens que les chrétiens sur la nature de l'ame, sur la résurrection et sur le dernier jugement, ne laissent pas de cacher avec un soin indicible les sépulcres de leurs rois. Quand un roi de Perse meurt, on fait faire plusieurs cercueils, quelquefois jusqu'à douze, de même sorte, et sans aucune différence; ils mettent le cadavre dans l'un de ces cercueils, et dans les autres des fantômes de même pesanteur, et revêtus tout de même. Deux ou trois des principaux eunuques du sérail font cela fort en secret, puis ils font porter tous ces cercueils pêle mêle dans une chambre, où l'on les range de suite l'un contre l'autre. Le prince qui succède, les envoie incessamment aux plus fameux temples de Perse, chacun avec un train égal, de façon que ce n'est qu'une pure divination que tout ce qui se dit du lieu où le corps du défunt est enterré; on n'en sauroit être assuré. Josephe rapporte une chose au livre VII de ses *Antiquités*, qui vient ici à propos : c'est que le corps du roi David ne fut trouvé ni par Hircanus ni par Hérode, quand ils ouvrirent son tombeau ; car cela marque qu'on cachoit la bière avec un soin fort industrieux.

Les relations de la Chine rapportent que quand le roi sort en litière, sa litière est fermée, et qu'on porte plusieurs autres litières devant et derrière, toutes de même sorte, afin qu'on ne sache pas dans laquelle est le prince : cela n'est pas si extravagant.

Les habitans de Persépolis, je dis les gens curieux du pays, croient par tradition que Nimroud que nous appelons *Nembroth*, a été enseveli dans le premier tombeau, et Darius qu'ils appellent *Dar ab*, dans le second; mais ils n'en donnent point d'autres preuves que leur tradition. Nos histoires ne disent pas grand'chose sur le sépulcre de Nembroth; mais, à l'égard de Darius, elles disent assez uniformement qu'*Alexandre fit embaumer son corps, et qu'il le rendit à sa mère, en lui faisant dire de l'enterrer dans le tombeau de ses ancêtres.* C'étoit donc à Ecbatane qu'il devoit être enterré; car les mêmes histoires observent que les rois de Perse y étoient enterrés: mais, parce qu'Ecbatane et toute la Médie dont elle est la capitale, étoient au pouvoir des ennemis, et que cette ville étoit d'environ cinquante lieues plus éloignée que Persépolis, du lieu où ce tragique acte s'étoit passé, il se pourroit faire que le corps de Darius auroit été plutôt apporté là. Toutefois je m'en tiens à l'his-

toire sur le sujet de Darius ; et à l'égard de ces tombeaux, je croirois volontiers qu'ils auroient été occupés et fermés bien des siècles avant Darius. C'est apparemment cette vaine tradition de la sépulture de Darius dans ce lieu-là, qui a donné occasion à une tradition encore plus vaine et tout à fait ridicule ; savoir, que ce somptueux édifice est le palais de Darius. Les Européens qui sont établis en Perse, ne l'appellent point autrement.

A trois cents pas de l'édifice, au coin oriental, il y a une colonne debout et entière, excepté le chapiteau, au milieu de beaucoup d'autres colonnes et d'autres pièces d'architecture renversées et brisées. Cette colonne est une des vingt qui sont demeurées entières, aux chapiteaux près. Elle est, comme les autres, de cet ordre d'architecture qu'on appelle *dorique*, à cause, dit-on, que Darius en a été l'auteur ; mais on peut juger avec quelle ignorance cela se dit, et combien cette étymologie est éloignée de la vraisemblance, puisque ces colonnes et tout ce temple sont construits tant de siècles auparavant.

A trois lieues ou environ de ce temple, au coin de la montagne, il y a encore d'autres colonnes de la hauteur de celles-ci, mais qui sont d'une autre architecture, ayant le fût rond. On dit qu'il y en a encore à cinq lieues au-delà, mais je ne

les ai pas vues. Je souhaiterois que quelque habile curieux qui n'eût point d'affaires, comme j'en avois en Perse, allât passer un été à Persépolis, à la découverte de toutes les ruines de cette fameuse ville. Les gens du pays assurent que ces ruines s'étendent à plus de dix lieues à la ronde.

Il nous reste à parler des inscriptions de cet ancien monument, qui sont en grand nombre, et en divers caractères; il y a beaucoup d'apparence que les divers peuples qui ont conquis ces pays-là, ont voulu graver sur les marbres de ce magnifique bâtiment la date de leurs exploits, et tout ce qui pouvoit en transmettre la connoissance à la postérité, comme sur un monument que le temps ne pouvoit détruire. On y voit du grec, de l'ancien syriaque et de l'ancien arabe, qui sont les seuls caractères communs aux diverses nations qui ont autrefois conquis la province de Perse : l'ancien syriaque aux Parthes et aux Mèdes (*); le grec aux Grecs, avant et après la venue de Jésus-Christ; l'ancien arabe aux Arabes et aux Tartares. Pour ce qui est des Romains, ils n'ont jamais pénétré jusqu'à Persépolis.

(*) Voyez sur ces inscriptions ma note ci-dessus, pag. 244 et suiv. Chardin paroît avoir pris pour de l'ancien syriaque les inscriptions reconnues par M. de Sacy, pour être en caractères usités en Perse sous la dynastie des Sâçânydes. (L-s.)

Je donne des ectypes de tous ces caractères dans les figures suivantes : celle qui est marquée S (*)

(*) *Planche LXIX.* Cette planche contient trois inscriptions, dont une en caractères cludiformes, contemporains, à ce que nous croyons de la fondation de l'édifice : elle sert d'encadrement à deux autres en caractères koufyques que M. Silvestre de Sacy a traduites ainsi en latin pour les rendre avec plus d'exactitude.

« *In nomine Dei. Legit vestigia quæ obliteraverunt anni Bohaeddoula* (i. e. splendor imperii), *et lux religionis et præsidium plebis Abou Nasr filius Adhadeddoulæ* (i. e. brachii imperii), *et coronæ religionis* (*custodiat Deus dies ejus, et perennet regnum ejus*), *et hùc loci venit venando cum exercitu magno : et cum eo* erat *emirus emirorum Abou-Mansour, filius Bohaeddoulæ* (i. e. splendoris imperii), *et lucis religionis et præsidii plebis. Longos faciat Deus annos utriusque. Anno secundo et nonagegimo et tricesimo.*

» *In nomine Dei. Adfuit hic emirus illustris Adhadeddoula Fana Khosrou cum parte exercitûs, anno quarto et quadregimo et tricesimo, cùm reverteretur victor ab expugnatione Ispahani, et captis hostibus multis, fractoque exercitu numeroso ; et adduci jussit qui legeret quæ* est *in his ruinis scripturam.* »

La première de ces deux inscriptions date donc de l'an 392 de l'hégire (1001-2 de l'ère vulgaire), l'autre de l'an 344 (955-6.)

« En comparant la copie de Chardin (qui n'a relevé que deux inscriptions koufyques sur trois qui existent) avec celles de Niebuhr, on y retrouve tous les mots ; mais on reconnoît que plusieurs sont déplacés et transposés, et que toutes les lignes sont confondues. Ainsi, dans l'inscription *B*, le mot *bism* (*in nomine*), qui devroit commencer la première ligne, est à la fin de la seconde. Les mots *vedhia-al* (*et lux*), qui appartiennent au commencement de la seconde ligne, et *addoulat vetadj* (*imperii et coronæ*), qui doivent commencer la troisième, sont pareillement transposés, et placés à la fin de la troisième et de la quatrième ligne.

» Dans l'inscription *C*, la confusion est encore plus grande. Cette

est

est proprement le caractère de cet édifice, et l'écriture qui étoit commune et en usage du temps de sa construction. La plupart des inscriptions sont de ce caractère; et pour celles qui n'en sont pas, vous les trouvez toutes en caractères si mal formés et taillés, qu'on n'a pas de peine à reconnoître qu'ils sont d'un autre temps et d'une autre main; le ciseau en est rude et peu ferme. En un mot, ces méchantes lettres ne sont que des traits effleurés et tremblans, au lieu que cet ancien caractère est admirablement bien formé. On y voit de petites et de grandes lettres; il y en a qui ont bien trois pouces de grandeur. L'on diroit que ces lettres auroient été dorées; car il y en a plusieurs, et surtout des majuscules, où il paroît encore de l'or; et c'est assurément quelque chose d'admirable et d'inconcevable, que l'air n'ait pu manger cette dorure durant tant de siècles. L'on devoit alors travailler avec plus de solidité qu'on ne fait à présent.

Il n'y a que de deux sortes de figures dans cette écriture des anciens Perses. L'une ressemble

---

inscription commence par *dhadeddoula;* c'est une partie du nom d'*Adhadeddoula*. La première lettre de ce nom se trouve rejetée à la fin de la seconde ligne. Il n'est presque aucun mot de cette inscription qui ne soit déplacé, et il est impossible de se faire une idée de la confusion qui y règne sans l'avoir sous les yeux. » *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 137 et suiv. (L-s.)

à un équerre ; mais on ne sauroit proprement dire à quoi l'autre ressemble, si ce n'est pourtant qu'on veuille qu'elle ait du rapport à la figure pyramidale. L'une et l'autre figure n'est pas toujours posée d'un même sens comme nos lettres. La première est posée de deux sens : étant droite, elle a la pointe ou angulaire, ou en bas, ou en travers. La seconde est posée de six sens : lorsqu'elle est perpendiculaire, elle a la pointe en haut, ou la pointe en bas ; étant collatérale, elle a la tête ou à gauche ou à droite ; quand elle est inclinée, elle l'a ou en dedans ou en dehors. Ce sont là les lettres simples dont la forme ressemble, comme j'ai dit, à un triangle oblique, ou à la figure pyramidale. Les lettres composées paroissent en grand nombre. J'appelle *lettres simples* celles qui sont faites d'une figure ; comme entre nos lettres françoises l'*I* et le *C*. Et j'appelle *lettres composées* celles qui sont faites de l'addition et jonction des mêmes figures, comme notre *M*, ou notre *U*, qui est formé de l'addition de plusieurs *I* ensemble. Ces figures paroissent jointes ou combinées en tant de diverses sortes, qu'on peut compter plus de cinquante lettres en cet ectype. Des gens s'étonnent que deux figures puissent faire tant de lettres ; mais pour moi, je ne vois pas de quoi s'étonner si fort, puisque les

lettres de notre alphabet, qui sont au nombre de vingt-trois, ne sont pourtant composées que de deux figures, la droite et la courbe, c'est-à-dire qu'avec un *C* et un *I* on fait toutes les lettres qui composent nos mots. D'autres croient cette écriture de purs hiéroglyphes; mais il n'y a pas d'apparence, et je tiens pour certain que c'est une véritable écriture comme la nôtre, d'autant plus qu'autour de ces caractères, il y a quantité de points dont on sait que les caractères hiéroglyphiques n'ont pas besoin. C'est là tout ce qu'on peut savoir de cette écriture; il faut en ignorer pour jamais le reste, comme par exemple, si elle avoit des voyelles, si elle étoit aisée à déchiffrer, et ainsi des autres particularités. Figueroa se peine fort à chercher si elle se faisoit de gauche à droite, comme la nôtre, ou de droite à gauche, comme l'écriture orientale; et il conclut qu'elle se faisoit de gauche à droite. J'ajouterai qu'elle se faisoit aussi de haut en bas, comme la chinoise, ainsi qu'il paroît en cet ectype, et en cent endroits de ce monument. J'ajoute encore que ce caractère paroît fort beau, et qu'il n'a rien de confus ni rien de barbare. Du reste, ce n'est pas merveille qu'aucun de tous les savans du monde n'aient jamais rien entendu dans cette écriture, puisqu'elle n'approche d'aucune écri-

ture qui soit venue à notre connoissance, au lieu que toutes les écritures qui sont aujourd'hui en usage dans les parties du monde ancien, si l'on en excepte les Chinois, ont beaucoup d'affinité entre elles, et paroissent comme sorties d'une même source. Ce qu'il y a en ceci de plus merveilleux, est que les Guèbres qui sont les restes des Perses, et qui en conservent et perpétuent la religion en divers endroits de la Perse, non-seulement ne connoissent pas mieux ces caractères que nous, mais qu'ils aient des caractères qui n'y ressemblent pas plus que les nôtres. J'ai inséré dans cet Ouvrage, pour la satisfaction des curieux, un alphabet de ces anciens Perses, ou Guèbres, en grandes et petites lettres. C'est la figure T (1). Leurs plus anciens livres sont de ce caractère; leur Rituel, qu'ils appellent *zend pazend vosta* (2), est, à ce qu'ils assurent, de ce

---

(1) Voyez l'Atlas, planche LXX. Cette ectype n'est pas de la dernière exactitude, comme on peut s'en convaincre en la comparant avec les Alphabets de *zend*, qui se trouvent à la tête de la nouvelle édition du *Religionis veterum Persarum*, etc. *Historia*, de Hyde, et dans le troisième volume du *Zend Avesta*, traduit par M. Anquetil du Perron, planche VIII, pag. 424. (L–s.)

(2) Lisez *zend-avesta*, écriture du *zend*, et *pâzend-avesta*, écriture, ou livre du *Pâzend*. Le *zend* et le *Pâzend* étant le titre de deux ouvrages, ou livres sacrés des ignicoles, il faut dire, comme je l'ai déjà observé (t. IV, p. 255 et suiv.), la langue du *zend*, du *pâzend*, et non la langue *zende*. Cette observation se trouve con-

même caractère. Or, le caractère de ce temple ne leur étant pas moins inconnu qu'à nous, ni moins différent de leur écriture que de la nôtre, il s'ensuit, ou que c'est un caractère de cabale, ou qu'il est d'une si grande antiquité que nous n'oserions presque le dire. Quelques doctes critiques prétendent que c'est le caractère punique, et que si ce ne l'est pas, ce n'est pas non plus le caractère perse, commun des premiers temps; mais pour cette dernière opinion, elle n'a pas de vraisemblance, puisque ce caractère-là est le commun et naturel du temple en tous endroits, et qu'il n'y en a pas d'autre du même ciseau. Il est vrai que les caractères ont changé en divers endroits du monde, comme le grec, le syriaque et l'arabe; mais le changement n'est nulle part si grand que les lettres anciennes ne se reconnoissent toujours : on en peut voir un exemple dans les figures V, X (*).

---

firmée par le témoignage de Petis de la Croix, pag. 120 de l'*Extrait de son Journal*, que j'ai publié à la suite de la *Relation de Dourry efendy, ambassadeur de la cour othomane auprès du roi de Perse en* 1721. (L-s.)

(*) Le caractère des Arabes antérieurs au Prophète, si tant est qu'ils en eussent un, nous est inconnu. Les caractères cités par Chardin, et qui se voient sur les planches LXXI et LXXII de l'*Atlas*, sont koûfyques. Voyez, sur ce caractère et sur les autres caractères arabe, persan, etc., ma note, tom. IV, pag. 249. (L-s.)

La première des deux est l'ectype d'une inscription de cet édifice en ancien arabe (*). Des gens savans de Perse en peuvent encore lire quelques mots; mais ils n'en sauroient trouver le sens. Cet ancien caractère arabe ſut changé du temps de Mahammed, qui en introduisit un autre que l'on appelle *cuſique ;* la figure X (*pl. LXXII*) en est un échantillon : c'est un chapitre de l'Alcoran, dont j'ai l'original en vélin. Les lettres en

(*) Il y a erreur dans les lettres qui servent ici de renvois aux planches. Les deux planches, désignées par les lettres V et X, et numérotées LXXI et LXXII, contiennent l'une et l'autre des fragmens de la VIe surate du Qorân, écrits en caractères koufyques. Elles auroient dû, suivant toute apparence, ne faire qu'une seule planche, et être mises conjointement sous la lettre X. La lettre V, au contraire, devroit indiquer les fragmens d'inscriptions qui occupent quatorze lignes au milieu de la planche LXIX, et qui ne sont désignées par aucune lettre; ce sont les mêmes que M. Silvestre de Sacy donne sur sa planche IV. — « La planche LXXI de Chardin commence au dernier mot du 87e verset de la VIe surate de l'*Alcoran*, et contient les versets 88, 89, 90, 91, et une partie du 92e. La planche LXXII commence au mot *alkamar* du 97e verset, et contient la fin de ce verset, les versets 98, 99, et le 100e verset, à l'exception des deux derniers mots. Il y a une erreur au commencement de la troisième ligne de cette planche, et au lieu des mots *alnodjoum litchtedou* qu'on lit dans tous les exemplaires de l'*Alcoran*, et que le sens exige, on trouve ici des mots qui ne signifient rien. On peut comparer ces deux feuillets d'écriture cufique avec deux autres d'un pareil et peut-être du même manuscrit, publiés par Niebuhr dans sa *Description de l'Arabie*, *planche IV et V*, et pag. 84 de l'édition de Copenhague, 1773. » Note extraite des *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 128, 129. (L-s.)

sont encore assez noires, bien formées, et avec des points rouges; on le croit ancien de plus de mille ans, et une des premières copies de l'Alcoran, que l'on écrivoit au commencement sur des feuilles de vélin, pour le conserver plus long-temps. Le caractère arabe s'est encore changé depuis; on a refait de longues queues à quelques lettres, semblables à celles que vous voyez en quelques caractères de la figure précédente, et on en a arrondi d'autres. Les savans reconnoîtront aisément les changemens dont je parle.

La figure Y (*) est un échantillon des ins-

(*) Planche LXXIII, Y. Il faut se rappeler que les inscriptions grecques ne sont que la traduction des inscriptions en caractères sâçânydes. En voici la traduction en français. « Ceci est la figure du » serviteur d'Ormusd, du dieu Ardehyr, roi des rois de l'Iyrân, » de la race des dieux, fils du dieu Bâbek, roi. »

Voici la traduction de celles qui se trouvent au bas de la même planche.

« C'est ici la figure du Dieu Jupiter. »

L'inscription sâçânyde, dont l'inscription grecque n'est que la traduction, porte le nom d'Ormusd, que l'écrivain grec a cru devoir rendre par l'équivalent dans sa langue : il ne s'est pas aperçu que l'Ormusd dont il s'agissoit dans l'inscription persane, étoit là le nom d'un roi, et non celui de la principale divinité des Ignicoles. On connoît, en effet, plusieurs rois sâçânydes nommés Ormusd, ou Hormouz, dont les Grecs ont fait Hormisdas. Il vaudroit donc mieux traduire immédiatement d'après l'inscription persane en ces termes :

« Cette figure est celle du (roi) Hormouz, Dieu. »

Ces inscriptions se trouvent à Naqchi Roustem. » Voyez de plus

criptions qui sont en ancien syriaque (*) et en grec. A l'égard des inscriptions grecques, je les crois modernes, et du temps du Bas-Empire. La taille en est fort mauvaise, tant celle de relief que celle de gravure. Il y a des mots entiers effacés, et ceux qu'on lit de suite, ne font point de sens bien suivi. Des gens fort doctes, qui ont tâché de les déchiffrer, ont cru qu'on pouvoit donner ce sens à la première inscription grecque : *C'est le visage du divin Alexandre, roi des rois de toutes les nations asiatiques, fils du divin Philippe roi.* Mais je ne crois pas ce sens vrai, étant persuadé au contraire qu'il ne reste au monde ni statue ni figure d'Alexandre, tirée de son vivant. Pour les trois mots de l'autre inscription, laquelle est au bas d'une des statues représentées, ils veulent dire : *Regardez en la face de Dieu le père*, ou de *Jupiter dieu.*

Après avoir décrit ce qui est sur la surface du temple, il faut parler de ce qu'on peut appeler le *temple souterrain*, c'est-à-dire, de plusieurs ca-

---

amples détails, pag. 62 et suiv. des *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, etc. (L-s.)

(*) Chardin répète ici la même erreur que j'ai déjà relevée, pag. 319. Il prend pour du syriaque les caractères persans de la dynastie des Sâçânydes. (L-s.)

naux, ou conduits souterrains, qui ont été taillés dans le roc, qui s'étendent partout sous l'édifice, et qui le traversent de toutes parts et en tout sens, à cinq pieds ou environ de la surface; les entrées en sont inconnues, et on n'en sauroit trouver le bout. On y entre par des crevasses fort étroites, qui se sont faites, ou par la longueur du temps qui vient à bout de tout, ou par l'effort de quelque tremblement de terre, ou par ceux-là mêmes à qui l'espérance de trouver des trésors a fait venir l'envie d'ouvrir et de fouiller les tombeaux. Ces canaux sont si bas et si étroits qu'on a beaucoup de peine à y marcher, et qu'on ne se peut tenir droit qu'en quelques endroits. L'on m'avoit tant assuré qu'il menoient à des tombeaux, à des caves, à des chambres souterraines, que je m'engageai, au péril de la vie, à les suivre, mais je ne rencontrai rien de tout cela. J'entrai en sept ou huit différens, et je fis jusqu'à cent cinquante pas en quelques-uns. J'avois plusieurs valets avec moi, tous la chandelle à la main. Je laissois les plus timides assez proche de la sortie, à trente pas l'un de l'autre, et j'avançois courageusement, comme un homme qui croit trouver des merveilles; mais je me trouvois souvent arrêté tout court : tantôt le chemin s'étrécissoit et s'abaissoit si fort, qu'on n'y pouvoit plus aller

qu'à genoux; tantôt il falloit se traîner sur le ventre, et puis, au bout de dix pas, on ne pouvoit plus passer que la tête. En de certains endroits, on trouvoit que le roc de la voûte ou du lambris, comme on voudra l'appeler, s'étoit affaissé; et en d'autres, le chemin étoit bouché par des masses de roche si pesantes, que quand on n'auroit pas été hors d'haleine et prêt d'étouffer faute d'air, on n'auroit pu les remuer.

J'y trouvai beaucoup d'ossemens de bêtes, et principalement des cornes de boucs: ces ossemens étoient tout blancs et tout rongés. C'est tout ce que je découvris; mais j'observai avec admiration la beauté du ciseau et la dureté du marbre. Les côtés de ces canaux sont unis et polis comme une glace de miroir; le plancher ou le bas, est couvert de terre grasse assez humide et molle, et je crois qu'elle est toujours de même, à cause de l'humidité et des eaux de pluies qui y pénètrent par les crevasses. Ce que j'admirai davantage, est l'incompréhensibilité de ce travail et du dessein pour lequel il a été fait. Qui a taillé, disois-je à mon premier voyage, ces chemins où un homme de vingt ans, délié comme je suis, ne peut se fourrer, non pas même en marchant à quatre pates? A quel usage les a-t-on faits? La lourde masse de cet incomparable édi-

fice, et la taille des hommes qui y sont représentés, fait penser que ce sont des géans qui l'ont bâti; et ces canaux donnent lieu de croire que ce sont des pygmées. Je vous avoue que je ne repense jamais à cela, que je ne rappelle en ma mémoire les châteaux enchantés des romans.

Comme je discourois sur cette matière avec un seigneur persan, également curieux et savant, l'an 1673, à mon second voyage, il me dit que j'avois été malheureux de n'avoir pas trouvé les plus spacieux canaux de ce temple; qu'il y en avoit où l'on pouvoit faire trois ou quatre lieues de chemin, et qu'il les falloit chercher vers le coin oriental. Je le fis l'année suivante, et effectivement j'en trouvai un de cette sorte. Je fis bonne provision de chandelle et d'eau-de-vie, et je pris avec moi trois hommes bien résolus de courir l'aventure, sous promesse à chacun d'un calaat (*khil'at*); c'est un habit complet depuis la tête jusqu'aux pieds; et c'est la récompense ordinaire que l'on fait à ses sujets, ou à ses serviteurs, pour un service important. Je trouvai ce chemin environ deux pieds plus profond en terre que les autres, et assez large, de façon qu'on y pouvoit aller droit et à l'aise. La taille ou le ciseau m'en parut aussi bien qu'aux autres, et le plancher couvert de terre comme dans les précédens. J'y

marchai trente-cinq minutes, et y fis environ un quart de lieue. Nous mettions des chandelles allumées de cinquante en cinquante pas, et au bout de trois cents pas, je laissai un homme pour nous attendre; j'en posai un autre à deux cents pas plus avant, parce que je rencontrai un carrefour avec trois rues devant moi, et deux à côté, ce qui faisoit une manière d'étoile où j'eusse pu me perdre au retour. Si ceux qui ont pensé que ces canaux étoient faits pour porter de l'eau, avoient pénétré dedans aussi avant que j'ai fait, ils auroient changé d'avis en voyant ce labyrinthe où l'eau n'auroit pu manquer de se perdre. Quand j'eus fait encore trois cents pas plus avant, le cœur manqua à mon valet; il s'écria qu'il s'affoiblissoit et qu'il n'en pouvoit plus. Je le priai, je lui fis des promesses, ce qui le fit avancer encore quelques pas; mais enfin il se laissa tomber, et me demanda si piteusement pourquoi j'exposois quatre hommes sans aucun profit, que je revins à moi-même, et considérai que quelque découverte que je pusse faire, cela ne méritoit pas d'entrer en compromis avec la vie que je courois risque de perdre le plus misérablement du monde. D'ailleurs, je commençois aussi à m'affoiblir et à m'étourdir; le manquement d'air et de respiration m'oppressoit. Le lieu a une cer-

taine horreur qui étonne, et quoiqu'on voie qu'il n'y ait rien à craindre, on ne laisse pas pourtant de craindre. Ce qui m'inquiétoit le plus, étoit le risque de m'égarer au retour; car, comme je l'ai dit, nous laissions de temps en temps, à côté de nous, des chemins qui pouvoient nous confondre, surtout s'il fût arrivé faute de nos chandelles, qui ne brûloient pas fort bien dans ce lieu étouffé. Je retournai donc sur mes pas, sans avoir vu autre chose que divers chemins qui se coupent et se croisent. Ainsi je n'ai pas été si heureux que Piétro della Valle, qui dit y avoir vu une grande chambre carrée, un peu élevée, en forme de tour, bâtie de marbre, fermée de tous côtés, avec une seule porte en haut, dans un lieu inaccessible, laquelle il jugea avoir été un sépulcre. Je n'ai point vu ce lieu, ni rien qui lui ressemblât, mais je ne révoque pas en doute pour cela ce que dit ce célèbre voyageur; car je crois qu'il y a beaucoup de curieuses découvertes à faire sous ces montagnes; et qu'il s'en faut beaucoup que je n'aie tout vu.

Les gens du pays le croient ainsi, et ils assurent que ce canal va plus de six lieues loin, qu'il mène à des tombeaux souterrains, à la montagne des Sépultures, qui est à deux lieues de là, à des chambres pleines de trésors, et qu'enfin on n'en

sait point le bout. Ils paroissent fort persuadés et fort touchés de ces trésors imaginaires; mais ils ajoutent en même temps que tous ces canaux souterrains sont un labyrinthe ; que plusieurs qui s'y sont engagés, y ont péri, et qu'il n'y a pas moyen de s'en tirer. Le bailli de Mirkaskoun, qui est un bourg à une demi-lieue du temple, me conta une histoire, que l'on fait dans le pays, d'un homme qui trouva ces trésors, il y a environ deux cents ans; c'étoit le fermier général de ce canton : la province obéissoit alors à un roi particulier qui faisoit sa résidence à Chiras. Ce fermier avoit tant dissipé de bien, qu'outre ses autres créanciers, il étoit encore redevable de beaucoup au trésor royal. Le grand visir le pressant de payer, avec menaces de le faire écorcher et de vendre sa femme et ses enfans, selon la coutume du pays, il avoit résolu de se tuer; mais étant prêt d'exécuter une résolution si désespérée, il pensa en lui-même : « Pourquoi me tuer, puis-» que c'est se perdre sans ressource? Ne vaut-il » pas mieux que j'aille éprouver l'aventure de » cette maison d'idoles? » (Les Persans appellent ainsi les temples où il y a des statues, ou des figures en relief.) « Chacun dit que ces canaux » souterrains aboutissent à des lieux pleins de » richesses; si je suis plus heureux que les autres

» qui en ont fait ci-devant la recherche, je paie » le roi, et je suis riche pour jamais; et si j'y de» meure comme eux, il ne m'en peut arriver que » la mort, que je suis résolu de me donner, » manque de bien pour m'acquitter. » La résolution prise, il se fournit de beaucoup de bougies et de quelques alimens, et il s'engagea dans ce chemin, où il alla si droit et si heureusement, qu'il trouva une chambre pleine de pièces d'or, dont il revint chargé le quatrième jour; mais comme sa charge ne suffisoit pas à payer ses dettes, il voulut retourner au trésor, et se perdit apparemment en chemin, parce qu'on ne sut jamais ce qu'il étoit devenu.

Je viens maintenant à la description des tombeaux, qui sont à deux lieues de ce magnifique temple, et au bout de cette même montagne sur laquelle il est construit. Nous l'appelons *la montagne des Sépultures*, du mot persan *kabreston Gauron* (*qabrestaûn gauraûn*), que les gens du pays lui donnent. Ce nom signifie *cimetière des Guèbres* ou *Ignicoles*. Ils l'appellent aussi *Nachs Rustem*, et *Takt Rustem* (*). *Nachs Rustem* signifie *les portraits d'Hercule*, à cause des figures héroïques, ou gigantesques, qui sont taillées sur

(*) Lisez *Takhti Roustem* et *Naqchi Roustem*, et voyez ma note ci-dessus, pag. 247. (L-s.)

la face du rocher. Rustem, chez les Orientaux, est le même que l'Hercule des Grecs, et que nos Roland et nos Amadis: *Takt Rustem* signifie *le trône de Rustem*. Cette montagne est à la gauche du grand chemin, quand on vient d'Ispahan, du côté du septentrion, pour aller au sein Persique; et elle est exposée droit au midi, ayant la belle plaine de Persépolis à sa droite, et une autre plaine aussi belle et aussi abondante à sa gauche de l'autre côté. La figure Z (*pl. LXXIV*), donne une idée de la montagne, et la description achèvera de la faire connoître.

Cette montagne est de la même pierre que la montagne du temple, plus dure et plus polie que le marbre, partout où le ciseau l'a découverte : il n'y a point de terre mêlée, et ce n'est qu'un rocher tout pur. Le dessus est aplani par art, excepté par le devant; et bien que le dessus soit un peu inégal, on le peut toutefois appeler une plate-forme. Vous n'y voyez rien du tout qu'un pilier rond qui, dans le dessin, paroît élevé sur le bord, sans que j'aie pu déviner à quelle fin on l'y avoit mis. Toute cette branche de montagne n'est pas haute de plus de seize toises. Elle est droite et perpendiculaire comme un mur, faisant peur à ceux qui la regardent de haut en bas : elle a de profondeur environ

soixante-dix

soixante-dix pas, et de face ou de largeur environ trois cents, au bout desquels la montagne qui regarde, comme j'ai dit, entre l'orient et le midi, fait une avance et se jette dehors, à angle droit du nord au midi, l'espace de vingt pas; après quoi, elle continue son cours de l'occident au septentrion, de sorte qu'on diroit que l'art auroit posé ce rocher entre ces deux belles plaines, tout exprès pour servir de sujet et de matière à la magnificence des monarques persans. La première figure qu'on aperçoit dessus, est une joûte de deux cavaliers très-bien représentée; elle est élevée du pied de la montagne de la hauteur d'une pique. Les hommes qu'on y a représentés, sont des héros de taille plus que gigantesque, ayant environ deux toises de haut; leurs pieds touchent presque à terre, il ne s'en faut pas un pan. Les chevaux qu'ils montent, sont de taille proportionnée à leur grandeur, et les brides de ces chevaux sont des chaînes de fer. On voit sur le derrière des chevaux d'autres chaînes de fer pendantes, qui sont de même grosseur, et où sont attachés des boulets ovales, pointus par le bout, et gros comme la tête. Ces cavaliers portent chacun deux massues de cette sorte, et ils sont fort armés sur leurs longues robes. Le cavalier qui est à la droite, ou à l'orient, est couvert d'un bonnet qui ressemble

assez à celui qu'on met sur l'écusson de l'électeur de Saxe. Il a la barbe comme celle du personnage représenté dans la figure L (*pl. LXII*). Ce qu'il tient à la main gauche, est une massue de fer, faite à peu près comme celle que les peintres mettent à la main d'Hercule. Il présente de la main droite un gros anneau de fer, qu'on juge être épais d'un pouce, et d'où l'on voit pendre deux cordons faits comme des bouts d'écharpe. Son ennemi qui est monté et armé de même, prend cet anneau de la main droite, et porte la gauche au visage, comme pour parer le coup. Son bonnet est surmonté d'une boule, comme celle dont nous nous servons pour représenter le monde. Il n'a pas le visage si gros que son adversaire, ni la barbe si longue et si large; il la porte plus courte et coupée en pointe. Il y a derrière lui un homme de sa taille, vêtu comme un page, qui le couvre d'une manière de parasol, au moins ne sais-je à quoi mieux comparer ce qu'il tient à la main, et qu'il avance sur sa tête, comme pour le couvrir. Ces combattans foulent chacun aux pieds de leurs chevaux un homme de même taille qu'eux, étendu sur la poussière, le visage contre terre.

Les poëmes persans, qui contiennent les faits de leurs héros, et qui sont écrits du style et du

génie de nos romans gaulois, disent que les Rustems (c'est ainsi, comme j'ai dit, qu'ils appellent les Hercules et les Rolands de Perse) se battoient avec ces boulets de fer, se les lançant l'un à l'autre, de la même manière que les paysans se battent avec le fléau, et qu'ils les tenoient par un anneau où ils passoient le poing, de peur que l'arme ne leur tombât de la main. Ils en portoient deux, afin que si la chaîne de l'un se rompoit, comme il pouvoit arriver, l'autre suppléât au besoin. Je ne sais comment M. Thévenot-le-Voyageur a pu prendre ces boulets pour les bouteilles d'eau, que les Orientaux portent pendues sous l'étrier, et qu'ils appellent *matar-ab* (*mathar-âb*). Il est vrai qu'ils les portent presque au même endroit que ces boulets sont pendus; mais, outre que ces matar-ab ne pendent pas la moitié si bas, et qu'on n'en porte qu'un, ils ne sont en usage que parmi les gens du commun: ceux qui ont le moyen de mener des valets avec eux, n'en portent jamais.

On ne sait pas juger, à la contenance de ces cavaliers, s'ils font la paix, ou s'ils se battent en duel. Les gens du pays, qui expliquent tout ceci par les contes de leurs poëtes, disent que ces deux personnages sont un roi des Indes et un roi de Perse, tous deux héros célèbres, le premier nommé *Rustem*, fils de Zal-le-Blanc, fils de Sam,

fils de Noraymon, indien; le second, *Rustem*, fils de Tahmour : lesquels, après une longue et sanglante guerre, convinrent de la terminer par un combat singulier; que ce combat consistoit à empoigner un anneau de fer et l'arracher à son adversaire; que celui à la main duquel il restoit, étoit réputé vainqueur et donnoit la loi à l'autre, et que le roi de Perse, qui est celui qui a la barbe longue, vainquit le roi des Indes. Les idoles du Japon sont représentées la plupart avec un anneau à la main, ou à la bouche, pour marquer peut-être que les héros qu'elles représentent, ont été victorieux de cette manière.

Cette façon de combat ou de lutte n'est pas impertinente; la force et l'adresse y ont grande part: elle n'est plus en usage en aucun lieu du monde où j'aie été, et je ne sais s'il en reste des traces dans l'Histoire ancienne. Il n'en est pas de même des boulets que nos géans portent pendus sur la croupe de leurs chevaux. On s'en servoit autrefois; et Homère, dans l'*Iliade*, fait mention de certains lutteurs qui se lançoient des boulets de fer à la tête, et les retiroient à eux : ce ne pouvoit être que des boules enchaînées, comme celles dont nous venons de parler.

Tout joignant cette figure, il y en a une autre, où les hommes sont représentés beaucoup moins

grands, et n'ayant que sept pieds de haut, ou environ. L'homme qui est au milieu, est armé de pied en cap, et s'appuie des deux mains sur un sabre qu'il tient nu devant lui. On diroit que c'est ce même roi des Indes, de l'autre figure, parce qu'il a le bonnet et la barbe tout semblables. Il tourne la tête du côté droit à cinq hommes, qui sont cachés par un mur jusqu'aux épaules, ce qui est peut-être pour faire entendre qu'ils avoient été pris prisonniers; et il tourne le dos à trois autres hommes, dont aussi on ne voit guère que la tête, qui font signe des yeux et de la main aux cinq autres qui sont devant eux.

Il ne faut pas espérer d'apprendre ce que représentent ces figures; ce sont des choses trop éloignées de nos temps et de nos manières, et les Persans sont des gens nouveau-venus en Perse, qui ne savent pas mieux que nous ce que cela peut représenter. Le commun peuple avoue là-dessus, et sans façon, son ignorance; et quand on leur demande ce que ces figures représentent, ils répondent: *Dieu le sait.* Les savans disent que ce sont les faits des anciens héros du pays. C'est à quoi il s'en faut tenir; on n'en peut pas savoir davantage.

A six vingts pas de cette figure, l'on trouve le premier tombeau; mais, avant que d'y arriver,

on voit deçà et delà, sur la face de la montagne, des tables qui sont toutes prêtes pour être travaillées. Il y a de pareilles tables d'attente entre les tombeaux, et d'autres au-dessous, ce qui montre que le dessin de cette montagne est demeuré imparfait. Ce premier tombeau a une façade presque semblable à celle des tombeaux du temple, mais elle est plus enfoncée; je ne m'arrêterai point à en remarquer les différences, dont la plus considérable est le chapiteau des colonnes : le lecteur curieux le pourra faire aussi bien ou mieux que moi. Je dirai seulement que les tombeaux de cette montagne sont beaucoup plus élevés de terre que les deux tombeaux du temple, mais que l'accès n'en est pas à beaucoup près si facile, étant à quelque cinq toises du rez de chaussée. L'on voit au-dessous du tombeau dont je parle, le combat d'un géant contre un puissant cavalier. Le bonnet du géant a de la ressemblance avec la couronne ducale. Chaque pointe est chargée d'une pomme de pin pour fleuron, et celle du milieu est plus grosse que les autres. Le cavalier est couvert d'un armet, surmonté d'un pareil fleuron, et paroît comme tombant à la renverse du choc de son ennemi.

A soixante pas de ce tombeau, il y en a un autre; à trente pas un autre encore, et à cent pas

un quatrième qui est le dernier. Ils sont tous quatre semblables, à deux inscriptions près, que l'on voit sur le troisième, dont l'une qui comprend quinze lignes, et qui se découvre tout au haut de la façade, est du caractère commun du temple, dont j'ai donné des ectypes dans la figure S; l'autre qui n'est pas si longue, se voit contre la corniche et la porte.

Au-dessous de ces trois tombeaux, il y a des tables de bas relief, ainsi que sous le premier, mais qui ne représentent pas la même chose. Quelques-unes semblent n'être pas achevées; d'autres sont tout à fait défigurées et rompues, non par le temps, mais apparemment par la brutalité des premiers mahométans, qui ont haché et brisé ces figures partout où ils ont pu atteindre. La terre qui s'est amassée au pied à quelque trois toises plus ou moins, en cache encore une partie. Le cavalier qui est entre le second et le troisième tombeau, est d'une taille gigantesque; il a la barbe et les cheveux touffus et frisés, mais ils ne sont pas fort longs; il porte sur la tête une manière de bonnet ducal, avec un monde au-dessus, et il a un collier dont les grains sont gros comme des muscades. Les boulets de fer, qui pendent aux côtés de son cheval, sont différens de ceux des chevaliers de l'anneau, en ce que

ceux-ci sont en écailles comme des pommes de pin, au lieu que les autres sont unis. Les deux hommes qui sont devant, tête nue, paroissent être des Indiens : l'un est à genoux, et tend les bras vers lui ; l'autre est debout ; et lui présente comme un rouleau de papiers. Les premiers monarques de Perse possédoient un empire d'une très-vaste étendue, depuis l'Océan indique jusqu'à la mer Méditerranée, et n'avoient de guerre qu'avec les Indiens, qui étoient alors et qui ont toujours été depuis leurs ennemis et leurs émules. L'homme qui est derrière le cavalier, et dont on ne voit que la tête et les épaules, représente peut-être quelque prince prisonnier. Il fait signe des mains et de la tête aux Indiens, humiliés devant le cavalier. Le mur qui le couvre, est gravé de caractères qui ne ressemblent pas à ceux des tombeaux, mais qui approchent du syriaque.

La figure qui est au-dessous du troisième tombeau, est une joûte ou un combat, pareil à celui qui est représenté sous le premier, au moins autant qu'on en peut juger par les traits légers de cette représentation presque toute effacée. Je la regardai très-attentivement à mon dernier voyage, en 1674, parce que la relation de Perse de M. Thévenot-le-Voyageur, qu'on publia en même temps, porte qu'il vit en cet endroit-là

des figures de femmes (1). Or, comme nous nous rencontrâmes près de Persépolis, l'an 1667, qui est le seul temps auquel il y ait été, et que je ne trouvai point d'observation semblable dans la relation que j'avois faite l'année précédente, j'étois surpris qu'une si notable singularité fût échappée à mon exactitude. Mais je ne vis aucune figure de femme à mon second voyage, non plus qu'au premier. Il est vrai que Piétro della Valle dit (2) qu'il vit des dames et demoiselles en cet endroit-là; mais Figueroa qui étoit en même temps que lui dans le pays, et qui n'est pas de moindre autorité, non-seulement n'observe rien de semblable, mais il se plaint même de n'avoir trouvé dans toutes ces ruines aucunes figures de femmes par où il pût juger de la manière dont elles étoient alors habillées (3). Il se pourroit faire que La Valle et M. Thévenot auroient pris pour des demoiselles ces mentons sans barbe, que j'ai pris pour des eunuques, desquels j'ai parlé dans l'explication de la figure M (*p.* 292, *pl. LXIII*).

Entre le troisième et le dernier tombeau, il y a une grande table chargée de bas reliefs, avec quatre figures qui sont aussi tout effacées, et

(1) Tom. IV, pag. 515 de l'édit. in-12 de ses *Voyages*. (L-s.)
(2) Tom. IV, pag. 332 de l'édit. in-12 de ses *Voyages*. (L-s.)
(3) *Ambassade de D. Garcias de Silva Figueroa*, p. 160. (L-s.)

une table plus grande, mais rase, et sur laquelle il n'y a rien de taillé.

C'est, à mon avis, avec beaucoup de raison, qu'on tient que ces représentations sont les plus mémorables actions des rois ou princes, ensevelis dans ces tombeaux, et il est à croire que les hommes sont ici des emblèmes de royaumes distingués et connus chacun par des marques que nous n'entendons point, pour être trop anciennes et trop éloignées des usages de nos jours; et ce qui m'empêche de croire que toutes ces représentations aient été faites pour consacrer les actions d'un seul homme, comme quelques-uns le prétendent, c'est, entre les autres choses, que les figures y paroissent fort diversement vêtues et armées, et de fort différentes grandeurs, ce qui vraisemblablement ne peut venir que du divers goût et des diverses modes des temps auxquels cet ouvrage fut commencé et continué. Au reste, il faut avouer qu'il y avoit quelque chose de grand dans l'imagination de ces anciens monarques d'Orient, d'aller ainsi couper des montagnes pour en faire leur propre statue. Vivant des siècles entiers, comme leurs histoires nous en assurent, peut-être avoient-ils la conception grande, et beaucoup au-delà des bornes où la foiblesse présente de notre nature et la brièveté de notre vie

l'ont rabaissée. Diodore rapporte que Sémiramis fit tailler un rocher au pays des Mèdes, proche des fameux jardins qu'elle avoit fait faire, uniquement afin d'y faire son effigie, avec ses gardes autour d'elle. Cela est de bien plus longue durée que nos voûtes peintes, et que nos statues.

Les quatre tombeaux de cette montagne n'ont d'autres entrées, que des brèches faites au bas des portes feintes ou représentatives : c'est-à-dire, que s'ils ont de véritables portes, elles sont tout à fait inconnues. En un mot, il en est des ouvertures de ces tombeaux ; comme de celles des deux tombeaux de Persépolis. Elles ne sont pas égales, comme on le peut voir dans le plan ; et celles du premier et du second tombeau sont si petites, qu'on a peine à croire qu'un homme y puisse passer. Elle est plus grande au quatrième, et plus encore au troisième, qui est celui dont je vais parler : on y entre en baissant la tête sur les genoux. Nul Européen n'y est jamais entré, que je sache. Cela aussi est très-difficile, parce que la brèche est environ à trente pieds du rez de chaussée, et que la montagne est fort roide et droite partout, outre qu'il n'y a point de village proche de ce lieu, d'où l'on puisse avoir du secours. Cependant j'encourageai tellement un de mes valets, qui étoit si hardi et si résolu que, pour trois écus que

je lui promis, il fit tant qu'il grimpa jusques-là au grand étonnement de tout le monde.

Un moment après qu'il y fut entré, il se mit à jeter de grands cris, s'élançant ensuite le corps à demi hors du trou, et criant de plus en plus comme un possédé. Vous remarquerez qu'il y avoit demi-heure que la compagnie s'entretenoit des contes que font les gens du pays, que ces tombeaux sont des retraites de diables et d'esprits, de sorte qu'il n'y eut personne qui ne fût épouvanté des cris de ce garçon, d'autant plus que nous entendions en même temps un sifflement et un vent effroyable, parce que ce tombeau étant voûté, spacieux et de marbre très-dur, il se faisoit là-dedans un retentissement semblable au tonnerre; mais des centaines de pigeons, qui se mirent à sortir impétueusement par l'ouverture, dont le valet bouchoit une partie, nous tirèrent bientôt de peine. Ces pigeons, en sortant, pressoient pour ainsi dire ce misérable valet qui se croyoit perdu, et qui ne cessoit de jeter toujours de hauts cris.

Quand les pigeons furent sortis, il revint enfin à lui; et après avoir reconnu ce qui l'avoit effrayé, il nous dit que, dans l'obscurité, les pigeons s'étoient jetés sur lui, et lui contre eux, et qu'il n'avoit jamais eu une telle peur. Nous lui per-

suadâmes de retourner dans le tombeau, ce qu'il fit; et heureusement il se trouva un autre valet de pied qui, aidé d'en haut et d'en bas, monta enfin jusqu'au trou. Ce valet appartenoit à M. de Lairesse, autrefois ambassadeur des Hollandais, qui voulut être de la partie, avec quelques autres curieux, afin que nous pussions visiter ensemble ce célèbre monument, et en prendre le dessin, avec toute l'exactitude possible. Le rapport des deux valets fut que cette montagne étoit creusée plus de quatre toises, qui furent mesurées avec des perches à douze pas de l'entrée seulement, parce que la lumière ne s'étendoit pas plus avant. Ils nous dirent de plus que, vis-à-vis de l'entrée, ils apercevoient trois dessus de tombes, comme ceux du temple; que c'étoit des marbres plats d'assiette, tournés en demi-rond, et si pesans que quatre hommes auroient de la peine à les remuer; qu'à droite et à gauche, il y avoit quatre tombes élevées de cinq pieds, larges et profondes de quatre, et longues de six ou environ, sans autres couvertures que ces trois grands marbres qui étoient vis-à-vis de l'entrée. Il n'y eut rien qu'on ne fît pour les encourager à aller plus avant, mais ils ne purent jamais avancer plus de quarante pas en ligne droite vis-à-vis du trou, et trente de chaque côté; encore venoient-ils souvent, avec

beaucoup de précipitation, se jeter la tête hors de l'ouverture, en criant que la mauvaise odeur les étouffoit; que plus ils avançoient, plus la puanteur devenoit insupportable, et qu'il étoit impossible de la soutenir. Je ne doutois pas que la peur n'eût part à leur mal de cœur; mais je concevois aisément aussi qu'un lieu qui n'a point d'air, et qui sert de retraite depuis si long-temps à une infinité de pigeons, devoit sentir fort mauvais. Je leur dis d'aller aussi avant que la lumière les pourroit conduire, et qu'étant là, ils criassent de toute leur force; ce qu'ayant fait, nous entendions leur voix rouler dans cette cavité, et vîmes des bandes innombrables de pigeons se jeter dehors par les trois autres ouvertures : ce qui me donna sujet de croire qu'il n'y avoit point autant de tombeaux, ou de caves séparées l'une de l'autre, qu'il y avoit de façades et d'autels en perspective dessus, mais que ce n'étoit qu'une seule voûte d'un bout de la montagne à l'autre, quoique les valets assurassent qu'ils avoient fait vingt pas sur la gauche, et qu'ils n'avoient point vu d'autre jour ni d'autre ouverture. J'aimai mieux croire, ou qu'ils étoient comme aveuglés, comme il arrive lorsque d'un grand jour on entre dans l'obscurité, ou qu'ils ne faisoient pas d'aussi grands pas en dedans, que ceux dont je mesurois

les distances au dehors : ce qui me confirme même beaucoup dans cette opinion, c'est que les Guèbres, qui sont les restes des anciens Perses, idolâtres et ignicoles, ne mettent point leurs morts dans des sépulcres séparés, mais qu'ils les étendent l'un près de l'autre dans un même lieu.

Avant que les valets fussent sortis, je voulus, pour m'ôter tout scrupule, qu'ils mesurassent encore une fois, et très-exactement, avec une corde, la longueur des tombes et de leurs couvertures, et elles ne se trouvèrent pas de six pieds entiers ; ce qui me donna aussi lieu de croire que toutes ces figures gigantesques, qui sont taillées sur ce monument, ne représentent pas les personnes au naturel, mais plutôt d'une stature avantageuse, et qui puisse donner quelque grande idée du règne et des faits héroïques des rois qu'elles représentent : apparemment que ces anciens habitans du monde pensoient que rien ne pouvoit plus faire admirer leurs héros à la postérité, qu'en les représentant plus grands que les autres hommes.

J'ai fureté de tous côtés, et dessus et autour de cette montagne, pour y découvrir quelque ouverture, ou quelque trace de chemin qui conduisît au dedans, mais je n'y en ai point trouvé : et mon opinion est qu'on y alloit par-dessous

terre ; que l'entrée se bouchoit avec des pierres qui étoient tirées de la montagne même, et qui se remettoient si adroitement qu'il n'y paroissoit point ; et que le chemin qui conduisoit à ce lieu sacré, étoit caché à tout le monde, excepté à quelques-uns des principaux prêtres qui, de père en fils, pouvoient être dépositaires du secret. Ceux qui ont lu l'Histoire, savent que les anciens étoient extrêmement curieux et soigneux de cacher les tombeaux des rois, et cela non pas tant à cause des richesses qui y étoient enfermées avec leurs cadavres, que pour rendre leurs cendres, leurs ossemens inviolables. Les juifs et les gentils avoient la même superstition. Il y a là-dessus un passage fort authentique dans Josephe : c'est à la fin du livre septième, où, parlant de la mort du roi David, et des richesses incroyables que son fils Salomon fit mettre dans son sépulcre, il ajoute que « treize cents ans après, Antiochus, » surnommé le *religieux*, et fils de Démétrius, » ayant assiégé Jérusalem, et Hircan, grand sa- » crificateur, voulant l'obliger à lever le siége » pour de l'argent, comme il n'en put trouver » ailleurs, il fit ouvrir ce sépulcre, et en tira trois » mille talens, dont il en donna une partie à ce » prince; et, long-temps après, le roi Hérode tira » une fort grande somme d'un autre endroit de

» ce

» ce sépulcre, où ces trésors étoient cachés, sans
» que néanmoins on ait encore touché aux cer-
» cueils, dans lesquels les cendres des rois sont
» enfermées, parce qu'ils ont été cachés sous terre
» avec tant d'art, qu'on ne les a pu trouver (*). »
Les juifs cachoient donc les sépulcres mêmes; et les Perses, ne les cachant pas extérieurement, en cachoient si fort le chemin, qu'il n'y avoit pas moyen de le découvrir. Ces tombeaux en sont une bonne preuve: si l'on en veut croire les Persans, il y a quatre mille ans que l'entrée en demeure cachée aux hommes, quelque envie qu'on ait eue de les découvrir, et malgré tous les travaux qu'on y a employés; outre que, depuis plus de mille ans, le peuple du pays est d'une religion non-seulement différente, mais encore extrêmement ennemie de celle des anciens Perses, et que

(*) Voyez *Histor. Antiquit. judaic.*, lib. VII, cap. ult.; lib. XIII, cap. 8; lib. XVI, cap. 7; et *de Bello judaic.*, lib. I, cap. 2; tom. I, pag. 412, 658, 802; et tom. II, pag. 56, ex edit. Havercampi. Il n'y a presque pas de doute que les anciens Egyptiens ne fussent aussi dans l'usage d'enfermer des trésors dans la sépulture de leurs rois; et c'est à la découverte de quelques-uns de ces trésors qu'il faut attribuer les grands travaux entrepris et exécutés par âl-Mâmoùn et autres khalyfes ou souverains qui firent des recherches dans les monumens d'Egypte, et qui passent en effet pour y avoir découvert de grandes sommes. Voyez mes *Notes et Eclaircissemens sur le Voyage de Norden*, tom. III, pag. 306 et suivantes de l'édit. *in*-4°. (L-s.)

la violence des hommes et la suite des temps ont pour ainsi dire renversé tout l'édifice.

Un peu au-dessous, et presque vis-à-vis du premier tombeau, à trente-cinq pas de la montagne, il y a une tour carrée qui a dix-huit pieds de face, et vingt-quatre de hauteur. Elle est couverte d'une plate-forme, faite d'une pierre plus dure et plus polie que le marbre, et qui est presque aussi éclatante que l'albâtre. Elle n'a ni porte, ni fenêtre, et n'en a jamais eu. Elle n'a aussi aucun ornement, si ce n'est une architrave d'ordre dorique, fort bien travaillée. L'on entre dedans par une ouverture, qui est à dix pieds du rez de chaussée, et qui a été faite par le moyen de quatre ou cinq pierres, qu'on a enfoncées et poussées dedans. Quand on y est entré, on n'y voit rien, non plus qu'au dehors; les quatre murs sont nus, sans inscription ni basses tailles. On n'y observe que la beauté, la dureté et la liaison des pierres, qui est telle qu'on diroit que l'ouvrage ne fait que d'être fini.

Il n'est pas aisé de deviner à quel usage on l'a faite; car, quoique les Guèbres qui sont, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, les restes des anciens Perses, aient partout joignant leurs cimetières une tour à peu près semblable, sur laquelle, à ce que tout le monde dit, ils exposent les morts

aux corbeaux, observant avec attention lequel des deux yeux, ou quelle autre partie du corps, le premier corbeau qui se jette dessus, touchera, pour en tirer des augures du bonheur ou du malheur du défunt dans l'autre vie : néanmoins on ne peut pas bien dire que cette tour ait été destinée à cet effet, non-seulement parce que les morts n'étoient pas portés par ce chemin dans les tombeaux opposés, n'y ayant de ce côté-là aucune ouverture pour y entrer, mais encore parce qu'ils n'y étoient pas portés publiquement, et au contraire fort en secret et par-dessous terre.

Quoique j'aie déjà parlé des Guèbres, ou anciens Perses, sur le sujet du temple de Persépolis, qui semble avoir été consacré à leur religion, je crois qu'on ne laissera pas de lire volontiers ici ce que j'en ai observé dans mes deux voyages d'Asie, et d'autant plus que cela servira pour l'intelligence de ce précieux monument.

Ces restes des anciens Perses sont répandus en divers endroits de la Perse, et en quelques endroits des Indes. En Perse, ils sont dans la Caramanie déserte et vers le golfe Persique, mais en beaucoup plus grand nombre dans les provinces de Yezd et de Kirman; et comme c'est là leur demeure fixe, on en a tiré des colonies pour les mettre dans des villes de la Parthide, et particu-

lièrement à Ispahan, qui en est la capitale, et de tout l'empire. Aux Indes, ils sont répandus vers le fleuve Indus et dans la province de Guzerat. Il y en a une colonie à Surat, ville que le commerce a rendue fort fameuse parmi les Européens. Ce qui a fait qu'ils sont ainsi dispersés, c'est que lorsque les Arabes envahirent la Perse, sous Omar, le second successeur de Mahammed, ceux qui ne voulurent pas vivre sous leur oppression, furent obligés de se retirer vers les parties désertes de leur empire, qui sont vers les bords du fleuve Indus, et qui en font les bornes de ce côté-là. Ils s'y maintinrent plus d'un siècle; mais depuis, comme ils y furent attaqués, ils passèrent au delà de ce fleuve chez les Indiens qui les reçurent, et qui les ont soufferts depuis. Il n'en reste pas quatre-vingt mille dans tous ces pays-là; et ils seroient tout à fait détruits, il y a long-temps, si leur misère et leur simplicité n'empêchoient qu'on ne songe à eux.

On les appelle *Parsis* aux Indes, de leur ancien nom; et en Perse, on les nomme *Guebran*, ou *Guèbres*, nom qui vient du mot arabe *gaur* (*), qui veut dire *infidèle*, ou *idolâtre*, que les Turcs prononcent *giaour* (*guiâoùr*), et qu'ils attribuent

(*) *Gâour* est la corruption de *kâfoùr*, pluriel du mot arabe *kâfer*, infidèle. (L-s.)

aussi aux chrétiens, de même qu'à tous ceux qui ne sont pas de leur religion. J'observe ceci parce que c'est un mot que les Turcs ont toujours à la bouche, en parlant aux juifs et aux chrétiens. Dans la langue hébraïque, le mot de *chaver* signifie aussi *les sacrificateurs des Perses*, et *les Perses* eux-mêmes. Je crois que ce terme vient de *gau* (*), qui veut dire excrément, *stercus*, comme pour marquer que ce peuple est la lie et l'excrément de la terre. Quelques-uns le font venir de *gau* (*gâoù*), qui signifie *une vache*, à cause du culte que ces peuples rendent à la vache, et qui vient originairement des Indiens, d'où il a passé chez les Egyptiens qui y ont beaucoup ajouté, comme c'est l'ordinaire de la superstition et de l'idolâtrie; car, au lieu que les Indiens révéroient seulement cet animal, le considérant comme le meilleur et le plus débonnaire de tous, aussi-bien que le plus utile, les Egyptiens en firent une divinité domestique et l'objet de leur culte. Les Persans appellent aussi les Guèbres *atechepères* (*âtech-pèrest*), c'est-à-dire, *adorateurs du feu*, ce qui répond au nom d'*ignicoles*, que les livres grecs et les latins leur donnent. Ces Perses idolâtres ne sont pas si bien faits ni si

(*) Le mot est mutilé ; il faut écrire et lire *ghaùth*. Voyez mes notes ci-dessus, tom. VI, pag. 92 et suiv. (L-s.)

blancs que les Perses mahométans, qui sont ceux d'aujourd'hui ; néanmoins les hommes sont robustes, d'assez belle taille et d'assez bon teint. Les femmes sont grossières, d'un teint olivâtre et obscur; ce qui vient, comme je crois, de leur pauvreté, plutôt que du naturel, car il y en a qui ont les traits assez beaux. Les hommes portent les cheveux et la barbe longue, la veste courte et étroite, et un bonnet de laine fine, qui ressemble assez à un chapeau. Ils s'habillent de toile, ou d'étoffe de laine, et de poil de chèvre, aimant la couleur brune ou feuille-morte, comme étant peut-être la plus conforme à leur condition. Les femmes sont fort grossièrement vêtues ; je n'ai rien vu qui eût si mauvaise grâce, ni qui soit si éloigné de la galanterie. Voici le portrait d'une de leurs femmes dans la figure à côté (*planche LXXV*). Autant que les Guèbres, hommes et femmes, sont négligés dans leurs manières et dans leurs habits, et malpropres, autant l'air et l'habillement des Persans est fin et agréable. L'habit des Guèbres ressemble si fort à celui des Arabes, qu'on peut croire que les Arabes le prirent d'eux, lorsqu'ils eurent conquis leur pays.

Ils sont tous en Perse, ou laboureurs, ou manœuvres, ou foulons et ouvriers en poil. Ils font des tapis, des bonnets et des étoffes de laine très-

fine. Nos chapeaux de castors ne sont pas plus doux ni plus lustrés. Je n'ai pas vu un seul homme parmi eux qui vécût sans rien faire, ni aucun aussi qui s'appliquât aux arts libéraux, ou au commerce. Leur grande profession est l'agriculture, c'est-à-dire, le jardinage, le vignoble et le labour. Ils regardent l'agriculture non-seulement comme une profession belle et innocente, mais aussi comme méritoire et noble; et ils croient que c'est là la première de toutes les vacations, celle pour qui le Dieu souverain et les Dieux inférieurs, comme ils parlent, ont le plus de complaisance, et qu'ils récompensent le plus largement. Cette opinion, tournée en créance parmi eux, fait qu'ils se portent naturellement à travailler à la terre, et qu'ils s'y exercent le plus, leurs prêtres leur enseignant que la plus vertueuse action, c'est d'engendrer des enfans, et après, de cultiver une terre qui seroit en friche, de planter un arbre, soit fruitier, soit autre. J'ai fait cent fois réflexion sur ce que ces bonnes gens me disoient sur ce sujet, en considérant d'un côté la sécheresse et la stérilité présente de la Perse en général, combien peu elle est peuplée, combien est médiocre l'abondance d'un si vaste empire, et me souvenant d'ailleurs de ce que les anciennes Histoires racontent de sa puissance,

de sa fertilité et de son grand peuple ; car, enfin ; il n'y a rien de plus éloigné de la vraisemblance, ni rien qui s'accorde moins que ce qu'on dit qu'étoit autrefois la Perse, et ce qu'on voit qu'elle est aujourd'hui ; j'ai fait, dis-je, cent fois réflexion sur un si étrange changement, et il m'est venu en pensée que cela venoit premièrement de ce que les anciens habitans de la Perse étoient robustes, laborieux et appliqués, au lieu que ces nouveaux habitans sont fainéans, voluptueux et spéculatifs ; secondement, de ce que ces premiers se faisoient une religion de l'agriculture, et qu'ils croyoient que c'étoit servir Dieu que de labourer, au lieu que les derniers ont des principes qui les portent au mépris de l'activité, qui les jettent dans la volupté, et qui les éloignent du travail : car ils disent que la vie étant si courte, si incertaine et si changeante, il faut s'y comporter comme dans un pays de conquête, ou dans un quartier d'hiver, c'est-à-dire, qu'il en faut tirer ce qu'on peut, sans se soucier de ce qu'elle pourroit devenir.

Ces anciens Persans ont les mœurs douces et simples, vivant fort tranquillement sous la conduite de leurs anciens, dont ils font leurs magistrats, et qui sont confirmés dans leurs charges par le gouvernement persan. Ils boivent du vin ; et, à l'exception du bœuf et de la vache, ils

mangent de toutes sortes de chairs, de quelques mains qu'elles soient apprêtées : mais, du reste, ils sont fort particuliers, et ne se mêlent guère avec les autres peuples, surtout avec les mahométans. La bigamie et le divorce ne sont point soufferts dans leur religion ; et ils ne peuvent se marier à des femmes d'une autre créance que de la leur. J'ai trouvé cela de commun à toutes les religions du monde, qu'aucune ne permet le mariage entre des personnes de diverse créance ; mais les chrétiens et les mahométans donnent un sens à la défense qui la rend assez vaine et inutile, car ils épousent des femmes de toutes les religions, pourvu qu'elles renoncent ou promettent de renoncer à leur créance, et d'embrasser la leur, au lieu que tous les idolâtres, et particulièrement ceux dont nous parlons, soutiennent que la femme doit être par éducation et par naissance de la religion de l'homme qu'elle épouse. J'ai dit que les Guèbres ne répudient point leurs femmes ; mais, en cas de stérilité durant les neuf premières années du mariage, ils en peuvent prendre une seconde avec la première.

Je n'ai vu que des gens fort ignorans parmi eux. Toute l'érudition de leurs prêtres, qui sont en petit nombre, se réduit à un peu d'astrologie, à une légère et grossière connoissance du maho-

métisme, et à une connoissance encore plus imparfaite de leur propre religion, dont ils débitent des maximes qui n'ont ni apparence ni fondement. Il ne faut pourtant pas trop s'en étonner, parce qu'ils vivent depuis plus de mille ans dans l'oppression et dans la bassesse. L'on dit communément qu'ils ont un livre célèbre, qui contient leur religion et leur histoire, et qui est intitulé *Zend pasend vosta* (*); mais je n'en ai jamais pu avoir de nouvelles. Le grand Abas, excité par des curieux qui mouroient d'envie d'avoir ce livre inconnu, dont on disoit pourtant des merveilles : qu'Abraham, par exemple, en étoit l'auteur, et qu'il contenoit les prophéties des plus grandes révolutions qui devoient arriver jusqu'à la fin du monde; ce prince, dis-je, tâcha par toutes sortes de moyens de le recouvrer, jusques-là qu'il fit mourir le grand-prêtre et quelques-uns des principaux de la nation, à cette occasion-là, mais il ne put jamais en venir à bout. Ils persistèrent toujours à dire qu'ils ne l'avoient point, qu'il falloit qu'il fût perdu, et qu'ils avoient délivré tous leurs livres au roi même. Ces livres qu'ils lui donnèrent, sont dans la biblio-

(*) Chardin veut sans doute désigner ici le *Zend-avesta*, dont M. Anquetil a rapporté le texte de l'Inde et qu'il a traduit et publié en français. Voyez ma note ci-dessus, t. IV, p. 260. (L-s.)

thèque du château d'Ispahan, au nombre de vingt-six; je ne sais si c'est tout, mais on le dit ainsi. Ils sont écrits en caractères de l'ancien persan, dont j'ai donné une ectype dans la figure S (1).

J'ai eu en mon pouvoir, plus de trois mois, le grand livre qu'ils ont à présent, où toute leur religion est écrite, avec beaucoup d'autres choses qui y sont mêlées. Un Guèbre, qui passoit pour le plus docte d'entr'eux à Ispahan, venoit m'en lire tous les jours quelque chose; mais il étoit si long à me l'expliquer, et il me disoit des choses si peu curieuses, que comme il demandoit quinze cents francs pour le livre seul, sans compter ce qu'il prétendoit pour l'explication, je le laissai là. Ce livre est fait du temps de Yesdegird quatrième (2), le dernier des rois idolâtres de Perse, avec des commentaires que l'on y avoit ajoutés, il y a huit cents ans, lorsqu'on abolit le culte public de leur religion. Il parle beaucoup du règne de ce dernier roi, et de bien d'autres matières que de celles de la religion. L'on y trouve des

(1) Planche LXIX. Cette ectype est très-inexacte, comme on peut s'en convaincre en la comparant avec l'alphabet du zend, placé au commencement de la nouvelle édition du *veterum Persarum religionis*, etc., *Historia;* et dans le tom. II, pag. 424 du *Zend-avesta*, traduit par M. Anquetil du Perron. (L-s.)

(2) Voyez sur ce dernier roi guèbre, ma note tom. IV, pag. 411, pl. VIII. (L-s.)

prières qu'il faut faire, un rituel pour garder le feu sacré, les éloges des dieux inférieurs, des traités d'astrologie et de divination : je n'en puis dire autre chose, parce que je ne voulus point l'acheter ; cependant le Guèbre ne vouloit point me l'expliquer, que je ne l'achetasse auparavant, en me disant qu'il falloit absolument qu'il le rendît, en cas qu'on ne l'achetât point, et qu'il étoit à leur grand-prêtre d'Yezd (1).

Pour dire maintenant quelle est leur créance, autant que je l'ai pu reconnoître, ils tiennent ou font semblant de tenir qu'il y a un Etre-Suprême, qui est au-dessus des principes et des causes; ils l'appellent *Yezd* (2), mot qu'ils interprètent par celui de *Dieu*, ou d'*ame éternelle*. Cependant, ils attribuent tant de pouvoir aux principes, qu'ils semblent ne laisser rien à faire à ce souverain ; ce qui me fait penser qu'ils n'en confessent un que par bienséance, et pour ne se pas faire abhorrer des mahométans, grands déistes, auprès

(1) Yezd est la ville la plus orientale de la province de Fârs, et une des plus anciennes, comme semble le prouver l'épithète d'*yezdy* (originaire d'Yezd), qu'on donne aux Guèbres fanatiques et opiniâtres. Le nom même de cette ville est une nouvelle preuve en faveur de notre opinion. Voyez la note suivante. (L-s.)

(2) Plus correctement *Yezdân*, ancien mot persan qui, en effet, signifie Dieu, et se trouve sur les médailles sâçânydes et dans les inscriptions du monument de Kermâun-Châh. (L-s.)

desquels cette impiété acheveroit de les détruire. Ils tiennent que les corps célestes sont des êtres animés par des intelligences, qui se mêlent de la conduite des hommes. Le soleil est, selon eux, la grande et la première intelligence, et le père de toutes les productions sensibles. La lune (1) est la seconde intelligence, et puis les autres planètes. Ils tiennent aussi, comme tous les autres Gentils des Indes, que les éclipses arrivent, parce que la lune est oppressée et violentée par quelque intelligence supérieure, qui la réduit dans ce triste état. Ils tiennent qu'outre ces intelligences, il y a des anges qu'ils appellent des *dieux subalternes*, commis à la garde des créatures inanimées, chacun selon son département. Et, enfin, ils veulent qu'il y ait deux principes des choses, comme n'étant pas possible qu'il n'y en ait qu'un, à cause que toutes les choses sont de deux sortes, ou de deux natures, c'est-à-dire, bonnes ou mauvaises. Ces deux principes sont, la lumière qu'ils appellent *ormous*, mot de leur langue ancienne, qu'ils interprètent par celui de *kaddim* (2), terme arabe qui revient à celui des Hé-

(1) Voyez le nom de ces deux astres à la table alphabétique du *Zend avesta*. (L-s.)

(2) *Qadym*, ancien, vieux, aîné, qui n'a pas de commencement, éternel, et conséquemment Dieu. Voyez *Genèse*, chap. II. vers. 4; chap. V, vers. 7 et *passim*. (L-s.)

breux, que nous interprétons *ancien des jours*; et les ténèbres qu'ils appellent *ariman*, *Dieu créé*. Ce sont ces deux dieux, ou principes des mages, un bon et un mauvais, qu'il est dit dans les anciens auteurs que les mages, qui sont les théologiens des Perses, établissoient sous les noms d'*Aramen* et de *Yezd* (*). Ils ajoutent que ces

(*) Dans le système de Zoroastre, Ormusd n'est qu'un esprit créé par l'Etre-Suprême, unique auteur et maître souverain des génies et de tous les êtres; il ne diffère pas essentiellement des autres *Amel-cupand* ou bons génies du premier ordre. Cependant c'est toujours Ormusd que l'on voit agir d'une manière plus immédiate, par les ordres et au nom de l'Etre-Suprême; il est le premier ministre du Dieu dont l'action est cachée sous celle des êtres intermédiaires, et tout ce qu'il y a de saint, de bon, d'agréable à la Divinité, est attribué aux opérations, à l'action ou à l'influence d'Ormusd, comme tout le mal physique et moral est produit par Ahriman, chef des mauvais génies. Respecter et aimer Ormusd, l'aider et favoriser ses desseins, avoir soin de ses productions, détruire et exterminer tout ce qui lui est contraire ou qui peut favoriser les entreprises dangereuses de son rival: telles sont les obligations essentielles d'un Pârsy. Ce génie semble avoir dérobé à l'Etre-Suprême ses attributs les plus sacrés. Le législateur a cru, sans doute, que le dogme de l'unité d'un Dieu éternel, increé, source de tout ce qui existe, étoit trop sublime pour l'esprit grossier du vulgaire toujours attaché à la matière; il a donc cru devoir substituer un génie créé à l'Auteur increé des choses, et lui a décerné le culte et les hommages dus à ce dernier. Cette définition s'accorde parfaitement avec celle que j'ai donnée de la religion des Hindoux, laquelle étoit originairement la même que celle des Parsys. Voyez dans le tom. XXXVII, pag. 571 et suiv. des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, le savant *Mémoire* de M. Anquetil *sur le système théologique des Perses; les Mémoires*

intelligences, ces anges et ces principes sont tous subordonnés à Dieu, qui en dispose à son bon plaisir. L'on ne sauroit douter qu'ils ne reconnoissent deux sortes de natures dans ces intelligences, comme dans les créatures sublunaires, l'une bonne, et l'autre mauvaise; aussi Tertullien écrit formellement qu'ils reconnoissent des anges et des diables. Au reste, ce sentiment d'un bon et d'un mauvais principe, tout absurde qu'il est en lui-même, a paru si raisonnable à quelques philosophes, qu'ils en ont fait un des principaux dogmes de leur philosophie; et il y a beaucoup de docteurs persans qui le tiennent aujourd'hui, en appelant ces deux principes *lumière* et *ténèbres*, tout de même que font les Guèbres. Ils attribuent ce dogme, non pas à Zoroastre, comme font les Guèbres, mais à un de ses disciples, nommé *Zenadic*.

Tout le monde généralement croit qu'ils adorent le feu; cependant il est fort difficile de faire qu'ils s'expliquent bien là-dessus, et de savoir si ce culte qu'ils lui rendent, est relatif ou direct; s'ils tiennent le feu pour Dieu, ou seulement pour l'image de Dieu. Je crois que c'est moins pour

---

sur diverses antiquités de la Perse, pag. 45 et 46, et mes *notes* sur les *Recherches asiatiques*, tom. I[er], pag. 214 de la traduction française. (L-s.)

en faire un mystère, que par ignorance, et pour n'entendre pas ce qu'on leur demande. « Le feu, » disent-ils, est la lumière ; la lumière, c'est » Dieu (1). » Voilà ce qu'ils disent nettement : mais ils se jettent ensuite sur les louanges du feu, de la lumière et de Dieu, et font là-dessus un discours confus où l'on n'entend rien, et où ils se perdent eux-mêmes. Néanmoins, il disent tous unanimement qu'ils gardent le feu dans des lieux consacrés, depuis le temps de Keyomerse (2), premier roi de Perse, mort il y a plus de trois mille six cents ans, suivant le calcul de la chronologie persane, et qu'ils lui rendent le culte suprême, et c'est ainsi que tout le monde en parle ; mais il n'y a pas moyen de voir dans ce lieu sacré, ni leur autel, ni leur service : ce qui me fait croire que tout ce qu'ils disent de cet ancien feu, qui brûle toujours, est une pure illusion ; car je n'ai jamais vu d'homme qui ait osé m'assurer qu'il l'eût vu. Les Guèbres des Indes disent que ce feu éternel n'est point parmi eux, mais

---

(1) Les Pârsys reconnoissent cinq ou six espèces de feux ou de génies du feu, tous fils d'Ormusd, et qui tirent de lui tout leur éclat, Voyez ce mot à la table des matières du *Zend avesta*, et le *Veterum religionis Persarum, etc. Historia*. cap. XXVII. (L-s.)

(2) Dans le *Précis historique de la Perse* que j'ai ajouté à cette édition, je place le règne Kaïoûmarâz dans le IX[e] siècle avant l'ère vulgaire. (L-s.)

qu'il

qu'il est en Perse ; et ceux de Perse, ne convenant point entr'eux du lieu où il doit être, disent tantôt que c'est Kirman, tantôt que c'est Yezd, et tantôt que c'est une certaine montagne dans ces pays-là. L'on trouve de ces gens qui assurent qu'on le montre aux Guèbres, qui vont par dévotion au lieu où il est ; et d'autres soutiennent qu'on ne le montre point, par la crainte qu'ils ont des mahométans. Enfin, tout ce qu'on en peut apprendre est si mal fondé, qu'il est aisé de juger qu'il n'y a rien de certain dans tout ce qu'on en dit.

Quant au feu commun et ordinaire, le culte que les Guèbres lui rendent, consiste, disent-ils, à l'entretenir d'une matière qui ne fasse point de fumée, ni de puanteur ; à n'y jeter rien de sale, ni aucune sorte d'ordure ; à ne le laisser jamais éteindre ; à ne le pas allumer avec la bouche, de peur de lui faire sentir quelque chose de mauvais, et de l'infecter : de sorte que si, par hasard, il s'éteint, il faut en aller querir chez un voisin, ou l'allumer avec un éventail. Ce culte, ajoutent-ils, consiste encore à ne toucher jamais de feu, qui ait été nourri et entretenu d'os, de bouse, ou de quelque autre ordure que ce soit, et ainsi de quelques autres observations semblables. Ils font communément leurs prières en présence du feu, et lui rendent d'autres cultes extérieurs. Leur

principal temple est auprès de Yezd, dans une montagne qui en est à dix-huit lieues. C'est leur grand *atech gae* (*âtech-gâh*), comme l'appellent les Persans, c'est-à-dire, leur *pyrée*, ou le *foyer du feu éternel*, selon le mot grec. Ce lieu est aussi leur oracle et leur académie. C'est où ils se communiquent leur religion, leurs maximes et leurs espérances. Leur souverain pontife y demeure toujours, et sans en sortir. On l'appelle *destour destouran*, c'est-à-dire, *règle des règles*, comme pour dire qu'il est aux prêtres ce que les prêtres sont aux autres hommes, savoir, une règle vivante de la créance qu'il faut tenir, et un modèle de la vie qu'il faut mener.

Ce pontife a avec lui plusieurs prêtres et plusieurs étudians, qui composent une espèce de séminaire. Les mahométans le souffrent, parce que cela ne fait point de bruit, et qu'il en revient de bons présens aux officiers. Ces prêtres font proprement ce que les vestales faisoient à Rome. Ils entretiennent le feu sacré, si tant est qu'il y en ait, et ils empêchent qu'il ne s'éteigne. Ce feu, si on les en veut croire, brûle depuis environ quatre mille ans, ayant été miraculeusement allumé sur cette montagne par leur prophète Zoroastre.

Ils se tournent vers le soleil quand ils prient, et prétendent que toute oraison qui n'est pas faite

les yeux tournés au soleil, est une idolâtrie et un faux service. Ils ne font point de prières la nuit, du moins qui soit d'obligation. Ils en doivent faire cinq durant le jour, et entre les deux soleils. Ils tiennent le vendredi pour le jour de la semaine, qui est le plus propre à vaquer à la religion. Mahammed pourroit bien avoir pris d'eux ses cinq prières et son jour de repos; car c'est à peu près la même chose. Ils ont des jeûnes et des fêtes du tous les élémens; la principale arrive le second mois de leur époque, qui dure six jours, et c'est la fête du feu et de la lumière.

Une de leurs plus constantes traditions, c'est que leur religion reprendra le dessus, qu'elle deviendra supérieure et dominante en Perse, et que l'empire leur sera rendu. Ils s'entretiennent eux et leurs enfans de cette espérance.

Zoroastre, qu'ils appellent *Zerdoucht* (*), est

(*) « Le vrai nom du législateur des Perses, dit M. Anquetil du Perron, est *Zérethoschtrô*, mot zend. Les Grecs, qui altéroient tous les mots étrangers pour les adapter à leur prononciation, ont fait de celui-ci *Zoroastrès*. Le docteur Hyde, qui n'entendoit pas la langue zende, a donné pour autant de formes du mot *Zérethoschtrô* les différens cas de ce mot qui s'est trouvé, dans le pehlvy, métamorphosé en *Zérâtescht* ou *Zértoscht*, et en Zerdost dans le pârsy ou persan moderne. » M. Anquetil pense que le nom de ce législateur pourroit bien signifier *astre vivant* : ce nom conviendroit bien en effet au fondateur du culte du feu, du soleil et des astres. Le même savant place le lieu de la naissance de ce législateur à Ourmy,

leur prophète et leur plus grand docteur. Il fut le chef de la secte des mages, et vécut du temps des rois de la seconde race, environ treize cents ans après le déluge, selon la chronologie persane. Nos auteurs le font pour la plupart plus ancien, prétendant que c'est Cham, le fils de Noé. D'autres tiennent que c'est Moïse; d'autres croient qu'il ne vivoit que du temps du prophète Daniel. Tous les auteurs mahométans le font originaire de Chys, ville de la province d'Azerbeyan, qui est la Médie, à présent assez petite, habitée de Curdes ou Chaldéens. Il est certain que les plus célèbres temples des ignicoles étoient dans cette province (1); que, du temps du géographe Jacut (2), il y en avoit quelques-uns où le feu s'en-

---

dans l'Azerbâïdjân, et son apparition vers l'an 550 avant l'ère vulgaire. Ce sont là, comme on imagine bien, de simples conjectures fort éloignées d'avoir l'authenticité de faits historiques. Si l'on en excepte le Prophète des Arabes, l'obscurité la plus profonde, ou au moins la plus désespérante incertitude est répandue sur le lieu et l'époque de la naissance de tous les fondateurs des religions asiatiques. (L-s.)

(1) Voyez, sur cette province et ses pyrées, ma note, tom. II, pag. 308. (L-s.)

(2) Chardin cite ici Yâqoùt d'après Golius *Not. in Alfergan*, pag. 227.

Chéhâb êd-dyn Aboù A'bdâllah Yâqoùt, natif de Hhamah, surnommé le Grec et le Baghdâdyen, a composé deux traités de géographie; le premier, intitulé *Mo'adjem âl-Boldân*, est un dictionnaire alphabétique de géographie, comme son titre l'indique; l'autre, *Al-muchtaréh oùedha'á oùé âl-moukhtélaf sseqa'á*. Cet

tretenoit depuis sept ou huit cents ans, comme il le rapporte dans son Livre; que Kirman, qui est une des plus grandes villes de la province, est encore une des principales habitations des Guèbres; que le nom même de la province vient du culte que l'on y rendoit au feu, comme nous l'avons rapporté dans le *Voyage de Paris à Ispahan* (*). Les Guèbres sont divisés entr'eux sur la patrie ou pays natal de ce célèbre personnage Zerdoucht, ou Zoroastre, les uns le faisant Babylonien ou Chaldéen, et les autres Indien. Je tiendrois plus volontiers pour cette dernière opinion; car on a sujet de croire que les Indes ont produit les sciences et les religions, et que c'est de là qu'elles se sont répandues jusqu'en Egypte, et de l'Egypte en Grèce, soit par le canal de la mer Rouge, soit par celui du golfe Persique. Ce Zerdoucht, ou Zoroastre, est le premier qui a rédigé

ouvrage n'est qu'un extrait du précédent, qui a été aussi abrégé par Al-Soyoûthy, sous le titre d'âl-mérâssed âl-éthlâ'a a'lay îsmâ âl-âmkanat oüé âl-béqâ'a. Ces deux derniers ouvrages se trouvent dans la bibliothèque publique de Leyde. Voyez ci-dessus, pag. 163, 169, etc.

Yâqoût naquit à Hhamah en Syrie, l'an 575 de l'hégire (1179-80 de l'ère chrétienne), et mourut le 21 de Ramadhân 646 (11 octobre de l'année 1249), dans le voisinage d'Alep. Voyez une excellente note des ouvrages de cet écrivain, que M. Kœhler a fait insérer, t. II, p. 34 et suiv. du *Repertorium für die biblische and morgenlændische litteratur* de M. Eichhorn. (L-s.)

(*) Tome II, pag. 310. (L-s.)

par méthode les sciences et la religion des Perses. Les Guèbres en content mille fables, et en font un homme tout divin. Ils assurent qu'il reçut un livre du ciel, où la religion et les sciences, qu'il enseignoit aux hommes, étoient écrites; conte qui sent fort le mahométisme, et que ces pauvres idolâtres, qui n'ont plus d'érudition, pourroient bien avoir forgé sur l'opinion des mahométans, que tous les vrais prophètes et législateurs recevoient du ciel le livre de la doctrine qu'ils devoient enseigner. Les mahométans font état de Zoroastre, et tiennent aussi qu'il a été l'instituteur de la secte des mages, lesquels ils appellent *magouch*, c'est-à-dire, *hommes sans oreilles* (*), pour insinuer que leur docteur avoit puisé toute sa science dans le ciel, et qu'il ne l'avoit pas apprise par l'ouïe, comme les autres hommes. Ils prennent communément le nom de *magouch*, ou pour un prêtre ignicole, ou pour un astronome ancien. On sait

(*) Je suis fâché de retrouver ici une ridicule étymologie indiquée par le lexicographe Feyrouzâbady, mais rejetée et suffisamment réfutée par le docteur Hyde, chap. 31, p. 378 du *Veterum Persarum*, etc. *Religionis Historia*. Ce savant a très-bien prouvé que le nom original des prêtres persans étoit *magh* ou *mogh*, mot déjà très-ancien du temps même de Jérémie. Les Grecs qui l'adoptèrent dans leur traduction des Livres Sacrés, lui donnèrent une terminaison convenable à leur langue, et écrivirent μάγος. Les Arabes, qui ont emprunté aux Grecs beaucoup plus de mots qu'on ne l'imagine, firent de celui-ci *madjoûs*. (L-s.)

que l'astronomie est la première science dans laquelle les hommes excellèrent. La première école en fut instituée à Babylone, la plus ancienne ville du monde, d'où vint que les astronomes furent nommés indifféremment, ou *Babyloniens*, du nom de la ville, ou *Chaldéens*, du nom du pays dont cette première ville du monde est la capitale, ou *mages*, du nom de la secte. Les chrétiens arméniens appellent les mages *maueg*, et ils disent que ce nom vient du nom d'un village situé en Arménie, sur le lac de Van, d'où étoient natifs les mages qui allèrent adorer Jésus-Christ, en Bethléhem, et où ils furent martyrisés à leur retour.

Les mages enseignèrent aux hommes l'éternité d'un premier être, qui étoit la lumière, ou dont la lumière étoit la plus vive image; mais, parce que cet objet n'étoit pas assez sensible pour les humains, ils leur proposèrent le soleil, qui est le centre de la lumière, et de plus le feu, qui en est comme une émanation, et auquel les hommes s'arrêtèrent, comme étant plus propre à en faire un objet d'idolâtrie. Ils furent aussi les instituteurs de cette vaine et superstitieuse science, qu'on appelle *astrologie judiciaire*, dont les autres hommes ont été depuis aussi fortement entêtés que les mages, et dont ils ne se peuvent

guérir, particulièrement en Perse. Il est vrai qu'on n'y croit plus que les astres soient des substances intelligentes, comme les mages l'enseignoient; mais on y croit encore, comme ils le disoient, que les astres influent dans l'ame et dans les actions des hommes; qu'ils tournent leur imagination vers le bien ou vers le mal, et qu'ils donnent à nos entreprises des succès ou heureux ou malheureux. Il faut observer que les mages étoient les hommes qu'on révéroit le plus en Perse, et dans tout l'Orient. On tiroit les rois, les pontifes et les grands magistrats, de leurs colléges, et on y élevoit toute la noblesse de l'empire. Ils ont apparemment été les premiers sages, ou philosophes de profession, qui sont sortis de l'école des gymnosophistes des Indes, où il est vraisemblable que les sciences ont été premièrement inventées, et d'où elles ont passé, comme de main en main, jusqu'aux mages persans, et ensuite aux Grecs, comme je viens de l'insinuer. Au reste, il paroît que ces ignicoles persans ont quelque connoissance d'Abraham, soit par eux-mêmes, soit par les mahométans; car les uns et les autres en font des contes semblables, disant, par exemple, que quand Nembroth, qu'ils prononcent *Nimrod*, eut fait mettre Abraham sur un bûcher, le feu ne voulut pas s'allumer. Je ne sais si ce conte ne viendroit pas

plutôt de Manès, qui, ayant appris des mages la philosophie, et des chrétiens la religion, composa de ces doubles et différentes idées une théologie pleine de rêveries et de fables, qu'il sema dans l'Arabie et dans la Perse, jusque dans les parties les plus éloignées de cet empire.

Les Guèbres ont une opinion fort contraire à celle des autres Gentils; car ils croient que non-seulement il est permis de tuer les insectes et tous les autres animaux inutiles, ce qui est rejeté et condamné par les autres Gentils, mais que c'est même une action agréable à Dieu, et une œuvre méritoire, parce que ces méchantes créatures ne pouvant avoir été produites que par un mauvais principe, et par un méchant auteur, c'est témoigner de la complaisance pour lui, que de souffrir ses productions, de sorte qu'il faut les étouffer et les détruire pour mieux témoigner l'aversion qu'on lui porte. Si l'on se souvient ici de ce que j'ai dit, que ces gens se font un point de religion de la culture et de l'améliorement de la terre, on ne s'étonnera pas qu'ils se fassent une vertu d'exterminer ce qui est si contraire à son fruit.

Je n'ai rien trouvé de plus sensé dans leurs enseignemens, que le mal qu'ils disent d'Alexandre-le-Grand. Au lieu de l'admirer et de révérer son

nom, comme font tant d'autres peuples, ils le méprisent, le détestent et le maudissent, le regardant comme un pirate, comme un brigand, comme un homme sans justice et sans cervelle, né pour troubler l'ordre du monde et pour détruire une partie du genre humain. Ils se disent à l'oreille la même chose de Mahammed, et ils les mettent tous deux à la tête des méchans princes; l'un pour avoir été lui-même l'instrument de tant de malheurs, comme sont l'incendie, le meurtre, le viol et le sacrilége; l'autre pour en avoir été la cause l'occasion. Ils connoissent assez que leur perte vient de ces deux usurpateurs Alexandre et Mahammed, en quoi ils ne se trompent pas (*).

La manière d'enterrer leurs morts est fort singulière. Pour la mieux faire comprendre, je décrirai ici le cimetière qu'ils ont proche d'Ispahan, à demi-lieue de la ville, dans un lieu fort écarté. C'est une tour ronde, qui est faite de grosses pierres de taille; elle a environ trente-cinq pieds

(*) Suivant M. Anquetil du Perron, « les Ravaëts des Parses » disent qu'Alexandre brûle en enfer pour avoir condamné au » feu les *Nosk* de l'*Avesta;* et les *Destour* donnent pour maître à » Mahomet un certain *Mobed*, nommé Diniar, qui avoit été ex» communié pour avoir eu commerce avec sa mère. » *Zend-Avesta*, t. III, p. 338, 421 et 423. — La religion des ignicoles n'étoit certainement pas inconnue à Mohhammed; voyez mes notes, t. VI, pag. 191, 243, etc. (L-s.)

de haut, et quatre-vingt-dix pieds de diamètre, sans porte et sans entrée. Le peuple dit que quand ils veulent enterrer un mort, ils font une ouverture à ce tombeau, en ôtant du bas trois ou quatre grosses pierres, qu'ils remettent ensuite avec des couches de plâtre, qu'ils passent pardessus; mais c'est une fable, et je sais de science certaine le contraire. Cette tour a au dedans un degré fait de hautes marches, attachées contre le mur en tournant. Quand ils portent un mort dans ce tombeau, trois ou quatre de leurs prêtres montent avec des échelles sur le haut du mur, tirent le cadavre avec une corde, et le font descendre le long de ce degré, qui est cent fois plus dangereux et plus difficile qu'une échelle, n'y ayant rien à quoi on puisse se tenir; car ce ne sont que des pierres fichées dans le mur, à trois ou quatre pieds l'une de l'autre, non pas en ligne droite, mais en tournant, et qui n'ont pas plus de neuf pouces d'assiette : aussi avois-je bien peur de tomber, tant en montant qu'en descendant. Ils n'y ont point fait de porte, de crainte que le peuple ne l'enfonçât, ou ne se la fît ouvrir, pour piller ou profaner un lieu pour lequel ils ont beaucoup plus de vénération que les mahométans, ni les chrétiens n'en font paroître pour les tombeaux de leurs morts.

Il y a dans celui-ci une manière de fosse au milieu, que je vis remplie d'ossemens et de guenilles. Ils couchent les morts tout habillés sur un petit lit, fait d'un matelas et d'un coussin. Ils les rangent tout autour contre le mur, si serrés qu'ils se touchent les uns les autres, sans distinction d'âge, de sexe ou de qualité; et ils les étendent sur le dos, les bras croisés sur l'estomac, contre le menton, les jambes croisées l'une sur l'autre, et le visage découvert. On met proche du mort, à son chevet, des bouteilles de vin, des grenades, des coupes de faïence, un couteau et d'autres ustensiles, chacun selon ses moyens. Comme ce peuple est fort misérable, et sous le joug d'une religion ennemie, on peut juger par les choses qu'ils font encore présentement, ce qu'ils faisoient lorsque leur religion étoit soutenue de l'autorité royale, et accréditée par le zèle de la multitude. Quand il n'y a point de place pour un mort, ils en font une, en tirant les corps les plus consumés dans cette fosse, que j'ai dit être au milieu du cimetière. Je crois avoir déjà remarqué que la sécheresse de l'air de Perse, et surtout d'Ispahan, est si grande qu'il consume les cadavres en peu de temps, et qu'il en empêche l'infection. J'ai fait divers tours dans ce sépulcre, et j'admirois qu'il n'y sentît point mauvais. J'y vis des corps

encore frais, il n'y avoit rien de gâté aux mains et aux pieds qui étoient nus; mais le visage l'étoit beaucoup, à cause que les corbeaux qui remplissent le cimetière, et qui sont par centaines aux environs, se jettent d'abord sur cette partie.

A cinquante pas de ce sépulcre, il y a une petite maison de terre, au devant de laquelle on pose le corps du mort, et aussitôt le convoi s'en retourne, comme si l'enterrement étoit fait, à la réserve des prêtres et des parens, qui se retirent dans cette petite case, d'où le principal prêtre se met à observer par quel endroit et comment les corbeaux entameront ce corps. Comme il y en a toujours beaucoup autour de ce cimetière, à cause des cadavres qui y sont exposés à découvert, il ne manque point d'en venir fondre bientôt quelqu'un dessus, et de s'attacher d'abord aux yeux, à ce que l'on assure, comme une partie délicate, que ces oiseaux carnassiers aiment plus que le reste. Le prêtre qui fait ses observations par un petit trou, pour ne pas effaroucher l'oiseau funèbre, prend garde à quel œil il touche le premier, et dans quelles circonstances; et il en tire ses conjectures, tant pour la condition du défunt dans l'autre vie, que pour la fortune de ses enfans et de ses héritiers dans celle-ci. Le côté droit est, dit-on, le bon côté. Si l'oiseau s'y

attache, le prêtre fait un cri de joie, auquel les parens répondent ; mais s'il s'attache au gauche, c'est un sujet de tristesse. C'est ce que l'on assure généralement dans tous les pays, où il y a des Guèbres ; mais j'en ai vu quelques-uns qui m'ont pourtant nié toute cette magie, ou superstition, et qui m'ont dit, à l'égard de cette maisonnette qui est au devant de leur cimetière, que c'est pour y déposer les morts, pendant qu'on fait quelques cérémonies sur eux, avant que de les ensevelir.

Pour revenir à notre premier sujet, après cette digression sur l'état et sur la créance des ignicoles, l'on trouve durant les deux lieues de chemin, qu'il y a de la montagne des Sépulcres au temple de Persépolis, mille ruines dignes d'admiration, et qui mériteroient qu'on s'y attachât des jours entiers. Il y en a dans la plaine, mais qui ne sont pas loin de la montagne, dont tous les matériaux sont des marbres, ou tout unis, ou travaillés, des morceaux de colonnes, des pièces d'architraves, des demi-reliefs. Il y en a de même sur la montagne, mais qui sont plus à remarquer. On y voit des tables de dix à vingt pieds de diamètre, quelques-unes rases comme des tables d'attente, et d'autres couvertes de reliefs, qui sont différens en saillie ou en épaisseur, et qui consistent en diverses figures, dont les unes représentent des

joûtes, ou des combats à cheval, et les autres des cavaliers qui mènent des captifs. En un mot, ce sont les mêmes représentations qui se trouvent dans le premier monument, dont nous avons fait la description, si ce n'est que la plupart de ces figures sont encore plus hautes et plus gigantesques, comme ayant jusqu'à seize et dix-huit pieds de hauteur, et quelquefois davantage. Il y a un endroit qui est encore fort curieux et fort remarquable, mais qu'on passe aisément, si on ne le cherche avec soin, parce qu'il est fort haut dans la montagne. Ce sont plusieurs niches de différentes grandeurs, longues et étroites, comme les fenêtres des vieux châteaux, et profondes de cinq à six pieds, autant qu'on en peut juger de si loin. Le roc est brut tout autour, et il ne paroît pas la moindre trace de chemin pour y monter. Je ne puis dire à quel usage ces niches étoient destinées. L'histoire de Diodore rapporte que les rois de Perse étoient ensevelis aux environs de Persépolis, dans des grottes cavées au haut des montagnes, dont il étoit impossible d'approcher, mais qu'on y fourroit les corps avec des machines faites exprès. Il n'y a guère d'apparence que des gens qui creusoient les montagnes avec des travaux et des dépenses immenses, pour y ensevelir les morts, comme nous l'avons remarqué, en

parlant des premiers tombeaux, les voulussent exposer à la vue des hommes et aux injures de l'air dans ces petites grottes. Cependant, comme je ne saurois dire à quelle autre fin elles pourroient avoir été faites, je ne veux pas contester le rapport de Diodore, et je remarquerai seulement que si ces grottes servoient de tombeau, ce devoit donc être, non pas pour les rois qui en avoient de bien plus magnifiques au même lieu, mais pour des gens de moindre dignité.

Pour dire maintenant quelque chose de l'endroit même où la ville de Persépolis étoit bâtie, il est sans doute, comme nous l'avons remarqué dès le commencement, que c'étoit proche du célèbre temple, dont nous avons tâché de faire la description, et qu'on appelle *Tchelminar*, pour les raisons que nous dirons ensuite. Il n'est pas moins indubitable que cet endroit comprenoit tout ce grand espace qui est entre le temple et la montagne des Sépulcres, de sorte que ce temple et les sépultures faisoient les deux bouts de la ville. Ma conjecture est fondée sur ce que le temple et les sépulcres sont encore présentement, en quelque façon, joints ensemble par ces chemins souterrains, qui communiquent indubitablement de l'un à l'autre. Je fonde aussi ma conjecture sur les ruines qui sont entre deux, en

beaucoup

beaucoup plus grand nombre, et beaucoup plus considérables que partout ailleurs. Enfin, il y a beaucoup d'autres indices qui ne frapperoient pas l'esprit d'un lecteur, comme ils touchent celui d'un homme qui est sur les lieux, joint que Persépolis devant être non-seulement une grande et magnifique ville, mais aussi la plus délicieuse de la terre, elle ne pouvoit pas pour ce sujet être mieux située que dans cet endroit; car on voit couler par tout cet espace, et aux environs, divers petits fleuves et de gros ruisseaux d'eau claire, qui est la meilleure du monde, et qui, dans un pays chaud comme celui-ci, tempère l'air et rend la terre fertile, riche, abondante, belle et délicieuse. Mais, pour revenir particulièrement à notre temple, qui est sans doute un reste de Persépolis, je ne sais si ma description et les figures qui l'accompagnent, en donneront une grande idée; mais je puis assurer que celle qu'on en conçoit par la vue, va au delà de toutes les expressions; car, enfin, je n'ai jamais rien vu ni conçu de si grand ni de si magnifique. Combien de milliers d'hommes y doivent avoir travaillé, et durant combien d'années? Ce n'est pas seulement ici un chef-d'œuvre, où il ne soit allé que du travail et de la peine, comme aux pyramides d'Egypte, qu'Horace a bien raison d'appeler *une*

merveille barbare, puisque ce n'est après tout qu'un amas de pierres. Ici il y a de l'art infiniment, de l'ordre et de l'industrie ; et l'on peut dire que c'est un ouvrage digne des plus grands maîtres, et des savantes mains qui l'ont formé.

Je considère premièrement le plan de l'édifice : cela me paroît le plus grand dessein que jamais architecte ait conçu. La place où il a été posé, est une montagne de sept à huit milles de long, d'une seule roche, et si dure que le ciseau n'y sauroit presque mordre, c'est à quoi l'on s'est attaché. Il est vrai qu'on n'avoit pas la peine d'aller chercher les matériaux bien loin ; mais, en revanche, on les coupoit d'une si prodigieuse masse, que la merveille n'en diminue pas beaucoup ; outre que les pierres sont admirablement bien travaillées, et, comme j'ai déjà fait remarquer dès le commencement, elles sont si proprement et si artistement jointes ensemble, qu'on a peine à en découvrir les jointures, quoiqu'il y ait peut-être plus de quarante siècles qu'elles sont en leur place. J'ai déjà parlé de leur prodigieuse grandeur. Quelle industrie, quelle force n'a-t-il point fallu pour les remuer, pour les élever et pour les asseoir ? Pour élever et pour poser ces longues et lourdes colonnes, si délicatement travaillées ? Que dirai-je de la sculpture et de toutes ces fi-

gures si fines et si délicates, qui sont ciselées sur de la pierre plus dure que le marbre, et à une hauteur qui va en des endroits jusqu'à vingt et vingt-cinq toises, et qui se trouvent en si grande quantité, qu'il semble que tous les sculpteurs du monde devoient être là, ou qu'il y en devoit avoir autant que d'ouvriers. J'avoue que le dessin n'y est pas dans toute la perfection, et qu'on voit deçà et delà des fautes contre les règles et contre le dessin de la perspective; mais cependant, à prendre le tout en gros, il est de bon goût, grand, majestueux et très-bien exécuté. Mais ce qui ravit en admiration, et qui paroît comme incroyable, c'est ce travail caché, beaucoup plus grand et plus immense que le travail découvert. Je parle de tout ce qui est cavé dans la montagne, qui n'est que roc, comme je l'ai dit tant de fois, de ces chemins souterrains tirés à la ligne à quatre et cinq pieds de profondeur sous la surface, et à plusieurs lieues de longueur, et des voûtes et des tombeaux cavés au haut des montagnes. Certes, cette voûte qui traverse toute la montagne des Sépultures, qui doit être de plus de deux cents pas de long, et de plus de cent de large, est un travail incompréhensible, auquel il semble qu'il ait fallu des hommes d'une autre taille que la nôtre, et d'une bien plus longue vie.

Il y en a qui appellent cet édifice *le palais de Darius*, et qui croient que c'est celui où Alexandre fit sa brutale débauche, et par où il commença de brûler Persépolis. Figueroa et La Valle sont de ce sentiment, fondés sur deux marques que Diodore de Sicile donne au palais royal de Persépolis : la première, que ce palais avoit trois enceintes ; la seconde, que le mont Royal, comme parle le même Diodore, où étoient les tombeaux des rois de Perse, taillés dans le roc, étoit à quatre cents pas de ce palais, et que, n'y ayant point d'escalier pour monter à ce mont Royal, on y élevoit les cercueils, ou les cadavres, avec des machines faites exprès. Il est vrai que les trois enceintes, et la distance entre les tombeaux, et le corps de l'édifice se peuvent trouver ici ; mais quand on passeroit ce que Diodore dit des tombeaux, quoiqu'il ne se puisse accorder avec ce que nous avons rapporté, on ne pourra néanmoins jamais croire que cet édifice ait été un palais plutôt qu'un temple ; car premièrement, outre l'autorité de l'*Histoire Orientale*, qui combat cette opinion, un palais en pareil endroit, dans un climat où l'air est extrêmement chaud et sec, ne seroit pas habitable : on y étoufferoit de chaud. On bâtit les maisons en ce pays-là, et surtout les palais, le plus qu'on peut, le long

d'une eau courante, avec des jardins autour; et les bâtimens n'ont ordinairement qu'un étage fort élevé, afin d'y être plus fraîchement et d'y avoir plus d'air, pour ne point dire qu'on n'y bâtit jamais de pierre de taille. Or, comme c'est la raison du climat qui fait qu'on bâtit de la sorte, il est à croire qu'on a toujours bâti à peu près de même, parce que les raisons du climat et de la commodité font toujours prendre les mêmes précautions. Ajoutez que ces chemins souterrains, qui ressemblent si fort à ces entrées basses des caves des pyramides qui sont en Egypte, qui s'étrécissent vers le caveau; que ces tombeaux, ces représentations de choses qui appartiennent à des mystères de religion, conviennent aussi peu à un palais, qu'elles conviennent bien à un temple, à quoi elles sont consacrées et particulières. L'on peut voir dans les additions du prophète Daniel touchant l'histoire de l'idole Bel, qu'il y avoit au temple de cette idole des chemins souterrains, par lesquels on y entroit secrètement : peut-être qu'on en faisoit autant dans celui-ci, et qu'un des usages de ces chemins étoit d'imposer au peuple crédule, et de l'entretenir dans la créance de quelque faux miracle, comme ce qui nous est raconté de cette idole babylonienne. Enfin, l'autorité de l'*Histoire Orientale* est tout à fait con-

traire à l'imagination que nous combattons ; car les histoires de Perse disent unanimement que c'est un temple, comme nous l'allons voir ensuite.

Il me reste à parler du temps auquel cet édifice a été construit, de celui qui l'a fait faire et du nom qu'il porte. Toutes les histoires et tous les savans de Perse conviennent de l'antiquité de ce temple, et qu'il est avant les temps dont les livres nous ont conservé une mémoire distincte. Le livre intitulé *les Miracles des Prophètes*, où il y a véritablement plus de fables que d'histoires, porte « que ce lieu étoit un temple d'idoles, qui » fut bâti par les démons, et par l'ordre du roi » Salomon ; que ce prince ayant été induit à » l'idolâtrie, par les charmes et par les persuasions » de la reine sa femme, qui étoit fille de Pharaon, » de la religion des Guèbres ou ignicoles, et qui » servoit le feu et la vache ; qu'ayant, dis-je, été » induit de la sorte à l'idolâtrie, et que néanmoins ne voulant pas profaner le temple de la » Judée, comme il eût fait par l'érection d'un » autre temple, qui devoit être consacré aux » idoles, il commanda aux démons, pour la satisfaction de sa femme, d'aller bâtir le temple » qu'elle demandoit, avec des sépulcres pour elle » et pour sa postérité, puisqu'elle vouloit être enterrée auprès de la divinité qu'elle servoit ; que

» les démons furent neuf ans entiers à bâtir » ce temple sans l'achever ; sur quoi la prin- » cesse venant à décéder, Salomon leur défendit » de continuer l'ouvrage. » Voilà un conte ridicule ; et cependant, non-seulement le simple peuple croit ces fables le plus sérieusement du monde, mais même beaucoup de savans et d'honnêtes gens, appuyés sur une autorité divine à leur égard, qui est celle de l'*Alcoran*. Ce livre, le plus faux et le plus fabuleux de tous, insinue effectivement que Salomon étoit un grand prophète, qui, par la puissance de Dieu, commandoit aux démons et leur faisoit faire tout ce qu'il vouloit. Avec cela, nos Persans se tirent d'affaire, et résolvent tout ce qui leur paroît difficile. J'ai vu à Persépolis, et ailleurs, cent personnes à qui j'ai demandé ce qu'ils savoient de la fondation de ce merveilleux édifice, et qui m'ont répondu d'un grand sang-froid : « Dieu en a seul la con- » noissance ; mais assurément il a été fait par les » esprits, par les fées ou par les démons. » Car les mots de *Dgin* et de *Dive*, dont ils se servent, ont toutes ces significations ; c'est une manie des Persans de faire les démons les architectes de tous les grands et anciens ouvrages. Golius qui a traduit et commenté la *Géographie d'Abulfeda* (*),

(*) Il est aisé de s'apercevoir par ses notes sur Al-ferghâny, par

et qui étoit fort savant dans la littérature arabesque, dit aussi que la commune opinion des Orientaux est que ce temple a été bâti par les démons, et qu'il n'a pu être bâti par les hommes, parce que c'est un ouvrage qui passe de bien loin la capacité humaine.

Mais c'est non-seulement sur cet auguste monument que les Persans recourent ainsi à des temps et à des êtres fabuleux, pour en trouver l'origine; ils le font de même sur les autres antiquités de cette nature, que l'on voit dans la province de Perse, et dans celle de Chaldée; ils en font toujours les géans, ou les esprits auteurs, les appelant *takt Rustem*, ou *takt Dgin*, c'est-à-dire, *palais d'Hercule*, ou *palais des Fées* (*). Entre ces superbes monumens, il y en a un merveilleux et incomparable, à deux journées de ce temple de Persépolis, sur le chemin de Suse. C'est une montagne d'une seule masse de roche, escarpée de tous côtés, et au niveau, en figure quadrangulaire de demi-mille de tour, haute à perte de vue; percée en haut, comme si c'étoit

on traité *De Cathayâ* et autres ouvrages, que Golius avoit beaucoup étudié la géographie d'Aboùl-Fédâ; mais je doute qu'il l'ait traduite en entier. (L-s.)

(*) *Takhti Roustem*, le trône de Roustem, personnage célèbre dans les temps héroïques de la Perse. *Takhti djin*, trône des génies. Voyez ma note ci-dessus, pag. 247. (L-s.)

un château. L'entrée ne s'en voit point, et même elle est incompréhensible; n'étant pas possible de deviner par où on y entroit. Ils appellent ce merveilleux ouvrage *Calaadive Sefid* (*Qal'ah-dyv Ssefyd*), c'est-à-dire, *le château du démon blanc ;* et ils prétendent que c'est où il enferma le géant Rustem, ou Hercule, après de longs combats.

Ce que j'ai dit de l'Alcoran, qui porte que Salomon commandoit aux démons, n'est pas une prérogative qu'il lui donne; car ce livre mensonger rend ce pouvoir commun à tous les prophètes; mais il ne marque pas qu'aucun prophète s'en soit tant servi que Salomon. Les mahométans assurent que les dgins (*djin*), ou esprits familiers lui bâtirent plusieurs villes, et qu'ils l'y portoient quand il vouloit; qu'ils le menoient dîner à Baalbeq, ancienne ville proche de Damas, et souper au temple de Persépolis, avec l'infante d'Egypte, d'où se levant dès la pointe du jour, il arrivoit assez tôt à Jérusalem, pour assister au sacrifice du matin. On pourroit remplir dix feuilles de papier des contes qu'ils font de Salomon et de ce temple. Ils appellent les *autels* qui sont au-devant des tombeaux, l'*oratoire de Salomon*, et disent que les dieux de sa femme étoient représentés par des statues de prodigieuse

grandeur, posées sur le haut des colonnes qui remplissoient la nef du temple; qu'en un endroit de cette montagne, il y avoit une chapelle, dont l'entrée est cachée, dans laquelle par un miracle continuel, il souffloit un vent nuit et jour sans cesser; et cent autres contes de cette nature, qui sont fades et ennuyeux, et que je laisserai pour venir à des origines moins fabuleuses.

Il y a des auteurs qui disent que ce temple a été bâti avant le déluge par les géans, c'est-à-dire, par des hommes de beaucoup plus grande stature que ceux du second monde. Ils soutiennent leur opinion par les figures de ce temple, qui représentent, disent-ils, des hommes de quinze à seize pieds de hauteur, avec des animaux de grandeur proportionnée, et encore sur le peu d'apparence qu'il y a que des hommes qui n'auroient pas été plus hauts et plus forts que nous, eussent pu exécuter un si grand et si prodigieux ouvrage. D'abord que je vis cette grande masse d'édifice, et toutes ces figures, j'avoue que je fus surpris. Je demeurai même comme persuadé qu'effectivement il y avoit eu des géans, et que c'étoit durant le siècle de ces sortes d'hommes que le temple de Persépolis avoit été bâti. Mais la réflexion corrigea aussitôt cette erreur. J'opposai à ces figures gigan-

tesques les chemins souterrains de ce temple où un homme de cinq pieds ne sauroit se tenir debout, ni courbé, et ces tombes qui ne sont pas plus longues qu'il faut pour un homme de notre taille ordinaire. D'ailleurs, je me souvins de ce qu'Hérodote, Quinte-Curce, et d'autres historiens rapportent que divers princes firent faire de cette sorte de représentations outrées, pour faire croire que c'étoient des hommes extraordinaires. Quinte-Curce dit expressément qu'*Alexandre, pour monument de son voyage aux Indes, fit dresser douze autels de pierre, et commanda qu'on dressât les lits d'une forme plus grande, et les mangeoires des chevaux plus hautes qu'à l'ordinaire, afin de donner par ces fausses apparences plus d'étonnement à la postérité* (1). Hérodote (2), parlant de Sésostris, roi d'Egypte, dit qu'il fit mettre devant le temple de Vulcain deux statues de trente coudées de haut, qui représentoient ce roi et sa femme, et quatre de vingt coudées, qui représentoient ses enfans. Les peuples de l'Orient ont toujours été fort vains de leur naturel; ils l'étoient excessi-

---

(1) *Q. Curt.*, lib. IX, cap. III, pag. 687, *edit. Snakenburg.* Les notes de ce savant éditeur renferment les renseignemens les plus curieux sur le monument dont il s'agit. (L-s.)

(2) Lib. II, cap. CVII, CX. (L-s.)

vement dans des religions qui ne s'opposoient pas à cette vanité, de sorte qu'il ne faut pas recevoir de trop bonne foi ce qui vient d'eux, et qu'il faut le prendre dans un autre sens qu'ils ne nous le donnent.

Ce qui n'a pas laissé de me faire de la peine sur ce sujet, c'est qu'un seigneur persan, nommé *Myrza chefy*, intendant du Corasson, qui est la Bactriane, m'a assuré que lorsqu'il résidoit dans cette province-là, on lui fit voir des mumies de corps humains, qui avoient huit pieds de haut, et que quelquefois en creusant des puits carrés sous le sable, comme l'on fait en Egypte, on trouvoit de ces mumies, que le peuple de ce pays y avoit enterrées, lorsqu'il étoit encore idolâtre, il y a mille ou onze cents ans; car on assure que sous ces sables de la Bactriane, qui est un pays extrêmement chaud, sec et sablonneux, les cadavres se conservent du moins aussi-bien qu'en Egypte. Mais ne pourroit-on point dire que les peuples de la Bactriane emmaillotoient alors leurs morts avec des langes beaucoup plus longs qu'il ne falloit, et cela, par la même vanité qu'ils se faisoient représenter durant leur vie plus grands qu'ils n'étoient, afin que la postérité venant à découvrir leurs cadavres, elle conçut une plus grande opinion de leurs personnes et de leurs

actions? Ne pourroit-on point même en dire autant des lits et des armes des *Enakins* (*), qu'on montroit par rareté dans le pays de Chanaan, lorsque les Israélites en firent la conquête? Et les Chananéens ne prétendoient-ils point par là que la postérité les crût plus hauts et plus forts que les autres hommes; car ils savoient que le peuple qui aime naturellement le merveilleux et les choses extraordinaires, donneroit aisément créance à ces récits de géans, qui remplissent agréablement l'imagination et la vanité. Certes, quoiqu'on ne puisse douter qu'il n'y ait eu autrefois des hommes bien plus hauts et plus larges que ceux des siècles suivans, néanmoins il y a lieu de croire que cette prérogative n'étoit que personnelle, et qu'il n'y a jamais eu d'âge, ni de pays où les hommes aient été universellement des géans. Quoi qu'il en soit, il est certain que les peuples de l'Orient ont toujours été fort entêtés de la grandeur corporelle, et qu'ils l'ont toujours regardée comme le signe sensible de la grandeur de l'ame, du courage, de la force et de la vertu.

(*) *Enakym*, les enfans d'Enak, homme d'une taille prodigieuse, qui eut trois enfans non moins grands que lui. « Ils étoient, dit l'Ecriture, de l'espèce des géans, et auprès d'eux les juifs ressembloient à des sauterelles. » *Nombres*, XIII, 23; *Deutéron.* I, 8; *Jug.* I, 21; *Josué*, XV, 13; XXI, 11. (L-s.)

Samuel même, montrant aux Israélites, Saül, que Dieu leur donnoit pour roi, il leur fait prendre garde à sa hauteur, *qui passoit*, dit-il, *celle de tout le monde*, et conclut qu'il ne faut pas douter qu'il ne soit l'élu de Dieu, puisque sa taille le mettoit au-dessus du reste du peuple.

De tout ceci, nous pouvons tirer un argument bien fort pour la grande et extrême antiquité de ce temple; car ou il a été bâti dans cet âge du monde, auquel tous les hommes, ou seulement quelques-uns étoient plus hauts que les autres, ou dans celui auquel on avoit accoutumé d'imposer à la postérité par de fausses représentations. Or, l'un et l'autre suppose que les hommes ne gardoient point encore d'histoires, ni d'annales, puisqu'elles eussent convaincu de fausseté leurs représentations, et par conséquent, que c'est la plus grande antiquité où nous puissions remonter.

Une seconde preuve de cette antiquité, est que de ce nombre infini de figures qu'il y a partout, soit au corps du temple, soit sur la montagne des sépulcres, soit sur l'autre qui est entre deux, il n'y en a pas une seule de femme; et que cependant, dans de semblables antiquités qui se trouvent dans le pays des Parthes, comme à Kirmoncha (*), ville située entre Suse et Babylone,

(*) On trouvera, pag. 217 et suivantes des *Mémoires sur di-*

où les figures sont gigantesques, comme celles de ce temple de Persépolis; il y en a plusieurs de femmes qui les représentent même dans leurs atours. Or, je croirois volontiers que la raison de cette différence seroit, que lorsque le temple de Persépolis fut bâti, les femmes ne s'étoient pas encore mêlées dans toutes les intrigues, et qu'elles n'avoient point encore de part, ni d'intérêt dans les aventures de la paix et de la guerre, comme elles en ont eu depuis.

Quelques auteurs veulent que ce temple ait été bâti par le grand Cosroës, que les Parthes nomment *Reicosrou* (*Keï-Khosròu* Ier), et qu'on croit mal à propos être le même que celui auquel l'*Histoire Sainte* donne le nom d'*Assuérus*. Ils appellent ce temple *Takte Key Cosrou, le trône de Cosroës;* mais cette opinion n'a aucune vraisemblance. Ceux qui l'ont avancée se sont apparemment fondés sur les merveilles que l'Histoire Persane publie du règne de ce prince, qui fut, dit-on, de soixante-et-dix-sept ans. C'est un de ceux qu'elle exalte le plus, et quoique, suivant sa supputation, Cosroës ait vécu six cents ans avant Alexandre, il faut pourtant rapporter la fondation de cet édifice à une bien plus haute

---

verses antiquités de la Perse, la description et l'explication des inscriptions de Kirmâun-châh. (L-s.)

antiquité; parce qu'il y paroît quantité de choses dont il ne reste nulle trace dans les plus anciennes histoires, dont le commencement, comme on sait, remonte bien plus haut que les six siècles qui précédèrent la naissance d'Alexandre-le-Grand. Je dis la même chose touchant le sentiment de ceux qui lui donnent pour fondateur Ardéchir, qui est Assuérus, ou Artaxerxes; car, selon l'Histoire Persane, Ardéchir est le premier de la quatrième race des rois de Perse, qui est la race des Sesamions (*), laquelle n'a commencé de régner qu'environ deux cent cinquante ans après Jésus-Christ. D'ailleurs, pour ce qui regarde Assuérus, l'*Ecriture-Sainte* nous assure qu'il faisoit sa résidence à Suse, qu'elle appelle *Suzan*, et cette ville est située environ à six vingts lieues de Persépolis. L'opinion que je trouve la plus vraisemblable, et qui est aussi la plus commune, est celle qui rapporte la fondation de ce temple à *Jemchid* (*Djemchyd*), quatrième roi de Perse, que nos auteurs européans nomment *Jamked*, disant qu'il ne fut achevé que trois cent cinquante ans après lui.

(*) Lisez *Sâçânyâun*, pluriel de *Sâçâny*, et voyez l'histoire de cette dynastie, traduite de Myrkhond, dans les *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, etc., et ma note ci-dessus, tom. IV, pag. 262. (L-s.)

Quelques

Quelques autres enfin portent encore plus loin la fondation de cet édifice en soutenant que ce fut véritablement ce Jemchid (*Kaïoùmaraz*) qui l'acheva, mais que ce fut Keiomerze (*Djemchyd*), le premier roi, qui le commença deux cent cinquante ans auparavant, ayant établi sa résidence à Persépolis, dès qu'il eut été élu roi. Cela étant, il n'est pas difficile de trouver le temps de sa fondation; car Keiomerze, que nos histoires nomment *Kajumaras*, ayant été contemporain du patriarche Abraham, à ce qu'on prétend, et Jemchid n'ayant commencé à régner que deux cent vingt-trois ans après Keiomerze, il s'ensuit que Persépolis, et son temple, furent fondés environ le temps de la descente de Jacob en Egypte, quelque quatre cent cinquante ans avant Moïse. Après tout, si l'on prend garde aux habits simples et sans ornement de ces figures de Persépolis, et aux armes, parmi lesquelles il y en a dont on ne voit point de pareilles dans les histoires grecques les plus anciennes, il faudra demeurer d'accord que cet édifice est de l'antiquité la plus éloignée.

Les historiens persans, et même les arabes, racontent des choses merveilleuses de Persépolis; mais il y en a beaucoup de fabuleuses. Ils disent qu'elle avoit douze lieues de long et quatre de large; qu'ayant été commencée par le premier

roi de Perse, elle ne fut achevée que par le quatrième, et qu'on fut trois cents ans à la bâtir : qu'il n'y a jamais eu de ville plus riche, ni plus puissante, plus vaste, ni plus ancienne : que c'étoit la capitale de l'univers. Tous les auteurs la nomment *Estakre* (*Issthakhar*) ; car le nom de *Persépolis* leur est inconnu ; aussi paroît-il évidemment que ce nom lui fut donné par les Grecs, qui, par l'ignorance de son vrai nom ou autrement, la nommèrent en leur langage *Persépolis*, c'est-à-dire, *la ville de Perse.* Si l'on en croit les Grecs, Persée en fut le fondateur ; mais on croiroit bien des fables, si l'on s'arrêtoit aux traditions des Grecs. Comme il n'est pas fait mention de Persépolis, avant le temps d'Alexandre, il faut rapporter à son temps l'imposition de ce nom grec, lequel a été composé sans doute sur le nom persan de *Phirousabad* (*Feyroùz-âbâd*), qui veut dire *ville de Perse.* Or, dans la géographie persane, il se trouve plusieurs villes nommées de ce nom, en diverses provinces, et particulièrement dans celle-ci. Quant à la signification du nom d'*estakre*, les auteurs ne l'enseignent pas bien précisément. Quelques-uns veulent tirer son étymologie d'un mot qui signifie *lac*, parce qu'il y a beaucoup de ruisseaux dans cette plaine. D'autres disent que c'étoit le nom d'un des fils

de Keiomerze. On appelle du nom d'*estakre*, non-seulement ce rare et précieux monument, mais aussi tout le pays d'alentour, et même le bourg qui est vis-à-vis, bien qu'il ait encore un autre nom. Le plus commun qu'on donne à ce temple est celui de *tchelmonar*, ou *khâne tchelmonar* (*), c'est-à-dire, *les quarante colonnes*, ou *la maison des quarante colonnes*, ou *quarante tours : tchel*, mot persan, signifiant *quarante ;* et le mot de *monar*, qui est arabe, signifiant ces *tourelles* élevées des mosquées, du haut desquelles on appelle le peuple à la prière, et qui leur servent de clochers. J'ai cru, avec quelques voyageurs, que ce nom lui avoit été donné lorsqu'il y avoit encore quarante colonnes, dont présentement il ne reste plus que dix-neuf, dans le corps du temple, et une au dehors, à un coin, comme je l'ai observé. Mais ayant mieux connu le génie de la langue persane, j'ai trouvé que parmi beaucoup de choses qui lui sont communes avec l'hébreu et avec l'arabe, c'est que souvent elle se sert du nombre indéfini pour un nombre fini et certain, lorsqu'il est considérable et extraordinaire. Ainsi, ils appellent les grandes salles *tchel-seton* (*tchehel sétoùn*), c'est-à-dire,

(*) *Tchehel-minár.* Voyez mon *Mémoire historique sur Persépolis*, tom. III de ma *Collection de Voyages.* (L-s.)

quarante pilliers, et nos lustres *tchel-cherac* (*tchehél tchérâgh*), c'est-à-dire, *quarante lumières*, pour exprimer que ce sont des salles à beaucoup de pilliers, et des chandeliers à beaucoup de chandelles.

On sait comme Persépolis fut détruite par Alexandre-le-Grand, c'est-à-dire, qu'on sait ce que les histoires grecques nous en ont appris; car les persanes n'en parlent point; ce qui fait, que ne voulant pas m'opposer à une opinion qui est généralement reçue des Occidentaux, je ne laisserai pas d'attribuer la décadence de cette ville, premièrement au transport du siége de la monarchie à Babylone, du règne de Cyrus, après qu'il l'eut conquise avec l'empire des Babyloniens; car depuis ce temps-là, les monarques de Perse ne firent plus leur séjour à Persépolis, mais tour à tour, et selon les diverses saisons de l'année, à Suze, à Ecbatane, et à Artaxate, afin d'être moins éloignés des frontières, et de pouvoir plus aisément s'opposer aux entreprises des Grecs et des Romains, avec lesquels ils furent successivement en guerre. Je ne sais ce qui resta de l'embrasement de Persépolis, sous Alexandre, ni ce qui en fut rebâti. Je trouve seulement que le premier vice-roi qui y fut établi par les Arabes, du temps du calife Mahuvié (*Mo'avyah*), au Ier

siècle du mahométisme, faisoit sa résidence à Estakre, et qu'il y fit bâtir un château bien fort (*), ce qui donne lieu de croire ce qu'en disent les historiens persans, savoir : que la grande destruction de Tchelmonar est arrivée par les Arabes, et par les autres peuples mahométans, qui ont conquis ces pays-là. L'horreur qu'ils avoient pour les statues, et pour toutes sortes de figures humaines, soit plates, ou relevées, étant encore alors plus furieuse qu'elle ne l'est aujourd'hui, quoiqu'il semble qu'elle ne puisse l'être davantage; cette horreur, dis-je, qui vient d'un principe de piété et d'amour de Dieu, fit qu'ils détruisirent ce merveilleux édifice, quoiqu'il en restât encore environ quarante colonnes, du temps de Cheic Sady, célèbre poëte persan, l'an de l'hégire sept cent quarante (1339-40 *de l'ère vulgaire*); car il en fait mention en divers endroits de ses ouvrages.

(*) J'ai déjà remarqué ci-dessus, p. 248, d'après le *Târykh a'âlem ârây A'bbâcy*, cité plusieurs fois dans mes notes, que la citadelle d'Issthakhar subsistoit encore en 999 de l'hégire (1590-1 de l'ère vulgaire). Cette circonstance forme une addition importante à mon *Mémoire historique sur Persépolis*. Hhamd-oûllah affirme que cette citadelle est la plus ancienne et la plus forte de tout le royaume; on y avoit épuisé toutes les ressources de l'art de la fortification. Il est à remarquer que la citadelle d'Issthakhar (*qal'ahî Issthakhar*) forme dans le *Nozahat âl-qoloùb* un article séparé, et même assez éloigné de celui du *Koùréhi Issthakhar*, ou du canton de la ville d'Issthakhar. (L-s.)

Depuis ce temps-là, on n'a cessé de le détruire, d'en défigurer la sculpture, d'y renverser toutes choses, d'en emporter des pierres pour toutes sortes d'usages, et particulièrement pour en faire des tombes, et pour en couvrir les sépultures, soit pour l'ornement, soit de peur du chacal, cette espèce de renard, ou d'hyène, qui déterre souvent les cadavres, pour les dévorer, si les fosses ne sont bien couvertes (*). Le Grand Abas ayant, par manière de dire, conquis la Perse sur divers petits rois ou princes, dont les devanciers avoient partagé l'empire entre eux, par une rebellion générale, et ayant transporté son siége royal à Ispahan, qui depuis ce temps-là est devenue la capitale du royaume, envoyoit jusqu'à Persépolis prendre des pièces de marbre pour l'ornement de son palais et de la grande mosquée. Le généralissime de ses armées, le fameux Imam Coulican, fit aussi enlever de Persépolis quantité de ces précieux matériaux, pour les transporter à douze lieues de là, à Chiras, ville capitale de son gouvernement, où il faisoit bâtir. Mais le plus rude coup qu'ait reçu ce grand monument, dans ces derniers siècles, vint de la brutalité d'un visir de la province, qui succéda

(*) Voyez sur le chaghâl ma note, t. I[er], p. 166 et suiv. (L-s.)

à Imam Coulican, après la mort d'Abas-le-Grand. Il venoit alors beaucoup d'Européans en Perse, ambassadeurs et autres, tant pour des affaires d'état, touchant la guerre contre le Turc, et pour l'établissement des missions, que pour des affaires de négoce. Or, c'est la coutume en Perse, de défrayer les envoyés et les étrangers qui ont des affaires à la cour. Chaque village où ils logent met leur dépense sur les registres du roi, et les intendans en tiennent compte à ces villages. Ces Européans vouloient tous aller voir les ruines de Persépolis, et y demeuroient quelques jours. Le visir, qui n'étoit pas content de cette dépense, et qui avoit d'ailleurs une aversion naturelle pour les images, et pour les adorateurs d'images (car c'est ainsi qu'ils appellent les Européans), recevant un jour les comptes de la province, et y trouvant que la dépense faite à Estakre, pour ce sujet, montoit pour une année à douze cents écus, s'impatienta, en s'écriant : « Que le diable » emporte la curiosité de ces Frengui ; je les em» pêcherai bien de faire des pélerinages à Chel» minar ; » et là-dessus, il expédie un ordre au régent de Mirkaskoon (*Myr-Khâssgâun*), ce même bourg qui est vis-à-vis du temple, et que j'ai dit qu'on appeloit aussi *Estakre* (*Issthakhar*); il lui expédia, dis-je, un ordre par lequel, après

lui avoir marqué que *la vraie religion consistoit dans l'extirpation de l'idolâtrie*, il lui commanda d'envoyer incessamment soixante hommes à Chelminar, pour renverser tout ce qui y restoit d'entier, et particulièrement ce qui étoit chargé de figures; ce qui fut exécuté assez lentement, à cause du profit que ce bourg tiroit du passage des étrangers; mais on auroit enfin achevé de tout ruiner, sans ce qu'on dit au roi, que ces antiquités attiroient dans son empire des gens de toutes les extrémités du monde, et qu'il falloit les conserver.

Les savans du pays croient que les inscriptions de Chelminar sont des talismans qui, par leur vertu, tiennent cachées les entrées des tombeaux et des lieux où sont les trésors du temple : que celui qui pourroit entendre ces inscriptions, et en rompre le charme, feroit cent miracles, et qu'il se trouva un homme avec Alexandre-le-Grand, qui l'ayant mené là sans témoin, et lui ayant lu et expliqué ces caractères, l'effraya tellement des choses qu'il lui fit voir et entendre, qu'il en demeura comme pâmé. Ils ajoutent qu'il se trouva aussi du temps d'Abas-le-Grand, un Européan qui entendoit ces figures : qu'il s'adressa à Imam Coulican, ce généralissime dont je viens de parler; et que l'ayant mené dans le

temple, et lui ayant lu un écriteau de deux lignes, il lui fit fendre de son cimeterre un grand lion de marbre qui étoit là, et qu'ensuite la terre s'entrouvrit, de sorte qu'on vit une chambre remplie d'or et d'argent, dont il fit charger soixante chameaux qu'il envoya au roi.

Je remarquerai en dernier lieu que les géographies persanes placent cet endroit dans le troisième climat, à quatre-vingt-huit degrés trente minutes de longitude, et vingt-neuf degrés quinze minutes de latitude; et cependant le père Rigourdy, jésuite, dans sa relation intitulée l'*Illustre Pélerin*, dit, en parlant de ces magnifiques ruines : « C'est être bien ignorant dans la géo-» graphie persane, de penser que Chelminar » soit la même ville que Persépolis; car la géo-» graphie donne à Persépolis environ quatre-» vingt-onze degrés de longitude, et à Chelminar, » environ quatre-vingt-seize. » Je ne sais pas en vérité de quelle *géographie* il veut parler; car je puis assurer que des quatre qui sont traduites en latin, savoir : *Ulubec*, *tartare*, *Abulfeda* et *Alfragan*, *arabes;* et *Nesir el din*, *persan* (*), il n'y en a pas une qui dise rien de semblable; et

(*) Voyez, sur Oulough-Beyg, Aboûl-Fédâ, Mohhammed, fils de Kotséïr âl-Ferghâny, et sur Nâsser êd-dyn, mes notes, tom. IV, pag. 205 et suiv., 216, 210, et tom. VII, pag. 290. (L-s.)

j'ai deux autres *géographies* manuscrites, et traduites du persan, qui ne le disent pas non plus.

Voilà les observations que j'ai faites dans deux voyages exprès sur ces ruines, que tous les plus illustres voyageurs, Thomas Herbert, Carturige, Antoine de Gouvea, Pietro della Valle, M. Thévenot, M. Bernier, et plusieurs autres n'appellent point autrement qu'*incomparables*, que *précieuses*, que *merveilleuses*, et que *Figueroa*, ambassadeur d'Espagne en Perse, prétend être « le seul monument de tout le monde où l'on » voie l'antiquité dans son naturel, et qui sur- » passe toutes les autres merveilles qu'on ait vues, » et dont on ait ouï parler. »

J'arrivai à Mircasgoon, ou Estakre, le 13 février, comme je l'ai dit. C'est un gros bourg de trois cents maisons, à deux portées de mousquet du temple de Chelminar. Il y a un grand et beau caravanserai, des marchés couverts, des mosquées, et diverses ruines de grands édifices, qui font juger en faveur de ce que l'histoire rapporte; savoir : que ce lieu étoit la demeure des souverains de Chiras, durant l'été, à cause de la fraîcheur du lieu. En effet, ce terroir est frais dans toute cette saison : il y fait toujours du vent, et l'on m'a dit qu'un auteur appeloit *Chelminar*, le *temple des vents*, parce qu'il y ventoit per-

pétuellement. Le nom de *Mircasgoon* (1), qui est le nom commun et ordinaire de ce lieu, se rapporte à ce qu'on dit de son ancienne grandeur; car il signifie *lieu privé*, ou *favori du prince*.

Ce même jour, 13 février, on faisoit, il n'y a pas encore long-temps, une fête à Ispahan, et en plusieurs grandes villes du royaume, nommée *Haid Chameh*, c'est-à-dire, la *fête des Lumières* (2). On l'observoit par des illuminations aux portes des logis, et aux principaux bazars, qui duroient toute la nuit, et par des festins et d'autres réjouissances. Quelques-uns veulent que cette fête soit comme une imitation de la Chandeleur des catholiques romains; mais il y a bien plus d'apparence qu'elle vient des anciens Perses, chez qui c'étoit la fête du nouvel an, laquelle tomboit au premier jour du mois de Ferverdin, au compte de l'époque de Jelal el din (3), revenant au jour de l'équinoxe du printemps. Les Persans avoient rendu cette fête mobile en l'incorporant dans leur mois lunaire. Abas II l'a-

---

(1) Don Garcias de Silva Figueroa (p. 160) écrit Margasgan, et croit, d'après la position de cet endroit, pouvoir y placer les vestiges de l'ancienne Persépolis. (L-s.)

(2) *E'yd cham'eh.* On trouve des observations curieuses sur ces fêtes établies chez les principales nations civilisées de l'ancien continent, et même du nouveau dans l'*Antiquité dévoilée*, liv. II. (L-s.)

(3) Voyez ma note, t. IV, pag. 210, et t. VII, p. 419. (L-s.)

bolit, en disant que les mahométans ne devoient avoir rien de commun avec les adorateurs du feu, ni célébrer aucune solennité de ces Gentils.

Le 18, étoit la fête du martyre de l'imam Mahammed Taki (1), le neuvième imam, ou successeur de Mahammed en ordre. Il fut empoisonné à l'âge de vingt-cinq ans, par Lochon, prince de Demech (2), qui est un petit pays proche de la Mecque; mais, parce que ce fut dans le temps qu'il combattoit pour ses droits à la tête d'une armée, les Persans, et les autres

(1) L'îmâm Mohhammed Taqy, surnommé aussi *âl-Djéoùâd*, le libéral, fils de l'îmâm Aboùl-Hhaçan, A'ly, fils de Moùça Kâzem, fils de l'îmâm Dja'far Ssâdéq, fils de l'îmâm Mohhammed Bâqer, fils de l'îmâm Zéyn êl a'âbédéïn, fils de l'îmâm Hhocéïn, fils du prince des fidèles l'îmâm A'ly l'élu, naquit à Médyne-la-noble, le 19 du mois de Ramadhân, l'an 195 (le dimanche 15 juin 811). Le khalyfe Al-Mâmoùn le traita avec les plus grands égards, au point de donner sa propre fille en mariage à cet îmâm. Lorsque la suprême puissance passa entre les mains d'Al-Mo'tassem, notre îmâm reçut l'ordre de se rendre à Baghdâd le 28 du mois de Mohharrem, l'an 220 (le lundi 1er février 835), et le mardi dernier de dzoùl-qa'déh de la même année : il mourut empoisonné. Il étoit âgé de 25 ans lunaires et 2 mois, et avoit été revêtu de l'îmâmat pendant 15 années. *Lubb êl-Téwârykh*, f°. 20 du n°. 93, et f°. 19 du n°. 94 des manuscrits persans de la Bibliothèque Impériale. (L-s.)

(2) Le nom du prince, et celui du lieu dont il s'agit, sont tellement défigurés, que je ne puis les restituer. L'îmâm, Mohhammed Taqy, fut empoisonné par l'ordre d'Al-Mo'tassem, comme on a pu le voir dans la note précédente, mais non pas du vivant d'âl-Mâmoùn, comme on pourroit l'induire du texte de d'Herbelot, *Bibliothèque orient.*, au mot *Mahammed Geouad*. (L-s.)

peuples de même créance, honorent sa mort du nom de martyre. Comme mon livre suivant, lequel contient l'*Histoire de Perse* (*), est le lieu propre à rapporter la vie et les actions des douze imams, qui ont été les premiers princes renommés de l'empire mahométan, aussi-bien que les apôtres et les grands saints de la religion persane; c'est là que je remets à parler de leur naissance et de leur mort, au lieu de le faire dans ce livre, à l'occasion des fêtes qui leur sont consacrées. J'observerai seulement, en général, que chacun de ces douze imams a deux fêtes l'année; l'une de sa naissance, l'autre de son martyre, ou de sa mort; et Mahammed, et sa fille, chacun deux pareillement; ce qui fait vingt-huit fêtes à l'honneur de ces quatorze personnes, que les Persans appellent par excellence *tchardé massoum*, c'est-à-dire, *les quatorze saints.*

Le 19 février, je partis de Persépolis, après y avoir demeuré cinq jours à en faire des descriptions et des dessins, et à me promener en ce pays de merveilles, où l'on aperçoit je ne sais quelles ombres de la grandeur des Perses, qui paroît si étonnante et si incroyable, dans nos livres. Je fis neuf lieues, les cinq premières par

(*) J'ai déjà eu plusieurs fois occasion de remarquer que Chardin n'avoit pas publié cette *Histoire de Perse.* (L-s.)

un très-beau chemin, au travers de la vallée de Persépolis, et les quatre autres par des montagnes fort pierreuses, mais qui ne sont pas néanmoins bien rudes. Je couchai à Bagsga (*), à trois lieues de Chiras, où j'arrivai le lendemain 20, à neuf heures du matin.

Chiras, capitale de la province de Perse, et l'une des plus grandes et des plus considérables villes du royaume, est située entre des montagnes, dans une plaine de sept à huit lieues de long, et large de quatre à cinq, qui est un des plus beaux endroits que l'on puisse voir, et des plus fertiles. On appelle celles qui sont à l'orient, *Cou bemou* (*Koùh béhmou*), et ces montagnes ne sont qu'à deux lieues et demie de la ville. Celles du midi, qui en sont d'une lieue plus loin, *Cou-malou* (*Koùh-mâloù*); celles de l'occident, *Cou-sei-tchenar* (*Koù-sey-tchénâr*), les trois platanes, et celles du septentrion, *Cou deremon* (*Koùh deremâun*); et celles-ci sont à quatre lieues de distance de la ville. Elle a environ deux lieues de tour, étant plus longue que large. Elle n'est plus entourée de murs; car on les a laissé tomber en ruine, mais les portes restent entières, étant grandes et fortes, et couvertes de lames de fer.

(*) *Bakhchegâh*, est-ce le même endroit que Niebuhr nomme *Badsiga* ? (L-s.)

Il y en a quatre. L'une vers le midi, appelée la porte de *Phessa* (ou *Pessâ*), du nom d'une petite ville à laquelle elle conduit (1). L'autre vers l'orient, appelée *la porte de Kaiseron*, ou *Kalserom* (2), qui est une ville proche du golfe Persique. La troisième regarde l'occident, et est appelée *la porte des brebis*, à cause d'un marché de bétail qui est tout contre. La quatrième est au septentrion, et appelée *la porte d'Aanim*, et aussi la *porte d'Ispahan*, parce que c'est par où l'on entre à Chiras, en venant d'Ispahan. Une petite rivière passe à travers de la ville; elle est nommée la rivière de *Corremderrhé* (3), nom

---

(1) « La ville de Passa, dit Govea, est composée de peu de maisons, mais foisonnante de vivres et environnée de jardins fort plaisans. » *Relation des grandes guerres et victoires obtenues par châh Abbas*, pag. 63. Aboùl-Fedâ écrit Baçâ, parce que les Arabes n'ont point de P; ils remplacent cette lettre par le B et par l'F; aussi ce géographe remarque-t-il que l'on écrit Façâ en arabe. Suivant Ibn Hhaùqâl, « c'est la plus grande ville du canton de Dârâbdjerd: elle approche de Chyrâz pour l'étendue. » — « La majeure partie de la charpente des bâtimens, dit Aboùl-Fédâ, est en cyprès. On y recueille de la neige, des dattes, des noix et des citrons, etc. » Son nom désigne le vent du nord-est, qui rafraîchit en effet cette ville. Voyez Aboùl-Fedâ, *Description de la province de Fârs*; Ebn Hhaùqâl, *Méçâlek ouè Mémâlik*, p. 90 du manuscrit de Leyde, et 42 de l'extrait du même ouvrage, n°. 582 arab., de la Bibl. Imp., Golii *Not. in Alferg.*, pag. 114. Il est à remarquer que Hhamdoûllah ne fait nulle mention de cette ville. (L-s.)

(2) Lisez Kâzroùn. C'est une ville de la province de Fârs. (L-s.)

(3) *Khorrem derréh*, la vallée agréable. (L-s.)

qui signifie *gai en son cours*, ayant sa source dans les montagnes qui en sont à quatre lieues du côté de l'occident. Cette rivière se grossit si fort au printemps des eaux des pluies et des neiges, que ses débordemens ont emporté diverses fois des mille maisons de la ville; mais l'été, au contraire, ces eaux sont si généralement détournées, pour arroser la campagne, que son lit demeure presque toujours à sec.

On entre dans Chiras, en venant d'Ispahan, par une digue, haute d'environ vingt pieds, et épaisse de plus de douze, soutenue d'éperons, ou appuis, qui ne sont guère moins épais. C'est pour retenir un déchargement d'eaux fondues des montagnes qui sont à la gauche, lesquelles se répandroient dans la ville, sans cette barrière. La porte de la ville mène en une rue qui en est le plus bel endroit, étant longue et droite, large de cinquante pas; bordée des deux côtés de jardins de deux cents pas de face, dont les entrées sont de grands portails faits en demi-dôme, avec des pavillons au-dessus, vis-à-vis l'un de l'autre, et répondant l'un à l'autre en symétrie et en grandeur. Le milieu de la rue est marqué par un grand bassin carré, dont les bords sont de marbre, toujours plein d'eau, lequel a cinquante pas de face, autant que la rue a de largeur, de

manière

manière qu'on ne pourroit passer aux côtés, n'étoit que les deux pavillons qui sont vis-à-vis du bassin, se retirent trente pas en dehors pour laisser le passage. Cette belle rue est terminée par un bazar assez long, qui aboutit au maidan, qui est la place publique. La ville de Chiras est pleine de jardins, comme on le peut voir dans le plan que j'en donne à côté (*pl. LXXVI*), qui la représente presque toute couverte d'arbres. Les grandes rues en sont bordées ; et c'est ce qui en fait presque toute la beauté ; car, du reste, l'on n'y voit ni beaucoup de bazars dont la structure soit considérable, ni plusieurs grands caravanserais, ni de beaux bains, comme dans les autres grandes villes de Perse.

A l'égard des bazars qui sont, comme je l'ai dit plusieurs fois, de longues rues couvertes, où l'on vend les choses les plus considérables, je ne ferai mention que de celui qu'on appelle le *bazar de Daoud Kan* (*), du nom de celui qui l'a fait bâtir, qui étoit frère du fameux iman Kouli Kan, généralissime des armées d'Abas-le-Grand, et gouverneur de Chiras, et de toute la province. Il consiste en quatre galeries, toutes de pareille

(*) Dâoùd-khân et l'îmâm Qouly-khân étoient tous deux fils d'Allah-veyrdy khân, fondateur du pont qui porte son nom à Ispahân. Voyez ces noms à la *table des matières*. (L-s.)

symétrie, remplies de boutiques de part et d'autre, dont chacune a un petit magasin derrière, et une chambre au-dessus. Le centre, ou le milieu de ces quatre galeries, dont les voûtes sont fort hautes, et percées à distances en soupirail, pour donner tout le jour qu'il faut, est une place ronde couverte d'un grand dôme. Les bouts se rendent, l'un à la place qui est au-devant de la maison du gouverneur, l'autre au caravanserai des Multani, qui sont les Indiens, ainsi nommés de Multan, grande ville des Indes, sur les frontières de la Perse, du côté du nord; les deux autres en d'autres endroits. Ce qui m'a assez plu dans les bazars de Chiras, c'est que ceux des cuisiniers publics sont ornés de canaux d'eau tout du long, ce qui sert beaucoup à les tenir propres, et à dissiper l'odeur de la graisse.

Quant aux caravanserais, les plus beaux sont celui que l'on appelle *Kaiserie* (*), ou *Impérial*, et celui des Multani, dont j'ai déjà fait mention; lequel contient plus de deux cents chambres séparées en cellules. Les maisons à café sont assez spacieuses. Les principales consistent en échafaudages élevés sur des courans d'eau, pour avoir plus de fraîcheur. Et pour les mosquées, elles

(*) Lisez *Qaïsseryéh*, et voyez ma note, t. VII, p. 358. (L-s.)

sont sans nombre, le peuple de cette ville étant très-superstitieux; mais la plupart sont petites, faites pour servir de mausolée à des saints de leur religion, et plusieurs tombent en ruine, particulièrement celles qui sont sur le dehors de la ville. Il y a une vingtaine de ces tombeaux plus spacieux que les autres. En voici les noms : *Cha cherac* (1), le roi des lumières; *Cha-zade zul fogar* (2), le prince royal à deux pointes; *Cha hagi* (*Châh hhâdjy*), le roi pélerin; *Cha hagi Hafez* (3), le royal pélerin Hafez; *Cha Kedher*

---

(1) Le *Châh-tchérâgh*, lanterne du roi, est un grand édifice pour lequel les habitans de Chyrâz et des environs ont une vénération toute particulière, parce qu'il contient la sépulture d'un des frères de leurs îmâms. Quoique la fondation de cet édifice ne remonte pas au delà de l'islamisme, elle est assez ancienne, et l'on ne peut en fixer la date. Une chronique, dont M. Franklin rapporte un extrait assez long, nous apprend qu'il fut réparé par A'zed êd-daùléh dans le 10e siècle de l'ère vulgaire. Il étoit en ruines en 1787, quoique Kerym-Khân eût pris soin de le faire réparer et de le couvrir à neuf; il a beaucoup souffert, et il sert cependant encore d'asile à des descendans d'îmâm, qui trouvent de quoi subsister dans les foibles restes des immenses revenus de cette riche fondation. *Voyag. du Bengale à Chyrâz*, tom. II, pag. 88 et 89 de ma *Collection de Voyages*, etc. (L-s.)

(2) *Châh Zâdéh Zoùl-féqâr*, prince du sang Zoùl-féqâr. Ce dernier mot est le nom de l'épée du khalyfe A'ly, sur laquelle on peut voir ma note, tom II, pag. 441. (L-s.)

(3) *Châh hhâdjy Hhâféz*, le roi pélerin Hhâféz. Je ne crois pas qu'il s'agisse ici du fameux poëte Hhâféz, ou Hhâfiz dont notre Voyageur indique la sépulture plus bas, pag. 434. (L-s.)

le roi Elie (1) ; *Cha Rustem* (*Châh roustem*) ; le royal héros (2) ; *Cha deulet*, le roi des richesses ; *Melec eldar* (3), le roi des possesseurs ; *Cha Pariou*, le roi Pariou ; *Baba Lour*, le père des Lours, qui est une province de Perse ; *Baba coui* (*Bâbâ koùhy*) le père des montagnes. *Behterin*, les meilleurs ; *Cheic Mahammad Sabag* (4) ; *Cheic Salek Alemdaar*, l'ancien Salek le porte-enseigne ; *Tchehel Moucom* (5), les quarante sépultures ; *Cheic Saadi* (6), le saint Beat ; *Saied hagi garib* (*Séïd hhâdjy gharyb*), le noble pélerin étranger ; *Mir Mahammed*, le prince Mahammed ; *Cha zade Menzour* (*châh zâdeh menssoùr*), le royal prince victorieux ; *Saied Halé eldin Hossein* (*Séïd hâléh èd-dyn Hha-*

(1) *Châh Khedzr*, suivant la prononciation arabe, et *châh Khezr* suivant la prononciation persane. Voyez, sur le prophète *Khezr* ou Elie, le tom. V, p. 57 et ci-dessous, p. 427. (L-s.)

(2) *Châh Roustem*, le roi Roustem. S'agit-il ici de l'ancien héros Roustem dont on a parlé plus d'une fois dans le cours de ce Voyage, ou d'un saint qui portoit ce nom, c'est ce que je n'oserois décider ; je pencherois cependant pour la dernière conjecture. (L-s.)

(3) *Melek él-dâr*. Ces mots n'ont certainement pas la signification que Chardin leur donne ; ils devroient signifier le roi de la maison (et de Médyne par excellence) : c'est sans doute le nom de quelque saint. (L-s.)

(4) Chéykh Mohhammed Sabbâgh, ou le Baptiseur. (L-s.)

(5) *Tchehel maqâm*, les quarante stations. (L-s.)

(6) Le tombeau du poëte Sa'dy. Voyez t. V, p. 57, et ci-après, pag. 428. (L-s.)

céïn), le noble Hossein couronne de la religion; car *halé* est le nom de cette couronne, à l'entour des astres que l'on appelle Halo.

Quant aux mosquées, on en fait remarquer neuf plus grandes que les autres, et plus somptueuses. On les appelle *Maidon-cha* (*méïdâun-châh*), la place royale; *Dervazek* (*Derwâzéh*), porte ouverte; *Derkeme*, porte des mulets (*); *Der-akeni* (*dâr âhény*), porte de fer; *Cha Jadon*, roi Jadon; *Bareket*, la bénédiction; *Hagi Nassir*, pélerin Nassir; *Noeu* (*Néoù*), la nouvelle, et *Gioumak* (*Djém'ah*), l'assemblée. Celle-ci, qui est la mosquée cathédrale, a été une des plus grandes de toute l'Asie. Elle surpasse en grandeur deux fois celle d'Ispahan, et est beaucoup plus somptueuse, toute élevée, partie sur de grosses pierres, partie sur des pilastres de marbre. La cour, qui est plus longue que large, est ornée de huit bassins d'eau pour les ablutions, entre lesquels il y a une manière de petite chapelle carrée, avec des grilles et une porte de fer dans laquelle on garde un Alcoran, écrit de la main d'Iman Mousa, un des douze premiers successeurs de leur faux prophète Mahammed, avec les armes dont il se servoit à la guerre. Cette

(*) Ce mot est certainement altéré; les noms du mulet, en arabe et en persan, ne ressemblent nullement à *keme*. (L-s.)

mosquée a un nombre indicible de chambres ; de galeries, d'allées, d'appartemens et de recoins. Elle a quatre entrées, dont la principale est revêtue de marbre ; mais elle manque de réparations presque en tous les endroits. C'est la même chose des colléges, qui sont au nombre de douze, lesquels tombent presque tous en ruine. Le principal est celui que l'on appelle *le Collége du prince*, ou *du gouverneur*, dont le portail est fort large et fort élevé, avec deux tours hautes aux côtés, mais dont partie est tombée en ruine. Le corps de logis est double et a deux étages autour d'une grande cour plus longue que large, à l'entour de laquelle sont les appartemens des étudians, consistant chacun en un bas et en un étage double ; le milieu de la cour est orné d'un grand bassin d'eau. Je ne rapporte pas le nom des autres, parce que la chose n'en vaut pas la peine, et que je viens de rapporter tant de noms d'édifices, que j'appréhende qu'on n'en soit rebuté. Il y a quarante étudians entretenus en cette académie. On appelle ces boursiers *talebelm* (*), c'est-à-dire, mot pour mot, *inquisiteur de science.*

Outre les édifices publics, on va voir à Chiras, par curiosité, le palais d'Iman Couli can, autre-

(*) Il a déjà été fait mention des *thâleb e'lm*, t. VI, p. 193. (L-s.)

fois gouverneur de cette ville, et de sa province, et de plusieurs autres pays au delà. Ce palais étale dans ses ruines beaucoup de grandeur, et de magnificence. On y voit les plus beaux plafonds, des murs peints et ornés de moresques de rapport, où l'or et l'azur sont si épais, qu'il paroît frais appliqué. On y voit des bassins d'eau, carrés, faits de marbre, de cent pas de face, avec des cabinets au milieu, et partout des jets d'eau et des fontaines. En faisant le tour de ce palais, on se trouve sur les masures d'un grand hôpital. Les Persans appellent les hôpitaux *dar el chafa*, palais de la santé. On a laissé ruiner presque tout ce qu'il y en avoit dans le royaume, par la négligence et par la dureté des administrateurs, qui laissoient périr les malades, faute d'assistance; d'où est né le proverbe : *dar el chafa, dar el mergh* (*dâr êl-chéfâ, dâr êl merk*), le palais de la santé est le palais de la mort. Ces hôpitaux ont néanmoins de grands revenus. Les gens d'église qui en ont la direction, les distribuent entr'eux (*).

(*) L'aspect de la Chyrâz moderne déconcerte beaucoup ceux qui, d'après les relations des voyageurs du 17[e] siecle, s'attendent à trouver une ville peuplée et imposante. Les ravages des Afghâns à l'époque de l'invasion de Thahmâs Qouly-Khân, et les effroyables convulsions politiques qui suivirent la mort de ce conquérant trop

Ce qu'il y a de plus beau à Chiras, sont des jardins publics, au nombre de vingt, dont les

---

fameux, ont produit sur Chyrâz, de même que sur les autres grandes villes de la Perse, les effets les plus désastreux. On a pu en juger par la légère esquisse que nous avons tracée de l'état actuel d'Ispahân. Chyrâz sembloit devoir sortir de ses ruines sous le gouvernement du vakyl Kérym-Khân. Ce prince, dont la mémoire est encore bien chère aux Perses, fit construire à Chyrâz un bain magnifique, une belle et bonne citadelle, une mosquée non moins belle, un vaste bâzâr; il avoit aussi commencé d'autres constructions qui sont restées imparfaites, et dont on peut voir la description dans la relation de M. William Franklin. L'eunuque âghâ Mohhammed, oncle du roi, actuellement régnant, fit démolir l'excellente muraille de pierres, flanquée de bastions, qui environnoit la ville, et à laquelle M. Franklin donnoit 25 pieds de haut et 10 pieds d'épaisseur. Il a aussi fait combler le fossé sec creusé autour de la ville par ordre de Kerym-Khân. Ce fossé, profond de 60 pieds et large de 20, étoit seul capable, sans les autres fortifications, de protéger la ville contre les attaques d'un ennemi dépourvu d'artillerie de siége. Les principales maisons particulières n'ont pas été plus épargnées; les *Medrès*, ou Colléges, tombent en ruine, et les revenus destinés à l'entretien de ces édifices et des professeurs sont détournés pour d'autres usages. On a aussi rasé, par l'ordre du même prince, le quartier où les Lak faisoient leur résidence. Cette nation, ou cette secte, composée de dix mille ames, se réunissoit, disoit-on, une fois par an, et toutes leurs familles célébroient en secret une fête abominable. Tous les renseignemens que M. Scott-Waring a pu recueillir au sujet de ce bruit populaire l'ont convaincu que c'étoit une absurde calomnie; mais ce qui n'est que trop vrai, c'est la ruine de plus d'un quart de la ville de Chyrâz. Le voyageur que nous venons de citer, donne à peu près 5,000 anglais de circuit à la muraille qui l'environne; laquelle pourroit à peine tenir contre la cavalerie; les rues en sont si étroites, qu'un âne chargé de bois vous empêche d'y passer à cheval; les maisons généralement sont petites et sales;

arbres sont, comme je crois, les plus grands arbres de leur espèce, que l'on voie en lieu du

---

il y a une verrerie et une fonderie dignes d'être vues. On trouve parmi les ouvriers de ces deux manufactures, et même ailleurs, des hommes pleins d'intelligence et de capacité, mais végétant dans la plus affreuse misère; ils sont contraints de travailler pour les principaux personnages, sans espoir d'être récompensés ou de recouvrer les avances qu'ils ont faites. Tel est l'état où se trouve un excellent armurier qui fait des pistolets aussi bons que ceux d'Europe.

Les maisons de Chyrâz sont bâties en briques, liées avec un mortier tellement mauvais, qu'on est obligé de revêtir les murailles de l'édifice avec du mortier dans lequel on mêle de la paille hachée et de la fiente de vache. A juger de ces maisons par l'extérieur, on les croiroit construites entièrement en terre. Elles sont surmontées d'une terrasse où l'on dort dans les chaleurs : on pourroit regarder cet usage comme très-nuisible à la santé; mais les Européens qui l'adoptent n'en éprouvent aucun inconvénient.

Quoiqu'il n'y ait pas de grandes manufactures à Chyrâz, les ouvriers y sont fort adroits; ils excellent particulièrement à émailler on ne peut se lasser d'admirer le moelleux de leurs couleurs, et le fini de leurs petites figures. Certaines de leurs pipes, nommées *Qâlyoùn*, valent jusqu'à cinquante guinées, à cause des émaux dont elles sont enrichies. On emploie pour les épées qu'on fait à Chyrâz, de l'acier qui vient en caisse de Hhaïder-âbâd dans le Bérâr.

Chyrâz est divisé en *mahhal* ou quartiers; chaque quartier surveillé par un *ked-khodâ* qui remplit sa charge gratuitement. On défère ordinairement cette charge au plus respectable personnage du quartier; ils sont présidés par un magistrat à qui ils font leur rapport, et qui le transmet au gouverneur nommé *Hhakym*. Il falloit autrefois qu'ils rendissent compte des moindres événemens qui avoient eu lieu dans le quartier, ainsi que des naissances, des mariages, des morts; aujourd'hui ils sont dispensés de ce soin à Chyrâz; mais on a conservé cet usage dans d'autres villes de Perse.

monde; si hauts que la plus longue arquebuse ne sauroit tirer à la cime; et si gros que trois hommes ne les peuvent embrasser. Du reste, ces jardins ne sont que des plantages d'arbres sans ordre, entremêlés de fleurs communes, mais en fort grande abondance, et de très-belles couleurs. Ces grands arbres sont des cyprès, des *chenors* (*tchénâr*), ou platanes francs et sauvages, des ormes, des coudriers, des pins mâles et femelles, de trois à quatre brasses de tour ou de grosseur. J'en ai mesuré un dans un des jardins du roi, à la partie méridionale de Chiras, lequel avoit plus de quatre brasses de tour. Les habitans de Chiras voyant cet arbre usé de vieillesse, le croient vieux de plusieurs siècles, et y ont dévotion, comme à un lieu saint. Ils affectent d'aller faire leurs prières à son ombre; ils attachent à ses branches des chapelets, des amulettes, et des morceaux de leurs habillemens. Les malades, ou des gens pour eux, viennent y brûler de l'encens, y attacher de petites bougies allumées, et

---

Le ked-khodà doit connoître la profession et les occupations des différens habitans de son quartier et s'informer de leurs moyens d'existence. *Voyage du Bengale à Chyrâz*, par M. Will Franklin, tom. II, pag. 56 de ma *Collection de Voyages traduits de différentes langues orientales et européennes*; Scott-Waring's *tour to Sheeraz*, pag. 29-64. Voyez mon autre note sur la même ville ci-après, pag. 442-445. (L-s.)

y faire d'autres superstitions semblables, dans la pensée de recouvrer la santé. Il y a partout en Perse de ces vieux arbres révérés superstitieusement par le peuple, qui les appelle *dract fasels* (*dirakht fâzel*), c'est-à-dire, *des arbres excellens*. On les voit tout lardés de clous, pour y attacher des pièces d'habillemens, par vœu, ou d'autres enseignes. Les dévots, et particulièrement les gens consacrés à la vie religieuse, aiment à se reposer dessous, et à y passer les nuits; et si l'on les en croit, il leur y apparoît la nuit des lumières resplendissantes, qu'ils jugent être, disent-ils, les ames des *aoulia* (*âoulyâ*), les saints, les bienheureux, qui ont fait leurs dévotions à leur ombre. Les affligés de longues maladies vont se vouer à ces esprits ou ombres; et s'ils guérissent dans la suite, ils ne manquent pas de crier miracle, en leur attribuant leur guérison.

A propos de ces apparitions, il y a au dehors de Chiras, vers le septentrion des cellules de derviches, ou cénobites mahométans, qu'on appelle *cadher nebi* (*khezr néby*) (*), Elie le pro-

---

(*) Il s'agit ici du *koùhi qadem Kkezr*, montagne du pied d'Elie, tom. V, pag. 57 ; on la nomme aussi *qadem gâh*, place du pied. Cette montagne domine Chyrâz ; plusieurs fontaines en jaillissent ; on croit y voir encore les vestiges du prophète Elie, qui s'y étoit établi avant son ascension au ciel. La principale fon-

phète, lesquels montrent une roche de surface inégale et raboteuse, où ils prétendent voir les marques des pieds de ce prophète. Ce n'est pas, disent-ils, qu'il ait demeuré ici pendant sa vie, mais c'est qu'il y est apparu diverses fois. Ces cénobites se vantent tous, plus ou moins, d'avoir des apparitions de saints, et d'autres défunts. Entre tous ces beaux et grands jardins, on admire le jardin royal, qui est un carré d'environ mille pas de tour. Le grenadier, l'oranger et le citronier y sont en pleine terre, gros comme nos pommiers, et l'on y trouve aussi toutes les espèces d'arbres fruitiers de l'Europe, portant des fruits d'une grosseur extraordinaire, et d'une écorce vive à ravir.

Au dehors de Chiras, à un quart de lieue, du côté de l'orient, on voit le tombeau de Cheic Sadi (*), un des plus célèbres auteurs des Per-

taine dont l'eau aussi pure que le cristal coule à l'ombre des saules, des figuiers sauvages et autres arbres, pour se décharger dans un petit étang, se nomme la fontaine de Khezr-le-Vivant. Kœmpfer, *Amœnitat. exotic.*, pag. 357. (L-s.)

(*) J'ai déjà indiqué (ci-dessus, pag. 57) la situation de cette sépulture. Lorsque M. Franklin la visita en 1787, il trouva le tombeau revêtu d'une couverture de bois peint noir et or, sur laquelle étoit écrite une ode du poëte en caractère moderne *nesta'lyq*. Sur cette couverture on avoit placé un exemplaire des œuvres de Sa'dy, supérieurement écrit. En levant cette couverture de bois, on apercevoit le tombeau même, qui étoit en pierre, long de six pieds,

sans, en prose et en poésie, qui vivoit il y a quatre cent trente ans, dont les ouvrages sont un ample et excellent recueil de ce qu'il y a de plus beau dans la morale. Son tombeau est petit. On voit tout proche un grand puits octogone, de pierre de taille, beau et profond, dans lequel on

large de deux et demi. Les dévots ne manquent pas d'y répandre des fleurs et d'y laisser des chapelets et autres instrumens de dévotion. Plusieurs gravent des inscriptions arabes ou persanes sur les murailles.

Le vakyl Kerym Kh'ân, célèbre encore aujourd'hui par le souvenir de son gouvernement paternel, consacra dix mille piastres pour réparer et embellir l'édifice qui renferme ce tombeau; mais depuis cette époque, c'est-à-dire, depuis environ 40 ans, on l'a laissé dans un tel abandon, qu'il menace ruine de toutes parts, et n'est remarquable maintenant que parce qu'il renferme ou plutôt a renfermé les restes du plus fameux et du meilleur écrivain de la Perse. Cependant, sa mémoire est moins révérée que celle du voluptueux et libertin Hhâfiz, dont le tombeau en marbre blanc est un autre monument de la munificence et du goût de Kerym-Khân; il se trouve au milieu d'un jardin nommé Hhâfizy. Deux odes du poëte, supérieurement gravées, ornent la table de marbre qui couvre sa sépulture. Plusieurs autres tombeaux de personnages peu connus contribuent à l'embellissement de cette retraite, où plusieurs dervyches ont fixé leur séjour et s'amusent à chanter les odes de Hhâfiz. M. Scott-Waring fut étonné de ce qu'ils ne lui adressèrent aucune demande; il attribue cette discrétion à leur éloignement pour toute espèce de relation avec les infidèles. Il fut encore plus étonné de ne pas voir un seul dervyche auprès du tombeau de Sa'dy, dont les poésies sont moins licencieuses que celles de Hhâfiz. Mais on a trouvé le moyen d'allégoriser celles-ci, au point que ses transports les plus passionnés et les égaremens de son imagination et de ses goûts passent pour les élans d'une ame livrée toute entière à l'amour divin; on se sert même de son *dyvân* ou recueil de poésies pour tirer des augures. (L-s.)

descend par plusieurs degrés. Ce puits, et deux réservoirs profonds à côté, sont remplis de bon poisson, en telle quantité, qu'on le peut prendre à la main. Le commun peuple tient ce poisson consacré à Cheic Sadi (*), et que si l'on en prend, le saint punit de mort subitement les coupables. Mais toutes les fois que j'étois à Chiras, je ne manquois point, avec quelqu'un des Pères Carmes, mes hôtes, d'en aller enlever un grand plat, prenant le temps qu'il n'y avoit que le gardien, auquel je donnois un écu en descendant, sur quoi il se retiroit, et fermoit la porte, faisant semblant de sortir. Un malheureux Arménien en ayant voulu prendre en secret un jour, il fut découvert. On le mena à coups de bâton chez le juge, où en bonne forme de justice, on lui en donna trois cents coups le lendemain sous la plante des pieds, et on lui fit payer cent écus d'amende. Ces gardiens-là sont des

(*) Je serois tenté de soupçonner l'exactitude de Chardin. MM. Franklin et Scott-Waring n'ont point vu ce puits et ces poissons consacrés à Sa'dy. Il s'agit certainement ici de cette fontaine souterraine (*tchechméh*) peu éloignée du tombeau de notre poëte. On y descend par un escalier de 70 marches, et au bas se trouve une belle salle octogone où l'on jouit d'une délicieuse fraîcheur. Ce canal, rempli en effet d'excellens poissons, vient des montagnes voisines, et sa construction vraiment étonnante, paroît remonter à la plus haute antiquité. *Voyage du Bengale*, tom. II, pag. 118; *Tour to Sheeraz*, pag. 40. (L-s.)

molla, qu'on appelle communément *accond*, du terme *natecoun*, c'est-à-dire, *lecteur des attributs divins* (1), parce que les vendredis et les grandes fêtes, ils lisent à haute voix les louanges de Dieu, et de leurs saints.

Du même côté de la ville, au coin d'une montagne, on voit les ruines d'un château qu'on appeloit *kala fendar* (2), qui avoit été bâti du temps que la province de Perse étoit sous la domination d'un roi particulier; et à quelque distance, celles d'un hospice ou couvent pour les derviches, qui sont une sorte de religieux mahométans. Le célèbre Cheic Sadi, dont je viens de parler, rapporte que cet hospice coûta cent mille écus, que c'étoit lui qui eut l'intendance de la structure, et que la fondation étoit uniquement en faveur des derviches passans, qui étoient entretenus à leur passage. On y montre, en deux différens endroits, deux puits, dont la bouche plus longue que large, est de quatre pieds et demi de diamètre; mais la profondeur ne s'en peut mesurer. On m'avoit conté, qu'en y jetant

(1) Il n'y a nulle conformité entre âkhoùn et *nâthegoùn*. Le premier de ces mots est persan et signifie docteur, théologien; le second est le pluriel du participe arabe *nâtheq*, qui parle, qui a l'organe de la parole. Voyez ma note, tom. IV, pag. 193. (L-s.)

(2) Peut-être faut-il lire *Qal'ahi Isfendyâr*. (L-s.)

une grosse pierre, on pouvoit réciter le *Pater* tout du long, avant que de cesser de l'entendre tomber, et je le trouvai vrai en trois expériences de suite ; et plus la pierre étoit grosse, plus de temps on entendoit donner contre les côtés du puits. Je ne dois pas oublier, en parlant des puits de Chiras, de rapporter ce que des gens fort intelligens et fort véritables, qui ont demeuré dans cette ville, m'ont assuré d'avoir appris des gens du pays, et d'avoir observé eux-mêmes; c'est que, par une révolution constante, l'eau des puits, en toute cette ville et aux environs, croît vingt ans durant, d'un accroissement réglé, et décroît vingt autres années de même.

Une lieue au delà de ces ruines, on voit une antiquité de pierre et de marbre, qui nonobstant la solidité de la structure, et la dureté de la matière, se ruine insensiblement; c'est un petit temple de trente-huit à quarante pas de tour, situé sur le penchant d'une montagne, avec trois portes, qui sont encore assez entières, regardant l'est, le sud et le nord. Elles sont hautes de six pieds, et larges de trois. On voit sur chacune deux figures de relief, de la grandeur de la porte, semblables à celles de Chelminar. Les Persans appellent cette antiquité *Mader Soleiman* (*), c'est-

(*) Ou *Mesdjedi mâdéri Soléïmân*, mosquée de la mère de Sa-

à-dire,

à-dire, *Mère de Salomon*, et ils disent que c'est elle qui a bâti ce temple, et qu'elle y venoit faire ses dévotions. Bizarus rapporte qu'on voit là un tombeau inscrit de caractères hébreux, qui font croire, ajoute-t-il, que c'est celui de Bersabée. Je n'y ai rien vu de tel; et je tiens ce rapport une fable fondée sur le nom de *Mère de Salomon* que porte ce lieu.

Poussant trois ou quatre pas au delà, sur la même ligne, on découvre un pan de montagne, dont la roche est fort dure, sur laquelle sont taillées à demi-relief quatre figures de treize à quatorze pieds de hauteur, entre lesquelles il y en a une de femme. Les Persans appellent ces belles ruines *butt cané* (*bout-khânéh*), c'est-à-dire, *maison* ou *temple d'idoles*. Deux lieues par delà, et ainsi à trois lieues de la ville, est un marais ou lac salé, de trois à quatre lieues de tour, qui en quelques endroits est sans fond. Les Persans l'appellent *deriaché* (*deryâtchéh*), c'est-à-dire, *petite mer*. C'est où se fait le sel dont on se sert dans tout le pays, lequel est blanc et non

---

lomon. Chardin ne paroît pas avoir lu avec attention le texte de Bizarus, qui ne parle ni de Bersabé (lisez Betsabé), ni de caractères hébreux; mais il dit qu'il y a là des caractères arabes qui présentent les mots: « Mater Suleimen, id est, mater Salomonis. » *Histor. rerum Persicar*, lib. XII, pag. 525, ex edit. 1601. Francofurti, typis Wechelianis. (L-s.)

corrosif; mais il n'est pas si salant que le sel de mer, à la différence d'un sur quatre.

C'est là ce qui se voit de remarquable au dehors de Chiras, du côté de l'orient. De celui du midi, à un quart de lieue de la ville, on voit la sépulture du fameux poëte Afez, le plus éloquent des auteurs persans (*). *Afez* (*Hhâfiz*) signifie *mémoratif*, et on appelle ainsi par surnom ceux qui savent l'Alcoran par cœur. Entre le midi et l'occident, on découvre diverses ruines, comme d'un grand parc: celles de plusieurs hermitages; et particulièrement, on en trouve qui sont remplies de marbres figurés; ce qui fait juger qu'il y a eu là anciennement de superbes édifices. Les Persans appellent ces belles ruines *tact Padcha ketchel* (*takhti pâdchâh ketchel*), le *palais du roi teigneux*, de quoi je n'ai pu apprendre la raison. Il y a un grand jardin tout proche, qu'ils nomment *bag ferdous* (*Bâghi Ferdoùs*), le *jardin du Paradis*, et à demi-lieue au delà, une maison de plaisance, dont les murailles sont revêtues de marqueterie d'un ouvrage merveilleux. Au milieu du jardin, il y a un carré d'eau de

(*) J'ai donné la description et la vue du tombeau de Hhâfiz, dans le IIe volume, pag. 105 de ma *Collection de Voyages traduits de différentes langues orientales et européennes*. Voyez aussi ci-dessus ma note, pag. 419. (L-s.)

cent trente pas de face, et de neuf pieds de profondeur. On voit avec étonnement, au côté occidental de ce palais, des vases de marbre noir très-dur et très-poli, d'une prodigieuse grandeur. C'est entièrement la même pierre et le même ciseau qu'à Persépolis; les gens du pays ne sauroient rendre compte, ni du temps que cela a été fait, ni à quel usage. Ils répondent gravement aux curieux : *kaar caferoun* (*kâr kâféroùn*), ce sont des ouvrages des infidèles; date incertaine, pour marquer les anciens temps, comme nous disons parmi nous du temps du paganisme.

Mais ce sont non-seulement les dehors de Chiras qu'on trouve pleins de ruines, la ville elle-même en est pleine aussi, son enceinte de deux lieues n'ayant pas à présent quatre mille maisons habitées : elle en avoit plus de douze, il n'y a que cinquante ans; c'étoit une si grande ville quelques siècles auparavant, et si renommée pour sa grandeur, qu'on a accoutumé de dire en Perse: « Quand Chiras étoit Chiras, le Caire n'étoit » que son faubourg. » Je ne puis penser qu'avec étonnement au désastre horrible de cette ville, par l'inondation qu'elle souffrit l'an 1668, au mois de décembre : ce fut un accident subit qui fit un ravage effroyable, dont je fus témoin peu de mois après. Le tiers de la ville en avoit été

renversé, chose qui porta beaucoup de familles à s'en retirer, pour n'être pas exposées aux inondations à quoi cette ville est sujette par le découlement des eaux et des neiges de toutes les montagnes dont la ville est ceinte.

La fertilité du terroir de Chiras est merveilleuse. C'est le pays des plus beaux haras, et des meilleurs pâturages. Les moutons y sont si gras, qu'il y a des queues de mouton qui pèsent dix-huit à vingt livres. Pour ce qui est des fruits, les grenades, entr'autres, y sont si grosses, qu'il y en a de la grosseur de la tête d'un enfant nouveau né. Mais le meilleur fruit est le raisin, dont il y a de trois sortes principales : le kismich, qui est un petit raisin doux et sucré, auquel l'on ne sent point de pepin, quoiqu'en effet il y en ait; mais si petit et si tendre, qu'il est insensible : le gros raisin blanc, et le gros raisin, qu'on appelle de *Damas*, dont la couleur est rouge, et dont on voit des grappes pesant douze et treize livres. C'est de cette troisième sorte de raisin, et seulement de celle-là, que se fait ce vin si excellent et si renommé, qu'on appelle *vin de Chiras*, qui, pour la beauté de sa couleur, et pour la bonté de son goût, est estimé le meilleur de la Perse, et de tout l'Orient. Ce n'est pas de ces vins de liqueur qui plaisent d'abord à la bouche; au con-

traire, il me parut rude la première fois que j'en bus ; mais lorsqu'on en a bu quelques jours, on le préfère à tout autre ; et ceux qui s'y sont accoutumés, ne peuvent plus goûter d'autre vin. On le tient fort cordial et stomacal, excellent aux convalescens ; mais comme il a beaucoup de chaleur et de corps, il n'en faut pas faire d'excès. Quelques excès cependant qu'on en fasse, il ne donne jamais à la tête, à ce que disent généralement, et en tout pays, ceux qui en font leur boisson ordinaire. Sa couleur est du plus beau rouge, et du plus vif que l'on puisse voir ; mais ce vin n'est pas de garde, s'aigrissant d'ordinaire la troisième année ; ce qui vient de ce qu'on ne le fait pas assez cuver, et qu'on le met trop tôt en bouteilles. Il a en revanche cette bonne qualité, qu'il ne se gâte point au transport (*).

Comme l'usage du vin est défendu par la religion du pays, chacun n'a pas la liberté d'en faire à son gré. Il en faut avoir le privilége du roi, et de plus la permission du gouverneur et de l'in-

(*) On trouvera des détails curieux sur les raisins de Chyrâz et sur la manière dont on y fait le vin, dans le *Voyage de M. William Franklin*, tom. III, pag. 17 et suiv. de ma *Collection de Voyages traduits de différentes langues orientales et européennes*, et dans les *Amœnit. exotic.* de Kœmpfer, pag. 376-381. L'indication des pages 879 et 878 qu'on voit à la table des matières de cet excellent ouvrage est fautive. (L-s.)

tendant, qu'on obtient sur le privilége du roi. Il y a plusieurs grands seigneurs qui ont ce privilége, chacun pour une certaine quantité. Les compagnies de négocians européans l'ont chacune pour mille caisses de vin; mais les gens qu'ils emploient à cela, qui sont ou des Arméniens, ou des Juifs, en font par-dessus, tant qu'ils veulent, en gagnant les magistrats qui ont l'inspection là-dessus. Le privilége du roi est comme la cause, les gratifications comme le moyen. Le gouverneur met sur sa tête l'ordonnance du roi, qu'on lui montre, et vous dit : *Vous pouvez faire tout le vin permis, mais après que celui du roi sera fait ;* et cependant il fait des défenses aux villageois de vendre du raisin que pour le roi, desquelles rien ne peut faire obtenir la révocation, que des présens; car, de recourir à la cour, c'est perdre le temps ; les vendanges sont faites un mois avant qu'on en puisse tirer des ordres. La manière dont l'on fait ce vin est fort simple : en jetant les raisins dans une cuve percée, et les foulant des pieds, le jus tombe dans une autre d'où on le transvase en des pitares (*pl. LXXVI*), qui sont de grandes urnes de terre vernissée, où ayant reposé quinze jours, ou trois semaines, on le met en bouteilles. Le moût est jeté dehors, sans le mettre au pressoir, et c'est là toute la façon qu'on y apporte.

Les bouteilles dans lesquelles on transporte ce vin, sont de deux grandeurs : les petites bouteilles tiennent quatre pintes et demie, mesure de Paris; les grandes bouteilles tiennent cinq petites, étant faites de gros verre, et nattées par-dessus, pour être moins sujettes à se casser. Ces bouteilles se bouchent avec du coton et de la cire fondue par-dessus, de sorte qu'elles ne sauroient prendre l'air. On les enferme dans des caisses, dix petites bouteilles dans chacune, avec de la paille, et on les transporte ainsi dans tout le royaume, et dans les Indes, jusqu'à la Chine, et au Japon. Le meilleur vin coûte à Chiras, trente à quarante sous la bouteille. On fait aussi à Chiras, pour transporter aux Indes, de l'eau rose, de l'huile, et de toutes sortes de fruits confits au vinaigre, que nous appelons *salade d'hiver*. Ils confisent ainsi des capres, des concombres, des pommes, des poires, des raisins, des amandes, des noix, du fenouil, de l'anis, des abricots, et plusieurs autres sortes de fruits, et plusieurs sortes de graines, dont je ne me souviens plus; tout cela fort bon, et de bonne garde, mis en bouteilles qui peuvent tenir le poids de deux livres chacune, et qui ne reviennent qu'à quatre ou cinq sous tout encaissées.

Chiras est du troisième climat, selon les géographes persans : sa longitude étant de 89 degrés,

sa latitude de 29 degrés 52 minutes, et sa déclinaison de 15 degrés. Son air passe pour être épais et pesant, dont on rapporte la cause aux brouillards des montagnes qui l'environnent. Les auteurs grecs. et les nôtres, prétendent, les uns, que cette ville est celle qui étoit appelée *Persépolis*, et les autres, celle qu'on nommoit *Cyropolis*, que Cyrus fonda pour être le siége de la monarchie, et qu'il la nomma pour cet effet *Pesargueda* (*), c'est-à-dire, *les enfans de la maison* sous-entendu *royale*, terme que les Grecs ont tordu en celui de *Pesargades*. Ils ajoutent que ce prince y a tenu le siége de la grande monarchie des Perses, qu'il y a été enterré; et que c'est delà qu'est venu le nom de *Chyras* ou *Cyras*, corrompu de Cyrus. Mais les Histoires arabes prétendent que c'est la ville appelée *Farse* dans les anciennes histoires, fondée par Farse, fils de Maassour, fils de Sem, fils du patriarche Noé, laquelle étant ruinée, fut rebâtie par un prince nommé Chiroé, qui lui donna son nom. Ces Histoires ajoutent que l'an soixante-quatre du com-

(*) *Péçar guédah* signifieroit plutôt séjour des enfans, comme *âtech guédah* signifie lieu, séjour du feu, pyrée. Je ne répéterai pas ici toutes les conjectures auxquelles divers savans se sont livrés pour reconnoître les vestiges de cette ancienne ville, dans laquelle Cyrus avoit voulu être inhumé. Cette circonstance et le nom même de Chyrâz me porteroient à reconnoître dans cette ville l'ancienne Pasargade. (L-s.)

mencement des années (les Arabes modernes appellent ainsi le temps qui a coulé depuis l'établissement de leur religion), Mahamed, fils de Yousouf Sahafy, frère de El Hijag, avec son parent Mahammed, fils de Kassem, fils de Hakakil, répara et agrandit fort cette ville, ayant pris le signe de la Vierge pour son ascendant. Elles ajoutent de plus qu'au temps de Ared deulet Deilemi (*A'zed êd-daùlah dèïlémy*), elle étoit si pleine d'habitans, que la cour ne trouvant pas de place à se loger, il fit bâtir une autre ville vis-à-vis, à quelque distance, qu'il appela *Kobad Kosrou guirde* (*Qobâd Khosroù guird*), c'est-à-dire, *assemblée de Kosrou*, mais que le peuple nomma *Serigue Elmir*, c'est-à-dire, *dépit du Prince*, laquelle est ruinée à présent, n'y restant plus qu'un village, et que quant à Chiras, Simson deulet, fils de Ezzet deulet, la fit entourer de murailles, lesquelles ensuite Melek Cherefeldin Mahmoudcha fit renouveler.

Voici ce qui se trouve de son antiquité dans les auteurs persans. L'an de l'hégire soixante-quatorze, au temps qu'Abdelmeleck, surnommé *Assadded deulet*, étoit calife de Babylone, Mahammed, fils de Kasem, fils d'Aboutakim, bâtit Chiras, et lui donna ce nom de *Chiras*, qui signifie *ventre de lion*, parce que, pendant qu'il la

bâtissoit, son neveu, nommé *Emir Jousouph*, étant venu à mourir, son tombeau fut bâti de telle figure, que le dessus représentoit le ventre d'un lion, ou de ce que lui-même étoit nommé *Chiras*, c'est-à-dire, *ventre de lion*, à cause de sa taille grande et vigoureuse. D'autres font venir l'étymologie de Chiras, de *chir*, qui veut dire *du lait ;* et d'autres, de *cherab*, qui veut dire *du vin*, et qui, dans son étymologie, signifie *toute sorte d'extrait*, d'où est venu le terme de *syrop*, pour dire *un extrait de fruits* ou *de simples.* Chiras est surnommée *Dar el elm*, c'est-à-dire, *le séjour de la science* (*).

(*) « Chyrâz est située dans le 7e climat ; c'est une ville (bâtie du temps) de l'islamisme, et c'est une des principales métropoles de la religion. La tradition nous apprend qu'elle fut construite par Chyrâz, fils de Thahmoùrâz. Ayant été détruite à une époque très-reculée, on prétend qu'on construisit à sa place une ville nommée Fârs, à cause de son fondateur Fârs, fils de Mâçoùr, fils de Sem, fils de Noé ; mais un fait plus certain, c'est que du temps de l'islamisme, Mohhammed, fils d'Yoùçouf Zeqfy, frère de Hhedjâdje, construisit cette ville ; et, d'après une tradition, son cousin germain, Mohhammed, fils de Qâcem, fils d'Aboù O'qaïl, la reconstruisit, dès l'an 74 de l'hégire, sous l'ascendant du signe de la Vierge. Du temps de A'zed êd-daùlah le déïlémyte, cette ville étoit tellement peuplée, qu'il ne s'y trouva pas de place pour loger l'armée de ce prince ; il fit construire un bourg au sud de la même ville, et y établit ses soldats. Il nomma cette nouvelle habitation Qyâ-Khosroù, le peuple la nomma le marché de l'Emyr. Cette peuplade s'accrut au point de produire un revenu de vingt mille dynârs ; maintenant elle est ruinée, et a été enclavée dans le district de Hhoùmèh. Jusqu'au temps de Ssemssâm êd-daùlah, fils de A'zed êd-

Chiras ayant été ainsi bâtie par les premiers Arabes qui envahirent la Perse, elle fut incor-

---

daùlah, Chyrâz n'avoit pas de murailles; ce prince en fit élever une de douze mille pas de circuit pour la garantir des ennemis. Sur ces entrefaites, sa fortune s'écroula, et le roi Cherf êd-dyn Mahh-moùd-châh se remit à construire cette même muraille, et éleva, sur le sommet des tours, ou petits donjons en briques pour les senti-nelles. La ville de Chyrâz a 17 quartiers et 9 portes. Ces quartiers sont ceux d'Issthakhar, Dârek, Moùça, Béïzâ, Kâzéroùn, Selem, Féçâ, Bâb noù, Devlét et Sé'âdét. C'est une très-belle ville; mais comme les rues ne peuvent être exposées au grand air, elles sont toujours pleines d'immondices, et les habitans, qui logent à quelque distance les uns des autres, ne peuvent que très-difficile-ment communiquer entr'eux. Le climat est assez tempéré; on peut vaquer continuellement et sans interruption à la même occupation, et les marchés ne sont presque jamais dépourvus d'herbes odoriférantes; l'eau y vient par des canaux, et le plus beau de ces canaux est celui de Rokn-âbâd, qui fut creusé par ordre de Rokn êd-daùlah Hhaçan ben Boùyyéh. Le plus grand de ces canaux se nomme les réservoirs de Bender, que l'on appelle aussi canal de Sa'dy : il n'a jamais be-soin de réparation. Dans le printemps, le Sylâb vient du mont Adrâk, passe au dehors de la ville; il coule dans le lac de Kem-Héloùnéh, qui a là une médiocre profondeur.

Les comestibles en général sont assez chers à Chyrâz; on mange beaucoup de raisin de l'espèce nommée misqâly, et qui est déli-cieux. Le cyprès réussit parfaitement dans cette ville et y de-vient très-fort. Les habitans sont pour la plupart basanés, maigres, sunnytes et du rite de Châfé'i; un petit nombre de celui de Hhany-fah et chy'ites. On trouve parmi eux beaucoup de descendans du Pro-phète, dont la généalogie est bien authentique. Ils possèdent diffé-rens objets de leur illustre aïeul. Voici ce que l'on a dit des habi-tans de Chyrâz :

« Ils mènent une vie édifiante, et professent la plus pure croyance.
» Ils ne sont nullement avides de gain, et les riches de ce pays
» sont presque tous étrangers.

porée dans leur empire de Babylone, et en dépendit durant près de trois cents ans, jusqu'à ce

---

» Rarement voit-on un Chyrâzyen opulent.
» Ils ne s'occupent que de bonnes actions,
» Et portent à un haut degré la piété et la dévotion, etc. »

Jamais cette ville n'est privée de la possession de quelques saints personnages, c'est pourquoi on la nomme le donjon des élus; mais les prévarications et l'avidité de ses chefs l'ont rendue l'asile des pervers.

A'mroû ben Leïtz y fit construire l'ancienne mosquée dans laquelle on trouve toujours quelque homme pieux. Les prières qu'on y fait entre l'autel et la chaire du prédicateur sont exaucées. La nouvelle mosquée est due à la munificence de l'Atâbek Sa'd, fils de Zenguy Solghry. La mosquée Chonqâr, située dans le quartier des barbiers, est un monument élevé par l'Atâbek Chonqâr, fils de Moûdoûd Solghry; et l'hôpital le fut par A'zed êd-daûlaht le dêïlemyte. Des hommes opulens ont construit plusieurs autres mosquées, des couvens, des colléges, des chapelles, et ont fait d'autres pieuses fondations, lesquelles sont au nombre de plus de cinq cents, avec de riches dotations, mais qui n'ont pas la destination prescrite par les fondateurs; car la majeure partie des revenus est absorbée par des hommes rapaces. Au nombre de ces fondations se trouvent des tombeaux célèbres, tels que ceux des descendans d'îmâm, Mohhammed et Ahhmed, fils de Moûça Kâzem; celui du chéykh Aboû A'bdâllah, fondé par l'Atâbek Zenguy Solghry, avec un revenu considérable. Le même prince fit réparer le tombeau du chéykh Behloûl. Nous indiquerons encore les tombeaux de Bâbâ Kouhy, du chéykh Roüz Behân, Sa'dy, Hhaçan Kayâ, Hhâdjy Rokn êd-dyn le devin, et autres qui sont très-nombreux. Nous n'insisterons pas plus long-temps sur la quantité de mosquées, de colléges, de couvens et de sépultures. La plus grande partie de ces sépultures est dans l'intérieur de la ville; très-peu se trouvent hors l'enceinte des murailles et dispersées. Les contributions de Chyrâz sont fixées par un diplôme royal: elles se montent à 450,000 dynâr zémâny,

que ce puissant empire se mit en pièces. Le gouverneur de la province de Chiras, comme les autres gouverneurs voisins, s'érigea en souverain de sa province, et en fit un royaume particulier, qui se maintint jusqu'au dixième siècle, que les Tartares ayant commencé leurs conquêtes, il fut la proie de plusieurs conquérans jusqu'à Tamerlan, lequel s'en étant rendu le maître, le laissa à ses descendans, sous lesquels il éprouva plusieurs révolutions, jusqu'à ce qu'Abas-le-Grand, roi de Perse, le réunit à sa couronne. Iman coulican, qui en fit la conquête, en fut fait le gouverneur, et de diverses provinces voisines; et ce grand homme, le généralissime, le favori et l'intime ami du roi son maître, ayant trouvé Chiras à son

---

et son territoire comprend toute la province de Fârs. Dans le voisinage se trouve un district nommé Hhoùmèh, qui renferme 15 hameaux; l'eau y vient par des canaux; l'air y est le même qu'à Chyrâz; ses productions consistent en blé et en coton; il produit un peu de fruits de différentes espèces. » *Nozahat âl-qoloùb*, *pag.* 156 *et suiv. du n°.* 127 des manuscrits persans. Le très-long article que Amyn Râzy a consacré dans son *Hef îqlym* (f°. 75 verso) à la ville dont il s'agit, offre peu de détails dignes d'être ajoutés à ceux qu'on vient de lire. Il s'accorde avec Hhamdoûllah sur la construction de cette ville, et dit que ce fut l'an 74 de l'hégire (693-4), que Mohhammed, fils de Qâcem, fils de O'qaïl et cousin de Hhedjâdje, fonda Chyrâz. A l'époque où vivoit notre auteur, vers la fin du seizième siècle, tout l'espace compris entre Chyrâz et le mont Vérâk, c'est-à-dire, l'étendue de deux farsangs (environ trois lieues), n'étoit qu'un jardin. — M. Niebuhr fixe la latitude de Chyrâz par 29° 36' 37". (L-s.)

gré, y établit sa résidence, rendant ainsi cette ville la capitale d'un gouvernement, qu'on dit qui avoit près de quatre cents lieues de long. Il en fut le gouverneur, ou pour mieux dire, le maître, quarante ans durant, pendant lesquels Chiras devint merveilleusement peuplée, riche et magnifique, comme il est aisé de juger par des ruines de palais et d'autres édifices publics, que l'on y voit de tous côtés, comme je l'ai observé. Après la mort de ce grand général, que son maître qui en étoit devenu jaloux, empoisonna de sa propre main, le gouverneur et le gouvernement de la Perside toute seule fut donné à son frère, que le roi Séphy, successeur d'Abas, fit aussi mourir; après quoi, le roi pensant que ce gouvernement étoit encore si grand, qu'il donnoit trop de pouvoir à celui qui en étoit revêtu, il le divisa en trois parties, dont il donna l'administration à des intendans, afin d'en mettre tout le revenu dans ses coffres. C'est depuis ce changement de conduite, que la ville de Chiras s'est mise à dépérir, et toute sa province, et qu'elle est dépérie à tel point que l'on le voit aujourd'hui; le peuple en est diminué depuis ce temps-là de plus de la moitié, à ce que chacun assure.

Je ne dois pas oublier qu'il y a des juifs établis à Chiras, des chrétiens arméniens, et des mis-

sionnaires latins, qui sont des carmes déchaussés, ces diverses nations ayant chacune le libre exercice de leur religion. Les carmes sont d'une grande consolation à tous les voyageurs européens, qu'ils reçoivent avec beaucoup d'humanité, de quelque religion qu'ils soient ; et c'est aussi tout le fruit qu'ils font à Chiras, eux-mêmes m'ayant avoué qu'ils n'y ont jamais fait un chrétien. Ce n'est pas que le zèle ni la connoissance leur manque ; mais c'est que le temps de la conversion des infidèles n'est pas encore venu : pour ne pas dire que la religion romaine est de toutes les religions la moins propre à faire recevoir le christianisme aux mahométans, rien n'étant plus contraire à leurs idées et à leurs notions que ce culte des images dont elle est si fort entêtée, et qu'ils regardent avec raison comme une idolâtrie des plus grossières et des plus détestables.

Le vingt-unième février étoit la fête d'imam Aly Reza, le huitième imam, ou successeur légitime de Mahomed.

Ce même jour, l'on faisoit commémoration de la prise de Kaiber (*), château d'Arabie, à

(*) Khaber étoit une espèce de petite ville forte située à près de six stations nord-est de Médyne, suivant Aboùl-Fédâ, et à quatre seulement suivant l'Edrycy. Les environs sont fertiles en palmiers. C'étoit une des plus anciennes villes de l'Arabie, puisque l'on a

trois lieues de Médine. Les Persans prétendent que la prise de ce château est un des plus écla-

---

lieu de conjecturer qu'elle existoit du temps de Moïse. Les habitans, pour la plupart, étoient juifs. Or, la haine que le Prophète avoit vouée à cette nation, et surtout les richesses de tous genres que renfermoit cette ville attirèrent sur elle les armes invincibles de Mohhammed et des compagnons de ses travaux apostoliques.

La prise de ce fort fut signalée par plus d'un miracle. A'ly avoit une ophthalmie qui le rendoit complétement aveugle; il fut guéri avec la salive du Prophète, et porta l'étendard des fidèles dans cette importante circonstance, où il fit des prodiges de valeur.

Voici comment un témoin oculaire, Aboù râf'i, serviteur du Prophète, raconte le miracle amplifié encore par les Persans, dont Chardin s'est rendu l'interprète : « Nous sortîmes avec A'ly, quand » le Prophète de Dieu l'envoya contre Khaïber. La garnison du fort » fit une sortie contre lui; A'ly leur livra un rude combat. Dans la » chaleur de l'action, un juif lui porta un coup qui fit tomber son » bouclier. Aussitôt A'ly prit une porte qui appartenoit à la forte- » resse et s'en servit en guise de bouclier; il ne la quitta pas » tant que dura l'action, et il ne cessa de combattre que lorsque » le Très-Haut lui ouvrit l'accès de la forteresse; alors il jeta la » porte qui lui avoit tenu lieu de bouclier. C'est ce que j'ai vu » avec sept autres personnes, je faisois le huitième : nous essayâmes » de soulever cette porte et ne pûmes y parvenir. »

La prise de Khaïber eut lieu au mois de ssefer, l'an 7 de l'hégire (juin, l'an 628 de l'ère vulgaire). Les habitans demandèrent au Prophète la permission de continuer à cultiver leurs palmiers, moyennant qu'ils lui remettroient la moitié de leurs fruits. L'Apôtre accéda à leur demande, en se réservant le droit de les chasser quand il le jugeroit convenable. Les habitans de Fadak obtinrent la même faveur; or, Khaïber appartenoit aux musulmans, et Fadak étoit la propriété du Prophète. Les juifs de Khaïber continuèrent de jouir de la faveur que leur avoit accordée Mohhammed, jusqu'à ce que le khalyfe O'mar les expulsa de leur ville. Il paroît cependant

tans

tans miracles d'Aly, leur grand saint et leur idole; et voici comment ils la racontent. Ils disent que la place, qui avoit sept grandes murailles toutes flanquées de tours, étoit remplie de juifs, dont le commandant s'appeloit *Merkeb*, homme brave, qui tenoit sous sa puissance beaucoup de pays à l'entour. Mahammed l'étant allé sommer de rendre le château, il s'en moqua, se fiant tant au nombre et au courage de la garnison, qu'à la force de la place. Mahammed y donna trois as-

---

que cette espèce de proscription ne fut pas irrévocable, et que les juifs trouvèrent le moyen de rentrer en possession de leur ancien asile, puisqu'aujourd'hui encore le district de la tribu de Khaïber est habité par des Juifs indépendans qui ont leurs cheykhs particuliers, comme les autres Arabes. M. Niebuhr cite trois tribus de ces juifs arabes indépendans, et il ajoute que le nom de Beny Khaïber est encore tellement en horreur parmi les Arabes septentrionaux, que le plus grand outrage qu'on puisse leur faire est de les appeler enfans de Khaïber. On les accuse de piller les kâravânes qui parcourent le Hhédjâz; mais c'est leur faire trop d'honneur; ils n'ont pas assez de courage pour de semblables expéditions. Ils paroissent n'avoir nulle relation avec les juifs établis dans les villes limitrophes de l'Arabie; ceux de Damas et d'Alep n'en ont jamais entendu parler; et il seroit très-possible que les juifs de Khaïber fussent des Karaïtes, sectaires répandus non-seulement en Pologne, à Constantinople et au Caire, mais encore dans plusieurs villages des bords de l'Euphrate. Ils sont plus odieux aux autres Juifs pharisiens que ne le sont les chrétiens et les musulmans. Voyez Abulfedæ *Descriptio Arabiæ*, *arabicè et latinè*, *apud geographos minores*, tom. III, p. 45; Abulfedæ *Vita Mohammedis*, p. 87, edit. arabic.-latin., et *Description de l'Arabie*, par M. Niebuhr, pag. 326 et 327, édit. de Copenhague (L-s.)

sauts, mais toujours avec perte de ses gens, Omar ayant fait la charge de grand-enseigne au premier assaut, Osman au second, et Aboubeker au troisième. Cependant l'armée perdoit courage et se vouloit retirer ; mais Mahammed la retint, en lui disant que l'ange Gabriel l'étoit venu assurer de la part de Dieu, que le lendemain il prendroit le chateau, sous la conduite d'Aly. Aly n'étoit pas au camp, il étoit à Médine. Le lendemain, au point du jour, Mahammed, montant sur un chameau, se mit à l'appeler par trois fois; et il parut à l'instant sur son cheval *Dul dul*, cet animal merveilleux, que les Persans disent qui alloit comme le vent. Mahammed lui dit de faire la charge de grand-enseigne, et que Dieu l'avoit choisi pour prendre le château de Kaiber. L'étendard de Mahammed étoit blanc; son guidon étoit noir au contraire. Ce Merkeb, fier du succès des jours précédens, entendant sonner la marche, crut que Mahammed se retiroit, n'osant plus l'attaquer. Il fit une sortie. Aly s'attacha à lui corps à corps, et le tua à la tête de ses troupes, qui furent défaites entièrement. S'étant ensuite approché du château, il mit pied à terre à la porte, qu'il prit avec deux doigts seulement, et l'enleva comme si c'eût été un morceau de papier (c'est la comparaison dont les Persans se

servent). Cependant cette porte pesoit trois mille neuf cent soixante quintaux, et il falloit quarante hommes à l'ouvrir. Ce miracle, ou ce conte, est une inépuisable source d'allusions et de pointes aux poëtes et aux prosateurs persans. Je me souviens, entr'autres, d'un distique que j'ai entendu dire qui fut fait, lorsqu'Abas-le-Grand prit Babylone (*Baghdâd*). Hanifé (*), un des plus célèbres docteurs de la créance des Turcs, leur oracle, qu'ils appellent par excellence *imam azim* (*îmâm â'azem*), *le grand saint* ou *le grand docteur*, parce que c'est celui pour qui ils ont le plus de vénération et de déférence, et qui étoit un des plus grands adversaires des Persans, y étoit enterré dans un tombeau superbe. Les Persans le rasèrent en haine de sa doctrine, et en firent un retrait avec cette inscription:

Aly, avec deux doigts, enleva les portes du château de Kaiber; Hanifé, avec les siens, ne sauroit boucher le fondement à ceux qui font leur ordure sur lui.

Le 23, étant allé prendre congé du visir de la pro-

(*) Imâm â'azem Aboû-Hhanyféh âl-koûy, No'mân Ibn Tsâbet, chef d'une des quatre communions orthodoxes de la religion musulmane, naquit à Koûfah en l'an 80 de l'hégire (699), sous le khalyfat d'A'bdoûl-melik Ier, et mourut empoisonné à Baghdâd, par ordre du khalyfe A'bdoûllah II, en 150 (767). Voyez le *Tableau général de l'Empire othoman*, t. I, p. 11 et 14. (L-s.)

vince, j'appris quelques aventures remarquables du voyage du roi; en voici deux des plus tragiques.

La première, qui fut l'exécution de Cosroucan, vice-roi d'Hyrcanie et général des mousquetaires, homme brave, et l'un des meilleurs généraux des armées de Perse; elle arriva à la fin de l'année, à cette occasion: Un vitrier travailloit à refaire des châssis à l'appartement de la mère du roi, et quoiqu'exposé à la neige et à un fort grand froid, il travailloit et faisoit travailler ses ouvriers, avec un empressement extrême. Le roi qui le voyoit frémir de froid, malgré toute son agitation, en fut si content qu'ayant achevé, il tira son surtout de zibeline, et le lui mit sur le dos. Il pouvoit valoir cinq cents pistoles; mais quand le roi fait une telle faveur à un homme, quel qu'il soit, sa fortune est faite en un moment. On le mène au bain sur-le-champ, on lui fait vêtir des habits assortissans; on le conduit en pompe baiser les pieds du roi, et aussitôt les ministres et les principaux courtisans s'empressent à lui faire des présens. On lui donne un emploi convenable à sa profession, des gages, et par préciput, de riches présens. On assure que le roi donna à ce vitrier plus de deux cent mille écus en terres, en maisons et en revenus.

Le soir, le roi se mit à boire, et but à l'excès,

comme c'étoit assez son ordinaire en ce temps-là, avec les principaux de sa cour. Cosroucan qui étoit de la débauche, et qui s'étoit fort enivré, s'approcha et lui dit : « Sire, que Votre Majesté » permette à son esclave de lui dire deux mots. » Les troupes campent aux environs à la neige et » au grand froid, et elles sont toutes en assez » pauvre état ; ne vaudroit-il pas mieux avoir » distribué aux plus nécessiteux deux cent mille » écus, qu'à un artisan dont cent pistoles feroient » la fortune ? » Le roi, ivre comme il l'étoit, en trouva plus mauvaise la liberté de Cosroucan de lui faire des remontrances, et le menaça ; lui, qui sentit sa faute et son danger, se jette aux pieds du roi, et lui dit : « Sire, quand vous aurez pris » ma tête, ce sera un chien de mort, et puis » c'est tout. C'est aux Yuzbecs et aux Tartares, » qui ravagent vos frontières, qu'il faut faire » sentir votre courroux ; envoyez-y moi, ils s'en- » fuiront à la vue de vos troupes. » Il est vrai que ces peuples redoutoient la valeur et la prudence de Cosroucan, plus que d'aucun autre général persan. Le roi se laissa tomber sur des carreaux, et s'endormit ; lui, au bout de demi-heure, se retira tout doucement. Le roi, à son réveil, se remit à boire, et dit de verser du vin à Cosroucan : on lui répondit qu'il s'étoit retiré.

Le roi, indigné de cette liberté, dit à Mansourcan, un autre de ses généraux, de lui aller couper la tête. C'est la coutume, quand le monarque persan donne de ces ordres étant ivre, que les grands de la cour se jettent à ses pieds, et demandent grâce pour le proscrit : cela n'arriva point en cette rencontre. Le malheureux Cosroucan avoit beaucoup d'envieux ; et pour surcroît, ce Mansourcan étoit un des principaux; il part sur-le-champ, prend un esclave noir avec lui pour faire l'exécution, et arrive au palais de Cosroucan. On lui dit qu'il étoit couché au quartier des femmes. On lui alla dire que Mansourcan le demandoit de la part du roi. « Ah! c'est ma » tête, s'écria-t-il, que le roi demande, puisqu'il » m'envoie mon ennemi. » Cependant il fallut sortir sans tarder. Mansourcan lui dit : « Le roi » m'envoie querir ta tête; jette-toi à terre. » Il répond : « Je suis prêt à la donner ; mais comme » je n'ai point commis de perfidie, je suis sûr » que le roi ne veut pas résolument que je la » perde. » Mansourcan dit au noir : « Ote-lui sa » ceinture, et lui lie les bras. » Cosroucan, se sentant saisir, supplie Mansourcan d'attendre quelques momens. Le noir l'en prioit aussi ; mais Mansourcan, acharné contre ce grand homme, dit au noir : « Si tu tardes un instant, je te fais

» écorcher. » Le proscrit, là-dessus, fut jeté à terre, et eut la tête tranchée. A peine ce lâche exécuteur fut remonté à cheval, qu'un officier du roi vint avec un contre-ordre. Il eut beaucoup de regret de sa mort, et il le témoigna peu de jours après; car, dans une autre débauche, comme il eut commandé qu'on coupât le poing au joueur de luth, qui, étant ivre, accordoit mal ses tons, les grands de la cour se jetèrent tous à ses pieds pour lui demander grâce. Le roi comme en fureur s'écria : « Ah! perfides, c'étoit pour » le brave Cosroucan qu'il falloit intercéder, non » pour un misérable, un chien de joueur de luth; » vous êtes les causes de sa mort. »

L'autre exécution renfermoit encore plus de férocité, quoiqu'exercée sur un moindre sujet. C'étoit un de ces officiers qu'on appelle *esclaves du roi*, du département du grand visir, lequel, environ un an auparavant, sur l'avis d'une intelligence secrète entre Soliman can, vice-roi de Curdistan, avec le pacha de Babylone (*Baghdâd*), fut envoyé pour prendre la tête de ce vice-roi, qui étoit gendre de ce ministre, et de l'exécuter à la maison des Calattes (*Khil'at*), lorsqu'il y seroit venu, pour recevoir celle qu'on lui envoyoit pour le tromper. Soliman can eut avis du piége, et il résolut de l'éviter par la fuite, pour laquelle il se

prépara secrètement. L'officier, arrivé à deux milles de la résidence du vice-roi, lui envoya donner avis qu'il lui apportoit une calatte de la part de Sa Majesté, et qu'il la vînt recevoir à la manière accoutumée. Le vice-roi lui envoya son intendant pour lui dire que *l'heure étoit jugée mauvaise par les astrologues*, qu'ainsi il le supplioit de venir au palais jusqu'à un meilleur aspect. L'envoyé, pour ne pas donner de soupçon, vint sans se faire prier davantage. Le vice-roi lui fit le plus obligeant accueil et beaucoup de présens, lui donna un régal somptueux avec les principaux officiers du lieu, avec tous les divertissemens de musique et de danse accoutumés; le tout en l'honneur du présent royal qui lui étoit envoyé. La nuit bien avancée, on servit du vin, et on but joyeusement. L'envoyé ayant été bien enivré, fut mené coucher en une chambre, dont le gouverneur se fit donner la clef; et au bout de deux heures, il se mit en fuite.

Le lendemain venu et passé en partie, l'envoyé se réveille à demi ivre; et ne trouvant aucun de ses gens autour de lui, il crut qu'il n'étoit qu'à demi jour, et il se rendormit. Eux, par une autre illusion, trouvant la porte fermée à clef, crurent que leur maître prenoit quelque divertissement secret. Sur le soir on força la porte. On

ne savoit rien encore de la fuite du vice-roi, qu'on croyoit aussi endormi, bien ivre, dans le sérail. L'envoyé n'en fut assuré que le lendemain matin. On dépêcha nombre de courriers pour savoir des nouvelles du vice-roi fugitif; ils rapportèrent qu'il étoit en pays de sûreté. Le grand visir étoit déjà informé de l'aventure, quand l'envoyé retourna à la cour; il lui fit sa leçon de dire au roi qu'il avoit trouvé Soliman can enfui; et il donna lui-même une pareille information à Sa Majesté.

La chose en demeura là plus d'un an, quoique le roi eût appris la vérité; mais il n'en avoit rien fait paroître. Il arriva à une débauche du roi, où la plupart des grands étoient ivres, que le grand chambellan, et Mansourcan, dont j'ai parlé ci-dessus, se dirent des injures. Le roi dit au premier ministre : « Caan, pourquoi souffres-» tu qu'on querelle ainsi en ma présence? » — « Sire, répondit-il, où mon roi est, je n'ai pas » le mot à dire. » — « Qu'on les chasse », reprit le roi. Le ministre les voulant pousser par les épaules, le grand chambellan fit ferme, en s'écriant : « C'est ma charge d'être auprès du roi; » qu'on me tue à ses pieds, si l'on veut, mais je » ne sortirai pas avant mon maître. » Le roi n'en pouvant plus, se lève, et entre au sérail. C'est

là qu'on repasse tout ce qui arrive, et où l'on prend les résolutions vigoureuses et extrêmes. On y représenta au roi que s'il souffroit ces insolences, les grands de son état ne tarderoient pas long-temps à lui arracher la couronne de dessus la tête.

Au bout de deux jours, il sortit du sérail, et ayant bien bu, il fit approcher de lui cet officier, qu'il avoit envoyé pour prendre la tête de Soliman can, et lui fit des questions sur cet événement, comme il avoit fait la première fois. L'envoyé répondit comme il avoit fait alors. Le roi piqué s'imagina que, s'il le faisoit boire, il pourroit mieux tirer la vérité de sa bouche; mais l'officier persista toujours à dire qu'il avoit trouvé Soliman can enfui. Le roi, fronçant le sourcil, lui demanda: « De qui es-tu tabouna (*thabounâ*)? » comme qui diroit *l'assidu et dépendant.* — « Du » grand visir, » répondit-il. « Et de qui es-tu l'es- » clave? » — « De Votre Majesté, » répondit-il. « Eh! pourquoi, étant mon esclave, tu as né- » gligé d'exécuter l'ordre que je te donnai d'aller » prendre la tête de Soliman can; il falloit la » prendre, ou y laisser la tienne. » Et se levant, il tire son sabre, se jette sur lui, et le hache en pièces aux pieds du grand visir qui étoit debout; et le regardant fixément, et les grands seigneurs

à ses côtés, il dit d'un ton indigné : « J'ai donc » ainsi des ingrats et des traîtres à manger mon » sel. Voyez cette épée, elle coupera toutes ces » têtes perfides. » Le roi, comme pour leur faire connoître à qui ils avoient à faire, s'étant rassis à table, prit un gros coing (ce fruit est beaucoup plus gros et plus ferme en Perse qu'ailleurs), et le pressa entre ses doigts, tant que tout le jus en fût sorti. Le roi Soliman est un des plus robustes hommes de sa cour, comme du meilleur air. J'ai vu à divers temps des tasses d'or d'un écu d'épaisseur, plates épatées, qu'il avoit pliées en deux dans le creux de sa main.

Le 24, je partis de Chiras assez bien refait des fatigues du voyage d'Ispahan jusque-là, durant lequel j'avois senti un froid extrême, ayant été presque toujours dans la neige. Je logeai à l'hospice des carmes, qui font un accueil fort civil à tous les Européens, qui passent par chez eux, de quelque nation et de quelque religion qu'ils soient, comme je viens de le remarquer, prenant avec remercîment ce que chacun leur donne en reconnoissance de leur hospitalité. Je fis cinq lieues, la plupart dans la belle plaine où Chiras est situé, et je fus coucher à un caravanserai, nommé *Babahaagi* (*Bâbâ-hhâdjy*), c'est-à-dire, *père pélerin*, du nom du fondateur. C'est

un méchant gîte, petit et mal entretenu, situé au pied d'une montagne, de laquelle il sort des eaux tièdes, qui sont les seules que l'on puisse avoir en cet endroit-là (1).

Le 25, ma traite fut de sept lieues : la première, au passage de la montagne, au pied de laquelle j'avois passé la nuit précédente, qui est âpre et rude à traverser ; et les six autres par une plaine assez belle et assez fertile. Le caravanserai où je logeai, se nomme *Mouza fari* (2). Il est spacieux et fort commode, situé au pied d'une éminence, à trente pas d'un gros ruisseau, qui sort des montagnes voisines, et qui est porté en tous les endroits de la plaine par ces sortes de canaux souterrains, que les Persans appellent *Kerrises* (3). Ceux-ci sont profonds d'une pique et plus, ayant des soupiraux à distances d'environ vingt pas, qui peuvent aussi servir de puits. Ce caravanserai est à la gauche d'une belle et fertile plaine, qui est arrosée d'une petite rivière, qu'on

(1) Thévenot ajoute pourtant qu'il s'y trouve, un peu plus loin, une source dont l'eau est fort bonne. Il place Bâbâ Hhâdjy à cinq âghâtch de Chyrâz. C. Le Bruyn donne la même distance que Chardin. (L-s.)

(2) Le kâravânsérây Mouzaffary, c'est-à-dire, dont le fondateur se nommoit Mouzaffer, est mentionné avec une orthographe plus ou moins altérée par C. Le Bruyn, Thévenot, etc. (L-s.)

(3) On a déjà parlé des Kâriz, tom. II, pag. 390. (L-s.)

nomme *Cha Bendmen-sou*, c'est-à-dire, *l'eau du roi Bahmen*. Elle vient du pays de Lourestoon.

Le 26, je partis à trois heures du matin pour faire huit lieues, parce que la traite étoit fort rude. Cinq lieues s'en font, partie par des routes fort pierreuses, partie à monter et à descendre des montagnes ; mais le reste se fait dans une fort belle plaine. Au bout des cinq lieues, on trouve un caravanserai, nommé *Aga taki* (1), du nom de celui qui l'a fondé, qui étoit un riche marchand. Je terminai ma traite à un autre caravanserai, nommé *Kafer* (2), qui est situé vis-à-vis d'un beau village de quelque cent maisons, mais qu'on prend de loin pour une petite ville à cause du grand nombre de ses jardins. Les masures que l'on voit à l'entour de toutes parts, et la tradition des habitans, donnent lieu de croire que c'étoit autrefois un des beaux endroits de la province. On y trouve les plus excellens fruits, comme des raisins de diverses sortes, des pêches et des pavies,

(1) Le kâravânsérây d'*âghâ Taqy* est auprès d'un endroit nommé Firâh, suivant Fryer's, *New account of East India and Persia*, pag. 244. (L-s.)

(2) Le kâravânsérây de Kâfer et le village qui en dépend sont situés dans un pays charmant. La description qu'en donne Chardin est pleinement justifiée par celles de Thévenot, tom. IV, p. 447, et de Fryer, *New account of East India and Persia*, etc. p. 244. (L-s.)

des figues, des amandes, et particulièrement des dattes. C'est le premier endroit où l'on voit des dattiers, en venant de l'Europe. Les gens du lieu conseillent aux étrangers de ne pas manger beaucoup de figues, comme étant malsaines, à cause de leur excessive chaleur. Le village de Kafer est situé sur le bord d'une rivière, qui court dans un creux profond et large extraordinairement. Les plaines d'alentour sont chargées de legumes, et entr'autres de tabac; et l'on y trouve de plus toutes sortes d'alimens et de rafraîchissemens.

Le nom de *Kafer*, que cette habitation porte, signifie *idolâtre*, ou *impie*, ou *infidèle;* et l'on dit que la raison de ce nom vient de ce que, dans les anciens temps, il y avoit dans cet endroit un temple consacré au feu, où les peuples d'alentour venoient faire leurs sacrifices et leurs autres dévotions.

Le 27, je fis sept lieues par un chemin assez rude et raboteux, au bout desquelles je mis pied à terre à un des plus méchans gîtes de la route: c'est un petit caravanserai détruit, qu'on appelle *Moukak* (*), situé entre des montagnes, dans

(*) Herbert écrit Mohak et ajoute qu'on voit dans ce village ou cette station (*Manzel*), les tombeaux de quatre grands docteurs musulmans (dont il altère les noms) très-révérés, qui y sont enterrés depuis quatre cents ans. *Some yeares travels*, etc., p. 126,

un endroit pierreux et aride, et où il n'y a point d'eau que de citerne ou saumâtre, qui vient de la montagne opposée, à quelque deux cents pas. Les citernes de ce pays sont rondes, d'environ cinquante pas de tour, couvertes en dôme. L'eau de celle-ci est la pire que l'on puisse boire, et fait mal au cœur seulement à voir, tant elle est verdâtre et épaisse.

Entre Kafer et Moukak, à demi-lieue du grand chemin, sur la droite, il y a un bourg nommé *Taduan* (*), qui est un des plus délicieux endroits de la Perse. Il est situé au bout d'une plaine, qui s'étend demi-lieue en longueur, et qui est toute couverte de jardins. Un fleuve rapide court tout du long, dans un lit fort enfoncé, mais d'où l'on ne laisse pas d'entendre le murmure, lorsqu'on prend le frais sur ses bords. On

---

on lit Moskak dans la traduction du même ouvrage intitulée : *Relation du Voyage de Perse et des Indes*, pag. 218, et Mahek dans Thévenot et dans Tavernier. (L–s.)

(*) Thévenot (tom. IV, pag. 446) nomme ce village Tadivan, et le place sur la route de Lâr, à 6 âghâtch de Pâïsa. C. le Bruyn (tom. IV, pag. 459) le nomme Tadavoun, et dit que les nombreux et fertiles jardins qui en dépendent sont fertilisés par les eaux des montagnes environnantes, et renferment une quantité de grenadiers, de figuiers, d'orangers, de pêchers, de palmiers. Les habitans trouvent de quoi subsister abondamment dans le produit de leurs récoltes, dont ils vont, ou plutôt alloient vendre les fruits à Isspahân. (L–s.)

y trouve de toutes sortes de fruits, d'herbages et de légumes, et abondance de volaille et de gibier, de manière que, durant plusieurs années, les riches habitans du sein Persique alloient passer les étés en ce lieu, qui est extrêmement frais à cause du couvert et des eaux. On y voit beaucoup de masures parmi des marbres revêtus de sculpture; et on voit dans les montagnes voisines des ruines de palais et des marques d'habitations somptueuses, qui donnent lieu de croire qu'avant le mahométisme, cet endroit étoit quelque lieu considérable.

Les gens du pays appellent ces belles masures *Kahné Guebron* (*) (*Khânéh Guebrâun*), c'est-à-dire, *habitations de païens*, ou d'*idolâtres*, par où ils entendent les *anciens Persans*, qu'ils nomment ordinairement *Guebron* ou *Gauron*.

Le 28, je fis cinq lieues, la route étant, partie par des sentiers fort rudes, partie par un pays plain et uni, le long duquel on trouve plusieurs canaux profonds, et des ponts de pierre, pour passer des ruisseaux qui, dans l'hiver et au prin-

(*) *Khâunéhi Guebrâun*. Ce dernier mot est le pluriel de *guebr*, corruption du mot arabe *kâfer*, infidèle, mécréant. C. le Bruyn a examiné deux fois avec attention, décrit et dessiné ces curieuses antiquités, qu'il compare à celles de Persépolis, tom. IV, p. 460, et tom. V, pag. 143 de ses *Voyages*, edit. *in*-4°. (L-s.)

temps, se grossissent si fort qu'on les prendroit pour des rivières. Ma traite se termina à Jarron, petite ville de trois cent cinquante maisons, la plupart bâties de bois de dattier, qui est la seule espèce de grands arbres qui croissent sur le lieu, et qui y soient en abondance. Cette petite ville de Jarron est renommée pour une manufacture de bonnets de feutre, et pour une autre manufacture de ces sortes de robes de camelot, qu'on appelle *habbé* (*), mais particulièrement pour ses dattes qui sont estimées les meilleures de tout le monde. Le terroir d'alentour abonde en eaux, que l'on conduit par des canaux souterrains, et que l'on tire par des puits. Il faut observer qu'en Perse, les terroirs sablonneux ne manquent point d'eau; celui-ci entr'autres en a beaucoup, mais l'eau en est fade et saumâtre. Cependant l'on ne voit guère de citernes à Jarron, parce que ce n'est que durant les grandes chaleurs que l'on s'aperçoit de la mauvaise qualité de l'eau de ces canaux souterrains, et qu'on la trouve de mauvais goût; mais, comme en ce temps-là, l'eau des citernes s'est pareillement échauffée et épaissie, elle est d'aussi mauvais goût que l'autre. Je logeai au dehors de la ville, dans un caravanserai qui

(*) Voyez sur les robes nommées *A'bâ*, le tom. IV, pag. 155. (L-s.)

en est à quelque cinq cents pas, dont le plan est mis ici à côté (*).

(*) Voyez l'atlas, planche LXXVII, et ci-dessus, t. V, p. 393. Tavernier me paroît avoir très-bien caractérisé la petite ville de Djàroùn, en disant qu'on devroit plutôt la nommer une petite ville de palmiers. C'est, en effet, l'idée qu'on peut s'en former d'après la *vue* dessinée par C. le Bruyn, et par la description que ce voyageur et plusieurs autres en ont donnée. « A voir cette ville, même » quand on y est entré, dit Figueroa, on ne s'aviseroit jamais de » la prendre pour cela, et même l'on auroit de la peine à lui donner » le nom d'un village bien médiocre; parce que n'ayant ni rues, » ni forme de bourg ou de village, chaque cour ou clos semble » être une métairie ou maison de campagne, et elles sont toutes » dispersées çà et là par le bois, environ au nombre de mille, » à la distance d'une lieue de long sur une demie de large. » Ces bois sont composés de palmiers qui produisent une immense quantité de dattes remarquables par leur grosseur et leur goût exquis. Elles passent avec raison pour être les meilleures de toute la Perse. C. Le Bruyn évalue à sept cents livres le poids des fruits de chacun de ces arbres, dont la tige effilée et d'une hauteur extraordinaire semble bien insuffisante pour supporter un pareil fardeau. Ces fruits forment un important article de commerce pour les habitans, et ils suffisent pour leur procurer l'aisance; mais, malgré tous les avantages que l'on retire de ces plantations, il est douteux si elles ne sont pas plus funestes qu'utiles. Les aveugles des deux sexes et de tout âge sont plus nombreux à Djàroùn qu'en aucun autre endroit de la Perse. Parmi tous les voyageurs qui ont fait cette triste observation, Figueroa est le seul, à mon avis, qui ait deviné la cause de cette infirmité: « Il en faut accuser, dit-il, la » malignité de l'air et les mauvaises qualités qui le corrompent, » parce que les branches des palmiers se pourrissent en haut, de la » façon que nous venons de dire, et étant si épaisses qu'elles se » touchent presque toutes, et, par ce moyen, laissent l'air voi- » sin sombre et épais, de sorte que les rayons du soleil ne le

Le 29, je fis trois lieues au passage d'une montagne célèbre dans le pays, nommée *la montagne d'Ajoudouchs*, et plus communément *la montagne de Jarron* (*), qui est la plus rude

---

» peuvent purifier ; il s'infecte aussi-bien que de l'odeur des » dattes et de leurs excrémens, particulièrement au temps de leur » récolte : avec cela, ce n'est pas sans raison que l'on croit que » les mouches sont cause qu'il y a plus d'aveugles en ce lieu-là » qu'ailleurs ; parce que pendant les deux jours que l'ambassadeur » y demeura, il fut impossible de s'en defendre et d'empêcher » qu'elles ne piquassent les yeux et les lèvres, et qu'elles n'entrassent » dans les narines, etc. »

A un mille de Djâroùn, Fryer vit les restes d'une figure colossale mutilée, qui devoit avoir eu plus de soixante pieds anglais de haut et trente de circonférence.

On recueille sur une montagne voisine de Djâroùn cette précieuse *momie* végétale dont j'ai eu occasion de parler assez amplement dans ma note, tom. III, pag. 312 et suiv.

J'ai été fort étonné de ce que Hhamd-oûllah ne fasse nulle mention de cet endroit, qui est pourtant assez remarquable. La note qu'on vient de lire a été composée d'après les renseignemens qui m'ont été fournis par Figueroa, pag. 354 et 351 de son *Ambassade ;* Herbert, *Some yeares travels into Africa and Asia the great*, etc., pag. 122, et pag. 212 et 213 de la traduction française du même *Voyage ;* Fryer, *new account of East India and Persia*, etc. p. 242 et 243 ; C. le Bruyn, t. IV, p. 462 et 463 de ses Voyages, édit. in-4°. ; Tavernier, pag. 744, tom. Ier de ses *Voyages*, édit. in-12 ; Thévenot, tom. IV, pag. 752. — Il ne faut pas confondre la ville dont il s'agit, avec *Djaroùn* ou *Djaroùnah*, comptoir du port d'Hormoùz. (L-s.)

(*) Les voyageurs cités dans la note précédente s'accordent parfaitement avec le nôtre, dans la description qu'ils donnent de cette montagne escarpée ; mais ils n'indiquent pas le moyen de rec-

et la plus dangereuse à passer que j'aie vue en Perse; car, en la passant, on se trouve plusieurs ſois sur les bords de précipices affreux, où le chemin, qui n'est pas large de quatre pieds, n'est remparé, du côté du précipice, que de murs ou de rebords de pierre, de la hauteur de deux pieds seulement, pour empêcher les passans d'être précipités, mais qui n'empêchent pas qu'on ne soit saisi d'effroi en regardant en bas. On trouve au sommet de la montagne trois citernes, mais qui, la plupart du temps, sont desséchées et sans eau. La descente jusqu'à la traite est le plus rude chemin que j'aie jamais vu, étant comme semé de grosses pierres et de rochers, où les chevaux ne sauroient mettre un pied droit devant l'autre. Le gìte est aussi ſort mauvais entre des montagnes, dans des caravanserais, près desquels il n'y a ni habitation ni verdure. On les appelle *Chatalk* (*), c'est-à-dire, *puits d'eau amère*, de la qualité de

---

tifier le nom d'Ajoudouchs qu'on lit ici, et qui est visiblement altéré. (L-s.)

(*) Lisez *tchâh-talkh*. Il n'y avoit pas long-temps que ce kâravânserây étoit achevé quand Fryer y passa, au mois de juillet 1676-7. Le pieux fondateur de cet établissement avoit dépensé des sommes considérables pour le fournir d'eau douce qu'on y apportoit d'assez loin pour la consommation des voyageurs. Les animaux buvoient de l'eau du puits saumâtre. *A new account of East India and Perſia.*, pag. 241. (L-s.)

l'eau de puits, dont l'on est contraint de se servir, lorsque celle des citernes est tarie. Les riches voyageurs font porter de l'eau avec eux, pour leur boisson, dans des outres et dans de grands flacons de cuir. Le commun peuple a grand soin de porter un gros flacon d'eau pendu entre les jambes du cheval. L'eau se conserve nette et fraîche dans ces vases de cuir, surtout quand l'on a soin de mouiller l'outre, ou le flacon, partout où l'on rencontre de l'eau, et l'eau qu'on y conserve, n'a point de goût du cuir; car on le fait passer en l'imbibant d'eau rose, quand il est neuf et avant de s'en servir. Autrefois les Perses, à ce qu'on dit, parfumoient avec du mastic ou avec de l'encens ces vases de cuir, dans lesquels ils portoient l'eau en voyageant.

Le 1er mars, la traite étoit d'une lieue plus longue, et encore plus pénible que le jour précédent. C'étoit au passage d'une autre montagne, qui n'est véritablement pas si haute que celle de Jarron, mais qui est plus rude en plusieurs endroits, surtout à la descente, qu'il faut faire à pied, pour éviter de se rompre bras et jambes, les chevaux même ne se pouvant tenir sur leurs pieds.

A la moitié de la descente, on trouve un grand bassin de pierre, couvert de grands arbres, dans lequel coule une eau de roche claire et excellente,

et que le couvert conserve fraîche en tout temps. Le gîte est un caravanserai grand et beau, nommé *Mouhser* (1), devant lequel coule aussi un ruisseau sous des arbres de diverses espèces, orangers, grenadiers, dattiers et autres. J'y demeurai le reste du jour et le suivant, à faire reposer mes chevaux et mes gens, qui étoient tous fort fatigués des traites précédentes.

Le 3 mars, je fis six lieues, les trois premières par une route pierreuse, qui aboutit à un village nommé *Dédomba*, où il y a un grand caravanserai, et de l'eau courante ; les trois autres à travers d'une plaine longue de quatre lieues, et large de trois, fort bien arrosée, et par conséquent fort fertile ; car, en ces pays-là, on fait tout venir, pourvu que l'on ait de l'eau. J'achevai ma journée à Benarou, ou Benarhou (2), comme on l'écrit, grand village situé sur le penchant d'une montagne abondante en dattiers, le principal arbre

---

(1) Thévenot écrit *mounzir* (peut-être faut-il lire *moussyr*), et place ce kâravânserây à quatre âghâtch du précédent. (L-s.)

(2) Benâroù est situé au pied d'une montagne, sur laquelle se trouvent de nombreuses et vastes ruines d'anciens édifices assez semblables à des forteresses ; les habitans passent pour les meilleurs artilleurs de la Perse. Fryer's *Account of East India and Persia*, pag. 240. Le royaume de Lâr commence à la sortie de Benâroù, qui est la dernière ville de la province de Fârs, suivant Tavernier, tom. I[er], pag. 745, édit. *in*-12. (L-s.)

fruitier de ce pays et des autres contrées chaudes et arides, qui sont au-delà. On y trouve un grand nombre de puits, et grand nombre de citernes, toutes grandes: j'en comptai plus de cinquante.

L'été, on trouve dans l'eau de ces citernes, et dans la plupart des eaux de toutes ces régions-là, de petits insectes rouges, les plus petits que l'on puisse voir, pour des insectes ailés, comme ils sont. On aperçoit leurs ailes, lorsqu'ils font effort de s'élever sur l'eau, dans laquelle ils sont tellement conglobés, qu'en passant l'eau par un linge, la plupart passent avec l'eau, sans qu'on puisse les en séparer. Les Orientaux appellent ces petits insectes *kirm*, c'est à-dire, *ver;* et les Européens croient que c'est des eaux où il y a de ces petits vers, que naissent de certains vers, longs d'une aune et plus, et très-menus et déliés, que diverses gens de l'Europe, et de l'Asie aussi, qui ont voyagé vers le sein Persique, ont gagnés, et qui leur sont sortis du corps, aux uns aux pieds, aux autres aux jambes, aux autres à d'autres parties. Mon camarade de voyage avoit gagné ce mal au premier voyage qu'il avoit fait aux Indes, par terre, avec M. Tavernier, qui l'avoit eu aussi. Pour moi, je ne l'ai point eu, grâces à Dieu, dans aucun de mes deux voyages, quoiqu'au second, j'aie passé cinq ou six fois par ces régions,

où l'on est le plus sujet à le gagner. Ce mal est fort connu dans l'Orient, où on l'attribue généralement aux mauvaises eaux, et surtout à celles où il y a des insectes rouges. Ses symptômes sont fort remarquables; car premièrement, il ne s'engendre d'ordinaire qu'un de ces longs vers dans le corps, et je ne me souviens pas d'avoir ouï dire qu'il en soit jamais sorti plus d'un dans une maladie; secondement, ce ver est long d'une aune et plus, délié comme une chanterelle de violon, sans qu'on y puisse apercevoir de tête ni de queue. On ne peut savoir le temps qu'il est à s'engendrer; car on ne le sent que quand il veut sortir, et à la partie même par où il se veut faire un passage. Il y produit d'abord de la démangeaison, puis de l'inflammation, puis de la tumeur, puis on le voit sortir sous la figure, comme je l'ai dit, d'une petite corde de boyau des plus fines. Les Orientaux enseignent à en attacher le bout avec une soie à un brin de bois, gros comme un ferret d'aiguillette, et à le tourner dessus, à mesure qu'il sort; que, quand il s'arrête, il faut poser ce qui en est sorti, sur la partie, avec une peau d'ognon dessus, pour mûrir la tumeur, et pour faciliter le passage du ver, et tous les matins dévider, pour ainsi dire, ce qui est sorti, prenant bien garde de ne pas tirer trop fort, de peur de

rompre ce ver ; car c'est un accident mortel, qui est suivi de bondissemens de cœur, de vomissemens, de fièvre, et enfin de la mort ; à moins que le ver ne sorte de nouveau, comme on tâche de l'y provoquer par des purgatifs et par des cordiaux (*). La cause pourquoi les eaux de citernes sont pleines de vers en ces pays-ci, comme je l'observe, est dans l'excessive chaleur du climat, qui fait un air étouffé ; car les nuées n'étant pas

(*) Ce ver, si funeste et si commun sur les bords du golfe Persique, se nomme en arabe *i'rq medyny*, la veine ou l'artère de *Médyne*, et *richtéh* (fil) en persan. Les habitans de la côte de Guinée le nomment *jekon*. Avicenne, qui lui a donné le nom arabe qu'on vient de voir, ne croyoit pas, comme le prouve ce nom, que ce fût un ver animé ; mais maintenant cette question n'est plus douteuse. On trouvera les détails les plus exacts et les plus satisfaisans sur ce ver, sur la terrible maladie à laquelle il donne lieu, sur la manière de traiter et de guérir cette maladie, p. 525-535 des *Amœnitates exoticæ*, et dans le *Djihân numâ*, ou *Cosmographie*, composée en turk par Ihâdjy Khalfah, chapitre IX *du Kirmân, du Lâristân et de Hormoùz*. Ce savant écrivain, dont on ne sauroit trop louer et l'érudition et la critique, attribue la formation du richteh, et la maladie qu'il cause, à la mauvaise qualité des eaux qu'on boit dans le voisinage du golfe Persique. On n'y boit que de l'eau de pluie conservée dans les citernes, et il ne pleut chaque année que pendant quarante jours. Cette eau, ainsi renfermée, se corrompt, et produit le fléau dont il s'agit, et qui afflige également les habitans et les étrangers.

Les habitans du Golfe Persique ne sont pas les seuls exposés à cette maladie : elle se fait aussi ressentir à Médyne, dans l'Inde, au delà de Paliacatte, et dans la Tatarie, non loin de l'embouchure du fleuve Yaïk dans la mer Caspienne. (L-s.)

agitées par les vents, l'eau en est moins subtile; et par conséquent moins pure et plus aisée à se corrompre.

Dédomba (1), ce petit village entre Kafer et Benarhou, est la dernière habitation du gouvernement de Chiras, lequel ne s'étend qu'à demi-lieue par-delà, où commence celui de Laar, qui est dans la Caramanie déserte. Je traiterai de cette province dans ma *Géographie de Perse* (2).

Le 4, je fis six lieues, comme le jour précédent, partie à passer deux montagnes, et partie à traverser des vallées qui sont entre ces montagnes. Après deux lieues de marche, on trouve un petit caravanserai, où se tiennent les raah-daars, ou gardes des chemins, qui sont les premiers que l'on rencontre sur les terres du gouvernement de Laar. La traite est à Behry (3), village de deux

---

(1) *Dehi-dounbah*, village de la Queue, situé à trois grands âghâtch de Moùssys; c'est le dernier village de la dépendance de Chyrâz. A une demi-lieue ouest de ce kâravânserây, on voit sur une montagne les restes d'une voûte, et autres vestiges qui paroissent avoir appartenu à une forteresse, et que Corneille Le Bruyn a dessinés. On en trouve deux vues dans la Relation de ses voyages. Tavernier a aussi remarqué ces ruines. (L–s.)

(2) Cet ouvrage n'a pas eu plus d'exécution que l'Histoire de Perse, projetée également par notre Voyageur, qui s'en réfère souvent à cette Histoire restée plus ou moins imparfaite dans son porte-feuille. (L–s.)

(3) Bihry est à six âghâtch de Benâroù. Herbert nomme le saint

cents maisons, agréable pour sa situation, fort bien fourni de puits et de citernes. Il y a une petite mosquée au milieu, dans laquelle est la sépulture d'un saint personnage de la légende persane, nommé *Emir Achmed* (*Emyr Ahhmed*), fils de Mahammed, fils d'Aly et de Fatmé, fille du faux prophète Mahammed. Le peuple tient que la sépulture est dans cette mosquée depuis neuf cent vingt-trois ans; la structure en est pourtant assez nouvelle, faite en dôme, ayant au-dessus une manière de petit clocher, d'une assez industrieuse façon. La tombe de la sépulture, qui est de trois pieds haute de terre, n'est couverte que d'une petite serge rouge. Contre la muraille de la mosquée, à gauche en entrant, on aperçoit un caillou, gros comme les deux poings, pendu à un crampon de fer. Ce caillou a deux trous au milieu, l'un près de l'autre; et les gens du pays racontent que le saint l'a enterré, étant à la guerre. Un de ses ennemis l'ayant découvert, comme il faisoit ses prières, il lui jeta un caillou gros comme la tête, justement comme il levoit les mains en haut,

---

personnage qui y est enterré, îmâm Zâdéh êmyr Ahhmed A'ly, et décrit les objets sacrés et miraculeux conservés auprès de son tombeau. Nous ne citerons qu'un onguent, espèce de panacée, qui ne manque jamais une seule cure, et ne diminue jamais, quoiqu'on s'en serve fréquemment depuis plusieurs siècles. *Some yeares travels*, etc., p. 125, etc. (L-s.)

lequel tomba sur ses doigts, se brisa en deux; une moitié, qui est le caillou appendu, entrant dans ses doigts, sans lui faire le moindre mal. Il a cette vertu, à ce que croient les gens du lieu, que faisant couler de l'eau à travers des deux trous, elle guérit les plaies que l'on en lave; mais c'est à condition qu'on soit fidèle, et qu'on ait la foi. Sous ce caillou appendu, on lit un aphorisme d'Aly, dont le sens est tel : *Quand Dieu vous a donné la victoire, la meilleure action de grâces que vous lui en sauriez rendre, c'est de pardonner à vos ennemis. Ce pardon est la décime de la victoire que vous avez remportée sur eux.* A l'entrée de la mosquée, aux côtés, il y a deux chambres où l'on tient les écoles du village; et au derrière, deux cours qui servoient de logemens aux pauvres passans, avant qu'il y eût des caravanserais dans ce bourg. Au reste, je dois remarquer au sujet de ce saint des mahométans, qu'il y a sur toute cette route, et généralement dans toute la Perse, grand nombre de chapelles et de tombeaux de pareils saints. Les Persans les appellent *pir*, ou *sahied* (*), ou *imam zadé*, comme nous disons *saint* et *beat*.

(*) *Pyr*, vieillard, ou *sayyed*. Ce dernier mot est arabe, et le pluriel de *séyd*, maître, seigneur, comme je l'ai déjà remarqué. Voyez la *table des matières*. (L-s.)

J'en trouvois tous les jours sur la route, dont je chargeois mes mémoires; mais je n'en dois pas charger ce *Journal*, tant parce que leurs tombeaux ne sont que de méchantes chapelles, que parce que la Perse est toute pleine de pareils sépulcres.

Le caravanserai de Behry a été bâti, il y a cinquante ans, par la mère d'un gouverneur de Laar, nommé *Ahvez bec* ou *Havez bec* (*Ahvèz-beyg*), et consacré à son nom. C'est un des plus beaux et des plus spacieux de la Perse, tout de pierre vive, de soixante-douze pas de face, sur soixante-deux pieds de hauteur, couvert d'une terrasse fort unie, munie de rebords de deux pieds de haut. Le dedans est divisé en vingt-huit logemens séparés, de chaque côté; celui du milieu le double plus grand que ceux des côtés, et derrière sont des écuries larges de dix-sept pieds, entre de hauts portiques pour le logement des palefreniers. J'ai fait tant de descriptions de caravanserais dans les volumes précédens, que je ne m'arrêterai pas davantage à parler de celui-ci, où il y a beaucoup d'ornemens et de commodités; il n'y en a pas de pareil sur la route d'Ispahan au golfe Persique, ni si bien entretenu. On lit sur le haut du portail l'inscription suivante, en vers:

Le fondateur de l'œuvre pie de ce logis-ci

En recevra assurément le centuple dans ce logis-là (1).
C'est l'excellent Havez bec, dont la personne est juste,
Principe de tout mérite, agent de toute bonne œuvre,
La consolation des créatures dans l'œuvre (2) qui plaît le plus au Créateur.
Il a fait ce caravanserai pour l'amour des créatures, et pour l'amour du Créateur,
Afin que toutes les créatures jouissent du bien de cette hôtellerie,
Accommodée pour leur commodité; et qu'en récompense, les langues et les clochettes (3)
Fassent retentir les montagnes voisines de ces vœux:

Que le fondateur de ce logis ait pour récompense dans ce monde et dans l'autre
La commémoration de sa charité.
O Dieu! que l'ombre de l'ombrageant (4)
Ne soit point accourcie sur sa tête.

J'ai demandé en quel temps a-t-on fondé ceci sur la montagne (5) que le ciel a mise sous nos pieds? Et l'on m'a répondu :
Que le fondateur de ce logis dure à jamais.

Les lettres de ce dernier vers, qui sont au nombre de vingt-cinq, étant prises numéralement, selon que les lettres des Orientaux sont

---

(1) Le ciel. (*Chardin.*)

(2) La charité. (*Chardin.*)

(3) Les bêtes de charge des caravanes ont des clochettes pendues au cou. (*Chardin.*)

(4) Le roi. (*Chardin.*)

(5) La terre. (*Chardin.*)

toutes numérales, et servent à supputer comme des chiffres, font 1058, qui est l'année hégyrique, en laquelle ce caravanserai a été fondé; c'est l'an 1648 de l'ère chrétienne.

Le 5, je montai à cheval à une heure après minuit, afin d'arriver de bonne heure à Laar, qui est à huit grandes lieues de Behry. Je les fis en dix heures, partie par des collines, où le chemin n'est pourtant pas difficile, partie par des plaines. Après deux lieues de marche, on laisse sur la gauche un village, nommé *De Kert* (*Dehi-Kourd*), avec un grand caravanserai bâti à l'entrée; et après quatre lieues, on trouve un autre village, nommé *Gurdé* (*Kourdeh*), avec un fort beau caravanserai, bâti aussi à l'entrée. Je m'y arrêtai quelque temps, pour laisser prendre haleine à mes chevaux; et après m'être remis en chemin, et avoir passé bien des caravanserais, de petites citernes, des canaux d'eau souterrains, quantité de masures et de ruines d'édifices, en approchant de la ville de Laar, j'y entrai sur les onze heures du matin, en bonne santé, grâces à Dieu, mais fort fatigué de cette dernière traite, une des longues et rudes que j'eusse faite d'Ispahan en ce lieu-là. La route depuis Chiras jusque-là, se fait au midi, déclinant un peu vers l'orient.

Laar est la ville capitale de la province qui

porte le même nom, et qui étoit un royaume particulier, il n'y a guère plus de cent ans. Le pays, dont elle fait partie, est la Caramanie déserte, comme je l'ai déjà observé. C'est une petite ville, située entre des montagnes, dans un terroir sablonneux, que les chaleurs du climat rendent aride et assez infructueux; on y compte deux cents maisons, la plupart basses, de bois de dattier, et couvertes de branches du même arbre, ressemblant à des habitations de villages. Les maisons ont presque toutes chacune leur jardin, plein de dattiers avec quelques orangers et quelques grenadiers. Quand on regarde la ville de dessus quelque éminence, on la prendroit pour un grand village, plutôt que pour une ville, à cause des jardins qui sont en plus grand nombre que les édifices; elle n'a ni murailles ni portes, et elle n'a non plus aucuns édifices publics dignes de remarque, si ce n'est les citernes qui sont au nombre de plus de cent, fort bien entretenues. Le palais du gouverneur est au cœur de la ville, au devant de la place publique, laquelle est enfermée de murs. Ce palais est bâti en croix grecque, la cour qui en fait le milieu, étant octogone, couverte de pierres bleues. Le corps de l'édifice est construit de pierres dures, ornées de moresques et de feuillages en bas relief; les planchers en sont

aussi :

aussi : ce qui fait que tous ceux de ce palais, non plus que des autres logis de Laar (*Lâr*), ne sont point couverts de tapis, comme dans le reste du royaume, mais sont garnis seulement de grandes chaises de canne, qui sont si larges que l'on peut s'asseoir dessus, les jambes croisées, comme font les tailleurs sur leurs établis. La raison en vient de la nature du terroir, qui, étant sablonneux, est si ardent l'été qu'on ne se peut pas tenir dessus sans se brûler; de manière qu'on est obligé d'arroser, plusieurs fois le jour, les salles et les chambres : ce qui ne se pourroit faire, si l'on ne s'asseyoit sur des chaises, comme je l'ai dit. Vis-à-vis du palais du gouverneur, à l'autre côté de la place, est un grand portail qui donne entrée à un bazar, qu'on appelle *le bazar d'Abas-le-Grand*, parce qu'il a été construit aux dépens de ce prince. Il consiste en quatre rues voûtées, chacune de soixante-dix pieds de long, disposées en croix grecque, comme le palais, dont le milieu qui est rond, est couvert d'un beau dôme. Ces rues, ou galeries, ont treize boutiques de chaque côté, chacune avec son magasin derrière, et sa chambre dessus. A la partie orientale de la ville, est le château de Laar, situé sur le sommet d'une montagne. Sa forme est un ovale irrégulier : il consiste en cinq bastions et vingt-deux tours, toutes

à créneaux. Il paroît assez beau d'en bas, parce que les murs en sont bien entretenus, mais quand on est dedans, il n'y a rien de plus chétif et de plus misérable. Je n'y vis que cinq pièces de canon, une à chaque bastion, dont trois étoient marquées aux armes d'Espagne, avec ces mots : *Dom Philippe III, roi d'Espagne;* une autre aux armes et au nom de dom Jérôme Azevedo, vice-roi l'an 1617; l'autre à celles de dom Juan Coutinho, vice-roi, l'an 1619, qui sont des vice-rois de Goa. Cela marque que ces pièces étoient du château d'Ormus, que les Persans prirent sur les Portugais, l'an 1623. Un puits de vingt-cinq brasses de profondeur, avec quelques citernes, fournit l'eau à toute la place, dont la garnison consistoit, lorsque j'y entrai, en un commandant et trois hommes qui étoient à la porte, dont l'un faisoit le métier de tailleur. Il faut gravir contre le rocher pour entrer dans la place, n'y ayant ni voie, ni sentier qui y conduise; et on court bien des fois risque de se casser le cou à la descente : la plus grande partie de ce qui s'y porte, se tire à la poulie.

Sur une autre montagne opposée à celle-ci, on voit les ruines d'un autre château, qui étoit la principale forteresse du pays, du temps des rois de Laar. On dit que c'est où ils emprisonnoient

les criminels d'état, particulièrement leurs frères et leurs enfans, lesquels, après quelque temps de garde, étoient précipités sans qu'ils s'en aperçussent, en les faisant passer d'une chambre à l'autre. Abas-le-Grand se servit depuis de ce château au même usage, mais enfin il le fit détruire. Les rois de Perse ne font plus tant de façon à faire mourir les grands qui leur déplaisent : ils leur envoient couper la tête, en quelque part qu'ils soient, et entre les bras même de leur famille.

Le climat de ce pays est chaud et sec, d'une chaleur insupportable pendant l'été à ceux qui n'y sont pas nés, lesquels sont obligés de se retirer dans des montagnes voisines, durant les quatre mois des grandes chaleurs. Il est distant de la ligne équinoxiale de vingt-neuf degrés quarante minutes ; pour sa longitude, comme je n'ai pas eu occasion de la prendre, et comme les géographies persanes la marquent fort diversement, j'aime mieux ne la pas rapporter. J'ai déjà remarqué que la province de Laar étoit un royaume particulier, il n'y a pas cent ans. Ce fut l'an 1612 que le grand Abas, roi de Perse, en fit la conquête, et le réunit à son empire (*), comme je

(*) Il y a ici et ci-après deux erreurs de date assez graves. L'an 1612 de l'ère vulgaire répond aux années 1021 (23 février), et 1022 (11 février) de l'hégire ; et suivant la grande et excellente

le rapporterai plus amplement dans mon *Histoire de Perse.*

Le 6 de mars étoit le jour auquel les Persans font la commémoration de la création du monde; ils appellent cette fête *mabile herse*, c'est-à-dire, *l'apparition de la terre* (*).

Le 7 étoit celui qu'ils appellent *la venue des seigneurs des éléphans.* C'est un événement mémorable, et voici comme ils le racontent : ils disent que, long-temps avant Mahammed, un

---

histoire de châh A'bbâs (f°. 81-85 vers. du manusc. de l'Arsenal), que j'ai déjà eu occasion de citer plus d'une fois, ce prince conquit, ou du moins le fameux général Allah-Veyrdy-Khân, loué souvent par Chardin « conquit pour châh A'bbâs le pays de Bahhreïn et celui de Lâr, en l'année fortunée du bœuf (suivant le calendrier tatar), laquelle correspond en partie à l'an 1009 et 1010 (de l'hégire), la 15e du règne de l'auguste empereur, l'ombre de Dieu. » Ce fut donc en 1601 (22 juin) ou 1602 (11 juin) que le petit royaume de Lâr passa de la domination d'un prince arabe, nommé Ibrâhym Khân, sous celle des Persans.

« Lâr est une contrée voisine (à 7 ou 8 journées) de la mer. La plupart des habitans, qui sont délicats et maigres, se livrent au commerce et voyagent par terre et par mer. Les productions du pays consistent en blé, en un peu de dattes, des oranges, des citrons, des cannes à sucre. Quoique musulmans, les naturels ne s'acquittent de leurs devoirs religieux qu'avec beaucoup de négligence. » *Nozahat âl-qoloûb*, pag. 192 du n°. 127 des manusc. pers. de la Bibliothèque impériale.

L'auteur de la Vie d'A'bbâs, donne sur l'histoire du pays de Lâr des détails trop étendus pour trouver place ici. (L-s.)

(*) Lisez *dahhoûy érz*, et voyez mes notes, tome VI, pag. 371. (L-s.)

roi d'Egypte, d'autres disent un roi d'Ethiopie, nommé *Abrahec* (*Abrahah*), vint assiéger la Mecque avec une prodigieuse armée, dans laquelle il y avoit entr'autres un incroyable nombre d'éléphans; car chaque officier, jusqu'aux capitaines, en avoit un; et de ces éléphans, les uns étoient chargés de tours où vingt hommes pouvoient combattre à l'aise, les autres portoient des machines pour lancer des pierres, les autres traînoient des béliers. Mais, lorsque cette prodigieuse armée fut à la vue de la Mecque, il arriva que les éléphans se mirent à genoux les yeux tournés vers le kaaba, qui est, selon le rapport des Persans, l'oratoire qu'Abraham bâtit dans cette ville-là, et vers lequel il ordonna de tourner les yeux en priant. On ne put, quoiqu'on sût faire, détourner les éléphans de regarder ce lieu sacré, ni les faire approcher à la portée du trait. Abrahec, tout étonné d'un si surprenant événement, changea le dessein qu'il avoit d'attaquer cette ville, en celui d'y aller faire un pélerinage à cette chapelle, dans laquelle il offrit de grands présens, et s'en retourna. Les Arabes, pour conserver la mémoire d'une si miraculeuse délivrance, en firent une nouvelle époque, qu'ils appelèrent *les années de la venue des seigneurs des éléphans.* On comptoit encore par cette époque dans la plus grande partie de

l'Arabie, lorsque Mahammed naquit. Il y a des auteurs persans, qui rapportent la chose un peu différemment, disant que ces seigneurs des éléphans étoient natifs des côtes maritimes de l'Arabie heureuse, et que Dieu les détruisit à la vue de la Mecque, par un nombre infini d'hirondelles, qui avoient dans leurs becs et à leurs pieds de petits cailloux ardens, comme ceux de l'enfer (ce sont leurs termes), que ces oiseaux laissoient tomber sur les hommes et sur les éléphans, avec une si grande force qu'ils perçoient les corps, et y faisoient des plaies aussi profondes que fait une flèche, et que ce fut par ce moyen que Dieu détruisit cette armée (*).

Ce jour-là, 7, je partis de Laar sur les trois heures du soir, par le faubourg qu'on appelle *Bags-gae* (*Bakhche-gâh*), c'est-à-dire, *lieu de tribut*, parce que les gardes des chemins y ont un petit bureau, vis-à-vis d'un grand caravanserai, où ils prennent leurs droits sur toutes les marchandises qu'on transporte. Je fis huit lieues longues et rudes, quoiqu'en pays plat. Après en avoir fait deux, on passe à travers d'un grand village nommé *Chercoff*, plein de jardins; et, en continuant sa route, on trouve de lieue en lieue

(*) J'ai raconté la même anecdote dans ma note, tom. IV, pag. 418, 419. (L-s.)

des caravanserais, chacun avec deux ou trois petites citernes, ou davantage; c'est que l'eau courante de ces pays-là est non-seulement rare, mais qu'elle est aussi âcre et salée à n'en pouvoir boire, surtout durant l'été. Ma traite, qui avoit duré jusqu'à quatre heures du matin, se termina à un fort méchant gîte, nommé *Tchem sesengui* (*), où il n'y a que deux petits caravanserais, avec des citernes à l'entour, sans aucune habitation. Il y vient dès le point du jour des paysans du voisinage voir s'il y a du monde, et ce qu'il leur faut. Ces caravanserais ne sont pas faits comme les autres que j'ai décrits; ils sont bas, petits, carrés au dehors, avec deux petites chambres à chaque coin. Le dedans, fait en forme de croix grecque, est tout ouvert, de sorte que si l'on veut être enformé, il faut tendre une tente, ou un tapis, non-seulement au dedans, mais aussi au dehors, à l'entrée qui est entre les petites chambres. Ces petits édifices sont couverts d'un dôme, et ont au dehors un corridor ou rebord de pierre, où l'on se tient au frais, quand le soleil n'y donne pas. Toutes les hôtelleries publiques

(*) Lisez *tchechméhi Zenguy* (fontaine de l'Ethiopien). Fryer écrit Sham Zangee, et dit, en effet, que c'étoit le nom d'un Abyssin qui fit construire ce kâravânsérây situé à 20 milles anglais de Khormouts, et à 40 milles de Lâr. *A new account of East India and Persia*, pag. 236. (L-s.)

de la Caramanie déserte sont de cette sorte, ce qui vient de ce qu'il n'y passe pas tant de monde, et que le pays est plus misérable. On ne les appelle pas aussi, comme ailleurs, *caravanserais* (*kâravânsérây*), c'est-à-dire, *palais des caravanes*; mais *chaar taki* (*tchéhâr thâqy*), qui veut dire *quatre voûtes* ou *quatre reposoirs*, à cause de leur figure.

Le 8, je fus neuf heures à cheval, quoique je n'eusse que six lieues à faire, et que la route fût par un chemin plain durant quatre lieues; mais c'est que les lieues sont fort longues, et que le chemin est tout couvert de pierres entre des montagnes, jusqu'à ce que l'on en passe une qui a plus d'une lieue de traverse. La traite aboutit à un grand village, qu'on nomme *Gormouth* (*Khormout*), si grand qu'il occupe bien une demi-lieue de terrain avec ses jardins, qui consistent en un amas de dattiers; et c'est la raison de sa dénomination, qui vient de *gormah* (*Khormâ*), qui signifie *datte* (*). On voit des bois de dattiers à perte de vue derrière ce village et sur les côtés. Les habitans de la

(*) Nakhl. Ce mot arabe signifie palmier, dattier, Phœnix dactylifera, *Linn.* Voyez les détails les plus circonstanciés sur la culture du dattier, et la récolte et l'usage de ses fruits, dans les *Amœnitates exoticæ*, pag. 661-754; et dans un fragment très-curieux de la *Cosmographie* d'Ebn âl-oùardy, pag. 41-73, des *Dissertationes ad sacras litteras et philologiam orient. spectantes*, d'Aurivillius, un vol. *in*-8°. (L-s.)

Caramanie déserte se retirent l'été dans ces bois, qu'ils appellent *nakle*, pour se mettre à l'abri de la chaleur, qui est insupportable en cette saison-là, comme je l'ai éprouvé l'an 1677, que j'y passai à la fin d'août. Je ne voyageois que de nuit, comme on peut penser; cependant le vent étoit si chaud, durant la nuit même, que j'étois souvent obligé de détourner mon cheval, et de me couvrir le visage d'un mouchoir, pour éviter les bouffées qu'on ne pouvoit non plus endurer que de la flamme. Je fus réduit une fois à me jeter en bas du cheval, et à m'étendre le visage contre terre, pour éviter ces vapeurs embrasées; mais je trouvai que celles qui en sortoient, brûloient encore davantage. Le jour j'étois obligé de me tenir nu dans le caravanserai, depuis neuf heures jusqu'à quatre, assis ou étendu sur un cuir de roussi, non-seulement à cause de la chaleur, mais parce aussi que l'eau me découloit du corps par la sueur, sans s'arrêter, et de telle manière que je ne pouvois ni écrire ni lire, parce que tout ce que je prenois à la main, étoit aussitôt mouillé. J'avois pris deux chameaux à Laar, avec mon bagage ordinaire, l'un pour porter de l'eau, et l'autre des vivres, parce que les chemins étoient déserts; et effectivement, durant vingt-cinq lieues, c'est-à-dire, de ce village de Gormouth à celui

de Coureston (*khâurehstâun*), je ne vis pas une ame; chacun étoit retiré, comme je le dis, sous les dattiers, ou dans les montagnes. Et, comme c'est la saison des dattes, les gens du pays ne vivent presque d'autre chose alors; ce fruit est nourrissant et chaud au suprême degré; il fait trouver l'eau excellente. Il faut observer que les terroirs qui portent les dattes, sont tous sablonneux, et ont tous de l'eau à douze ou quinze pieds en terre; l'on y creuse des puits selon le besoin, et les plus nouveaux creusés ont toujours la meilleure eau. Je me souviens que cinq ans auparavant, faisant ce voyage-là, il m'arriva un jour qu'ayant pris les devants, à dessein d'arriver plus tôt au gîte, je m'égarai dans les montagnes; je me crus perdu, et que je ne m'en sauverois jamais: c'étoit sur les huit heures du soir que je perdis ainsi mon chemin. Après avoir erré partie de la nuit, je me couchai au pied d'un arbre, tenant mon cheval par la bride, attendant le jour. Quand il fut venu, je tâchai à découvrir quelques dattiers, et j'en découvris à deux lieues de moi, où étant arrivé, il se trouva que j'étois à six lieues de ma traite. Un garde des chemins m'y conduisit. Je n'ai jamais tant souffert de ma vie. Le matin m'avoit paru apporter quelque fraîcheur par sa rosée; mais la chaleur, étant revenue avec le soleil,

consuma d'abord ce peu d'humidité, et elle me frappoit si violemment, que je ne pouvois pas même suer, me sentant brûlé et desséché jusqu'au fond des entrailles. Mon cheval s'arrêtoit à chaque pas, n'ayant pas la force d'avancer; mais ce qui me pressoit le plus, c'est que je ne pouvois tenir les yeux ouverts ni la bouche, à cause de l'exhalaison de la terre, laquelle me montoit au visage, comme une bouffée de flamme qui s'exhaleroit d'un fourneau allumé. On observe encore deux choses singulières dans ces régions chaudes durant l'été : l'une, c'est que les champs sont brûlés, comme si le feu y avoit passé; l'autre, c'est qu'il s'y élève, surtout le soir et le matin, de certaines vapeurs excitées par l'inflammation de la terre, qui en couvrent la face de telle sorte, qu'on ne découvre pas à cinquante pas de soi, et qu'on croit voir la mer, ou quelque grand étang calme (*).

Le 9, je fis six lieues, comme le jour précédent, en pays montagneux et pierreux, où l'on trouve néanmoins plusieurs eaux courantes, surtout dans le printemps. Elles sont blanches et

(*) Cette illusion d'optique, si désespérante pour les voyageurs qui parcourent les sables de l'Egypte et de l'Arabie, se nomme *miradje*. Voyez les *Mémoires sur l'Egypte*, tom. I[er], pag. 64, édit. de Paris, an VII, *in*-8°. (L-s.)

claires; mais il faut se bien garder d'en boire, étant salées presque comme celles de la mer : ce qui vient des terres par où elles passent, que l'on voit toutes blanches de sel en été. On souffre beaucoup, pour le dire encore une fois, à voyager là durant cette saison, parce qu'outre que la chaleur est brûlante, que l'air est étouffé, que la terre exhale des vapeurs chaudes comme une fournaise, que les citernes sont si fort à sec, qu'on ne trouve à boire que des eaux salées; outre tout cela, dis-je, il y a un mal plus grand et tout à fait inévitable, savoir, que l'air que l'on respire, est aussi salé; d'où il arrive que plus on veut se rafraîchir, en ouvrant la bouche et en respirant, plus l'on devient altéré. Ce que les voyageurs ont accoutumé de faire contre cette incommodité, c'est de se couvrir le visage d'un mouchoir, et fermer la bouche pour s'empêcher de respirer. Il m'arriva l'an 1669, en passant par ce même lieu, que des paysans me donnèrent d'assez bonne eau de pluie, qu'ils gardoient dans des pots vernissés mis dans la terre; et comme je fus curieux de voir comment ils la gardoient, ils me menèrent à des endroits où il y en avoit. Les pots dont ils se servent pour cela, sont assez petits; ils les enterrent à deux pieds de profondeur seulement, trente ou quarante l'un contre l'autre; et quand

les pluies de l'hiver sont vers la fin, la terre étant bien dessalée, pour ainsi dire, par celles qui sont tombées, ils ouvrent les conduits de ces pots, lesquels ils bouchent après qu'ils sont pleins, et qu'ils recouvrent de terre : il n'y a que les gens du pays qui puissent reconnoître les endroits de ces pots, les autres passent par-dessus sans s'en apercevoir. Ma traite se termina à Tenguedélan (*), comme qui diroit *défilé*, ou *passage étroit*, où il y a deux caravanserais et des citernes. Ce lieu est entre deux montagnes fort hautes, qui ne sont éloignées que d'un quart de lieue l'une de l'autre. L'un des caravanserais a un bassin d'eau vive, qui coule au travers d'un canal de pierre; l'eau est la plus claire que l'on puisse voir, mais elle est fade, mêlée de sel, et pas bonne à boire. Elle a sa source dans la montagne, qui est au septentrion; et elle est conduite par un grand aqueduc dans ce caravanserai, d'où elle prend son cours vers la montagne opposée, à travers de laquelle elle passe par un canal taillé dans le

(*) Prononcez *Tenk délâun.* « Ces mots, dit Fryer, signifient dans leur langue maternelle, un *passage étroit.* » Herbert donne la même interprétation ; cependant ces mots devroient signifier *cœurs étroits*, affligés, et le nom du kâravânsérây suivant, semble justifier ma conjecture, C. le Bruyn et Thévenot s'accordent à faire une description charmante de ce kâravânsérây, à travers lequel passe une petite rivière. (L-s.)

roc, de trois cents pas de long ; c'est un ouvrage curieux. J'y entrai quelques pas avant, à l'un de mes voyages ; mais le bruit de l'eau, et encore plus la fraîcheur trop vive et perçante, m'en firent bientôt sortir.

Le 10, je partis à minuit de Tanguedelan, et fis six lieues en huit heures de marche, par un assez bon chemin, laissant de lieue en lieue des caravanserais et des citernes. Celui où je finis ma journée, s'appelle *Courbazargan*, situé entre deux montagnes, fort proche l'une de l'autre, dans un endroit sec et stérile, sans habitation, et sans autres édifices que deux citernes. Le nom de ce gîte signifie *cimetière des marchands* (*), parce que ceux qui se retirent malades d'Ormus, qui n'en est qu'à cinq journées, pour changer d'air, ne vont d'ordinaire guère plus loin, et meurent en ce lieu ou aux environs.

Le 11, je partis à minuit comme le jour pré-

(*) *Goùr bâzârgâun*, le tombeau des marchands ; ces mots sont persans. Ce kâravânsérây est à quatre milles ou cinq âghâtch du précédent, environné de montagnes fertiles en melons d'eau, aliment que ses qualités rafraîchissantes rendent bien précieux dans cette contrée où l'on est dévoré par la chaleur, et que l'on recommande dans les maladies contractées à Hormoùz, comme on ne tardera pas à le voir dans la suite de cette relation. Goùr Bâzârgâun est à quinze milles anglais ou quatre âghâtch de Khârehstâun. Voyez Fryer's *new account of East India and Persia*, p. 233 ; *Voyages de Thévenot*, tom. IV, pag. 470, 471, et ma note suivante. (L-s.)

cédent, et je fis une traite de pareille mesure, par un chemin uni et sablonneux, où j'allai bon train. Je fus pourtant huit heures à arriver au gîte, qui étoit à un village nommé *Courestoon* (*Khâréhstâun*), où il y a beaucoup de dattiers, et une sorte de pruniers sauvages, que les gens du pays nomment *kauré*, mot qui se prend aussi pour toute sorte d'arbre épineux; et c'est d'où est venu le nom de *Courestoon* (1), que porte ce village, qui veut dire *amas d'arbres épineux*. On y trouve beaucoup de sortes de légumes, comme de l'oseille sauvage, du fénouil, de l'ail et de l'ognon, des melons et des pastèques, ou melons d'eau. On y cultive force tabac; et on y sème aussi en abondance une certaine sorte de grain, qu'on appelle *zoura* (2), qui croît par touffes ou grappes, à peu près comme fait le blé d'Inde, à des cannes de huit à neuf pieds de long,

(1) Lisez *Khâréhstâun* et *Khâuréhstâun*. Ce mot appartient à la langue persane. Fryer attribue la dénomination du kâravânsérây et du village à un arbre (épineux) qui croît dans cet endroit. Ce sont les dernières maisons stables et fixes de la route de Gambroùn. *A new account*, etc. pag. 235. (L-s.)

(2) C'est ainsi que les Persans prononcent le mot arabe *dsourrah*, espèce de millet ou orge sauvage, que Forskal nomme *holcus durra*, et dont on peut voir la description technique et l'usage, p. 174 et 175 de sa *Flora ægyptiaco-arabica, sive Descriptiones plantarum quas per Ægyptum detexit, illustravit*, etc. Voyez aussi la *Description de l'Arabie, par Niebuhr*, pag. 135 et 269, édit. de Copenhague. (L-s.)

grosses comme le pouce. On en fait du pain qui est bis rougeâtre, mais que l'on trouve bon par habitude. On cuit aussi ce grain comme le riz, avec lequel il a encore ceci de commun, qu'on ne le fait venir qu'à force d'eau. On assure que ce grain mange toute la substance de la terre où il croît, la rendant infertile pour long-temps, dès la troisième moisson ; à cause de quoi il n'est pas permis d'en semer partout où on le voudroit faire. La moisson de ce grain est en novembre. Il commence à mûrir deux mois avant ; et alors il faut sans cesse en écarter les oiseaux : ce qui se fait de dessus de petits échafauds, dressés dans ces champs de grain, tant avec des frondes qu'à force de cris, surtout la nuit.

Ce jour-là, je rencontrai en chemin un grand seigneur, nommé *Ali Coulican* (*A'ly Qouly-Khân*), qui revenoit du gouvernement de Bander-Abassi, et alloit à celui de la province de Perse, dont le roi venoit de lui faire don. Il avoit un grand train, la maison de ses femmes seulement contenant quatre-vingt chameaux, quarante mulets et vingt chevaux ; la sienne comprenoit autant de chameaux, mais le double de chevaux et de mulets. Plusieurs paysans fuyoient des villages qui étoient sur la route, crainte que, dans son passage, ses gens ne leur prissent des denrées par force : cela n'est pas permis

permis en Perse, et cela n'arrive pas d'ordinaire; mais parce que, quand cela arrive, les pauvres paysans n'en ont guère de satisfaction : ils font sagement de s'absenter de leurs maisons un jour ou deux devant.

Le 12, sur les cinq heures du soir, comme je me préparois à partir, je remarquai que l'air s'obscurcissoit, comme quand il se couvre de nuages; et, considérant ce que ce pouvoit être, je reconnus que le nuage étoit d'une armée de sauterelles, dont la multitude étoit à perte de vue, en long et en large, paroissant dans l'air à la hauteur de dix ou douze toises, et à mesure que leurs essaims passoient, il en tomboit une furieuse quantité : elles étoient des plus grandes que j'aie jamais vues, rouges et si pesantes qu'elles ne se pouvoient relever. Les paysans qui se jettent dessus, à mesure qu'elles tombent, me dirent que, dans cette saison, il en passoit de pareils nuages presque tous les soirs; ils les ramassent, les font sécher, les salent, et en vivent : on en vend à leurs marchés, comme on fait les alimens ordinaires.

Ce jour-là, ma traite fut de cinq lieues, par des chemins fort unis à la vérité, mais dans des sables mouvans, où les chevaux enfoncent; après une lieue de marche, on laisse à la gauche un

petit village, environné de dattiers, abondant en jardins et en courans d'eau. Je trouvai qu'on y coupoit les blés ; et comme j'avois vu semer le blé autour de Persépolis, environ trois semaines auparavant, je pensois en moi-même que c'étoit une curiosité fort remarquable, de voir semer du blé après la mi-février, et d'en voir couper avant la mi-mars suivant. Cela m'est arrivé diverses fois, en voyageant en Perse, dans un pareil espace de trois semaines. Je voyois labourer la terre en un lieu, deux jours par-delà semer le froment ; quelques jours plus avant je le voyois poindre ; puis, faisant ma route, je le voyois en herbe, puis en épi, puis mûr, puis coupé, puis battu : ce qui vient de ce que j'ai observé ailleurs (*), que l'empire de Perse est si étendu, que l'hiver et l'été se trouvent en même temps, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. A la moitié de la traite, on passe un pont fort grand, nommé *le pont de Coureston*, où l'on arrive par une digue qui, d'espace en espace, est entrecoupée par des arches, pour donner cours à l'eau ; celles du pont me parurent élevées au-dessus de la superficie de l'eau de quelque dix brasses, quoique le fleuve courût alors avec la rapidité et l'étendue des plus considérables fleuves : mais ce n'est qu'au milieu

(*) Tome III, pag. 273. (L-s.)

que les arches sont de cette hauteur. Le pont, avec ses digues ou chaussées, est d'une demi-lieue de long, ayant partout des rebords, ou parapets de pierre, de quelque deux pieds, et étant large partout à passer cinq ou six chevaux de front. C'est le fleuve de Bend-emir qui passe dessous, venant de la province de Perse, comme je l'ai observé ci-devant (*), pour aller se perdre proche du port de Congue (*Koung*). Il emporte souvent dans ses débordemens des pièces du pont et des digues, qu'il faut réparer avec de grands frais. Pour faire connoître à quelle mesure ce fleuve grossit par les pluies et par les neiges l'hiver et le printemps, je raconterai ce qui m'y arriva le 12 avril 1667, allant d'Ormus à Ispahan. Il pleuvoit à seaux, comme on parle, depuis vingt-quatre heures; néanmoins, comme j'étois pressé, je me mis en chemin à cinq heures du matin, et j'arrivai à l'entrée de ce pont sur les huit heures. Mes valets me dirent qu'il seroit bon de s'y arrêter, pour faire reposer les chevaux qui n'en pouvoient plus, chacun étant tombé cinq ou six fois, avec sa charge, dans des fosses que l'eau couvroit; je le fis, et mis pied à terre dans un petit caravanserai qui y est bâti, attendant que la pluie cessât. L'air étant venu à s'éclaircir sur les dix heures, je re-

(*) Ci-dessus, p. 235 et suivantes, et ci-après, p. 518. (L-s.)

connus que la campagne étoit couverte d'eau de tous côtés, à perte de vue, passant sur les digues en plusieurs endroits. Je voulus envoyer un de mes gens reconnoître le passage au delà du pont; mais ils me représentèrent qu'en tardant davantage, les eaux pourroient si fort grossir de toutes parts, qu'il n'y auroit plus moyen d'avancer ni de reculer. Comme je pensois au parti qu'il seroit meilleur de prendre, il arriva deux cavaliers qui me dirent que je pouvois encore passer, si je faisois diligence, parce que les eaux se haussoient de plus en plus; ce qui m'ayant fait hâter de monter à cheval, je me mis à enfiler le pont, et en fis les deux tiers sans accident, bien qu'en plusieurs endroits les eaux passassent par-dessus: mais étant arrivé au bout du pont, je trouvai qu'elles passoient par-dessus les rebords, ou parapets de la chaussée, avec un bruit extrême.

Etonné du bruit des eaux, et de l'affreux spectacle, car je ne voyois qu'une mer de tous côtés, pour ainsi dire, si ce n'est quelques pointes d'arbrisseaux, je m'arrêtai, en apercevant à quelque deux cents pas de moi un messager à pied, qui me sembloit tenir ma route. Je crus que si un homme à pied avoit bien pu passer, je le pouvois beaucoup plutôt étant à cheval. Je criai à mes gens de prendre courage, et poussai mon

cheval; mais je n'eus pas fait huit pas, que je le sentis perdre pied et être emporté. Je crus être abîmé, mais Dieu me fit la grâce de ne pas perdre le sens. Je me mis à presser mon cheval de toute ma force contre le côté de la digue, et je sentis, après avoir nagé l'espace de quinze à vingt pas, qu'il y étoit remonté et y prenoit pied; et en deux bonds qu'il fit, il n'en eut plus que jusqu'aux jarrets. Comme il se démenoit encore, un mauvais pas le fit tomber tout plat, et moi dessous, à deux pieds d'eau, où je ne sais comment je ne me tuai point, ni de quelle sorte je revins de tout cela; car certes, j'avois les esprits fort troublés, mais pas tant néanmoins que j'eusse perdu la connoissance. Dieu, dans ses compassions infinies, eut pitié de mon état, et me releva par sa main puissante; et j'eus la consolation, étant relevé sur mes pieds, de voir mes gens derrière moi. Ayant bien aperçu ce qui m'étoit arrivé, ils avoient tenu sur la gauche, et ainsi n'avoient pas perdu le fil de la digue, comme j'avois fait. Je gagnai un village dont les habitans me regardoient comme un homme sauvé par pur miracle. Ils me contoient que tous les ans ce fleuve se débordoit, et faisoit quelques funestes ravages, et que l'année précédente, le corps du gouverneur de Bander-Abassi, nommé *Mohereb can* (*Mo'areb-*

Khân), qui y étoit mort, après un séjour de six semaines seulement, avoit été emporté par ces eaux, avec le chameau sur lequel il étoit chargé, pour aller à Metched (*Mechehéd*), où il avoit ordonné qu'on l'enterrât, quoique ce fût un chemin de quatre mois, sans qu'on eût pu trouver depuis ni le corps ni le chameau. J'avois sur moi pour plus de quarante mille pistoles de diamans, ce qui me mettoit le plus en inquiétude, parce que c'est ce qui me mettoit le plus en danger; car, dans tous mes voyages, ma crainte a toujours été selon le bien que j'avois avec moi. Je ne sais comment il arriva que le bruit se répandit que les eaux m'avoient emporté, mais il se répandit si fort que je me trouvois noyé partout, et même à Ispahan, où des gens, sans en attendre plus de certitude, disposoient déjà de ce que j'y avois laissé.

Pour revenir à mon voyage, après avoir passé ce long pont de Coureston (*Khâurestâun*), je fis le reste de ma traite, qui étoit de trois lieues et demie, dans ces sables mouvans dont j'ai parlé, où l'on ne reconnoît ni sentier ni traces, à force d'être remués par les vents et par le gravier, que les débordemens d'eau y amassent. Les gens du pays font leur route, se conduisant par les montagnes qui en sont à vue. Ma traite se termina à un petit caravanserai, à demi enfoncé dans les

sables, malpropre et plus incommode qu'aucun autre de la route. On le nomme *Guetchy* (*), mot qui signifie *chèvre* en arabe, parce qu'on en élève beaucoup aux environs. Il y a tout proche une trentaine de cabanes de bois et de feuilles de dattier, où il ne se tient que des femmes durant le jour, qui fournissent de l'eau en abondance, et qui portent vendre un peu de pâte à demi cuite, mince comme des oublies, qui est le pain dont ils se servent, du riz, du lait et du beurre de chèvre, des dattes, des poulets et des chevreaux. Ces femmes sont sèches et noires, et cependant, elles ne portent, pour cacher des corps si laids, que la chemise seule.

Je quittai ce méchant gîte dès le soir même, à cinq heures; et après neuf heures de marche, pour faire sept lieues, j'arrivai à Bendaly, petit village sur le bord de la mer, à trois lieues de Bander-Abassi, port vis-à-vis d'Ormus. La route se fait par un pays sablonneux, entre des montagnes de sable rouge et de pierres liées ensemble; qui font une matière semblable au ciment des

---

(*) *Ketchy*. Ce mot est turk; la chèvre se nomme *æ'nz* en arabe, et *buz* en persan. C'est, dit Fryer (*New account of east India and Persia*, etc., p. 133) un village, sur roues, *on wheels*, placé au milieu d'une vallée sablonneuse, qui ne produit que des buissons et des ronces dont les chameaux font leur nourriture. (L-s.)

anciens. Ces montagnes s'approchent si fort l'une de l'autre, à la moitié de la traite, qu'il n'y peut passer que deux hommes de front. On laisse là, sur la gauche, un passage que les gens du pays assurent fermement qui mène à un labyrinthe, ou enchantement, d'où l'on recommande fort de se garder, et, pour cet effet, de ne pas s'écarter de la troupe, mais de suivre ses guides de près. Ils ajoutent qu'on a essayé plusieurs fois de boucher ce chemin, et d'y mettre quelque signal, pour en détourner les passans, mais que tout ce qu'on y met, de quelque nature que ce soit, est enlevé dès la première nuit, et ne se trouve plus. Les environs de Bendaly (*) sont sablonneux, remplis de dattiers et de pruniers sauvages. On y voit aussi de-çà et de-là beaucoup de citernes de caravanserais et de tombeaux.

Le 12 étoit marqué dans l'almanach pour la commémoration du déluge, ce qu'ils appellent *Tir fer el tenour ber Cufé*, c'est-à-dire, *la saillie*

(*) Bend A'ly est un kâravânsérày ouvert de tous côtés pour laisser circuler l'air de la mer, dont il n'est éloigné que de 300 pas. Les habitans, qui végètent dans le plus grand dénûment, habitent de misérables cabanes couvertes de feuilles de palmier et montées sur des roues pour pouvoir changer de place quand il leur plaît. Bend A'ly est à cinq lieues de Goùr bâzârgâun. Fryer's *account of East India and Persia*, 230; *Voyages de C. Le Bruyn*, tom. IV, pag. 476. (L-s.)

de l'eau du four de Cufa (*Thoùrfâun êl-tennoùr ber Koùfah*). Ils prétendent que Dieu révéla à Moïse que le déluge commenceroit par une saillie d'eau de dedans le four d'une pauvre veuve de Cufa, ville de l'Arabie. Ils ajoutent que la terre devint au déluge percée comme un crible, ou comme le fond d'une grotte, dont l'eau sortoit partout, dessous les pieds, par gros bouillons et jets, et qu'elle tomboit du ciel de même : ce qui inonda le monde subitement (*).

Ce jour-là, je ne partis qu'à deux heures du matin, n'ayant que trois lieues à faire ; j'y employai pourtant cinq heures, parce que le chemin est tout sable mouvant où l'on enfonce. On a à la gauche les montagnes, et la mer à la droite, mais à tant de distance qu'on ne la voit que quand on est tout proche de Bander-Abassi ; on découvre sur la route plusieurs bois de dattiers, qui sont les maisons d'été des gens de ces pays-là. A cinq cents pas de la ville, il y a un bureau de raahdars, ou gardes des grands chemins, qui sert de bornes au gouvernement de Laar, lequel s'étend jusqu'en ce lieu. Je fus mettre pied à terre au bureau de la compagnie des Indes orien-

---

(*) Voyez de curieuses observations sur cette fête, et sur la tradition qui paroît y avoir donné lieu, dans *l'Antiquité dévoilée*, etc., liv. I, chap. III, pag. 100 de l'édition de 1768. (L-s.)

tales de France, dont un fort honnête homme de Dijon, nommé M. *Perrot*, étoit le chef. Il me reçut avec beaucoup de caresse, et me retint chez lui durant les deux jours que l'on fut à me préparer une maison dans le voisinage.

La route de Chiras jusqu'ici est entre l'orient et le midi, de même que d'Ispahan à Chiras. Le chemin est d'un mois sans s'arrêter; les courriers le font en neuf jours. On n'y compte cependant que cent quatre-vingt-trois lieues; mais outre que ce sont de grandes lieues, les montagnes et les méchans chemins sont ce qui en rend le trajet si long.

Le Bander-Abassi est bâti le long de la mer, si proche du rivage, que les flots viennent laver le pied des maisons dans les hautes marées. Il est situé justement entre les îles d'Ormus et de Kichmichs (*), que l'on voit la première à gau-

---

(*) Et non *Kychmy*, comme écrit M. Scott-Waring. Les Européens nomment aussi cette île, Loft; les Persans la désignent ordinairement sous le nom de Dirâz (longue), mot que les Arabes ont traduit par celui de *Djézyréh Thavyléh*. Le géographe Nubien la nomme Djézyréh êbn Kâoùân, et ses habitans A'bâdy. C'est la même île que celle qui figure dans le Voyage de Néarque, sous le nom d'Oaractha Ὀαρακθα, et qui, selon ce voyageur, renfermoit le tombeau du roi Erythras, dont le golfe Persique avoit reçu le nom de mer Erythrée. Thévenot, qui nomme cette île Quesomo, lui donne 20 lieues de long de l'est à l'ouest. Kœmpfer me paroît l'avoir mesurée avec plus de soin, et évalue la longueur de cette île à 24 farsangs, sa

che, et l'autre à droite, à environ quatre lieues de distance. La côte d'Arabie, que l'on voit aussi à la droite, n'en est qu'à vingt lieues; et, comme cette côte est de hautes montagnes, on la voit fort à plein du Bander-Abassi, quand le ciel est serein. Cette place a aussi de hautes montagnes derrière soi, à trois lieues seulement, lesquelles

---

largeur à 6. Ces farsangs sont de 22 1/2 au degré céleste, lequel correspond à 15 milles d'Allemagne. C'est la plus grande et la plus fertile du golfe Persique : elle est célèbre par ses raisins, et l'on dit qu'elle renferme près de trois cents villages. *Amœnitates exoticæ*, pag. 763; *Voyages de Thévenot*, tom. IV, pag. 477; *Voyages de Corn. Le Bruyn*, tom. IV, pag. 477; *Fryer's account of East India and Persia*, pag. 230; ce voyageur écrit *Kishmash* sur la *Carte de ses Voyages en Perse*: *Description de l'Arabie*, *par Niebuhr*, pag. 283, édit. de Copenhague; *Voyages de Néarque*, ou *Journal de l'Expédition d'Alexandre*, etc., par le D[r] Vincent, pag. 362–371, édit. *in*-4°. de la fidèle et élégante traduction française de M. Billecoq, qui l'a enrichie de notes pleines d'érudition et de critique; *Geographia Nubiensis*, climat. II, pars. 6; Scott-Warring's *Tour to Sheeraz*, pag. 138. Je ne puis m'empêcher de relever ici un reproche mal fondé que cet intéressant et savant voyageur fait à M. Niebuhr : il l'accuse d'avoir converti les mots *Djezyréh dras* en *Djex draz*. On lit cependant sur la carte du *Sinus Persicus*, *Dsjes. dras*, abréviation de *Dsjesyret dras*. C'est ce que M. Scott-Warring paroît ne pas avoir bien saisi; et son imprimeur, en supprimant la première *s*, et substituant un *x* à la seconde *s*, n'a pas contribué à aplanir la difficulté. J'espère que, si cette observation parvient à la connoissance de M. Scott-Warring, il n'y verra qu'une preuve de l'attention avec laquelle j'ai lu et étudié son excellente relation : l'intérêt que je prends à M. Nieburh lui répond de celui qu'il m'a inspiré. (L-s.)

ne sont pas stériles comme dans la plupart de la Caramanie déserte, mais fertiles, chargées de bois et abondantes en eaux. Le terroir du Bander, au contraire, est sec et stérile, un sable mouvant, qui ne produit qu'à force de culture, et surtout à force d'eau. On peut appeler le Bander *une ville;* car il est ceint de murs du côté de la terre, ayant deux petites forteresses. On y compte quatorze ou quinze cents maisons, le tiers d'Indiens gentils ou idolâtres, quelque cinquante de juifs, et le reste de Persans naturels. Pour des chrétiens, il n'y en a que d'étrangers, et point qui y soient établis. Je ne parle point de sa figure, parce qu'on la voit à clair dans le plan qui est à côté (*pl. LXXVIII*). Le quai a plus d'un mille de longueur. Ces maisons, où l'on voit des pavillons ou bannières, sont celles des compagnies orientales de France, d'Angleterre et de Hollande, qui sont les plus commodes du lieu. Le gouverneur de la province, qui, d'ordinaire, fait ici sa résidence, et non pas dans la capitale qui est appelée *Neris*, et qui est à dix journées de chemin, y a un palais assez grand et assez commode, à un bout de la ville, à l'endroit le plus éloigné de la mer, bâti en partie de pierres et de marbres, tirés d'Ormus. Les maisons du lieu sont toutes en plate-forme, avec des tours à

vent, pour avoir de l'air. Ces tours qui sont au milieu, ou aux côtés de la plate-forme, sont carrées, hautes de dix à quinze pieds, selon la chaleur du pays, car les plus hautes font le plus d'air, et de six à huit pieds de diamètre, divisées par dedans en quatre, six ou huit espaces, comme des tuyaux de cheminée, afin que l'air qui entre par le haut, se trouvant plus resserré, se fasse mieux sentir. On le reçoit en une ou en plusieurs chambres, comme on le veut, en faisant que tous les tuyaux répondent au milieu d'une chambre, ou qu'ils donnent dans les coins. J'ai donné un modèle de ces tours dans ce volume (*). Il faut observer que l'on s'en sert principalement pour les appartemens des femmes, à cause qu'elles ne pourroient pas prendre le frais sur les plate-formes ou les terrasses, comme les hommes, sans les voir, ou sans en être vues. On voit de ces tours à vent, particulièrement aux maisons qui ne sont pas bâties sur le quai, comme n'étant pas si ouvertes à l'air. Du reste, il n'y a rien du tout de considérable dans les édifices publics du Bander-Abassi.

Cette ville n'a point de port, ce n'est qu'une rade, mais elle est grande, bonne et assurée,

---

(*) Ces tours se nomment *bâd-guyr*. Voyez ci-dessus, pag. 75, et planche XLVI de l'atlas. (L—s.)

autant qu'aucune de l'univers; cependant il y a un grand inconvénient, c'est que les vaisseaux qui y passent l'été, sont attaqués de vers qui les percent, surtout les vaisseaux de l'Europe, parce que le bois n'en est pas si dur que celui des vaisseaux des Indes. Les navires sont à l'ancre, à quatre ou cinq brasses d'eau, en toute assurance, comme dans un bassin, sans jamais sentir d'orages, ni même de gros vents, de sorte que l'on charge les vaisseaux fort vite et fort commodément.

Les bateaux dont ils se servent pour cela, qu'ils nomment *chambouc*, sont hauts, longs et étroits; ce que les Persans disent qu'ils font ainsi, pour empêcher l'eau d'y entrer, quand la mer est plus agitée. Ils sont faits de cet arbre qui porte la noix de cocos, et duquel l'on dit que l'on peut et faire et charger un navire tout ensemble, le corps du vaisseau se faisant du corps de l'arbre, les voiles et les cordages avec ses feuilles et avec son écorce, et le fruit de l'arbre fournissant la charge du vaisseau. Il est vrai que tous les cordages du golfe Persique sont faits de cette écorce; mais je n'y ai pas vu d'autres voiles que de toile de coton. Ce qui est assez remarquable, c'est que les planches des barques sont cousues avec ces sortes de cordes, et enduites de chaux au défaut de poix, sans un morceau de fer en aucun en-

droit ; ce qui fait aussi que ces bâtimens ne résistent guère à la mer.

L'eau du Bander est fort mauvaise, salée, pesante et amère, se tirant de puits creusés dans le sable, à trois brasses de profondeur seulement ; ce qui fait qu'il n'y a que le pauvre peuple qui en boive. Le commun boit de l'eau de Mines, qui est un hameau à une lieue du port, où les Indiens vont faire leurs dévotions sous un de ces arbres des Indes, qui jette ses branches en terre, d'où elles repoussent en haut comme de nouveaux surgeons. Cet arbre a près de six toises de tour, mesuré au-dessus de la terrasse, que l'on a élevée à l'entour du pied, à demi-toise de hauteur, pour servir de reposoir ou d'estrade. Et les gens accommodés boivent de l'eau d'Issin, grand et beau village, à trois lieues de là, au pied des montagnes, laquelle est claire et agréable au goût. On la porte de nuit, dans des pots de terre, sur des bourriques, quatre pots sur chacune, lesquels tiennent quelque huit pintes chacun. Elle est fraîche en arrivant, plus qu'au sortir du puits ; on l'achète huit sols la charge. Il y a aussi quelques citernes dans cette ville.

Quant à l'air qu'on y respire, je ne pense pas qu'il y en ait un au monde plus méchant et plus malsain, surtout depuis la fin d'avril jusqu'à la

fin de septembre; il faut dire même qu'il est mortel, surtout aux étrangers, qui n'y sauroient faire de long séjour, mourant tous au bout de peu d'années, et sinon tous, du moins neuf de dix, dans l'espace de dix ans; car c'est le compte que l'on en fait d'ordinaire : ce qui vient, ou de ce que les montagnes dont il est environné, empêchent l'air de le rafraîchir, ou des exhalaisons de sel et de soufre, dont les îles voisines sont couvertes, ou des puantes vapeurs de la mer durant le temps chaud, qui font bondir le cœur la première fois qu'on les sent, ou bien enfin de la nature du climat qui est chaud et humide au dernier degré. Les naturels du pays portent sur leur teint et dans leur constitution les marques de cet air malin, étant jaunes et hâves dès l'âge de vingt ans, et s'affoiblissant dès l'âge de trente. Aussitôt que vient le mois de mai, tous les étrangers songent à s'en aller; et les naturels du pays s'en vont tous bientôt après, et se retirent dans les montagnes, les plus riches à plus de distance que les autres, parce que plus on s'éloigne de la mer, plus on trouve l'air meilleur et la chaleur moindre. Les riches Indiens se retirent à ce village d'Issin, dont j'ai parlé (*), qui est un long amas de jardins pleins d'orangers, de citronniers, de dattiers,

(*) Ci-dessus, pag. 511. (L-s.)

de

de grenadiers et d'autres arbres, chacun avec des eaux vives et des fleurs en tout temps, entre autres, du jasmin d'Espagne et de petits narcisses, dont l'odeur est aussi forte que la tubéreuse. On y est parfumé de tous côtés, et les matins, il y tombe beaucoup de rosée qui rafraîchit l'air; mais, le reste du jour, on étouffe de chaleur, laquelle y est encore plus ardente qu'au Bander: ce qui vient de ce qu'il n'y fait guère de vent. On trouve l'hiver des perdrix à l'entour de ce village, et des grives, qui est une sorte de gibier rare en Perse. Si, au lieu de s'arrêter à Issin, on pousse vingt-cinq lieues loin dans les montagnes, on y trouve de la neige et de la glace, et beaucoup de bons rafraîchissemens; mais la meilleure retraite est Neris, capitale de la province, à dix journées de chemin, comme je l'ai observé. Ceux qui ne se retirent qu'au village d'Issin, ou à cinq ou six lieues du Bander, en d'autres villages ou dans les bois de dattiers, sont exposés à l'incommodité de ces petits moucherons, qu'on appelle *mesquittes*, qui y sont en si grand nombre qu'ils obscurcissent l'air. On s'en garantit comme l'on fait de la chaleur, en se mettant dans des bassins d'eau jusqu'au cou, et y passant des demi-journées. Ainsi, il ne demeure dans le Bander, durant les mois d'été, que des gens pour

garder les maisons, qui se relayent de dix en dix jours. Ces six mois d'été sont ceux durant lesquels la moisson est fermée, comme l'on parle, c'est-à-dire, que l'on ne peut naviguer dans la mer des Indes, à cause des pluies et des ouragans; ce qui fait qu'il n'y a guère d'affaires au Bander durant ce semestre-là. Je ne dois pas oublier que son élévation est à vingt-huit degrés vingt-quatre minutes (*).

(*) Niebuhr écrit Bender A'bbâs, ou Gombrôn, ville avec un port dans le Lârestân : il place cette ville, dans sa carte du *Sinus Persicus*, par 27 deg. 18 min. de latitude, et 54 deg. 30 min. de longitude du méridien de Paris. Gombroùn ou Gamroun, nommé aussi Bander A'bbâcy, fournit, suivant M. Scott-Waring, une très-grande quantité de soufre, ce qui forme une branche très-importante du revenu du sulthân de Masqât, qui tient à titre de fermage les revenus de Gombroùn, de Hormoùz, etc. Ses ambassadeurs versèrent deux mille toùmâns dans le trésor de Chyrâz, tandis que M. Scott-Waring résidoit dans cette ville. Ainsi Niebuhr manque à son exactitude ordinaire, quand il affirme que les Arabes de cette côte sont indépendans. Les cheykhs ne s'avisent de garder par-devers eux tous leurs revenus, que quand ils savent pouvoir le faire impunément. Il est vrai qu'à l'extrémité de la côte du Lâristân, il est rare que le gouvernement persan parvienne à percevoir les impôts; mais c'est uniquement parce qu'il manque de la force nécessaire pour exercer des droits qui lui appartiennent bien incontestablement. Voyez la *Description de l'Arabie*, par M. Niebuhr, pag. 270, et sa carte du *Sinus Persicus*, ib., édit. de Copenhague; *Voyage de Néarque*, etc., par le d^r Vincent, traduit en français par M. Billecoq, pag. 312 et 348, 339 et 359 de l'édit. in-4°; Scott-Waring's *Tour to Sheeraz*, pag. 135 et 138. (L-s.)

Les maladies les plus ordinaires dans ce lieu, sont la dyssenterie, le flux de sang et les fièvres malignes. On se fait emporter hors de la ville, dès qu'on s'en sent attaqué; mais la plupart ne laissent pas d'en mourir au bout de quatre ou cinq jours, et si l'on n'en meurt pas, on s'en sent incommodé bien des années. De plus, ce lieu est assez sujet à une autre incommodité, je veux dire à des tremblemens de terre, qui reviennent tous les trois ou quatre ans, et toujours dans l'automne, mais non pas également violens.

On observe dans ce lieu-là que les vents y changent fort régulièrement quatre fois le jour, presque toute l'année, de cette manière : de minuit à l'aube du jour, le vent vient du septentrion, et est froid; depuis l'aube du jour jusqu'à dix ou onze heures, qu'il tombe tout à fait, il vient d'orient et souffle froid aussi; il s'en lève un autre méridional à trois heures, qui dure jusqu'au coucher du soleil, et qui est chaud, venant du côté de la mer; du soir à minuit, celui qui règne, vient d'occident, et est chaud de même; et c'est ce changement de vents froids et chauds, d'heures en heures, qui cause les maladies, et qui donne la mort en si peu de temps. Une chose que l'on remarque aussi généralement, c'est que plus le vent est chaud, plus l'eau qui y est exposée, se

rafraîchit; comme, au contraire, le vent froid la réchauffe, au lieu de la rafraîchir.

Les vivres, au reste, y sont bons et en abondance, et particulièrement le poisson, dont je ne crois pas qu'il y ait d'endroit au monde qui en produise une si grande quantité, et si bon, que fait ce port. On y en apporte de frais soir et matin, les pêcheurs rejetant à la mer ce qu'ils n'ont pas vendu une heure après être arrivés à terre. De plus, durant l'hiver, on apporte du poisson salé de l'Arabie, qui est vermeil et de bon goût, plus que le saumon et le thon. Pour les viandes, le chevreau y est la plus délicate, comme la plus commune. On y mange quelquefois des gazelles, ou biches, et des perdrix; mais ce dont il y a le plus au Bander-Abassi, c'est le laitage et les légumes de toutes sortes, comme dans l'Europe. Quant aux fruits, on y en a aussi de toutes sortes durant l'hiver; mais, comme on les apporte de bien loin, ils n'y sont pas à fort bon marché: les plus communs sont les pavies, les coings, les citrons, les oranges, les grenades, les pommes et les poires, les noix et les amandes, et les raisins noirs et blancs, qu'on apporte en assez grande quantité pour faire du vin. J'y ai vu aussi des prunes et des figues en leur saison, et beaucoup de melons et de pastèques, presque en tout temps.

Je viens à l'origine du Bander-Abassi, que l'on trouve dans sa dénomination, le mot de *Bander-Abassi* signifiant *port d'Abas*, qui est le roi Abas-le-Grand, parce que ce prince le prit des Portugais, l'an 1614; ils s'en étoient emparés sur le roi de Laar, l'an 1612 (1), et y avoient bâti deux forteresses : c'étoit afin d'avoir de l'eau et des vivres pour leur île d'Ormus, qui n'en sauroit avoir que de dehors. Ce port de Bander-Abassi appartenoit alors au royaume de Laar, comme je viens d'observer, qui s'étoit démembré de l'empire de Perse, du temps d'Ismaël Séfi, grand-père du roi Abas; mais ce prince, ayant réuni par la conquête ce royaume de Laar (*Lâr*) à son empire, envoya un de ses généraux, nommé *Daoud Can*, le long du golfe, qui, au bout de quelques années, chassa les Portugais de leur île, et fonda ce port qu'il appela *port d'Abas*, où il mit une grosse garnison pour empêcher les descentes des Portugais. Ce lieu s'appeloit auparavant *Gombron* (2), mot turquesque, qui signifie *lieu de douane*, parce que c'étoit le port où l'on s'embarquoit communément pour Ormus, pour l'A-

(1) Plus haut, pag. 217, Chardin a dit que Châh A'bbâs conquit le royaume en 1612. Voyez ma note, pag. 483. (L-s.)

(2) Lisez Gomroùn. Notre voyageur confond ce nom avec *Kemruk* ou *Kemroùk*, qui signifie en effet une douane. (L-s.)

rabie et pour les Indes : c'est à présent le plus célèbre abord de la mer Persique. Il y en a un autre à trois journées, qu'on nomme *le port de Congue* (*), c'est-à-dire, *le port des Sourds ;* mais, comme les vaisseaux ne sauroient y être à flot si près de terre, le commerce n'y est pas si grand. Les droits de ce port sont à dix pour cent d'entrée, et cinq de sortie, mais les frais vont presque à la moitié autant; et ce qui m'a paru assez bizarre, c'est que j'ai vu, durant un certain temps, que le chef qui est commis sur les entrées, n'est pas commis sur la sortie. C'est un autre douanier qui en a la commission; ce qui se fait pour favoriser et pour enrichir plus de gens : car, comme ces douanes n'étoient pas affermées alors, mais en régie, c'étoit un emploi fort lucratif, que

(*) *Koung*, en persan, signifie *muet*, *stupide*. Chardin a dit lui-même que dans la même langue, le mot sourd s'exprimoit par *kerr ;* voyez ci-dessus, t. VII, p. 277. *Koung* est aussi le nom d'un des trois ports du golfe Persique qui appartiennent au petit cheykh de Ser ou Djulfâr. Les habitans exportent un peu de bois à brûler et de charbon. Cette ville est placée, sur la carte du *Sinus Persicus*, à 26 deg. 40 min. de latit., et 53 deg. 10 min. de longit. du méridien de Paris. Le savant et laborieux d[r] M. Vincent remarque avec justesse « qu'en raison de la salubrité de l'air qu'on y respire, et » de la bonté du climat, cette ville eût mieux convenu que Gomroun pour devenir un entrepôt de commerce, si elle n'eût pas » été située dans les détroits. » *Voyage de Néarque, traduit par M. Billecoq*, p. 392; *Description de l'Arabie*, p. 272. (L-s.)

l'on partageoit en deux pour cette raison. Mais, en dernier lieu, la Perse a pris la méthode de France et de plusieurs autres pays, d'affermer les douanes, et n'a fait qu'une ferme de toutes celles du golfe d'un bout à l'autre. Les Anglais ont des prétentions sur la moitié de la douane de ce port, de même que les Portugais sur la moitié de celle du port de Congue, comme je l'ai rapporté ci-dessus, où j'ai observé de plus sur quoi ces prétentions sont fondées, et comment la chose se passe à présent entr'eux et les Persans. Au reste, cette place deviendroit assurément, sans son mauvais air, un des principaux ports et entrepôts de de l'univers, à cause de sa situation.

Fin du huitième Volume.





